

La loterie byzantine

Cyrille Cléran

Éditions de la rue nantaise

Éditions de la rue nantaise © réédition 2014

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration de couverture : Avo © 2009

PRÉFACE

Dans la vie, il y a un avant et un après *La loterie byzantine*. Situé entre l'imaginaire de Lewis Carroll et celui de Stephen King, Marcâl aurait pu être le héros d'une série de David Lynch ! La censure et les interdits d'interdire nous plongent dans un roman de science-fiction digne de *Soleil vert* de Richard Fleischer, sorti en 1973, et de *La petite maison dans la prairie*. Et sans nous dévoiler, la réalité de leur vie misérable, les protagonistes éclaboussent la dictature qui les étrangle... Un roman inspiré, comme son auteur ! Au zénith de sa forme, tant dans le verbe que dans la forme. À lire sans modération ! L'avenir est au bout de cette lecture truculente...

GILLES SAUBESTRE

NOTE DE L'AUTEUR

Voici une drôle d'histoire. Je ne sais pas ce qu'elle vaut — même si je me doute qu'elle est bonne — car j'ai longtemps été le seul à l'avoir lue dans son intégralité. Ceci étant le privilège (parfois un peu triste) de ceux qui œuvrent pour un public hypothétique. J'y ai mis tout mon talent, mes maigres astuces et une paire d'espairs : toucher mes lecteurs et des droits d'auteur. Comme pour le père d'un ami dolois, né dans sa cuisine, l'histoire de ce roman commence aussi dans une cuisine. Ou plutôt dans une arrière-cuisine. Ce lieu m'a semblé être le plus propice pour bien démarrer la chose. Sans doute parce que les moments les plus agréables de la vie sont en lien direct avec la bonne bouffe et le bien boire.

PREMIÈRE PARTIE

Entre chaque service, Woody Passebeurre aime s'octroyer de longues pauses pour réfléchir sur son sort ainsi que sur celui de ses compatriotes. « Il comprend vite mais a besoin de réfléchir longtemps », disaient de lui ses parents en resservant un verre de corbières à leurs invités du dimanche. Pour ce faire, Woody sort les mains de ses poches et dispose ses fesses sur les marches du petit escalier qui mène de l'arrière-cuisine à l'arrière-cour. Patiemment, mettant en branle des parties de son cerveau que son job d'aide-cuistot ne sollicite guère, il trace des lois plus ou moins simples. Comme ces enfants qui dessinent des éléphants sur le sable, il élabore des schémas de pensée. Woody aimerait pouvoir tout comprendre. Mais le monde et les hommes forment un ensemble tellement mystérieux, tellement improbable et tellement hétérogène, qu'il y a beaucoup de choses qui lui passent au-dessus de la tête.

Quand il pleut, il regarde les gouttes glisser sur le couvercle des poubelles du *Mélomane Goulu* et quand le soleil est là, il regarde la poussière qui scintille entre deux eaux. Il pleut souvent dans le pays. Il y a toujours un nuage qui traîne, qui vient de déverser son trop-plein ou qui s'apprête à le faire. À la grande joie des vendeurs de parapluies et de cirés qui ne sont pas à la veille de faire faillite.

Woody est un contemplatif. Ce n'est pas sa seule qualité mais c'est celle qui lui prend le plus de temps. Le bruit des assiettes qu'on empile et des couverts qui s'entrechoquent et des plats qui tombent dans l'évier ponctuent et réorientent ses cogitations.

Comme ce n'est pas très bien vu, d'avoir la tête dans les nuages alors qu'il y a du persil à hacher menu, de la volaille à brider ou des fraisières à napper d'un coulis, Woody s'excuse en disant qu'il va prendre l'air ou qu'il doit surveiller que le vent ne soulève pas le couvercle des poubelles. C'est selon. « Je vais vérifier que personne ne rôde dans les parages. » Il reste alors un quart d'heure, parfois une heure complète, à rêvouiller sur les marches en regardant les mouches et les chats. Il y en a un qui est complètement sourd. Il y en a un autre qui s'est fait bouffer la queue lors d'une bagarre et il y en a un troisième qui ne se laisse jamais caresser. Il file dès qu'on s'approche. Woody aime bien regarder les chats. Puis il retourne en cuisine avec sur les lèvres un vague sourire qui fait que la totalité de ses collègues ont tendance à le prendre pour une inoffensive andouille.

Réussir à décrocher une place de cuistot au *Mélomane Goulu* n'est pourtant pas une mince affaire. Mais Woody a eu du bol. Il a toujours eu du bol. Il faisait moins d'un kilo à la naissance mais il a survécu. Sa mère ne voulait pas d'enfant si tôt, mais ne l'a pas abandonné. Elle lui a donné le sein et il est devenu un peu moins chétif. Avant de rentrer en sixième, il savait même nager la brasse et pouvait porter à bout de bras des bidons de quinze litres remplis de lait de ferme. Il a eu trois fois les oreillons et chopé tous les microbes qui circulaient à l'école, mais n'a jamais redoublé, car les profs n'avaient aucune envie d'avoir dans leur classe deux années de suite cet élément.

Au sujet de son avenir tant mental que professionnel, personne ne lui donnait la moindre chance. Même ses parents qui s'étaient saignés aux quatre veines pour lui offrir une simili-formation étaient hautement sceptiques. « Avec les difficultés que connaît la profession, avaient-ils prophétisé, si tu trouves à te caser dans une sandwicherie turque près de la rue des Singes, tu pourras t'estimer heureux. » On ne peut pas leur jeter la pierre. Ils voulaient protéger leur enfant. Eux étaient fabricants de lacets pour un cordonnier réputé qui chaussait tout le monde, de Saint-Barno à Villeron, et ne comprenaient pas pourquoi leur fils ne voulait pas reprendre l'affaire familiale. Changer de branche, par les temps qui courent, c'était aller droit au casse-pipe. Woody ne voulait pas fabri-

quer des lacets toute sa vie. Croyant dur comme fer en sa bonne étoile et faisant fi de toutes les imprécations auxquelles il ne voulait pas céder, Woody a donc postulé au *Mélomane Goulu*. Aujourd'hui, qui peut lui donner tort d'avoir tenté sa chance ?

Plutôt bel homme, monsieur Ludwik est un gars d'une soixantaine d'années. C'est aussi le patron du restau. Certains disent qu'il ressemble à Paul Newman. Il a des cheveux poivre et sel, le regard un peu terne. Des rides en pattes d'oie irradient tout son visage, comme la rose imaginée par le joyeux jardinier peut éclairer le bosquet tristounet. D'autres disent que monsieur Ludwik a mouillé dans des affaires de corruption et que la source de ses revenus est loin d'être claire. Ils n'ont pas tort. Mais la boutique tourne bien et c'est tout ce qu'on lui demande. Le jour de l'inauguration, le maire et sa femme étaient là. Peut-on rêver meilleurs auspices ? Monsieur le maire avait fait un discours.

Monsieur Ludwik peut dormir tranquille. Chaque soir, une cinquantaine de couverts sont servis. Tous les restaus de la ville ne peuvent pas se vanter d'un tel taux de fréquentation. Pour se détendre et occuper ses nombreuses heures de vacance, monsieur Ludwik qui n'a pas eu besoin de trop trimer pour en arriver là parce qu'il a touché plusieurs (gros) héritages compose des petites mélodies. Il ne les montre à personne. Parce qu'il a peur de passer pour un poète pédéraste.

Monsieur Ludwik a du flair et c'est sans doute pour cela que son affaire tourne si bien. À une époque où tout le monde cultivait son petit potager et mangeait chez soi en ruminant des idées sombres, lui avait eu le cran d'ouvrir un restau. En plein centre-ville. À deux pas du Musée de la Réunification. Et les gens sont venus chez lui, attirés comme des mouches par un pot de miel, pour écouter de la musique et bouffer des trucs très chers. Monsieur Ludwik avait parfaitement compris que c'était ça le *vrai* luxe : un orchestre d'instrumentistes aux doigts de fée qui jouent pour votre plaisir.

Monsieur Ludwik, qui sait reconnaître un honnête travailleur quand il en croise un, avait grand besoin d'un cuisinier. Trois des membres de son équipe venaient de lui faire faux-bond. Coup sur coup. Sans crier gare. L'un, quand il avait appris qu'il ne pourrait jamais avoir d'enfant, s'était pendu. Le second s'était fait mordre par un renard enragé et le troisième s'était cassé le coccyx en glissant dans sa baignoire. Alors quand Woody s'est pointé la bouche en cœur et la raie sur le côté, monsieur Ludwik a tout de suite su que ce garçon ferait l'affaire.

Ainsi, le malheur des uns a évité à Woody de se retrouver dans un boui-boui rue des Singes, à servir des pains bagels gorgés d'huile à des alcooliques affamés qui, après un verre de tord-boyaux et un dernier petit pétard d'herbe, vomiront le tout dans les heures suivant l'ingestion.

Et c'est ainsi que le jeune Woody, que d'aucuns destinaient à un avenir lugubre, a finalement trouvé une place de choix dans l'un de ces sites prestigieux qui, juste après les hippodromes et les casinos, font désormais partie des plus prisés de la ville — par une certaine couche de la population du moins.

* * *

Il accentua la cadence. Griq. Griq. Le sommier grinça sous le couple enchevêtré. Sans pour autant envahir tout l'espace sonore, les luxueux ressorts de la literie achetée à prix d'or chez Goldsteinsen & Cie accompagnaient les contre-balancements et les gémissements des deux jeunes gens. Jean-Alfredo ne regrettait pas l'achat de cette literie fabriquée en Scandinavie. Griq. Griq.

À chaque fois qu'il sentait monter en lui les violentes chaleurs de l'orgasme, il se rappelait la bonne petite bouille rieuse de la vendeuse qui lui avait vanté les mérites d'une literie irréprochable. Jean-Alfredo avait joué les sceptiques. Griq. Griq. Il avait demandé de plus amples renseignements. Souriante, la vendeuse de chez Goldsteinsen & Cie s'était prêtée au jeu. Ils avaient échangé des regards gonflés de sous-entendus. Jean-Alfredo s'était paré de sa voix la plus veloutée, une voix suave à la noix, artificielle et maniérée mais qui obtenait d'admirables succès auprès des femmes. Quand il voulait plaire et conduire une fille jusqu'au creux de ses bras, il savait trouver les intonations appropriées. Beau brun miel-leux au palmarès bien fourni, il passait aux yeux de ses amis pour un dompteur de pucelles.

La vendeuse était parvenue à ses fins. Elle avait refourgué le modèle le plus prestigieux de la gamme. De son côté, Jean-Alf ne s'était pas senti lésé. Il avait réussi à décrocher un rendez-vous avec ladite vendeuse pour le soir suivant. Le rendez-vous s'était prolongé jusqu'à l'aube. Le nouveau matelas fut ainsi étrenné avec les honneurs. Dans les règles de l'art. Se succédèrent ensuite dans ce lit merveilleux toute une collection de demoiselles peu farouches. Et en ce mercredi de juin, alors que les cloches de l'église annonçaient une cérémonie d'envergure et des

processions recueillies, c'était au tour de Geneviève de passer à la casserole.

Aux Griq Griq du sommier répondaient donc les Dong Dong du clocher. Le son des cloches faisait ralentir les passants qui baissaient d'un ton leur conversation. En se pinçant la lèvre inférieure, ils se mettaient à penser à leur propre mort. Des frissons froids leur parcouraient l'épine dorsale comme autant de chameaux coupant à travers les dunes. L'heure n'était pas à la rigolade. La queue entre les pattes, des chiens se garaient entre deux jardinières de géraniums. Des gosses cessaient leur cavalcade et regardaient les grandes personnes tout en se demandant pourquoi leurs jeux d'enfants détonnaient tant d'un seul coup. Chahuter est permis alors comment expliquer que tous les gens bien comme il faut tirent une tête de six pieds de long ?

Il faisait chaud. La fenêtre était ouverte et les ongles de Geneviève s'incrustaient dans les deltoïdes luisants de Jean-Alfredo. Geneviève était une gentille greluche qu'il avait levée à la piscine au début du printemps. Griq. Griq. Le soleil d'avril éclaboussait les eaux bleues qui sentaient la javel et piquaient le blanc des yeux. Elle était étudiante, inscrite en seconde année dans un institut qui prodiguait des cours de journalisme. Entre deux longueurs, Jean-Alfredo avait relevé ses lunettes de compétition pour lui servir un baratin sur mesure.

Quand elle avait appris que le beau brun avec lequel elle flirtait était pilote d'hélicoptère, elle avait remonté la bretelle en nylon de son maillot de bain une pièce et il avait su que c'était dans la poche. Geneviève se tordait sous lui. Les yeux révoltés, elle haletait. Dong Dong. Il lui enserra les poignets. Les bras en croix et le ventre parcouru de mille vibrations, elle poussa ce petit cri succinct qui permettait à Jean-Alf de penser qu'il avait bien œuvré.

Leurs corps moites se dénouèrent. Jean-Alf regarda sa montre posée à la va-vite sur le tapis. Il était encore tôt. L'après-midi ne faisant que commencer, il essaya d'amadouer Geneviève pour qu'ils la passassent ensemble. Mais déjà Geneviève se rhabillait. Elle avait cours à treize heures ; chacune de ses infractions étaient consignées dans le grand cahier de Marcâl Morot, le conseiller civique chargé d'appliquer à la lettre les finasseries du règlement intérieur de l'établissement.

Marcâl Morot était intransigeant sur la ponctualité. C'était un pinailleur de premier ordre. En trente-six ans de carrière, il n'avait été en retard qu'une seule fois : parce que sa fille aînée avait été victime d'un overdose de Mogadon® et qu'il avait fallu la transporter d'urgence à l'hos-

to. Galaqsie Morot, sa femme, coquette mais psychologiquement fragile, n'avait pas supporté cette épreuve. Elle avait réclamé le divorce, obtenu la garde de sa fille et s'était remariée avec un taxidermiste napolitain, rencontré lors d'un séjour en Sicile. Morot corrigeait les ratés de son existence familiale en traitant avec une rigueur implacable les approximations de sa vie professionnelle qui, en y regardant de plus près, n'était pas non plus un modèle de perfection.

« Gene ! Il y a des sandwichs à la tomate et au thon si tu veux, dans le bas du frigo » proposa Jean-Alf gentiment. Par ce stratagème, il aurait bien voulu retenir un peu plus la douce Geneviève. Elle avala juste un jus d'orange, enfila ses bottes, plissa sa jupe, se recoiffa et les pommes brillantes ainsi que son classeur sous le bras, elle quitta l'appartement.

Assis sur le bord de son lit, Jean-Alf l'écouta dévaler les escaliers et se retrouva seul, nu et couvert de transpiration. Il retira le préservatif qui pendouillait tristement au bout de sa verge et le lança dans la corbeille à papiers.

Puis il alluma la radio.

Une publicité déclamait la nécessité d'installer la climatisation. L'énumération des arguments en faveur des nouvelles techniques rafraîchissantes lui donna encore un peu plus chaud. Dehors, jaillissant des arbres qui bordaient le mail, des oiseaux hurlaient dans les airs. Des chevaux faisaient claquer leurs sabots sur les pavés ronds. En ce début d'été, la ville puait, moite et bruyante. Se mélangeant aux relents de sperme et de sueur qui emplissaient sa chambre dès lors que l'une de ses conquêtes passait la nuit chez lui, les odeurs de sève et de crottin frais, qui surnageaient parmi d'autres odeurs difficilement identifiables, montaient de la rue jusqu'aux fenêtres. Cela faisait plusieurs jours déjà que la grève des éboueurs se faisait sentir. Dans leur coin, les éboueurs ricanèrent. Ils étaient décidés à aller jusqu'au bout. Quitte à se faire virer pour de bon.

Jean-Alf s'épongea le front avec un vieux ticheurte, se le passa sous les aisselles puis se leva pour changer de station. Il n'avait pas envie d'entendre les informations. Les seuls rapports qu'il était prêt à entretenir avec la caste des journalistes étaient du type de ceux qu'il entretenait avec Geneviève.

* * *

Elle arriva en avance pour ses cours et regretta de s'être pressée pour des prunes. Sans la poigne de fer de ce bourreau de Morot, elle serait volontiers restée plus longtemps chez son boyfriend. Au lieu de ça, après avoir traversé la ville en calèche, elle se retrouvait devant la cour de l'institut journalistique Salvador Frankus, une école unisexe d'obéissance néolibérale programmée pour générer des bataillons d'éditorialistes. C'était la seule école du patelin depuis que les écoles avaient été privatisées puis délocalisées. Ces mesures avaient baissé le coût de l'enseignement mais augmenté le taux d'analphabétisme. On ne peut jamais gagner sur tous les tableaux.

Geneviève ne s'y sentait pas à l'aise. Les professeurs lui semblaient tristes, soumis, catégoriques et sournois. Les surveillants qui rôdaient dans les couloirs et dans les antichambres du bureau du censeur ne lui semblaient pas plus fréquentables. Même les merles qui picorait sous les arbres de l'institut avaient quelque chose de louche et de nauséabond. Et parmi les élèves qui ne trouvaient pas plus grâce à ses yeux qu'une poignée de mauvaise terre, seule une élève sortie du lot lui paraissait digne d'estime. Une seule. Toutes les autres étaient des garces ou des pouffiasses perdues dans une masse hystérique de saintes-nitouches et de concurrentes aux griffes acérées. Geneviève exérait ses consœurs et la façon qu'elles avaient surtout de se vautrer dans leur médiocrité, dans leur mélasse, et, ce qui était pire que tout, de s'y complaire.

Cette perle rare osait poser des questions extrêmement retorses aux professeurs les plus respectés. Elle n'hésitait pas non plus à rendre copie blanche pour signifier son droit à suspendre son jugement et garder le silence. Cette perle rare donc, qui avait su plaire à Geneviève, s'appelait Sybelle, Mademoiselle Sybelle Vauban, et au fil des cours magistraux et des contrôles continus, elles étaient devenues amies.

Ce jour-là, Sybelle était également en avance. Elle arborait des boucles d'oreille clinquantes et portait un imper en cuir mat. Adossée au tronc d'un cerisier du Japon, elle suçotait un bâton de réglisse. Ça faisait jaser un petit groupe de garçons, non loin d'elle, qui traînaient par-là comme à leur habitude.

Les deux jeunes femmes se saluèrent en s'embrassant sur les joues. Ce rite accompli, elles embrayèrent sur l'une de ces conversations à bâtons rompus dont sont friandes des amies bavardes et intelligentes qui ne se sont pas vues depuis la veille. Laissons-les papoter cinq minutes, le temps qu'elles reconstruisent un monde et échangent leurs dernières impressions.

Pendant qu'elles se transmettaient leur compote verbale, un flot d'élèves en uniforme passait sous le fronton de l'institut Salvador Frankus. Elles avançaient tête baissée sous le regard courroucé du censeur. Celui-ci veillait à la bonne marche de ses ouailles. Il était payé pour ça. Pour qu'elles ne s'écartent du rang. Son visage noir comme du charbon se détachait sur le fond grisâtre un peu beige du couloir. Dans son ombre, concentré et déférent, Morot cochait des cases sur son cahier grand ouvert. Morot appréciait ces moments où il se fondait dans l'aura du censeur. À côtoyer les autorités suprêmes de l'institut avec la fidélité d'un chat qui caresse un mollet, il retirait une jouissance servile qui lui servait de moteur pour mener à bien ses missions.

Pour l'instant, il s'appliquait à ne pas déborder et faisait jaillir une gomme de sa paume à chaque fois que l'un de ses coups de crayon mordait sur la case d'à côté. Marcâl Morot était quelqu'un de méticuleux. Chacun de ses gestes était guidé par une maniaquerie de géomètre. Même lorsqu'il se torchait le cul, il prenait soin de replier le papier selon des angles impeccables. C'en était presque inquiétant. La sirène sifflait. Les traînardes hâtaient le pas, hypnotisées par ce son strident qui réveillait le quartier toutes les heures pour signaler le début des cours.

Le regard menaçant du censeur s'arrêta sur les deux amies qui se donnaient la main. La face noire du censeur n'était pas de celles que l'on regarde avec l'envie de rire. Le censeur ressemblait à un géant sorti d'une forge brûlante. Et il fallait vraiment le connaître depuis moult années pour savoir qu'un jour, il y a de cela très longtemps, cet homme imposant ne pesait que trois kilos cent.

Ses sourcils arqués, régulièrement épilés pour leur donner cette subtile forme convexe, suivirent le mouvement de ses rides frontales. Ils dessinaient alors des accents circonflexes qui faisaient craindre le pire. « Vous vous croyez au carnaval ? » tonna-t-il en regardant de haut les deux midinettes avec un œil d'aigle qui s'apprête à fondre sur un mulot. Manifestement, l'imper en cuir et les boucles d'oreille de Sybelle ainsi que les bottes en nubuck de Geneviève lui restaient en travers de la gorge. Elles lui lancèrent de concert un divin sourire et, désarmé par tant de grâce, il laissa les deux pétroleuses s'engouffrer dans l'ancre fraîche de l'institut. Elles l'avaient échappé belle et ne pourraient peut-être pas s'en tirer à chaque fois à si bon compte.

Le censeur resta un bon moment, narines ouvertes, à respirer les parfums fruités et généreux du troupeau de donzelles qui venait de lui

filer sous le nez, odeurs formidables qui se concentraient avec d'autant plus de bonheur que le nuage papillonnant des jeunes élèves ingénument pomponnées venait juste de passer. Les effluves restaient en suspension dans l'air longtemps après que les élèves étaient toutes hors de vue.

« Qu'est-ce que vous foutez là Morot ? couina-t-il lorsqu'il s'aperçut qu'il n'était pas seul à savourer cette manne olfactive. Allez plutôt aider Herbertin et Jurangaux à classer les fiches d'appréciation mensuelle !

- Tout de suite monsieur, répondit l'obséquieux conseiller civique en amorçant un départ précipité. J'attendais juste d'être certain d'avoir empli toutes les cases de présence pour la première heure. »

Morot se gratta la tête furtivement, remit ses feuillets en ordre et détala. Le censeur n'aimait pas être dérangé quand il humait ces fragrances féminines, toutes ces senteurs coquines, suaves ou musquées que l'on ne trouvait nulle part ailleurs que dans les couloirs sombres de l'institut Salvador Frankus.

Les cours qui y étaient prodigués étaient médiocres et onéreux. Les professeurs étaient blasés, sans génie, et la plupart des élèves qui suivaient loyalement leurs enseignements finissaient dans des situations infamantes. Elles pointaient au chômage, finissaient dans des administrations insalubres, à l'autre bout du pays, dans des ateliers aux cadences stakhanovistes ou derrière des fourneaux graisseux. Quant à la façon de rater leur vie, elles avaient l'embarras du choix.

Lorsqu'elles ne dégotaient pas de mari et qu'en prime leur curriculum vitae faisait rire aux éclats les directeurs du recrutement, certaines des diplômées de l'institut atterrissaient sur le trottoir. Le censeur ne le savait que trop et falsifiait sans vergogne l'annuaire des anciennes élèves. Celles qui, par hasard, s'en apercevaient avaient trop honte pour oser protester. La supercherie avait l'aval du conseil d'administration et celui des autorités de tutelle qui ne voulaient pas faire de vague. Inutile d'aggraver une crise qui battait déjà son plein en faisant fermer un institut qui avait pour seul tort de mentir aux parents pour s'assurer une clientèle.

Le censeur n'était pas là pour s'apitoyer sur le sort des élèves. Pourtant, et c'est tout à son honneur, il avait fréquemment ressenti un insupportable pincement au cœur lorsque, au détour d'une promenade dans les quartiers chauds de la grande ville d'à côté, il croisait sur sa route une ancienne élève tapie dans l'encoignure d'un porche, paupières far-

dées et clope au bec. Elles étaient gainées dans des robes immondes aux couleurs criardes et leurs décolletés étaient d'un genre si vulgaire qu'on était tenté d'y plonger les deux mains pour vérifier la bonne tenue de la marchandise.

Sybelle et Geneviève se croyaient suffisamment rusées pour échapper à cette triste destinée.

À la fin des cours, comme Jean-Alf n'avait pas donné de rendez-vous précis à Geneviève et que Sybelle avait le temps de flâner avant de rentrer chez ses parents, les deux amies hélèrent un cocher et se rendirent chez Lili Booster, à l'autre bout de la ville. Lili Booster n'avait que 26 ans mais habitait déjà une grande maison tout en bois près des anciens marais salants. Des pavillons et des jardinets avaient poussé là où, par le passé, on ramassait le sel à la pelle. La mer était maintenant si loin que les paludiers avaient dû peu à peu se reconverter.

Lili Booster honorait les champs de course de sa présence. C'était une compétitrice née — une faucheuse de Prix. Elle n'avait pas toujours été, loin s'en faut, la winneuse qu'elle était devenue, mais depuis quelques années, il ne fallait pas la plaindre. Elle était taillée pour le sprint et depuis que le député-maire avait accordé aux femmes le droit de courir, Lili Booster ne se gênait pas pour empocher les primes destinées aux gazelles victorieuses.

C'était une alternative au chômage, une alternative honorable à laquelle de nombreuses femmes du comté pensaient recourir dès lors qu'elles se sentaient de taille à courir en troupeau pour y glaner la première place.

Depuis que les lois Antipollution avaient été votées, non par amour de la nature mais à cause des enfants qui naissaient asthmatiques, eczémateux, aveugles ou sans vie, toutes les grosses usines avaient été fermées et les véhicules à moteur interdits. Il était temps. Ils avaient été remplacés par des ateliers improductifs et des voitures à cheval. Cette révolution avait eu pour conséquence de mettre des millions de travailleurs au chômage et de supprimer les jeux équestres. Comme en quatorze, les chevaux de course avaient été réquisitionnés pour, à toutes fins utiles, transporter les hommes. Les ânes, les bœufs et les chevaux de trait reprenaient du service.

Peu à peu l'air des villes s'était épuré. Les nuages gris chargés de

plomb et de soufre s'étaient dissous. Les pluies acides avaient cessé. Des espèces d'oiseaux que l'on croyait éteintes avaient réapparu et il était même jusqu'à la couleur des fleurs qui paraissait plus vive, plus délicate. L'atmosphère était devenue un peu moins irrespirable, la vie plus douce, plus lente et les rues s'étaient retrouvées semées de crottins que les équipes d'éboueurs ramassaient, entre deux grèves.

Jadis, pour se distraire ou faire fortune, les hommes misèrent sur des gladiateurs, des chevaux, des cyclistes, des lévriers, des chameaux, des coqs, des boxeurs, des boules ou des titres cotés en Bourse. Ces passe-temps abolis — n'avaient-ils pas déjà que trop duré ? —, il avait fallu trouver des distractions de substitution. Alors les hommes désœuvrés jouaient maintenant tous les week-ends des sommes colossales sur des jeunes mères. Supplantés par des courses d'un nouveau genre, le football et la pétanque étaient tombés en désuétude. Suivant un cycle inusable, les nouvelles modes reléguèrent les anciennes aux oubliettes.

Les anciens hippodromes avaient été réhabilités pour accueillir ces courses censées relancer la natalité et apporter un peu de joie dans le cœur meurtri des citoyens. Un numéro peint sur la cuisse et un bébé dans les bras, ces femmes couraient nues et tous les coups, même les plus bas, étaient permis. Seuls les produits dopants étaient interdits parce que les soigneurs, les entraîneurs et les responsables de course en avaient marre d'être les victimes d'interminables procès.

La gagnante était celle qui, tout en ayant encore dans les bras son bébé, franchissait la première ligne d'arrivée. Mais encore fallait-il, et c'était là la condition *sine qua non* pour homologuer une victoire, que le bébé soit encore vivant à l'arrivée. En général, hormis quelques gnons ou contusions, ils arrivaient indemnes — apeurés, groggy, mais indemnes.

Lors de ces confrontations toniques, les paris allaient bon train. Les tribunes étaient pleines de cris et de clameurs. Les jours de neige ou de pluie notamment, une foule terrifiante assistait au spectacle de ces femmes pataugeant dans la boue qui se plaquaient, se griffaient, raffûtaient, glissaient, se mordaient, hurlaient et galopaient tout en serrant bien fort leur bébé contre leur sein.

Lili Booster et son fils Mango avaient gagné la course de Saint-Goulwenn à six reprises. C'était un exploit qui déclenchait l'admiration de bien des hommes mûrs et d'au moins autant de jeunes filles pleines de rêves et d'envies. Seules quelques congrégations bien-pensantes trouvaient à y redire mais leurs voix étaient vite étouffées. Comment vivre

heureux s'il n'y a plus le droit de s'amuser ni de parier sur des coureuses un tant soit peu dénudées ?

Nombreux étaient ceux qui pariaient sur Lili. Ceux qui pariaient contre elle, ou du moins misaient sur d'autres concurrentes, se réjouissaient lorsqu'elle laissait à d'autres jeunes femmes sa place sur les podiums. Des fortunes ainsi se faisaient. Et se défaisaient. Et si son fils qui allait maintenant sur ses deux ans n'avait pas grossi si vite en mangeant pourtant moins qu'un moineau, Lili aurait envisagé de participer à des courses régionales. Puis nationales. Mais pour cela, il aurait fallu qu'elle enfantât à nouveau pour profiter du poids léger de son nourrisson et espérer gagner d'autres courses. Avec Mango, Lili Booster savait qu'elle n'avait plus la moindre chance de remporter un critérium régional. Elle savait aussi que si elle tombait une nouvelle fois enceinte, il lui faudrait suspendre son entraînement pendant de longues semaines et rien ne garantissait qu'elle pût retrouver une forme du tonnerre après l'accouchement. Bien sûr, adopter un bébé minuscule, léger et tout, eût été chose possible, mais les démarches en ce sens étaient si tordues, si décourageantes, que Lili en suait rien que d'y songer. La carrière de Lili Booster touchait à sa fin. Mais elle comptait bien la conclure en beauté.

Grâce à sa propre vélocité et à son fils Mango, un gamin lymphatique que l'on aurait pu lancer par la fenêtre sans qu'il n'émette pour autant le moindre signe d'agacement, Lili avait gagné beaucoup d'argent. Presque trop pour son âge.

Femme enfin nantie, qu'une gloire locale et des débuts très difficiles avaient su rendre philosophe — mais est-ce que ça vaut le coup d'étaler les misères et les tourments qu'elle avait dû endurer ? —, elle était prête à se recycler et d'accord pour prodiguer des conseils à Sybelle et Geneviève. Place aux jeunettes ! Il suffisait qu'elles fissent un môme, qu'il fût viable et qu'elles apprissent à courir en protégeant leur progéniture. Pour l'instant, Sybelle et Geneviève s'entraînaient avec des sacs de sable de cinq ou six kilos dans les bras, en attendant de passer à des sacs de onze ou douze kilos.

Ce charmant trio se sentait capable de casser la baraque.

Ni Sybelle ni Geneviève n'étaient assez cruches pour penser pouvoir devenir un jour journalistes. L'institut Frankus était certes une bonne planque mais il aurait fallu être bien candide pour imaginer en sortir avec un diplôme valable. Les deux amies n'étaient pas aussi dupes que leurs coreligionnaires qui mettaient tous leurs œufs dans le même panier et se

voyaient déjà signant des manchettes dans des journaux à grand tirage. Sybelle et Geneviève ne voulaient pas déchanter. Elles préféraient croire que tant qu'elles n'auraient pas fait leurs preuves, aucune entreprise sérieuse ne souhaiterait les recruter. En existait-il seulement encore, des entreprises sérieuses ? En attendant, les deux gamines se préparaient en cachette à des solutions autres. Et Lili Booster leur servait de coach.

Elles avaient dressé un plan d'attaque.

Geneviève devait s'arranger pour tomber enceinte de Jean-Alfredo. Ce ne devrait pas être trop compliqué. En moyenne, les adultes dépensent entre 0,03 et 0,6 % de leur temps à des activités d'ordre strictement sexuel. Jean-Alfredo ne s'en cachait pas : pour sa part, il était sincèrement décidé à ne pas faire baisser cette moyenne et mettait bel et bien tout en œuvre pour faire grimper ces statistiques. Car ces chiffres lui avaient toujours paru incroyables. Comment en effet avec des statistiques aussi faibles l'espèce humaine parvenait-elle à se multiplier dans des proportions bon an mal an impossibles à endiguer ? Quant à Sybelle, indécrottablement célibataire, ses deux comparses n'avaient de cesse de la réconforter, la complimentant sur sa plastique afin qu'elle ne perdît pas confiance et trouvât au plus vite un garçon avec qui copuler.

« Mais si Sybelle ! Je t'assure, tu as des seins magnifiques ! lui disait Lili en la regardant droit dans les yeux.

- C'est vrai Sybelle, ils sont fermes comme des melons et tous les messieurs louchent dessus lorsque tu mets des décolletés, renchérisait Geneviève. D'ailleurs tu devrais en mettre plus souvent.

- Je suis persuadée que vous dites ça pour me faire plaisir, geignait l'intéressée en penchant le menton vers sa poitrine qu'elle trouvait molle et trop pâle.

- Absolument pas, tes seins ne sont pas plus flasques que les nôtres. Tu te fais des idées ma chérie, ajouta Geneviève. Ils sont très mignons tes nichons. »

Sybelle soulevait ses deux seins, les soupesait avec une moue dégoûtée et ne parvenait vraiment pas à comprendre quel intérêt les garçons pourraient trouver à tripoter ces gélatineuses protubérances.

* * *

Depuis que Jean-Alfredo Bernigold avait trouvé cette place en or

de pilote pour l'Agromex, une multinationale aux reins solides qui avait résisté à la crise en diversifiant suffisamment tôt ses activités, il menait une vie de privilégié. Sa seule contrainte était de rester disponible au cas où ses supérieurs hiérarchiques auraient eu besoin de son savoir-faire de voltigeur. Jean-Alfredo avait donc beaucoup de temps libre et une paye confortable qui lui permettait d'en jouir. En ces temps de crise, tout le monde ne pouvait pas en dire autant : peuplés d'oisifs désargentés, les bidonvilles ne cessaient de grandir.

Il sortait souvent, jouait aux cartes et aux courses et pouvait se flatter de rarement dormir seul grâce à ces légions de jeunes et romantiques filles pleines de vie qui rêvaient de sortir avec des pilotes de chasse aussi mythiques que Tanguy et Laverdure, Antoine de Saint-Exupéry ou Jean Mermoz, mais qui, Dieu soit loué, avaient assez de jugeote pour se contenter du pilote attiré de l'Agromex. De leur mère, ces jeunes filles qui rêvaient de cuisines tout équipées et d'écuries récurées avaient appris à faire la part des choses.

Arborant sur son nez des lunettes teintées pour faire face au soleil, Jean-Alf remonta la rue Garin-de-Monglane à pied. Son bippeur accroché à la ceinture se balançait contre sa hanche. Quand il se déclenchait, généralement une ou deux fois par semaine, Jean-Alf disposait d'un quart d'heure pour bondir dans une calèche et se présenter au siège de l'Agromex. Là, un plan de vol l'attendait. De fait, il ne quittait jamais la ville. Comme ces chiens retenus pas une laisse qui ne peuvent pas s'éloigner de leur niche de plus de quelques mètres, Jean-Alfredo Bernigold disposait d'un périmètre tout aussi restreint. Était-il invité à la campagne qu'il devait décliner l'offre. Voulait-il s'échapper pour voir la mer et goûter les grands vents lorsque la chaleur de la ville devenait étouffante, qu'il devait ronger son frein sur place et se contenter d'une douche ou d'une bière s'il tenait absolument à se rafraîchir les idées. Telles étaient les contraintes desquelles il ne pouvait s'affranchir sous peine de perdre une place de tout premier choix pour cause de rupture de contrat. Il était en liberté conditionnelle, à la solde et à la disposition des pontes de l'Agromex. Fréquemment, il se demandait si un tel esclavage ne risquait pas de le faire passer à côté de sa propre vie. Mais il suffisait alors que, selon le jour et l'heure de la semaine, Clarissa, Geneviève, Mariam ou une autre frappât à sa porte pour qu'aussitôt ses scrupules s'envolassent à tire-d'aile vers des pays lointains. Jean-Alf aimait le sexe et l'oubli de soi dans lequel il permettait de plonger, le temps d'une pénétration bien ourdie.

Certains s'oubliaient dans la boisson, l'opium ou le Temesta®, d'autres dans des occupations répétitives frôlant l'addiction, d'autres encore semblaient dans le mysticisme, les tentatives de suicide compulsives ou la déprime. Jean-Alfredo n'avait cure de ces travers. Son violon d'Ingres à lui, c'était les femmes. Sa mère et ses sœurs d'abord et ensuite toutes les autres, pourvu qu'elles fussent dociles.

Ce soir-là, il marchait en direction du *Mélomane Goulu*, un restaurant intra muros où il était sûr de trouver un peu de calme. Quand on le prononçait vite, le nom de ce restaurant résonnait comme un cri de guerre zoulou. Le patron en personne avait appris le solfège quand il était jeune. Il s'appelait Ludwik mais ses employés et ses meilleurs clients l'appelaient Ludwig, en l'honneur de l'illustre Beethoven et dans l'espoir d'être bien vus ou de se voir offrir le digeo. Certains poussaient la flagornerie jusqu'à le comparer à Paul Newman, l'illustre acteur qui fit jadis chavirer le cœur de tant de femmes. Pour des raisons pas toujours très nettes — surtout en ce qui concernait les jeunes stagiaires de sexe plus ou moins féminin —, les employés du *Mélomane Goulu* éprouvaient à l'égard de leur patron un respect aussi profond que craintif. Pour certains, la reconnaissance était totale et sans condition. L'un des derniers arrivés, Woody Passebeurre, étaient de ceux-là. Le jour où il avait été engagé, il s'était juré de toujours rester loyal et fidèle envers celui qui lui avait permis d'échapper aux sandwicheries turques de la rue des Singes. Le jeune cuistot avait eu le temps de remarquer qu'il suffisait souvent de mettre « turc » à la queue d'une phrase pour couper l'appétit des plus gourmands. Aller aux chiottes est un acte quotidien passablement banal, mais si ces chiottes ont le malheur d'être turques, on imagine assez rapidement un lieu où l'on n'a pas *du tout* envie de passer ses vacances.

La musique, c'était son dada. Avant même de connaître les conjuguaisons et de savoir résoudre les équations à trois inconnues, monsieur Ludwik avait étudié Bach et Mozart. Maintenant, il revisitait les œuvres des grands maîtres d'antan, faisant avec les moyens du bord — il avait récupéré une escouade de musiciens, lorsque le conservatoire de la grande ville d'à côté avait fermé ses portes. Monsieur Ludwik aimait le clinquant et la somptuosité.

Il offrait à ses clients des dîners dignes des rois. Il aurait préféré perdre un œil plutôt que de voir un client déçu. Son restau, c'était ce qu'il avait réussi de mieux, sa fierté, son trésor. Il rédigeait lui-même les

menus. Il choisissait ses collaborateurs après des tests très pointus. Mesure du front, longueurs des doigts, aptitudes pulmonaires, examens sanguin, graphologique et systolique, rien ne lui échappait. Il retravaillait des vieilles partitions et les musiciens à sa botte faisaient le reste. *Le Mélomane Goulu* était une affaire florissante. Le maire et ses adjoints venaient y manger fréquemment (aux frais de la commune) et les touristes de passage aimaient s'y arrêter.

Hormis quelques vieux qui se couchaient depuis trente ans à dix-huit heures et qui, quelle que soit la saison, quelle que soit leur humeur, buvaient une soupe de légumes et croquaient dans un fruit avant d'aller enfouir leur carcasse sous de gros édredons en plume d'oie, les gens n'avaient pas commencé à dîner. Comme bien souvent, Jean-Alf était le premier client. Dînant tôt, il était sûr primo d'être tranquille et deuzio de pouvoir profiter pleinement des premières heures de la nuit.

En boitant, une serveuse d'origine asiatique s'approcha. Lorsqu'elle faisait ses classes à l'école hôtelière, des apprentis-queux lui avaient renversé un chaudron d'huile bouillante sur la hanche et depuis ce jour, elle se déplaçait en traînant la patte. Ce handicap loin d'être disgracieux lui offrait la possibilité de se balancer d'une manière certes incongrue mais pourtant sensuelle. Elle-même était heureuse de sa démarche originale, unique, qui, dans la rue, la distinguait de toutes les autres. Jean-Alfredo savoura cette fesse qui remontait à chacun de ses pas.

Les tables autour de lui étaient désertes.

« Bienvenue dans notre bienveillante auberge, monsieur Bernigold. Je vous laisse choisir.

- Bonjour à vous, belle enfant. Ludwig n'est pas là ce soir ?

- Monsieur Ludwig ne sera pas là de la semaine.

- Ah ? Serait-il en vacances à Bab-el-Oued ou à Cabourg ?

- Non. Sa grand-mère est morte et il doit s'occuper des funérailles.

Elle avait plus d'un siècle vous savez et continuait pourtant vaille que vaille de jouer au tennis avec ses filles et de boire des liqueurs fines à chaque repas de famille. Monsieur Ludwig a dit qu'il concocterait une symphonie en son honneur et qu'il baptiserait de son nom une sauce au porto.

- J'ai hâte de goûter tout ça ! »

Jean-Alf parcourut la carte du *Mélomane Goulu* d'un œil gourmand.

« Peut-être prendrez-vous un apéritif le temps d'arrêter votre choix ? » demanda la jeune Indochinoise.

Jean-Alf savait que la demoiselle risquait de rester plantée près de sa table si jamais il ne commandait pas un petit coquetelle-maison ou une petite anisette locale. Or Jean-Alf confortablement installé sur sa chaise molletonnée ne se sentait pas le courage de résister à l'envie de voir une fois de plus les fesses de la serveuse rouler jusqu'en cuisine. Il réclama donc une absinthe. Quand la « Fée Verte » est là, les soucis ne s'en vont-ils pas d'eux-mêmes ?

La serveuse s'en retourna pour honorer la commande. La moquette étouffait le son de ses pas. La grande salle était bougrement silencieuse, propice à un repas de tout premier ordre. Jean-Alf savoura une première gorgée et piocha une olive noire dans la coupelle que la petite Indochinoise venait de déposer entre la carafe d'eau et la corbeille de pain. Il lécha le noyau avec application, le débarrassant de la plus petite excroissance de pulpe. Il n'aimait pas le gaspillage. Il était du genre à saucer son assiette et à grignoter les grosses miettes tombées sur la nappe. « C'est toujours ça que les homos n'auront pas » se plaisait-il à penser.

* * *

Rentrant chez lui après avoir déposé le grand cahier des absences dans le coffre-fort de l'institut, Marcâl Morot avait l'âme en berne. Tout au long de la journée il avait rempli ses tâches avec le pointillisme professionnel qui le caractérisait.

- Il avait tancé des élèves qui se mettaient du rouge aux lèvres à l'intercours ;

- Il avait écrit aux parents de celles qui n'avaient pas eu la moyenne lors du dernier contrôle — pour leur demander des justifications qu'ils avaient intérêt à fournir s'ils ne voulaient pas avoir de mauvaises surprises ;

- Il avait recommandé aux femmes de ménage d'aérer les classes qui sentaient le moisi. Cette fonction de sanitation revenait à d'anciennes élèves que l'institut, par compassion, avait su recueillir. Dans

leur blouse bleu clair, un seau à la main ou un balai sur l'épaule, elles servaient d'avertissement aux nouvelles élèves tentées de prendre les cours à la légère.

Il devait souvent repasser derrière elles. C'était peu de chose à chaque fois mais à la longue, ça devenait irritant. À croire qu'elles prenaient un malin plaisir à saboter le travail — elles ne prenaient pas leur job à cœur. Ingrates, ces filles de rien, ou de si peu, n'avaient pas conscience de leurs chances et cela ma foi était bien triste. Pour que l'institut conservât une irréprochable tenue, Marcâl aurait été obligé de maintenir sa vigilance acérée et de vérifier chaque jour chaque parterre de fleurs, chaque évier, chaque couloir, chaque placard. Ses journées étaient trop courtes.

L'institut Frankus était construit sur des terres gagnées sur les marécages. Des odeurs bizarres remontaient du sol, surtout quand il faisait chaud comme en ce moment. Grâce aux épais murs, les pièces du rez-de-chaussée bénéficiaient donc d'une température caressante, mais l'humidité des lieux obligeait à les ventiler assidûment, sous peine de voir salpêtre et taches jaunes se multiplier sur les tapisseries. Morot n'y tenait pas particulièrement. Depuis le temps qu'il sévissait à l'institut, il avait appris que pour veiller au grain dans de bonnes conditions, il était nécessaire de jeter régulièrement un œil sur les fondations mêmes dudit grenier.

Toute la journée, il s'était donné à fond. Le censeur lui avait d'ailleurs souri, entre la cinquième et la sixième heure.

Morot était venu lui signaler qu'il y avait un nid de guêpes dans les combles, au-dessus de la salle des professeurs et de la buanderie. C'était un nid en carton, gros comme un ballon de base-ball, coincé entre deux poutres. Les guêpes étaient en pleine effervescence, agressives et sur leur garde.

Morot remonta sa manche pour exhiber la pustule phlegmoneuse que lui avait valu la localisation précise de la cité en papier mâché des insectes à rayures — les guêpes n'aimaient pas les fouineurs. Le dard de ces merdeuses était parvenu à percer le tissu ! Le censeur admira la marque rouge qui boursouflait l'avant-bras de son subalterne et sembla apprécier sa bravoure.

« Et y'en a un autre là, monsieur le censeur. Il est splendide : ces garces ne m'ont pas loupé, monsieur le censeur, continua-t-il en déboustant le col de sa chemise pour montrer la marque qu'il avait dans le cou.

- Merci Morot, lui avait-il répondu. Décidément vous êtes irremplaçable. Mais à l'avenir, il serait peut-être plus prudent de faire appel directement à des spécialistes.

- C'est bien mon intention, monsieur le censeur, lui avait-il spécifié. Un de mes amis est fêru d'apiculture. Ne vous en faites pas. Il se fera un plaisir de nous débarrasser de cette chienlit. Et pour pas cher en plus, monsieur le censeur. Pour un peu, c'est même lui qui paierait pour les gazer. Le palpitant de son paternel a lâché suite à des piqûres qu'une bande de frelons lui avaient infligées. Alors qu'il débroussaillait sa chènevaie. Alors autant vous dire qu'il peut leur rendre la monnaie de leur pièce, i's'en privera pas !

- Je pensais plutôt aux pompiers mais si vous suggérez que votre ami puisse faire l'affaire à moindre coût, je vous laisse seul juge, Morot. »

C'est là que le censeur avait souri. Un large sourire. Ses grosses lèvres laissaient voir la blancheur de ses dents. Le censeur souriait.

Le censeur lui avait souri et pourtant Morot était triste. Il faisait chaud. Dans la rue, les passants étaient bras nus. Comme Morot certains rentraient du boulot, l'air las ou satisfait. D'autres avaient passé la journée à glander. Ceux-là avaient le même air jour après jour, l'air de ceux qui attendent une aventure, un soubresaut du destin ou un coup de pied au cul pour se mettre à l'ouvrage. Ceux-là regardaient donc les jolies filles en mâchant du chewing-gum puis faisaient un flipper ou une partie de belote, espérant gagner tout en s'en fichant si jamais une fois de plus ils perdaient.

Sur la ville régnait un air de vacances mais Morot n'était pas dans son assiette pour autant. Il admira un homme en short. Il tondait sa pelouse. Son chien jappait et ses enfants, des quilles plein les bras, attendaient que le carré de gazon soit tondu pour y disposer leur attirail. Cette scène respirait la tranquillité.

Morot n'avait pas envie de rentrer chez lui. Il n'avait pas fait la vaisselle depuis des lustres ni les courses depuis plus d'une semaine. Délibérément, il prit le chemin le plus long pour retarder le moment où il devrait entrer la clé dans sa serrure avant de pousser la porte de sa maison sans vie. Il en avait plein le cul. Il en avait marre de manger dans des assiettes en carton et de s'allonger dans des draps sales. À cet instant, il aurait voulu disparaître du champ des possibles. Sa femme lui manquait et il maudissait en silence les Napolitains qui la lui avaient volée — c'était si facile de séduire une femme qui pendant plus de quinze ans avait été mariée au même homme.

Absorbé dans les remugles nauséeux de ses pensées haineuses, il traînait les pieds avec l'entrain d'un homme que l'on amène à l'échafaud. Près du parking où l'on garait les diligences et les carrioles, un gamin en tongues accrocha son regard.

C'était un enfant dont le père était mort à la guerre et dont la mère avait disparu dans les délices de l'alcool. En tant que pupille de la nation, le gosse avait été placé dans un orphelinat appareillé pour recevoir de tels cas. Pourtant, cet établissement spécialisé ne devait pas être assez équipé puisque, entre deux séances d'électrochocs, le gamin avait franchi les barbelés et s'était évadé.

Plusieurs fois, il avait été capturé.

À chaque fois il s'était refait la malle aussi sec.

Alors on l'avait laissé en paix.

Comme il était sourd et muet, ou du moins faisait mine, il n'était guère dérangent. Il étrillait les chevaux et quémandait quelques pièces. Il se débrouillait fort bien et quand les affaires ne marchaient pas fort et que la faim, sans tenir compte de la conjoncture économique, venait le tenailler, il allait rôder avec les chats. Près des poubelles des restos.

Morot regarda la petite main tendue et déposa une pièce brillante dans la paume crasseuse. Il savait, pour avoir plus d'une fois pratiqué l'aumône, que ce type d'offrandes était le meilleur moyen de conjurer le mauvais sort. À la vitesse d'une mâchoire de requin qui se referme sur sa proie, les petits doigts s'approprièrent la pièce de cent sous.

« Merci qui ?

- Merci m'sieur. »

Le gosse s'était fait avoir. Il n'était pas encore totalement rompu à son rôle ingrat de mendiant sourd et muet.

« Comment tu t'appelles ? demanda Morot qui, au travail comme en congé, ne pouvait s'empêcher de relever les matricules.

- Globill Playsir, m'sieur. Et vous ?

- Moi ? C'est Marcâl. Mais je vais devoir te laisser. J'ai une foule de choses à faire. Bonne fin de journée Globill. »

Le gamin lui lança un sourire. C'était la deuxième fois aujourd'hui que Morot récoltait un sourire. À son tour, avant de poursuivre sa marche triste et désabusée, il condescendit à le lui rendre. Mais cet échange de sourires, aussi bénéfique puisse-t-il être pour les maux de l'âme, ne fut pas suffisant pour remettre Marcâl en selle. Le mal était trop profond.

Globill resta lui aussi bouche bée sur le trottoir. Il se demandait ce qu'il allait bien pouvoir acheter avec ses cent sous. Un hamburger ?

Le vent commençait à se lever lorsque Morot choisit de s'asseoir sur un vieux banc piqué par les vers. Disons plutôt qu'il s'y vauvra. La peinture du vieux banc s'écaillait. Personne depuis bien longtemps ne s'y était reposé. Des bouteilles vides remontant à Mathusalem traînaient sur le sol, à demi enterrées pour certaines. La pluie, les insectes et le temps en avaient grignoté les étiquettes. La tête penchée sous le poids des soucis, Marcâl se sentait vulnérable et tourmenté. Se réfugier dans le sommeil d'une sieste pour fuir cette réalité déprimante n'était pas une parade très noble mais c'était la seule qu'il avait trouvée pour se prémunir contre les démons de sa détresse infinie.

Jadis, le dimanche et les jours fériés, les gens venaient là pour pique-niquer, aux abords du Parc aux Lutins. Avec les nouvelles lois et les rafales d'arrêtés préfectoraux contre les fêtes intempestives, ces débordements de joie dominicale étaient vite devenus surannés. Les herbes folles et les ronces avaient colonisé les lieux, recouvert les vestiges. Des mûriers sauvages et des noisetiers chaque automne offraient des mûres et des noisettes que plus personne ne venait cueillir. Ces dernières décennies, il y avait eu tellement de formulaires concernant la nocivité des produits naturels que les gens avaient cessé de ramasser les châtaignes, de piéger les palombes, d'attraper des étrilles ou de pêcher les truites de montagne.

Le cul sur son banc et les idées en vadrouille au Pays des noires amertumes, Morot à l'écart de l'agitation de la ville se laissait envahir par une bucolique sérénité. Son moral reprenait de la hauteur comme un vieux cerf-volant troué qui s'élève péniblement. Le bruit du vent dans les feuilles et le cri des oiseaux y étaient sans doute pour beaucoup. Il se gratta le bras et se frotta le cou en grimaçant. Pour autant il n'était pas douillet mais ne saisissait pas pourquoi ces cochons d'insectes l'avaient pris en grippe. Il se consola en pensant que très bientôt, leur sort allait être définitivement réglé.

La chaleur était orageuse mais les nuages n'étaient pas alarmants.

Las et rêveur, il s'engourdissait progressivement. La perception d'une présence dans les parages lui fit entrouvrir les yeux. Ses paupières se soulevèrent pesamment. Dans son champ de vision, il y avait trois jeunes femmes nues, les cheveux dans le vent, qui courraient en portant un sac dans les bras.

Ses paupières restèrent en suspension et ses pupilles s'écarquillèrent

pour obtenir une netteté plus grande. Ses mirettes fatiguées mirent quelques secondes à se désembuer et faire le point. Les jeunes filles étaient belles et musclées. Elles avaient une allure irréaliste et semblaient voler au-dessus du sol. Leurs foulées toniques n'empêchaient pas leurs enjambées d'être gracieuses. Étaient-ce des fées ? On devinait leur chair chaude qui palpitait sous l'effort. Les trois créatures passèrent à quelques mètres de lui. Sans même le voir.

Lui par contre crut reconnaître Geneviève Da Rouxel, une élève de deuxième année.

Les silhouettes s'éloignèrent à toute vitesse et les paupières de Morot se abaissèrent.

Ce ne pouvait être qu'un rêve, un rêve certes excitant mais un rêve tout à fait indigne d'un conseiller civique de troisième échelon. Honteux d'avoir imaginé un mirage si peu professionnel, il se replongea dans sa torpeur crépusculaire. Avant de sombrer, son corps fut néanmoins agité par quelques spasmes. Lorsqu'il se réveilla, la nuit était tombée. Le Parc aux Lutins était enfoui dans une noirceur hostile. Les fourrés opaques et bruissants ne lui disaient rien qui vaille. Des milliers d'yeux invisibles le guettaient, les mandibules et les élytres des insectes nocturnes s'étaient mis en branle. Les oiseaux de nuit et les esprits des ténèbres sortaient de leurs limbes. Toute cette agitation n'était guère attirante. Là-haut, les satellites qui clignotaient ne suffisaient pas à le rassurer sur la bonté des éléments qui grouillaient ici-bas.

Il se massa la face, insistant sur le contour des yeux et sur les joues. Une fois cette opération effectuée, il se retourna. Les lumières de la ville, quoique traversées par le vol des chauves-souris en chasse, le remirent d'aplomb. Et comme des millions d'êtres humains avant lui, il se laissa guider par cette chaleur orangée qui symbolisait le réconfort et le retour à la vie sécuritaire.

* * *

Il se régala. Comme il était content d'être le premier client du *Mélomane Goulu* ! Il avait bien fait de venir de bonne heure. À chaque bouchée de sa darne de cabillaud aux asperges façon Verdi, il s'en félicitait. Pour l'accompagner, il avait choisi un vin de Meursault millésimé, une petite gâterie que le sommelier lui avait soufflée en lui précisant que les lois contre les alcools frelatés n'étaient pas restées lettres mortes et

qu'adoncques, chaque bouteille de la cave du *Mélomane Goulu* pouvait être bue les yeux fermés.

Il avait choisi le menu qui faisait la renommée des lieux : le menu musicalo-gastronomique.

En entrée, mis en appétit par une absinthe vite sirotée, il avait tenté la salade de fonds d'artichauts à la Gluck.

Le chef d'orchestre du *Mélomane Goulu* s'était approché, escorté d'un clarinetiste, d'un hautbois, de deux altos et d'un jeune castrat en costume de gala assis dans une cage aux barreaux dorés. On pouvait l'écouter, le regarder, mais le toucher : non. Pourtant les jeunes castrats en smoking étaient aussi mignons que des bébés pandas. Mais aussi mignons fussent-ils, les jeunes castrats n'étaient pas des jouets. Délicatement, les porteurs posèrent la cage sur l'estrade adéquate, le chef intima le silence et les musiciens jouèrent du Gluck pendant que Jean-Alfredo dégustait sa salade d'artichauts.

Le jeune castrat d'opérette avait une voix formidable. Elle montait jusqu'au ciel avec les finesses d'un cobra qui se hisse au-dessus de son panier. Ses trilles subtiles résonnaient avec la pureté du cristal sous la verrière qui servait de plafond — pourtant le jeune soprano ne semblait pas forcer son talent. Il restait assis bien sagement comme une perruche apprivoisée, ouvrant grand les yeux avec une candeur d'ange en pain d'épices et chantait avec l'aisance d'une mésange. Il modulait les notes qui coulaient de sa bouche comme des larmes sur les joues d'une mariée. Jean-Alfredo était conquis. Il admirait la performance. Car lui-même chantait, quand il était sous la douche ou sur son cheval, mais il y avait toujours quelques sons qu'il n'arrivait jamais à reproduire — et ce malgré des années et des années d'entraînement.

Les artichauts fondaient sous sa langue. Le soliste qui jouait du hautbois possédait des doigts magnifiques. À n'en pas douter, ses longs ongles presque féminins bénéficiaient des attentions d'une manucure qui avait le compas dans l'œil. Les doigts sautillaient selon le rythme imprimé par la baguette du chef qui virevoltait. Le chef et le soliste se comprenaient sans avoir besoin de se parler. N'était-ce pas là le signe de leur génie ?

L'entrée passée comme une lettre à la poste, les porteurs sont revenus, ont soulevé puis emporté la cage aux barreaux dorés. Les musiciens ont replié leur pupitre, le chef d'orchestre s'est courbé, offrant sa nuque au public. Jean-Alfredo a claqué dans ses mains pour extérioriser son bon-

heur et la jeune Indochinoise a débarrassé la table, changé les couverts et rempli de meursault mordoré le verre à pied de l'unique client.

Puis est venue l'heure de ce sublime cabillaud façon Verdi. Une merveille du genre entre nous soit dit.

Le chef est revenu. Une harpiste s'est assise près du clavecin laqué. Les violonistes et les flûtistes ont pris position. Deux contrebassistes en queue-de-pie ont posé leur instrument devant l'aquarium d'eau de mer où les homards aux pinces ligotées attendaient d'être plongés dans une marmite d'eau bouillonnante avant d'être servis à l'armoricaine. Chacun vérifia l'accordement de son instrument et sur un simple signe du chef d'orchestre, les premières notes s'envolèrent comme une escouade de moineaux. Du Verdi de la meilleure époque !

En harmonie avec lui-même, avec la musique et le restant de l'univers, il piocha dans le monticule d'épinards qui émergeait de la sauce aux asperges. Le meursault se buvait comme du petit lait et séduit par le grelottement de la harpe égrené par des mains blanches que l'on devinait d'une sensualité hors du commun, il attaqua la darne de cabillaud.

Concentrée sur sa mélodie, la harpiste avait la tête inclinée, les yeux fermés. Il ne voyait que le profil de la jeune femme. De longs cheveux cachaient son visage et sa large robe noire cachait ses formes.

Pourtant, il avait l'impression d'avoir déjà vu cette silhouette. Ce gracieux port de tête ne lui était pas inconnu. Tout en trempant un bout de pain dans sa sauce, il cherchait à qui elle lui faisait penser. Il fouillait sa mémoire avec une application d'archéologue. Avait-il eu une aventure avec elle ? Avaient-ils suivi des cours ensemble ? Peut-être fréquentaient-ils des amis communs ?

Il se resservit un coup de meursault pour y réfléchir plus posément. Ce petit vin blanc avait des saveurs délicieuses. Elles lui emplissaient la bouche et rebondissaient comme une balle de jokary sur ses parois buccales. Il alluma une cigarette, qu'il écrasa précipitamment dans le relief d'épinards — trop salés de toute manière... Il venait de se rappeler cette ancienne loi qui interdisait à quiconque de fumer en présence de tierces personnes dans l'exercice de leur fonction. Ce n'était pas la première fois qu'il ne s'en souvenait qu'au dernier moment. Putain de loi à la con ! Combien de cigarettes avaient ainsi fini, plus tôt que prévu, écrabouillées avant même de devenir gênantes pour autrui ?

Du moment qu'il parvenait in extremis à ne pas se trouver en situation d'infraction caractérisée, n'étant pas du genre à prendre des

libertés avec la loi, Jean-Alf préférait ne pas les compter. « Je ne suis pas du genre à mégoter » avait-il l'habitude de plaisanter lorsqu'il était en galante compagnie. Et surtout il ne tenait pas à perdre son emploi à cause d'un casier judiciaire.

La tête la première dans les épinards, le mégot grésillait. La douce harpiste faisait valser ses doigts de dentellière. Elle était si concentrée qu'elle avait l'air de s'ennuyer. Le chef d'orchestre fouettait l'air de sa baguette et se demandait s'il allait devoir toute sa vie durant travailler dans ce restaurant pour snobinards argentés. Les contrebassistes flirtaient avec le galbe andalou de leurs gros instruments. La jeune Indochinoise frottait des verres derrière le comptoir. Ne tenant pas à se faire remonter les bretelles par le patron, elle s'appliquait. La nuit tombait sur la verrière et Jean-Alfredo savourait le tout. La jeune Indochinoise — elle s'appelait Margaret, il avait pris la liberté de lui demander son prénom — la jeune Indochinoise lui avait apporté un journal et il lisait distraitement les gros titres, s'arrêtant sur les pages des obsèques, par curiosité, des fois qu'y apparaîtrait le nom de quelqu'un de connu et plus longuement sur les pages sportives. Bien entendu, on y parlait de plus en plus de la prochaine course qui devait être, à bien des égards, monumentale. Les observateurs étaient formels. La lutte serait belle, sinon grandiose. Les tribunes n'avaient-elles pas été agrandies pour accueillir un public nombreux et motivé ? Beaucoup d'argent allait être misé lors de cette course. La fortune promise par un tiercé gagnant faisait saliver toutes les couches de la population. Les pauvres voulant devenir riches, tout simplement, et les riches voulant être encore plus riches. Par défi. Pour rejoindre Crésus et la reine d'Angleterre au Panthéon des multi-milliardaires. Rares étaient ceux qui avaient d'autres chats à fouetter. Les journalistes sportifs faisaient leur chou gras de cet événement majeur. Des mères prévoyaient d'accoucher le jour de la course et de donner à leur enfant le nom de la gagnante. La compétition entre ces femmes nues et musclées qui allaient porter leur gosse sur 8 000 mètres soulevait des vagues d'enthousiasmes incontrôlables.

* * *

Elles s'étaient rhabillées et avaient emprunté des petites routes pour rentrer. Mango, qui était resté à la maison jouer avec ses cubes, les regardait la bouche en cul de poule et un cube dans chaque main. Sybelle,

Geneviève et Lili Booster étaient en nage. Elles avaient couru comme des dératées pendant une quinzaine de kilomètres et n'étaient pas mécontentes de mettre un terme à l'entraînement. Elles avaient fait un bon chrono. Sybelle était la plus essoufflée des trois. Son visage était marqué par l'effort. Ses yeux semblaient s'être enfoncés dans leurs orbites et un petit sifflement rauque se faisait entendre à chacune de ses inspirations.

« Vous êtes complètement folles, les filles, commença-t-elle le buste penché et les mains sur les hanches à la recherche d'un second souffle. Courir par cette chaleur, c'est vraiment n'importe quoi ! En plus si ça se trouve quelqu'un nous aura vu courir à poil !

- Sybelle ! tenta Geneviève pour calmer son amie. Tu sais aussi bien que moi que l'on ne croise plus personne au Parc aux Lutins et ce, depuis belle lurette ! »

Les trois donzelles le savaient parfaitement.

Et pour cause ! Des légendes atroces et des rumeurs avaient entaché la réputation de ce vaste parc. Même les enfants les moins trouillards n'osaient pas s'y aventurer. Le bruit courait que des déchets toxiques avaient été enfouis là il y a moult années et que des arbres ensuite avaient été plantés pour recouvrir ces atteintes à l'intégrité du sous-sol. À l'époque, l'affaire avait fait grand bruit disaient ceux qui s'étaient renseignés.

Les petits esprits tatillons qui doutaient de ces commérages étaient toutefois les premiers à rappeler qu'il n'y a pas si longtemps, aux abords mêmes du Parc aux Lutins, des gamines dans la fleur de l'âge avaient été enlevées. Les crimes étaient restés impunis. Elles avaient probablement dû se faire violer puis déchiqueter par d'horribles individus qui se plaçaient au-dessus des lois et des morales en vigueur. En tous les cas, on n'avait jamais revu les fillettes. Toutes avaient mystérieusement disparu. Les autres parents, que ces drames avaient rendus prudents, avaient formellement interdit à leur progéniture d'aller rôder à l'orée de ce maudit parc. De génération en génération, la tradition s'était perpétrée, amplifiant à chaque fois un peu plus les faits. Des enquêtes avaient été ouvertes, mais personne n'avait vraiment le courage de connaître la vérité. Rouvrir des vieilles plaies paraissait dangereux, alors les dossiers rejoignaient rapidement les affaires classées par ordre alphabétique dans les caves annésiques de la Maison de la Justice.

D'ailleurs comme si tout cela ne suffisait pas, des trappeurs errants, qui s'étaient hasardés dans les parages du Parc aux Lutins, avaient

certifié que s'y réfugiaient des animaux féroces. Avis aux amateurs ! Personne n'avait mis en doute la parole de ces baroudeurs puants et couverts de cicatrices gagnées en combattant les branches basses et les animaux sauvages. Ils disaient tellement de choses... Ils disaient qu'il suffisait de fureter dans n'importe quel buisson pour y dénicher pêle-mêle des renards, des loups, des araignées, des crapauds vénéneux, des hiboux, des sangliers, des lynx, des ours, des dragons cuirassés et autres bêtes innombrables aux vertus diverses et variées. Et les gens préféraient les croire plutôt que de vérifier par eux-mêmes.

Toutes ces raisons faisaient dire à nos trois tourterelles écervelées qu'elles pouvaient y pratiquer le jogging en tenue d'Ève sans risque d'être dérangées. On ne peut à proprement parler leur donner tort. La seule personne qui les avait vues était Marcâl Morot. Et la logique exigeait que nul danger n'eût pu venir de cet honnête père de famille disloquée qui, en toute bonne foi, avait cru rêver.

« Oui mais si quelqu'un d'autre nous a vues, on aura l'air malin ! répéta Sybelle.

- On ne peut tout de même pas s'entraîner dans le vestibule, stipula Lili, et avant ma course, j'avais besoin de me rassurer.

- Je me demande quand même si nous ne sommes pas en train de prendre des risques inconsidérés. Les lois sur la nudité des corps ont encore été renforcées. Les autorisations ne sont délivrées qu'au compte-gouttes et ni Geneviève ni moi ne sommes répertoriées dans l'annuaire des coureuses officielles. Je te le dis, Gene : nous sommes en train de prendre des risques. En plus (et je ne suis pas la seule) j'ai des examens à la fin de l'année ! Et je n'ai pas envie de me faire choper et de devoir tout recommencer à zéro ! Ton père non plus, je crois, n'a pas envie qu'un tel scandale n'éclabousse sa maisonnée ! »

Mais ce n'était pas tant par pudeur que par manque de foi que Sybelle s'emballait. Elle cherchait des prétextes pour en finir avec ces entraînements absurdes. Elle ne s'imaginait pas sur les champs de courses avec un bébé sous le bras, un point c'est tout. Vous la voyez, vous, la douce Sybelle, courir comme une furie bec et ongles dehors, le souffle court, l'œil rivé sur la ligne d'arrivée, ballottant sous la pluie un bébé terrorisé par le vacarme repoussant des spectateurs en transe, courant sous les coups bas des adversaires hypnotisées par le gain ?

Son éducation sous-tendue de hautes valeurs morales pouvait difficilement la conduire à s'exposer aux quolibets de la foule et encore

moins à se battre pour emporter une victoire sur ses congénères. Dépenser tant d'énergie pour gagner une course — et donc de l'argent — afin d'obtenir un statut et acquérir une maison, aussi confortable fussent-ils, Sybelle ne le comprenait pas. Pour elle, la vie devait avoir d'autres buts. Dépolluer les espaces naturels ! Irriguer les mers asséchées ! Éradiquer le choléra, la petite vérole et la lèpre qui frappent encore certains matins à la porte de ceux qui n'ont pas de mutuelle complémentaire ! Redonner à l'homme un idéal suprême qui le remettrait à sa place, en harmonie avec les autres espèces et pas seulement avec celles qu'il exploite pour se nourrir et se soigner ! Voilà qui lui paraissait digne d'effort et d'intérêt. Ses parents étaient parvenus à lui inculquer une certaine noblesse de caractère. Maintenant, sa décision était prise, elle ne participerait pas à ces aventures sataniques héritées des jeux de l'Antiquité. Son cœur, ses entrailles et les plus belles parties de son âme s'y refusaient. Elle avait en définitive d'autres idéaux.

En pareil cas, il n'y avait rien à faire. Ne surtout pas lutter contre ces remugles de vertu. C'était inutile — ses parents l'avaient formée pour que triomphent la pureté, la simplicité et les bons sentiments.

D'ores et déjà, Sybelle savait que jamais elle ne se prostituerait pour une prime et un trophée. Cette vie n'était pas pour elle. Certes elle tenait à avoir des enfants mais pas pour les trimballer sur les hippodromes comme des sacs à patates. Elle n'avait pas été conçue dans cette optique et ne pouvait se résoudre à aller contre la nature profonde de son éducation et de ses propres aspirations.

Comment l'annoncer à ses deux amies ? Depuis cet été, après les cours, elles s'entraînaient dur sous la houlette de Lili, et Sybelle craignait de passer pour une dégonflée — une triste larve versatile à ajouter à la liste pourtant déjà grande des âmes irrésolues. Elle avait pris une décision qui lui semblait juste. Mais, si elle ne se voyait pas écumer les critères du canton, elle n'avait pas non plus la force de briser les rêves de Gene et les espoirs de Lili. Bref, elle était dans l'impasse. Elle ne se sentait pas l'étoffe d'une mère hargneuse mais par-dessus tout, elle craignait de décevoir ses comparses. En même temps, elle s'en voulait de ne pas dire la vérité, toute la vérité, à ses deux amies. N'étaient-elles pas censées tout partager ?

Sybelle sentait au fond d'elle-même un immense potentiel inexploité. Elle était comme un désert qui cache des oasis merveilleux dans le

creux de ses dunes. Comme un océan qui abrite des récifs coralliens mirifiques. Comme un vallon encaissé au fond duquel coule une cascade. Elle devinait qu'il y avait mille merveilles cachées dans les anfractuosités de son corps et de son esprit. Un trésor existait, dont elle était en quelque sorte le tombeau, ou l'écrin, mais elle ignorait dans quelle direction creuser pour le trouver. L'essentiel était qu'elle cherchât — sachant que le fait même de chercher faisait partie de son accomplissement, et tant pis pour les tâtonnements, les fausses routes et les culs-de-sac. Elle était décidée à les accepter puisqu'elle devait en passer par là.

Lili et Geneviève discutaient dans l'eau du bain. Leurs voix parvenaient à peine à Sybelle qui était plongée dans ses pensées — pensées lumineuses qui se déroulaient comme se déroule un tapis rouge sous les pieds d'une princesse. Plus les jours passaient, plus les entraînements s'accumulaient, plus elle se demandait si elle était réellement faite pour la course. Ne ferait-elle pas mieux, une fois sortie de l'institut, de se marier à un honnête boulanger, de devenir femme au foyer peut-être, ou fleuriste ? Elle était, pour le moins, dans l'expectative. Les trois filles profitaient du jacuzzi bouillant. Par peur d'affronter le regard de ses amies, Sybelle ne relevait pas la tête. Elle regardait ses seins mous que léchaient par centaines des petites bulles virevoltantes et elle les trouvait vraiment grotesques, ces deux mamelles au bout pointu.

Dans la pièce d'à-côté, plus placide qu'un Bouddha sur un autel de marbre, Mango continuait d'empiler les cubes puis détruisait ses pyramides avant de recommencer une nouvelle construction qui, à coup sûr, allait connaître le même sort que les précédentes. Mango avait l'âme d'un architecte sisyphien. Sans éprouver la moindre lassitude, il pouvait empiler les cubes en bois peint pendant des heures. Seule la faim était capable d'interrompre ses jeux. Alors il trottait jusqu'à la cuisine, grimpa sur sa chaise et attendait. Mango était très jeune mais Dieu sait comment, il avait déjà compris que nul n'est besoin de brailler ni de s'agiter pour être satisfait. Patiemment, il attendait que sa bouillie lui tombe tout cuit dans le bec. Il était partisan du moindre effort et comme sa mère était attentionnée, cela lui réussissait plutôt bien. Il faisait confiance à la vie, à sa mère, aux forces du cosmos comme à celles de la nature. Son expérience lui avait *déjà* dévoilé la générosité transcendante du destin. De fait, il n'avait pas eu besoin de développer d'inutiles instincts guerriers ou revendicatifs, ces mêmes instincts que l'on retrouvait pourtant de manière hyper-

trophée chez sa mère — Lili Booster n'était pas de celle que l'on arrête en plein élan.

Quand elle sortit de l'eau, Sybelle savait qu'elle ne serait jamais une idole sifflée sur les champs de courses. Sa décision était arrêtée. Elle avait pensé à voix haute et ses deux amies l'avaient regardée, médusées par sa rebuffade. Le sang qui coulait dans ses veines n'était pas celui d'une louve ni celui d'une bête de foire. C'était celui d'une jeune étudiante qui aspirait à la tranquillité, modestement. Libre à Gene et Lili de continuer à traquer des chimères, si telles étaient leurs envies, mais pour sa part, Sybelle laissait tomber. Les harangues de son entraîneuse n'y pourraient rien changer. Il y avait trop de hasard dans le monde des courses. Il n'y en avait peut-être pas assez dans l'univers rigide et archi-réglé de l'institut Salvador Frankus mais tout bien considéré, elle préférait néanmoins s'y abriter. Cela lui semblait à la fois plus sûr et plus sage. Et au moins, ses parents ne se fâcheraient pas contre elle quoi qu'il arriverait pourvu qu'elle continuât de suivre ces cours de journalisme exsudé. Jusqu'à preuve du contraire, ses parents avaient leur mot à dire ; elle ne voulait *vraiment* pas se fâcher avec eux.

« Je préfère suivre leurs instructions.

- À travers le pays, elles sont des milliers à s'entraîner chaque jour. Alors si vous voulez percer, il va falloir vous surpasser, ne pas capituler à la première anicroche et ne pas ménager votre peine...

- Ça, on le sait, l'interrompt Geneviève.

- Abandonner avant même d'avoir commencé, il n'y a rien de plus bête. Je n'ai pas dit que tu étais idiote, Sybelle, mais es-tu sûre de tout vouloir plaquer ? On ne devient pas une championne en claquant dans ses doigts. D'accord ? Je suis sûre que tu as du talent. Il faut l'exploiter. C'est un travail de longue haleine, un sacrifice de tous les instants, ça réclame d'avoir des épaules solides, d'avoir un moral assuré.

- Oui mais...

- Aussi il faut savoir ce que *tu veux*, ce que *vous voulez* pour plus tard : ramasser des poubelles pour un salaire de misère ou sortir du lot et gagner course sur course.

- Moi, cria Geneviève en éclaboussant tout autour d'elle, j'ai choisi ! Je vais demander à Jean-Alf de me faire un bébé, quitte, s'il n'est pas d'accord pour enlever ses saletés de capotes, quitte à lui dire que je porte un stérilet alors même que c'est pas vrai. Ensuite je ferai comme toi Lili.

- Je vous l'ai dit, murmura Sybelle, moi j'arrête. La compétition, ça m'effraie. Je ne suis pas de taille.

- Qu'est-ce que tu vas faire alors ? demanda Geneviève.

- T'en fais pas pour moi, Gene. Continuez à vous entraîner si ça vous chante, je n'en parlerai à personne. Moi j'arrête. Je ne suis jamais sortie avec un garçon, je ne me sens pas le courage d'avoir un enfant si tôt ni de faire tout ce que Lili fait... ou a fait...

- Ton avenir est entre tes mains ma cocotte, lui répondit Lili. Nous n'allons pas décider pour toi. Dans un an et demi tout au plus, vous pouvez être au sommet. À vous de choisir. Moi, je vais aller donner à manger à Mango. »

Les jeunes femmes sortirent du bain. Sybelle était soulagée, légère comme si elle était parvenue à se vider après une longue période de constipation ; ses angoisses s'étaient dissoutes dans les eaux brûlantes. Geneviève avait le regard noir. Elle ne comprenait pas pourquoi tout d'un coup son amie montait sur ses grands chevaux et décidait de changer de programme. N'avaient-elles pas ensemble passé de longues soirées à se rêver championnes en grignotant des bretzels et des carottes déterrées dans le jardin ? Emmitouflée dans un gros peignoir molletonné, Lili encore toute dégoulinante fonçait déjà vers la cuisine où l'attendait Mango.

* * *

La sieste dont avait bénéficié Marcâl n'avait pas modifié l'ordre bien installé de l'univers ni sauvé le moins du monde l'immangeable hachis existentiel qui formait l'essentiel de ses pensées, mais elle avait cependant eu le mérite de lui injecter un regain de tonus. Il comptait bien se servir de cette providentielle énergie pour trouver une bonne table où manger pour pas trop cher. Son salaire de conseiller civique ne lui fournissait pas de quoi faire bombance dans des palaces. Et comme après le départ de sa femme il n'avait pas souhaité déménager, il continuait de payer un loyer exorbitant pour une maison dix fois trop grande pour lui. Morot au final vivait donc chichement et ne dépensait pas plus qu'il n'avait.

Il regagna les abords de la ville, encore surpris d'avoir marché aussi loin. Les faubourgs étaient plutôt calmes. C'est à peine s'il jeta un coup d'œil sur la façade des Cyberos Center® désaffectés. Les toitures de

ces bâtiments décrépis laissaient maintenant passer les vents et les pluies. Les lierres, les chats sauvages et les rats avaient pris possession des lieux. Il se rappela que comme tous les militaires de carrière son père aussi avait fréquenté ces bastringues. Avant que les clés ne soient mises sous la porte.

Les femmes s'étaient tellement plaintes, à juste titre, du manque de tendresse que leur témoignaient leurs époux qu'à force de manifester leur colère, elles avaient fini par obtenir gain de cause. Lorsqu'ils voulaient profiter d'une femme soumise immédiatement consentante, les bons maris avaient pris l'exécrable habitude de se rendre illico dans l'un de ces Cyberos Center®. Là, entre mâles, ils goûtaient à des joies virtuelles sans entrave. Mais quand, rentrés à la maison, ils devaient affronter les réalités du foyer pour se plier aux règles volatiles des jeux de la séduction et de l'amour, il n'y avait plus personne. Devenus de plus en plus veules et irritables, ces messieurs ne savaient plus s'exprimer convenablement. Ces messieurs ne savaient plus séduire, encore moins formuler le plus petit compliment. Faites de chairs, d'intelligence, d'émotions, de contradictions et de larmes toujours prêtes à jaillir, les femmes réelles devenaient effrayantes. A contrario, réduites à l'état d'images roses manipulables à volonté et dénuées de surcroît du sens de la parole, les femmes sans désir des Cyberos Center® s'avéraient idéales.

En dépit des protestations récurrentes des représentantes du sexe faible, les gouvernements successifs avaient mis du temps avant de comprendre que ces comportements ultralibéraux finiraient par faire déchoir les taux de natalité jusqu'à mettre en péril cette glorieuse société qui reposait quoi qu'on en dise sur l'instinct de reproduction et la volonté de perfection. Or lorsque cet instinct se dissolvait, cette volonté subséquentement s'effritait. Pour juguler cette spirale vicieuse, les Cyberos Center® avaient donc été interdits. Il avait été prévu de réhabiliter ces bâtisses, d'en faire des gymnases, des galeries marchandes ou des prisons, mais la récession était passée par-là et ces ambitieux projets avaient bu la tasse. Symbolisant les erreurs du passé, les ruines des Cyberos Center® dressaient donc leur squelette à l'entrée des villes du canton.

Morot les laissa derrière lui et s'avança dans le quartier de la Porte du Grand Ouest. Ce quartier était connu pour son effervescence. Habituellement, il n'y mettait jamais les pieds, par peur de faire de mauvaises rencontres et parce que ce n'était pas sur sa route. Des petites boutiques sur le trottoir proposaient des brochettes d'agneau, des canettes de Heineken®, des sandwiches, des beignets de crevette et tout un tas de gour-

mandises à tous ceux qui souhaitaient assouvir une envie de grignoter, sans pour autant déboursier des mille et des cents. Il s'arrêta devant l'échoppe d'un Chinois au crâne rasé qui vendait des soupes de tortue et des graines de soja. Il en acheta une ration et mit les secondes à tremper dans la première.

Debout dans la rue, il avala un plein bol de ce liquide chaud au goût de poulet. Le breuvage lui rappela les bouillons que son ex-femme mitonnait l'hiver lorsque ça caillait dur dehors. Un type large d'épaules le bouscula. Morot faillit avaler de travers. Autour de lui, chacun vaquait à ses petits trafics plus ou moins hors-la-loi. Des gamins vendaient des cigarettes, des allumettes et des chewing-gums achetables à l'unité. Leurs chiffres d'affaires ne devaient pas être famineux.

Dans le coin, le respect des législations n'était pas la première des priorités. En tant que conseiller civique, Morot frémissait de voir le nombre impressionnant des manquements à la règle qui s'alignaient sur les trottoirs. Dépassant de chemises trop grandes pour eux, des Africains vendaient des amulettes et des gris-gris en dépit des lois qui luttèrent contre la superstition et qui tentèrent, à coups de procès-verbaux et d'arrestations arbitraires, d'éradiquer les différentes formes d'animisme. S'il n'avait tenu qu'à lui, on aurait ramené tout ce beau monde d'où il venait, à coup de pied au cul si nécessaire.

Des saucisses en rang d'oignons sur des grilles judicieusement placées au-dessus de braises rougeoyantes achevaient de rôtir. Des gouttes de gras pétillaient et faisaient luire les saucisses. Des jeunes femmes qui visiblement n'avaient pas de permis de travail se chargeaient de les retourner pour obtenir une cuisson homogène.

La Porte du Grand Ouest abritait une communauté marginale et cosmopolite. Les forces de l'ordre n'intervenaient qu'à contrecœur dans cet enchevêtrement de ruelles sordides frappées d'alignement. Alors les contrevenants, les resquilleurs et les débrouillards s'étaient multipliés comme autant de blattes sous un parquet sombre et tiède. Ils grouillaient là en toute impunité. Morot en avait la chair de poule.

Des feux brillaient sur le trottoir, éclairant des silhouettes occupées à remplir des gobelets ou à touiller des marmites. Les caniveaux profonds mais taris comme des oueds à la saison sèche recelaient mille et un détrit. Des gamins facétieux s'y retranchaient pour jouer à la guerre. Ou à l'île au trésor.

Des postes de radio mal réglés lançaient des stridulations chuin-

tantes qui crevaient par intermittence le brouhaha de la foule. Des jeunes noirs tapaient sur des boîtes de conserve et un petit blanc dont le short était retenu par des bretelles d'avant-guerre soufflait comme un démon dans un harmonica nacré. Morot écouta ces sons païens en mâchouillant des amandes. Personne ne faisait attention à lui. Personne ne cherchait à savoir ce qu'il foutait là et le fait qu'il soit un collaborateur émérite du respectable censeur de l'institut Frankus n'intéressait pas plus de monde. De fait, dans ce magma bourdonnant né des amours colorées de la misère et de l'illégalité, il se sentait à l'abri du chagrin et de la solitude.

Il déambulait sans souci, repu de chaleur humaine et émerveillé par la diversité pluriethnique de ce ghetto livré à lui-même et délaissé des habituelles juridictions. Du linge étendu entre les maisons pendouillait au-dessus des têtes et cachait le ciel, empêchant ainsi le regard des passants de se noyer dans les immensités célestes. Des chiens pelés couraient entre les jambes pressées et des ânes menés à la baguette par des gamins malingres perçaient en brayant la foule de ce souk insalubre.

Toute cette agitation permise par la fraîcheur des premières heures de la nuit saoula bientôt le pauvre Morot. Il tourna en rond pendant quelques temps, se fourvoyant dans des impasses ou empruntant des ruelles qui le ramenaient sur ses pas, avant de quitter cette zone malfamée et de retrouver des artères qui lui étaient familières.

Il passa devant *Le Mélomane Goulu* et devant les trois casinos de la ville. Des hommes en uniforme surveillaient les environs, interdisant aux carrioles déglinguées de se garer dans les parages. Les tenues des passants avaient changé. Les gosses n'étaient plus en guenille, ils donnaient la main à leurs nounous diplômées d'État ou marchaient à la file indienne derrière leur précepteur. Les rues étaient plus larges et les parfums moins nauséabonds. Ici, l'odeur qui dominait était celle du crottin frais des chevaux en bonne santé nourris selon les indications des services vétérinaires accrédités par les ministères concernés. La grève des éboueurs semblait épargner ce quartier prospère.

Un court instant, il se demanda comment le propre centre-ville parvenait à contenir les puissances sales et bruyantes de la Porte du Grand Ouest. Comment faisait-il pour ne pas être submergé par ces nuées de gueux ? Comment ces dernières parvenaient-elles à se cantonner dans leur cloaque ? Quelles forces les empêchaient de se répandre comme une coulée de boue ? Il était si absorbé par ses méditations qu'il manqua s'étaler comme une crêpe après avoir glissé sur une galette de crottin luisant.

Saletés de grévistes ! Quand donc ces tire-au-flanc d'éboueurs allaient-ils se remettre au travail ? Il ne dut de conserver l'équilibre qu'au bras charitable qui lui prêta main forte pour garder la tête haute.

« Eh bien mon cousin ! Il faut regarder où l'on met les pieds ! s'exclama l'homme qui venait de lui épargner une glissade ridicule.

- Vous avez raison. J'étais dans la lune, répondit le conseiller civique en frottant sa chaussure contre l'arête du trottoir. Comment puis-je vous remercier ?

- Vous pourriez m'inviter à manger. Nous sommes justement à deux pas du *Mélomane Goulu*. »

Morot sursauta. Ce genre d'endroit n'était pas gratuit. Il se frotta le bras et souffrit en pensant à son compte en banque qui ne supporterait pas une telle estocade. Certes il disposait d'un petit pécule mais il comptait très prochainement acheter quelques rosiers rares qu'il planterait sur un lopin lui appartenant, à une vingtaine de kilomètres de là. Il avait une passion pour les fleurs à épines et prévoyait de passer sa retraite sur son parterre de rosiers à biner, bouturer, tailler, arroser et à prévenir ici ou là les agressions des chenilles et des pucerons. Il pensait aussi se construire une petite cabane en bois, y mettre un lit, un poêle à mazout et tous ses outils... Bon, ce n'était pas non plus pour tout d'suite tout d'suite mais quoi qu'il en soit, il était hors de question de torpiller ce vieux rêve en jetant l'argent par les fenêtres.

Il se demanda donc s'il n'eût pas été préférable qu'il glissât sur cette motte de crottin.

« Ç'aurait été avec plaisir mais je sors de table à l'instant, murmura le conseiller civique. Peut-être puis-je vous offrir un verre ?

- Eh bien soit mon cousin. Qu'à cela ne tienne. Soyons fous, allons nous cramoisir la ruche ! Je connais à deux pas d'ici une taverne clandestine où nous serons bien reçus. Suivez-moi l'ami. »

À demi-rassuré, Morot lui emboîta le pas. L'homme l'attrapa par la manche, l'attira près de lui et lui posa la main sur l'épaule.

« Soyez pas timide mon cousin. Je vais pas vous manger. »

Marcâl Morot était-il tombé entre les griffes d'un homosexuel sournois ? Il n'eut pas le temps de se pencher sur la question. Décidément très bavard, l'homme n'avait pas l'intention de le laisser seul avec ses pensées.

« Nous ne nous sommes pas présentés. C'est dommage. Rattrapons cette incivilité. Je me prénomme Phylus et suis le dernier-né

de la famille Kronsberg. Mon père était orfèvre, ma mère était souffleuse au théâtre des Mille Journées, mes grands-parents maternels étaient des gens du voyage. Ils avaient été jusqu'au bout des jours et des nuits, jusqu'aux frontières des âmes et de l'infini, jusqu'à des endroits que nul ne soupçonne et qui pourtant existent bel et bien. Et mes grands-parents paternels tenaient une petite auberge près de Clermont-Ferrand. Toutes sortes de gens s'y arrêtaient, des gens célèbres, des princes, des couples adultérins, des stars de la chanson, des chefs de cabinets, des femmes de petite vertu et des hommes au grand destin. Leur petite auberge un jour a brûlé, inexplicablement. Par miracle, il n'y eut aucune victime à déplorer. Certains journaux de l'époque ont dit que des personnalités importantes étaient liées à l'affaire et mes grands-parents n'ont jamais voulu dire ce qui c'était réellement passé. Ils sont morts peu de temps après... Et moi, puisque cela semble vous intéresser, depuis que j'ai quitté l'école, je gagne ma croûte en pariant sur tout et n'importe quoi. Envers et contre tous ! D'ailleurs aussi vrai que je m'appelle Phylus Kronsberg, j'aurais parié que ce début de soirée allait me réserver des bonnes surprises en pagaille. Me suis-je trompé ? N'êtes-vous pas la première d'entre elles ?

- Si l'on veut, concéda-t-il. En ce qui me concerne, les surprises, ce n'est pas mon fort.

- Qu'à cela ne tienne ! Maintenant que vous savez à qui vous avez affaire, à vous mon ami d'ouvrir votre cœur. Qui êtes-vous ? D'où venez-vous et pourquoi êtes-vous si triste ? C'est moi qui vous ennueie ou est-ce votre air naturel ? N'oubliez pas que je vous ai sauvé d'une vau-trade embarrassante. Que faites-vous donc dans la vie ? Dites-moi tout.

- Je suis détective privé, répondit Morot qui ne voulait pas passer pour un rabat-joie. Je m'appelle Fredoluq Da Rouxel — c'était le premier nom à lui passer par la tête — mais vous pouvez m'appeler Fredi tout court.

- Eh bien c'est incroyable mon Fredi. On peut dire que vous ne payez pas de mine. J'aurais parié ma chemise et ma cravate assortie que vous étiez plutôt du genre à être agent de change ou secrétaire de mairie. Ne vous vexez pas Fredi. C'est plutôt flatteur : vous m'auriez fait perdre un pari ! Mais dites-moi, sur quoi enquêtez-vous ? Des vols à la tire, des fugues, des affaires de divorce ? Ne le prenez pas mal Fredi, je pose juste la question. Par curiosité. »

Morot réprima un rictus mauvais. Avec toutes ses questions et ses airs de ne pas y toucher, ce Phylus Kronsberg commençait à lui courir sur le haricot.

« En ce moment, je travaille sur une affaire strictement confidentielle, répondit Morot de sa voix la plus douce. Mes commanditaires sont des gens très influents mais extrêmement discrets. C'est tout ce que je peux vous dire mon pauvre Phylus.

- Eh bien ce n'est pas grave l'ami. Nous sommes arrivés de toute façon. C'est au quatrième... »

Phylus Kronsberg composa un code compliqué. Un déclic se fit entendre, et il poussa la lourde porte en teck massif.

* * *

Lavées, séchées, changées, désodorisées, parfumées, les joues fraîches comme le museau d'un chiot, Sybelle et Geneviève prirent congé de Lili Booster. Geneviève était fâchée. Sa meilleure amie lui faisait faux-bond. Sa meilleure amie l'abandonnait. Leurs destins se séparaient. Pourtant les deux demoiselles marchaient épaule contre épaule.

Elle avait décidé de rejoindre Jean-Alf chez lui et Sybelle s'était offerte de l'accompagner.

« Depuis le temps que tu m'en parles, il est temps que je fasse sa connaissance.

- Tu verras, il est extraordinaire. Il est grand, il est très beau, il a beaucoup d'argent et ce qui ne gâche rien, il fait aussi bien l'amour que la cuisine, expliqua-t-elle pince-sans-rire alors qu'elles passaient sur une passerelle surplombant la rivière. Il serait presque trop parfait.

- Il n'aime pas la cuisine surgelée ? ironisa Sybelle.

- Ne sois pas jalouse. En plus son appartement ressemble à une salle de sports. Il y a des trophées partout. Avant d'être pilote, il faisait des arts martiaux et du tir à l'arc.

- Et tu crois qu'il sera d'accord pour être le père de tes enfants ?

- Une fois mis devant le fait accompli, je ne crois pas qu'il soit du genre à fuir ses responsabilités ; c'est quelqu'un de très sérieux. Il a un bon métier, il connaît la vie et il ne badine pas avec les choses importantes, répondit Geneviève. Tout ce que j'espère, c'est que mes parents ne le prendront pas trop mal.

- Et les siens ne vont pas faire la fine bouche ? demanda Sybelle.

- On peut toujours prier pour que les fées exaucent nos vœux », répondit l'autre on ne peut plus sérieusement.

Par souci d'économie et parce qu'elles n'étaient pas pressées de se

quitter, les jeunes femmes continuèrent à marcher et discuter, comme si chacun des mots qu'elles échangeaient avait eu le pouvoir de combler le fossé qui s'était creusé entre elles deux. Des voies différentes allaient se présenter à elles. Des avenir définitivement dissociés les attendaient. Les temps étaient révolus où chacune copiait l'autre sans que jamais l'on pût deviner quelle était celle qui suivait l'autre. Geneviève Da Rouxel allait tenter d'entrer sur les champs de courses et d'accéder aux podiums. Sybelle, encore indécise, préférait ne pas se projeter dans l'avenir. Elle avait suffisamment de problèmes à régler avec son passé qui si souvent la gênait aux entournures, et avec son présent, généralement si terne, pour ne pas s'encombrer de spéculation sur l'improbable et le possible. Près d'elles, des chevaux lustrés tiraient des carrioles. Des fouets claquaient, des roues crissaient dans la poussière. Sur leur siège surélevé, des cochers regardaient les prémices de la nuit en rêvant au nombre et à la qualité de leurs prochains clients.

Sautillant comme un chien fou, un nain en costume de cirque gesticulait sur le trottoir. Des néons roses et bleus l'éclairaient. Il alpaga les deux demoiselles, écartant ses petits bras pour leur barrer le passage.

* * *

Ce n'est qu'à partir de l'instant où la harpiste leva la tête et se passa la main dans les cheveux que Jean-Alf la reconnut. Mademoiselle Iris Irmi ! Il avait lu son nom posé sur un bureau. Ah la petite coquine ! Non contente d'être secrétaire de sous-direction à l'Agromex, voilà qu'elle travaillait le soir au *Mélomane Goulu* : ce n'est pas beau de contourner la loi pour grappiller quelques sous !

Jean-Alf ricana.

Croisant son regard, Iris ne parvint pas à réprimer un mouvement de recul. Elle se savait en faute et gratta les mauvaises cordes. Le chef d'orchestre tiqua. Il fit claquer sa langue pour la ramener à sa partition. La loi sur le cumul des emplois n° 627-b-9624 en date du 8 janvier 7421 était très claire et en conséquence, celui qui trichait, à moins d'être très haut placé, s'exposait à un sort des plus funestes.

Un million de questions se bouscuaient au portillon de son effroi. Clouée sur son tabouret de cuir rembourré, la petite harpiste se savait découverte et ce n'était pas beau à voir. Elle baissait la tête, se demandant si Jean-Alf allait la dénoncer, se demandant si elle allait croupir derrière

d'épais barreaux, se demandant si elle était perdue ou si le pilote de l'Agromex allait faire preuve de clémence. Ce bourreau des cœurs, qui était sorti avec quasiment toutes les filles de la société, était-il capable de garder le silence ?

Ces doutes la taraudaient. Tétanisée, pétrifiée, livide, elle se retenait de pleurer. Son cœur battait si vite qu'il lui paraissait évident qu'elle allait s'écrouler comme une cigogne sans vie qui vient de percuter un fil à très haute-tension.

Les dernières notes de Verdi s'évaporèrent dans une ultime volute et malgré la climatisation, la belle harpiste aux cheveux blonds avait les mains moites. Une abondante transpiration lui glaçait le dos. Au fond de ses souliers taille 38 en vachette retournée, ses doigts de pied s'agitaient nerveusement. À quelques mètres d'où Iris était installée, Jean-Alfredo sentait comme elle était inquiète. Des marques rouges marbraient ses joues et des vagues de peur se répandaient autour d'elle, comme un raz-de-marée dont elle aurait été l'épicentre. Elle avait fraudé, n'avait pas su se contenter de ses émoluments de secrétaire et maintenant, elle s'en mordait les doigts. Iris était dans l'œil du cyclone. Elle serrait les cuisses pour ne pas uriner sous elle.

Jean-Alf applaudit néanmoins la prestation des musiciens. Ils s'éloignèrent, emportant avec eux les instruments portables. À la dérochée, Iris jeta un regard mouillé vers Jean-Alf. Ce regard quémandait une once de miséricorde. Tout occupé qu'il était à contempler les mains de la jeune Indochinoise — elle passait un coup de brosse sur la table avant d'apporter le dessert —, Jean-Alf ne le vit pas. Cet appel au secours resta sans réponse, comme une bouteille jetée à la mer qui coule à pic.

Il avait commandé un assortiment de pâtisseries-maison. Les desserts étaient sobrement accompagnés d'un morceau de clavecin. La sonate du jour était une œuvre de Bach.

En coulisse, la harpiste hésitait entre la fuite, la honte, les remords, l'espoir. Elle sautait de l'un à l'autre et songea même au suicide. Depuis le début de la semaine, elle remplaçait son frère qui souffrait d'une double hernie discale. Il s'était mis en arrêt-maladie, puisque la loi l'y autorisait, et comme sa sœur partageait la même passion pour la harpe, il lui avait demandé de le suppléer durant son absence.

Si elle avait su, elle l'aurait envoyé sur les roses au lieu de prendre sa place ! Elle rendait service, se faisait plaisir en jouant des vieux airs désuets, dépannait de surcroît l'orchestre du *Mélomane Goulu*

et voilà qu'elle risquait les pires ennuis ! Cela lui faisait mal au cœur et elle aurait voulu s'ouvrir les veines pour mettre un terme à tant d'injustice. C'eût été si simple de chaparder un gros couteau bien aiguisé et d'aller se cacher dans les toilettes pour dames... Un cuisinier qui, à distance et sans conviction, la courtisait depuis quelques jours, s'approcha d'elle. Elle sursauta.

« Bravo vous étiez divine, mademoiselle Iris. J'étais en train de farcir des poulardes pour le service de vingt-deux heures, mais j'ai tout entendu et c'était très bien.

- Merci Woody, bredouilla Iris.

- Vous en faites une tête, vous n'auriez pas un peu de fièvre ? C'est sans doute à cause de la clim', on a vite fait de choper un chaud et froid. Permettez-moi de prendre votre température... Vos pizzicati quoi qu'on en dise étaient impeccables. »

Il s'essuya les mains dans son tablier blanc. Et avec un sourire débonnaire qui camouflait des ambitions carnassières, Woody posa sa main sur le front d'Iris.

« Vous êtes brûlante. Venez avec moi, je vais vous donner une compresse fraîche.

- Non merci Woody, je vous remercie. Je crois que ça va passer. Ça m'arrive souvent quand je joue du Verdi de faire des petites crises de tachycardie. Je dois manquer d'habitude, voyez-vous. D'ailleurs, je me sens déjà mieux.

- Asseyez-vous donc, lui conseilla le cuisinier en l'aidant à se poser sur une banquette en skaï. Je vais vous apporter un verre de cognac. Ou une tablette de chocolat si vous préférez. Ou des fraises peut-être ? »

Elle avait cru être au bord du gouffre et maintenant voilà que pour un peu elle se serait cru au paradis. « Merci Woody, c'est très gentil. » Le jeune cuisinier venait de lui concocter un sorbet aux fruits rouges surplombé d'une feuille de menthe et d'une grappe de groseilles. C'était strictement interdit de manger pendant les entractes mais tant qu'à être hors-la-loi, Iris était prête à tous les abus. De son côté, le petit cuisinier était prêt à toutes les audaces pour entrer dans les bonnes grâces de la blonde harpiste — elle était si touchante, lorsqu'elle plongeait d'un air désesparé sa petite cuillère dans la boule de son sorbet. « Voulez-vous que je vous apporte quelque chose de plus consistant ? De la choucroute ? Du cassoulet aux herbes de Provence ?

- Non non Woody, ça ira.

- Vous savez que la harpe est mon instrument préféré ?
- Vous en jouez ?
- Non. Mais pourquoi pas apprendre, si vous me donnez des cours ? Et puis vous jouez tellement mieux que l'autre gremlin qui était là la semaine dernière ! »

Iris ne jugea pas utile de préciser que le gremlin en question était son frère et elle rendit la coupe, récurée, à Woody. Elle n'avait plus faim et s'était bien régalée. « Ne bougez pas, je vous apporte un verre d'eau tout de suite. À moins que vous ne préféreriez un jus de fruit ou un verre de lait de ferme ?

- Un verre d'eau, ce sera très bien. Merci Woody. »

En salle, Jean-Alf dégustait ses gâteaux. Mais l'irruption d'une bande de clients endimanchés vint mettre un bémol à son plaisir musicalo-gastronomique. Toute une famille venait de débouler. La fourchette à mi-chemin entre l'assiette et sa bouche, il demeura circonspect. Il n'allait pas pouvoir finir son dîner dans des conditions de calme optimal. Cela lui déplut, persuadé qu'il était que les nouveaux arrivants allaient forcément choisir des sons abominables pour escorter leur gueuleton.

Le père de famille plaça sa tribu tout autour de lui. C'était un homme massif capable d'écouter du Wagner en mangeant des brochettes de bécasses. Sa femme mince, pâle et plus grande que lui d'une bonne tête, semblait du genre à se pâmer devant des chants tyroliens ou pire encore, à aimer le son des solos de vibraphone. Leurs sept enfants avaient tous l'air un peu ahuri — les enfants se demandent toujours ce qu'ils font au restaurant — et firent grincer les chaises en s'asseyant. L'un d'eux commença à dire qu'il n'aimait pas aller au restaurant. Un deuxième murmura qu'il n'y avait que des trucs dégueulasses ou immangeables et qu'il ne savait pas quoi prendre comme entrée.

Jean-Alf en blâmait d'avance. L'allégresse malicieuse des notes de Bach risquait de prendre du plomb dans l'aile. Curieux de découvrir ce qu'ils allaient finalement choisir — un adagio de Joseph Pränzer peut-être ? ou, dans le meilleur des cas, un menuet de Johann Mattheson ? —, il posa sa fourchette sur la nappe fleurie, reprit un verre de meursault pour temporiser et rota discrètement après avoir porté sa serviette devant la bouche. Pour bien digérer, lui avait-on toujours dit, il est préférable de manger sans hâte excessive. Il se conforma à ce vieux théorème des sciences diététiques et sa surprise fut de taille lorsqu'il s'aperçut que la table d'à côté avait eu le bon goût de prendre du Bach à la carte.

Ainsi, plutôt que de mélanger les sonorités et d'emplir la salle d'une cacophonie barbare comme c'était hélas si souvent le cas au *Méromane Goulu*, le père de famille avait décidé de surenchérir dans le même filon. Bach allait être à l'honneur. Jean-Alf s'en réjouissait. Un sourire modeste soulevait les moustaches de ce brave père de famille qui avait opté pour la concorde et l'harmonie. Un tel geste était digne d'un gentilhomme. Jean-Alf lui en sut gré et lui décocha un sourire de connaisseur. Puis il piqua sa fourchette dans un petit cœur en frangipane.

* * *

« Halte là mes mignonnes ! claironna-t-il en souriant. Tournez-vous sur le côté, voilà, que je puisse admirer vos merveilleux minois. Comme elles sont jolies ! Comme leurs yeux sont doux... Ah mesdemoiselles, laissez-moi vous dire que vous êtes ravissantes. Vous êtes probablement les plus belles que je croise depuis plusieurs jours. La dernière dont je me souviens était une femme splendide mais elle était mariée à un colonel de l'armée de terre médaillé à n'en plus finir. Alors j'ai jeté l'éponge, je l'ai laissée rejoindre son héros. Mais vous, mes charmantes, je vois que vous n'êtes pas mariées, vous ne portez pas de bague... Peut-être n'êtes-vous pas même fiancées ! Il faut y remédier, croyez-moi, sublimes et douces créatures. Le bonheur est à portée de main. Si vous voulez le cueillir, vous n'avez qu'à me suivre. Venez, mes lapines, donnez-vous la peine d'entrer... Prenez quelques secondes pour admirer les modèles époustouflants que nous mettons à la disposition de nos clientes les plus élégantes. Allez, venez, Vladimir le nain facétieux va vous conduire et vous ne le regretterez pas ! En deux coups de cuillère à pot, vous allez devenir irrésistibles, croyez-moi. »

Elles se consultèrent du regard. Le crurent. Ce nain les amusait. « Suivez-moi mesdemoiselles, c'est juste ici. » Qu'avait-il donc à vendre ? Elles le suivirent. On aurait pu croire que leurs parents n'avaient jamais pris la peine de leur seriner qu'il n'était pas très prudent d'accorder sa confiance au premier inconnu qui passe.

Vladimir se mit sur la pointe des pieds pour ouvrir une lourde porte couverte de vieilles affiches. Des affiches de têtes mises à prix pour la plupart. À vil prix de surcroît. Comme si cette partie du corps où étaient rangés les idées, les rêves et les espoirs pouvait être bradée de la même façon qu'un presse-agrume ou qu'une paire de jeans. Les gonds étant

rouillés, il fallait pousser très fort et Vladimir n'était pas très doué pour ces exercices de force.

Après avoir passé le porche, il tourna à droite d'un pas guilleret. La pièce où ils pénétrèrent ne comportait pas de fenêtre. En revanche, un bureau et des chaises occupaient le centre de la pièce. Des vitrines habillaient les quatre murs. Dans ces vitrines étaient exposées différentes tenues allant du maillot de bain bariolé à la robe du soir fendue en passant par le bustier pailleté et les toges en tulle. Les deux filles admirèrent ces exotiques toilettes d'autant plus attrayantes qu'aucune étiquette de prix ne venaient en ternir les charmes.

« Alors ça vous plaît ?

- Oui

- C'est superbe.

- C'est plein d'audace.

- Effectivement, c'est très moderne. »

Le nain s'était tu, endiguant son topo avec la certitude que ses mots étaient incapables de rivaliser avec la réalité.

Ni Sybelle ni Geneviève ne disposaient de fonds suffisants pour acheter quoi que ce fût de coûteux, mais elles ne pouvaient s'empêcher — c'est dans la nature des femmes d'aimer les beaux tissus — de s'imaginer vêtues de ces tenues magnifiques. Les maillots échan-crés plaisaient beaucoup à Geneviève. Sybelle, plutôt séduite par les vestes en cuir, se rêvait gainée dans un bustier à lacets tant et si bien qu'elle en oubliait tous ses complexes.

Le nain s'agrippa au rebord du bureau et d'un bond de puce vigoureux, il propulsa son séant sur la chaise, ouvrit un tiroir et sortit une masse de papiers.

« Vous ne rêvez pas mesdemoiselles, toutes ces tenues ravissantes que l'on ne trouve dans aucun autre magasin de la ville, je vous le garantis, peuvent devenir vôtres ! Vous ne me croyez pas, n'est-ce pas ? Vous pensez que Vladimir le gnome perd les pédales. Que nenni mes jolies ! Cette garde-robe de toute beauté peut être dès demain entre vos jolies mains. Vous n'avez qu'à signer là, au bas des feuillets. Une petite signature et ces merveilles de la haute couture seront à vous pour toujours. Qui pourra alors vous résister ? Je vous propose une nouvelle vie mes jolies, laissez-vous tenter ! Une telle occasion ne se représentera pas deux fois. Vous êtes jeunes, en pleine forme, vous êtes belles comme des poupées de porcelaine et lorsque vous aurez signé, tenez, j'ai un stylo si vous voulez,

vous pourrez dire adieu à l'ennui, adieu à la médiocrité, adieu à l'insécurité, adieu à la banalité ! Des jolies filles comme vous sont promises à un avenir brillant. Il faut juste avoir le courage et l'intelligence de saisir les réelles opportunités. Je sais que vous ne me décevrez pas. Mais c'est maintenant ou jamais car je suis de passage : je ne suis là que pour quelques jours et seulement pour quelques jours. Ensuite, c'est ailleurs que Vladimir le nain ira répandre ses bienfaits ! »

Tout en écoutant avec avidité, les deux jeunes femmes lisaient les papiers posés sur le bureau.

« Vous êtes libres de refuser la chance qui vient frapper à votre porte mais la semaine prochaine ou le mois prochain, il sera trop tard pour lui ouvrir, elle ne sera plus là, réfléchissez bien ! Donc comme vous le voyez inscrit sur le contrat que j'ai soumis à votre appréciation éclairée, toutes ces tenues dignes de princesses charmantes vous reviennent de droit, et ce, pour une durée indéterminée. Votre seule contrainte étant de les porter selon mes indications ultérieures durant des soirées que j'organise régulièrement et auxquelles vous serez gracieusement conviées. Le tout naturellement en tout bien tout honneur. Cela va de soi. Pour tout vous dire, ce sont généralement des galas de bienfaisance, des trucs comme ça, des bals costumés entre amis, des fêtes d'anniversaire ou des soirées d'inauguration, mais c'est généralement infesté par tellement de vieux schnocks sinistres que l'on m'a demandé de faire appel à des incarnations de la grâce et de la gentillesse pour y remédier. Et sans vouloir vous flatter, je crois que vous avez le profil. Des questions ? »

Les jambes croisées et les mains posées sur les cuisses, les deux amies qui s'étaient assises sur l'invitation de Vladimir restèrent muettes. Comme ces pêcheurs qui savent avant même d'avoir posé leur ligne qu'ils ne rentreront pas bredouilles, le nain sentait que les deux donzelles étaient en passe de mordre à l'hameçon. Elles étaient en son pouvoir. Leurs oreilles étaient comblées. Leurs yeux louchaient vers le strass et le satin des tenues proposées. Elles n'en avaient jamais vu d'aussi belles d'aussi près et ne furent pas longues à convertir. Vladimir n'eut qu'à préciser que cette offre incroyable était sans engagement autre que les modalités déjà stipulées.

L'adresse à fournir afin de recevoir fringues et invitations fut le seul obstacle. Geneviève avait peur de se faire tuer par son père et par lapidation s'il venait à découvrir ces accoutrements pleins d'audace. Son père avait des principes (hérités du Moyen-Âge post-quantique : une jupe

devait arriver en-dessous des genoux et un chemisier n'avait aucune raison, absolument aucune, de laisser voir les tétons par transparence. Sybelle fut donc la seule à donner son adresse, Vladimir n'y trouva rien à redire, une adresse pour deux, c'était même plutôt pratique.

Il sortit un mètre de couturière de sa poche.

« Mes jolies, nous n'allons pas faire dans l'à-peu-près. Des demoiselles aussi craquantes que vous méritent du sur mesure. Levez-vous je vous prie. »

Elles s'exécutèrent. Il sauta de son siège, se rapprocha d'elles, retroussa ses manches comme s'il se préparait à accomplir l'un des douze travaux d'Hercule et prit leur tour de cuisse, leur tour de taille, la longueur de leurs jambes, leur tour de hanche, leur demanda leur pointure et les laissa s'occuper de leur tour de poitrine et de leur tour de cou. Il nota le tout méticuleusement, rangea dans un tiroir ses feuillets éparpillés, remit un exemplaire à ses deux nouvelles recrues et leur offrit de prendre congé. Il jubilait. Son mental de squala avait fait mouche. Une fois de plus, grâce à son bagout et à son sacré don de l'observation, il parvenait à ses fins. Parce qu'il était atteint de nanisme congénital, Vladimir avait très tôt su développer des stratégies d'adaptation qui lui permettaient de visualiser en un rien de temps les difficultés d'une situation et d'en venir à bout tout aussi rapidement.

Sous peu, les deux étudiantes recevraient un premier colis avec des invitations en bonne et due forme. Une fois dehors, elles pouffèrent. Dans quelle aventure s'étaient-elles embarquées ?

« Tu vois Sybelle, j'étais sûre que cette année serait celle de tous les changements ! Le monde s'offre à nous !

- Il nous tend les bras ma chérie, on ne peut pas faire deux pas sans être littéralement assaillies par les bons apôtres de la *good and beautiful luck* ! »

Elles arrivèrent rapidement chez Jean-Alf, zigzaguant sur le trottoir pour contourner les monceaux de détrit. Il était tard mais il n'était pas encore rentré. Il n'y avait pas de lumière chez lui. La porte était close.

« Tu aurais dû le prévenir, glissa Sybelle qui commençait à avoir furieusement faim.

- Il ne devrait pas tarder, je vais l'attendre, rétorqua Geneviève. Tu n'es pas obligée de rester. Il est peut-être en mission quelque part pour sa boîte... »

Elles posèrent leurs fesses sur les marches du palier. Une chape de

fatigue vint se poser sur leurs épaules : leur journée avait été riche en émotions. Quand la minuterie s'arrêta, ni l'une ni l'autre ne ralluma la lumière.

* * *

Seul à sa table, il faisait exprès de faire traîner en longueur son dîner. Avec autant de lenteur que de délectation, il avait englouti ses pâtisseries. Maintenant, il sirotait une absinthe aux vertus digestives. La salle s'était emplie et, fait curieux pour un mercredi soir, tous les clients réclamaient du Bach.

Il écoutait ce concert aléatoire.

Avec les nouvelles lois sur la productivité obligatoire, tous les artistes, qu'ils fussent musiciens, peintres ou cinéastes, avaient dû s'insérer dans des projets d'embauche. Des nombreux entrepreneurs avaient abusé de cette main d'œuvre bon marché. Des épiciers avaient embauché des danseurs de ballet pour faire la réclame des scies sauteuses et du boudin aux pommes. Des sculpteurs avaient été engagés par des maçons. Ils superposaient des briques à longueur de journée. Des couturiers talentueux se retrouvaient dans des pressings ou des salons de coiffure pour dames. Des écrivains étaient devenus sous-fifres dans des administrations submergées par les paperasses en retard. Des photographes avaient été enrôlés dans l'armée et trimbalait des sacs de sable sur leur dos pour construire des digues gigantesques. Ils n'avaient pas le choix, soit ils acceptaient ces jobs, soit ils se retrouvaient dans des camps de restructuration mentale. Certains quand même prenaient la tangente puis le maquis. Ils finissaient par crever la dalle dans des quartiers tout aussi piètres que celui de la Porte du Grand Ouest. Leur sort alors n'était guère enviable et Jean-Alf ne regrettait pas d'être né sans talent. Les femmes, ajoutées aux joies de l'aéronautique, suffisaient à le rendre heureux.

S'ils étaient nombreux, les musiciens du *Mélomane Goulu* n'en étaient pas moins capables. Ils extirpaient de leurs instruments des sons justes et mesurés. Or en cette époque où l'anarchie et la désinvolture se combinaient si souvent, c'était une chose fort appréciable. Il y avait dans cette ville des endroits où le respect de la qualité et de la compétence avait encore un sens.

Jean-Alf, que l'absinthe avait rendu futile, fut tout étonné lorsque Margaret fonça vers lui en tortillant du cul. Elle apportait un message plié

dans une enveloppe blanche et rectangulaire. Il posa son journal et décacheta l'enveloppe, impatient de savoir ce qu'elle contenait, tout en espérant que ce ne soit pas une invite urgente pour convoier un quelconque patron à Petdezouille-les-Oies.

Il vérifia donc son bippeur avant d'enfin lire le billet :

Monsieur B.,

S'il vous plaît, avant de signaler quoi que ce soit aux commissions chargées de recueillir les délations civiques, laissez-moi au moins vous expliquer les faits. Peut-être serez-vous alors plus enclin à faire preuve d'indulgence. Je suis prête à tout pour obtenir votre compréhension. Je vous attendrai à la fin de mon service sous les contreforts de l'ancienne cathédrale.

Et c'était signé avec les initiales entrelacées d'Iris Irmí.

Tiens donc, il n'y pensait plus à celle-là. Il fouilla la salle du regard. Des estrades envahies de musiciens et de castrats en cage juxtaposaient chaque table. Il la trouva enfin. Elle s'était fait un chignon, Woody lui avait prêté des lunettes noires et sa joue frôlait le bois de son instrument. Ces précautions permettaient de la rendre méconnaissable mais sa harpe la dénonçait inévitablement.

Avec la gourmandise d'un félidé qui taquine une souris, Jean-Alf se surprit à sourire.

Cette soirée s'annonçait plus poivrée que prévu. Avant de commencer son repas, il s'était amusé à l'idée de draguer la petite Indochinoise et n'excluait pas de lui faire des avances mais en cours de partie, la donne avait changé !

Jean-Alf trouva que vraiment, la vie était une source de rebondissements délicieux. À nouveau, il tourna la tête pour apercevoir la blonde harpiste. Elle n'avait pas l'air si moche. Sa nuque était même appétissante. D'ailleurs si elle avait réussi à se faire embaucher en tant que secrétaire à l'Agromex, c'est qu'elle devait avoir certains atouts. Il avait hâte d'être sous les contreforts de l'ancienne cathédrale et de s'en rendre compte par lui-même. L'endroit serait romantique à souhait.

Dès qu'il put, il commanda une petite absinthe et s'enquit des horaires des musiciens. On le renseigna. Calculant qu'il avait encore plusieurs heures devant lui, il en fut fort aise. Il avait passé une excellente

journée. Le matin même, il s'était détendu dans les bras d'une étudiante hyper-câline et son bipeur ne l'avait pas dérangé une seule fois. Qui, à moins d'être un fieffé misanthrope doublé d'un hypocondriaque, n'aurait pas envier son sort ? Tout était pour le mieux dans le plus prestigieux des restaus de la ville et Jean-Alf ronronnait comme un gros chat qui se chauffe au soleil de midi.

Un gloussement hystérique vint néanmoins entacher sa plénitude. Un serveur trop pressé venait de renverser une sauce brûlante sur le bras d'une cliente aigrette. Elle hurlait comme un veau atteint de dysenterie bacillaire. Sa voix vulgaire et criarde s'accrochait aux douceurs de Bach avec le même manque d'à-propos qu'un bouton d'herpès sur la lèvre d'une pute. Le rouge aux joues et la voix chevrotante, suintant mielleusement de servilité confuse, le serveur se répandait en excuses. La scène était obscène. Il fallut l'intervention du maître d'hôtel pour que le calme revînt.

Équipé de cure-dents, régulièrement réapprovisionné en absinthe, il écouta Bach sans voir le temps passer. Il vit les clients s'en aller les uns après les autres. Margaret lui avait apporté des bonbons à la menthe pour faire passer la note. Il la régla, se leva et lança des œillades à la ronde. La salle était quasiment déserte. Des serveuses et des serveurs s'affairaient à débarrasser. Margaret avait enlevé son tablier blanc et recomptait la caisse.

Les musiciens avaient remballé archets, violes et mandolines. Ils se changeaient dans l'arrière-salle et s'apprêtaient à rentrer chez eux ou à retourner dans les dortoirs préfabriqués que le restaurant mettait à leur disposition. Le patron du *Mélomane Goulu* avait oublié d'être bête et savait qu'il était avantageux d'avoir ses employés à portée de main. C'était de fait tellement pratique de pouvoir les surveiller, de noter leurs horaires et de repérer leurs petites habitudes, afin de savoir sur qui compter et de mieux gérer les promotions internes et les blâmes. Louis XIV n'avait-il pas installé sa cour à Versailles ?

Après avoir pendu ses faisans et ses côtes de porc aux esses de la chambre froide, Woody aidait Iris à remiser sa harpe. Elle avait hâte de retrouver Bernigold pour se débarrasser de ses angoisses et n'était pas mécontente que Woody lui prêtât main forte. Ces instruments ont une ligne d'une rare beauté mais ne sont pas aisés à manipuler. La harpiste apprécia le concours du jeune cuisinier. Il cachait son amour, ou du moins ses désirs, derrière sa prévenance mais celle-ci était trop gauche pour masquer ceux-là.

« Doucement Woody, gronda-t-elle, soyez attentif à ce que vous faites. Vous allez me la fausser avec vos gros doigts ! »

La harpe émit quelques notes tremblantes, Woody un pardon inaudible.

« Je n'ai jamais vu un instrument avec autant de cordes, mademoiselle Iris. Ce ne doit pas être évident de s'y reconnaître, compléta-t-il pour faire oublier sa balourdise.

- Il n'y en a que 46 et quand on reste dans la gamme diatonique, on a vite fait d'en faire le tour.

- Hm, et ces pédales, mademoiselle Iris ! À quoi servent-elles ? »

Woody mourait d'envie d'inviter la nouvelle harpiste à boire un dernier verre chez lui — et ensuite advienne que pourra — mais hélas pour lui, il avait beau fouiller le vestiaire du regard, il ne trouvait nulle part le courage de formuler ses vœux ardents. Ses veines bouillonnaient d'autant plus qu'au fond de lui-même, il était persuadé de pouvoir satisfaire la blonde Iris. Elle n'avait qu'à demander pour qu'il se jette à ses pieds et qu'il les lui lèche jusqu'à qu'elle n'en puisse plus.

« Ah, les pédales ! Elles permettent de gagner un demi-ton. Tu vois, je baisse d'un cran celle-là et je caresse cette corde-ci. Écoute. J'obtiens un fa tout simple au lieu d'avoir un fa bémol. Et maintenant je remonte d'un cran. Fa simple. Fa bémol. Tu entends la différence ? Je baisse d'un cran, fa simple, je remonte d'un cran et hop, fa bémol. C'est enfantin. »

Comme tous ces spécialistes lorsqu'ils parlent de leur passion, Iris était intarissable, quoiqu'un tantinet hermétique.

« Je peux essayer ? demanda Woody en grattant quelques cordes.

- Ce n'est pas un jouet Woody ! C'est fragile, une harpe. Avant de poser la main dessus, il faut la caresser avec l'esprit.

- C'est fascinant », susurra-t-il tout en enfilant la gaine en cuir souple sur l'instrument.

Il n'était pas sûr d'avoir tout compris mais préféra faire mine plutôt que de passer pour un demeuré. La forme triangulaire de la harpe évoquait inmanquablement celle du sexe d'une femme surdimensionnée. L'imagination du petit cuistot cuisait à gros bouillons. Près de cette vulve colossale, Woody se sentait rapetisser jusqu'à la taille d'un lilliputien.

Lorsqu'Iris lui déclara qu'elle devait se dépêcher, il se jeta néanmoins à l'eau avec la fougue apeurée d'un marin qui quitte un navire en flamme.

« Voulez-vous sortir avec moi ? » chuinta-t-il à toute vitesse. Mais elle refusa, prétextant la fatigue. Elle se passa la main dans les cheveux, dénoua son chignon, secoua la tête pour réorganiser ses longues mèches, puis elle ajouta que sa chienne avait un cancer du colon, qu'on devait lui faire une piqûre toutes les six heures et qu'elle était déjà très en retard. Sur le coup, elle s'en voulut d'avoir menti. Mais c'était sorti tout seul. Depuis toute petite, Iris mélangeait allègrement mensonge et vérité dès qu'elle avait un message à faire passer. Elle n'avait jamais cru que son nez puisse s'allonger comme celui de Pinocchio.

Woody encaissa le refus avec courage. Quand, comme Woody, on a la chance d'avoir encore une bonne ouïe malgré le fait d'avoir eu trois fois les oreillons, on se fait vite une raison lorsqu'on entend des choses qui font mal. Ça rend philosophe d'avoir eu étant petit autant de problèmes d'oto-rhino-laryngologie. Face à sa face dépitée, elle se sentit cruelle. Mais en même temps, elle s'était soulagée. Si elle avait accepté l'invitation de ce petit aide-cuistot, au demeurant fort serviable, nul ne sait jusqu'où cette aventure l'aurait menée et elle ne tenait pas à le savoir. Elle avait des affaires autrement plus urgentes à traiter.

« Alors à demain mademoiselle Iris. De quelle race est-elle ? parvint-il à demander.

- Qui ça ?

- Votre chienne. Elle est de quelle race ?

- C'est un dogue de Bordeaux.

- Ah ? Ma sœur avait un lévrier. Il s'appelait Waterloo. Il est mort à cause d'un coup de sabot. De toute façon, ma sœur voulait le piquer parce qu'il mangeait tout ce qui lui tombait sous la main. Les chaussons, les tapis, les coussins, les gants, les cartables. Tout ! Je ne sais combien de paires de chaussures cet enragé de Waterloo a pu chiquer ! Pourtant ma sœur était bien triste après ce coup de sabot. Elle s'y attendait si peu.

- Ça arrive, répondit-elle. En tout cas moi je file. À demain Woody. Et encore merci pour le sorbet. »

Elle avait hâte de savoir comment Bernigold se comporterait. N'avait-il pas attendu toute la soirée qu'elle se libère ? N'était-ce pas un signe encourageant ?

Elle regarda sa montre et partit en direction de la cathédrale, laissant derrière elle Woody qui se maudissait. Il se trouvait minable, sans attrait, pataud, inutile. En deux mots, horriblement seul. À quoi cela pouvait-il servir d'être aimable et dévoué si aucune femme n'y était sen-

sible ? Tout l'amour qu'il avait à donner lui restait sur les bras et en travers de la gorge. Il se retrouvait embarrassé comme ces marchands d'ustensiles qui n'arrivent pas à écouler leur stock. Personne ne faisait attention ni ne s'intéressait à ses désirs, si bien que s'il voulait obtenir satisfaction dans ce domaine si ténébreux qu'était celui de l'hétérosexualité pratiquante, il ne lui restait plus qu'à recourir à la prostitution.

Aucune serveuse ni aucune musicienne du *Mélomane Goulu* n'avait jamais voulu sortir avec lui, du moins jusqu'à présent, comme si le fait que ses instruments à lui avaient été une batterie de casseroles en cuivre et un arsenal de louches et de cuillères en bois l'empêchait de frayer avec elles. Pourtant il n'était pas difforme. Avait-il du poil dans les oreilles ? Non. Des caries ? Non plus. Et pas l'ombre d'une verrue. Ses sourcils étaient un peu fournis, peut-être, son menton un peu fuyant, sans doute. Mais il avait de beaux yeux, ce qui n'est pas négligeable. Il était doux. Il possédait un potager à la sortie de la ville, près du cimetière, où il plantait des choux, du céleri, des betteraves (pour faire pipi rouge)... Il aimait les animaux et travaillait tous les soirs de la semaine pour se mettre à l'abri du besoin. La nuit était chaude. Il essuya ses mains sur son tablier et cracha en direction des étoiles.

* * *

Les escaliers les meilleurs sont ceux qui ont des marches. Fort de ce principe, Phylus décida de grimper au quatrième en tenant la rampe d'une main assurée. Marcâl le suivait sans oser marmonner. L'épaisse moquette rouge, les glaces dans les cadres dorés à la feuille, les boules de bronze aux angles de la rampe et les lustres en cristal lui intimaient le silence — ainsi sont les humbles : il suffit d'un peu de verroterie et de patine pour les faire taire.

Des plantes vertes et des banquettes équipaient chaque palier. Marcâl était de plus en plus pâissant. Ça sentait le luxe à plein nez et son odorat peu habitué à ce parfum de richesse ne savait plus où donner de la tête.

« Vous allez voir, Fredi, cet endroit est exquis. Ça m'étonne d'ailleurs que vous n'y soyez jamais venu.

- Je sors peu, concéda Morot. En général, j'ai mieux à faire. Et en plus pour ne rien vous cacher, mes finances ne sont pas au beau fixe en ce moment.

- Vous n'êtes pas parvenu à toucher le jackpot avec vos dernières enquêtes ?

- Couci-couça », s'empêtra Morot qui se sentait de plus en plus mal à l'aise.

Son éthique ordinaire lui interdisait de mentir et son hygiène de vie l'avait toujours tenu éloigné des tripots pour noctambules. Et voilà que ce soir, sous un nom d'emprunt et après avoir décliné un statut qui n'était pas le sien, il montait avec un parfait inconnu les marches d'un escalier qui semblait mener à d'inavouables lieux.

« C'est toujours un grand plaisir pour moi d'amener un nouveau, avoua Phylus alors qu'ils venaient d'arriver à l'étage fatidique. Vous savez, ces lieux contiennent toute la magie et toutes les gaietés du monde mais sans une dose de sang neuf de temps en temps, ils auraient tôt fait de se transformer en mouiroirs lugubres.

- Si l'on pouvait ne pas rester trop longtemps, demanda Morot, ça m'arrangerait. J'ai cours demain de bonne heure et j'aime bien avoir mon comptant de sommeil.

- Vous me dites que vous avez cours, mon cousin ?

- Euh oui, monsieur Kronsberg... Pour tout vous dire, un détective privé qui se respecte est obligé de réactualiser ses connaissances. En matière de criminalité, les choses vont tellement vite ! Les infractions au Code tant civil que pénal se multiplient à une telle vitesse que pour bien faire notre boulot, n'est-ce pas, des cours de droit et de médecine légale sont devenus indispensables. »

Morot respira. Il était sur une corde raide et se savait fichu s'il regardait ses pieds. Phylus actionna une sonnette en laiton cachée dans le mur. Druiling. La haute porte s'ouvrit. Une grosse dame aux cheveux plaqués à l'arrière leur offrit un sourire hilare.

« Mon cher Phylus, j'étais sûre que vous reviendriez.

- Moi aussi ma grande, je l'aurais parié. Tenez, Fredi, avancez-vous, ne faites pas l'enfant, venez que je fasse les présentations. »

Il s'avança, salua, la porte se referma, il se sentit pris au piège. La grosse ouvreuse, qui n'était autre que la patronne, venait de lui pincer la joue avec bonhomie. C'était la première fois qu'elle rencontrait un détective privé en chair et en os et semblait positivement ravie d'en voir un de si près.

« Vous n'êtes pas ici pour le travail au moins ? s'enquit-elle effarouchée.

- Surtout pas chère Cendrillon ! Nous ne sommes là que pour le plaisir d'être vos hôtes.

- Vilain charmeur, répondit la grosse Cendrillon en passant sa main sur la fesse de Phylus. Allez vous amuser ! »

Druiling. Morot aurait bien voulu voir l'allure de ceux qui venaient de sonner mais alors que Cendrillon faisait pivoter ses rondeurs pour faire face aux nouveaux arrivants, Phylus lui prit le bras et l'emporta, lui et son bras, vers l'autre bout de la pièce, là d'où provenaient toutes sortes de bruits.

* * *

« Geneviève, je vais rentrer. Il fait nuit depuis longtemps et si je traîne trop, je vais encore me faire enguirlander.

- Ok Sybelle. Tu diras bonjour à tes parents.

- Je leur dirai. Et toi, ne t'envole pas trop haut avec ton pilote d'hélicoptère !

- Te fais pas de bile. Bonne nuit ma puce... C'est gentil d'avoir attendu avec moi.

- C'est dommage qu'il ne soit pas venu. J'aurais bien voulu le rencontrer. Depuis le temps que tu me le caches. En tout cas, j'espère qu'il te fera pas trop poireauter.

- Bonne nuit Sybelle.

- À demain. »

Les deux midinettes se firent la bise. Sybelle se dépêcha de rentrer chez elle. Elle savait qu'elle devrait une fois de plus inventer des boniments à dormir debout pour justifier l'heure à laquelle elle rejoignait le bercail. Son père allait faire mine de la croire. Son petit frère en pyjama lui sautera au cou et sa mère lui fera comprendre qu'elle aurait pu prévenir. C'eût été la moindre des choses ! Ils commençaient à s'inquiéter, n'aimaient pas la voir traîner dehors passée une certaine heure. On ne sait jamais ce qui peut arriver... À chaque fois, elle avait droit aux mêmes rengaines.

Assise dos à la porte de Jean-Alfredo, les fesses sur le paillason, Geneviève s'imaginait maman. Elle avait hâte de faire l'amour avec son boyfriend, de sentir les muscles de Jean-Alf écraser son corps brûlant. Elle avait hâte de mélanger sa sueur, ses hormones et sa salive avec la sueur, la salive et les hormones de Jean-Alf.

Suite à cette union son ventre s'arrondirait. Elle imaginait leurs deux corps s'emboîter. Elle sentait les mains de Jean-Alf lui pétrir les fesses et lui palper les seins. Elle devinait son souffle, haletant, dans son cou tendu. Elle gémissait en sourdine, au contact de sa langue sur ses lèvres. Elle n'avait plus qu'une envie : se blottir dans les bras de son boyfriend, mettre le désordre dans les draps, oublier ses soucis, ses angoisses et accueillir au creux de ses reins la semence salée de Jean-Alf. À cette idée, la chaleur de son bas-ventre s'élevait. Elle rêvait. Son désir exaltait son imagination et celle-ci répandait un flot de lave le long de ses viscères. Elle avait tout d'une femme amoureuse.

Sans effort, elle parvenait à reconstituer les sensations intimes qu'elle éprouvait lorsque le sexe et la langue de son amant la pénétraient.

Elle se rappelait ses mimiques.

Ses rôles.

Ses convulsions et ses contorsions désespérées. Leurs conversations.

« Tu m'aimes trop, je le crains, Gene.

- Comment pourrais-je trop t'aimer ? J'ai besoin de toi. Ton corps me comble. En retour, j'ai envie de te toucher, de te protéger, de te caresser, de faire l'amour avec toi. Mais je n'ai surtout pas envie que tu te tues en pilotant ta connerie d'engin volant.

- C'est mon métier Geneviève. C'est ma connerie d'engin volant, comme tu dis, qui me nourrit et qui me permet de t'inviter au restaurant si j'en ai envie. »

Jean-Alfredo et sa girlfriend n'avaient certes pas partagé trente piges de vie commune mais Gene avait l'impression de connaître son boyfriend sur le bout des doigts. Elle l'avait dans la peau et avait retenu toutes les conversations qu'ils avaient eues. Ce soir-là, ils n'avaient pas été au restaurant. Ils avaient mangé tard après avoir épuisé leurs sens dans de farouches et bruyantes étreintes qui les avaient tous deux comblés...

Elle avait fermé les yeux. Elle avait ramené ses genoux sous son menton et les avait entourés de ses bras nus. À côté d'elle, posé dans la pénombre, gisait son classeur. Fermé par un élastique. Qui aurait pu croire que derrière ce portrait d'étudiante modèle se cachaient les démons de la chair ? Elle avait l'air d'une enfant qui a oublié ses clés et qui attend ses parents. Ses pensées étaient bien loin de ce palier. Elle était prête à donner la vie. Ses entrailles et son esprit s'étaient mis d'accord, bien déci-

dés à s'allier durablement pour faire aboutir ce projet. Un coït, un bébé, des courses, des victoires, la gloire. Tout était planifié.

Quand la lumière de la cage d'escalier s'alluma, Geneviève sursauta, releva la tête et dressa les oreilles. Mais les bruits ne venaient pas d'en bas.

À l'étage au-dessus, Mlle Youry trifouillait ses serrures. Elle s'apprêtait à sortir ses trois cabots, trois chiens rabougris, poil ras et pattes menues, trois bâtards jappant aux yeux noirs et à la queue pointue, trois bêtes infâmes que Mlle Youry dorlotait pourtant avec une tendresse infinie. Comme on dit, elle se serait coupé un bras plutôt que de voir ses animaux malheureux. Ne les avait-elle pas couchés sur son testament, sous le regard du notaire consterné qui lui avait conseillé de bien réfléchir, mais qui avait néanmoins pris acte des volontés de la vieille folle ?

On la soupçonnait d'avoir plus d'animaux de compagnie que les règlements de l'immeuble ne le permettaient. Tous ses voisins étaient persuadés qu'elle cachait des chats, des serins et des porcelets dans son appartement mais jusqu'à présent, même si certains en crevaient d'envie, nul n'avait moufté. Mlle Youry était la doyenne de la résidence et elle en savait beaucoup trop sur les petites manies et les vices cachés du voisinage pour que quiconque eût le cran de lui chercher des noises. La dénoncer était un risque qu'aucun ne se sentait de taille à assumer.

Elle avait 87 ans. Elle n'avait jamais été mariée et elle était dans une forme éblouissante, santé que les veuves incontinentes du quartier lui enviaient et qu'elle-même attribuait, avec une certaine malice, à sa virginité de jeune fille qu'elle avait su préserver et qu'elle avait des chances de conserver jusqu'à la fin — elle avait fait le plus dur, et ce n'était plus maintenant qu'elle risquait de la perdre, et ce, même avec des voisins aussi turbulents que monsieur Bernigold.

Elle préparait seule ses repas.

Elle n'avait besoin de personne pour monter ses courses.

Et quand elles grillaient, elle mettait un point d'honneur à changer elle-même les ampoules du lustre en cristal de Choisy-le-Roi qui pendouillait au plafond de sa salle à manger. Mlle Youry n'était pas du genre à se faire assister. À tout prendre, elle préférerait se laisser mourir plutôt que de devoir la vie aux bons soins d'une aide-soignante.

Geneviève l'avait déjà aperçue dans la rue. Adepte des grandes promenades, il n'était pas rare que Mlle Youry traversât la ville en son entier, tête baissée à pas pressés, avec ses trois bâtards au bout d'une laisse.

Lesdites bestioles couinaient dans l'escalier. Geneviève entendit Mlle Youry qui verrouillait sa porte d'entrée à double tour, tout en gourmandant ses petits protégés. Ils avaient hâte de pouvoir pissouiller sur les murs, au pied des arbres, sur les bornes et au bas des piquets. Leurs pattes griffues patinaient sur le carrelage.

Elle se frotta les yeux, se passa la main dans les cheveux, remit un peu d'ordre dans sa tenue et se redressa — autant ne pas faire mauvaise impression devant les voisines de Jean-Alf : c'était une résidence respectable dans un quartier bien coté. La preuve : il n'y avait pas un seul immigré.

Dans l'imperméable en plastique jaune qu'elle mettait quel que soit le temps dès lors qu'elle sortait pour faire prendre l'air à sa meute, Mlle Youry s'arrêta devant Geneviève. Joueurs, les chiens tiraient la langue et sur leur laisse. Ils voulaient entraîner leur maîtresse dans leur sillage mais manquaient de force pour imposer leur volonté.

« Doucement mes bijoux ! Mamie va vous sortir, cessez donc de trépigner, bande de petits vauriens ! Non mais...

- Bonsoir Madame, salua Geneviève debout au garde-à-vous devant la sonnette de Jean-Alfredo.

- Bonsoir à vous Mademoiselle, répondit Mlle Youry. Vous attendez monsieur Bernigold peut-être ?

- Oui Madame.

- Il n'est pas prêt de rentrer vous savez. En semaine, c'est rare qu'il soit là de bonne heure. Et c'est tout aussi rare qu'il soit discret quand il rentre. D'autant plus qu'il est bien souvent drôlement accompagné !

- Je sais, je vais attendre quand même. J'ai des choses importantes à lui dire.

- Vous êtes de sa famille peut-être ? Ou alors êtes-vous l'une de ses amies ? Mais vous travaillez ou vous êtes encore à l'école ? Je dis ça, c'est par rapport au classeur par terre.

- Je suis l'amie de Jean-Alfredo, madame : sa petite amie pour être exacte.

- Vous dites que vous êtes sa fiancée et il vous plante sur le palier comme une malpropre ! Ça fait longtemps que vous attendez ? Y fallait monter. On aurait fait la causette. J'ai la climatisation vous savez. On aurait été plus à l'aise.

- Non non, ça va très bien. Je vous remercie. C'est juste que je ne l'ai pas averti de ma visite, expliqua-t-elle.

- Quelle affaire ! En tous les cas, je vous trouve bien courageuse d'être l'amie de monsieur Bernigold. Je n'ai rien contre lui. Ce n'est pas un voisin très embêtant. Mais entre nous soit dit, ce n'est tout de même pas un modèle de vertu. Les femmes défilent chez lui comme dans une auberge espagnole. Mais bon, si ça vous plaît de mélanger vos copulations, c'est vous que ça regarde. Tout ce que je sais, c'est que chaque soir, sauf quand j'ai pris des cachets pour pouvoir dormir, j'en entends une différente. Ça miaule, ça crie, ça grince, ça s'esclaffe, ça rit... c'est hideux ! »

Les trois bâtards renflaient les mollets de Geneviève, se léchaient le derrière et s'emmêlaient les pattes dans la laisse. La jeune fille écoutait Mlle Youry sans plus savoir que penser. Elle n'était pas sûre d'avoir bien saisi ce que racontait cette vieille perruche. Une impression de ne pas être totalement réveillée lui engourdisait les synapses.

Des cheveux teints en noir sortaient de sous la casquette kaki de Mlle Youry. Elle portait un collier de fausses perles et des chaussures d'été en toile blanche. Son imperméable crissait à chaque fois qu'elle pliait les bras. Geneviève sentait une boule grossir au fond de sa gorge. Une douleur lourde comme la pierre entravait sa respiration. Pour ne pas vaciller, elle serra le poing dans sa poche, enfonçant jusqu'au sang ses ongles dans la paume de sa main.

Son horrible bouche de sorcière était surlignée d'un rouge gras et des marques de rouge à lèvres avaient tâché l'émail de ses incisives. Ses petits yeux clignaient. Elle secoua le poignet pour que ses trois toutous cessassent de mordiller leur laisse.

« Parce que vous savez mademoiselle, ces vieux immeubles ont beaucoup de caractère mais ceux qui ont bouché le conduit des cheminées s'y sont pris comme des manches. Ils ont fait un travail de cochon, c'est moi qui vous le dis, alors quand la télé n'est pas allumée, il suffit de tendre un peu l'oreille pour entendre tout ce qui passe. D'autant plus que le son, c'est comme l'air chaud, ça monte. Alors évidemment, les amusements de monsieur Bernigold ne passent pas inaperçus. Personnellement, ça ne m'ennuie pas. Si j'ai choisi de vivre en ville vous comprenez, c'est que ni la promiscuité ni le bruit ne me dérangent. Mais c'est pour les amies de monsieur Bernigold que je me fais du mouron. Il suffit qu'il y en ait ne serait-ce qu'une seule à être infestée par je ne sais quelle maladie pour que la moitié des filles de la ville récupèrent la chaudière ! J'imagine qu'elles savent ce qu'elles font mais on se demande quel

plaisir elles y trouvent. »

Geneviève Da Rouxel avait connu une éducation classique où la violence n'avait pas sa place. Son père ne l'avait jamais battue — non pas parce qu'elle avait été une enfant perpétuellement sage mais son père n'avait qu'un bras, l'autre ayant été sectionné par une lame de tronçonneuse qui lui avait volé dans les plumes alors qu'il regardait son oncle débiter un vieux tilleul que la foudre avait frappé et qui menaçait de s'écraser sur la maison —, il avait inculqué à ses enfants d'autres orientations que celles qui menaient aux claques et aux bains de sang. Perdre un bras l'avait rendu subtil, ce qui démontre bien qu'avec un peu d'astuce, on peut transformer les déroutes en victoires.

En dépit de cette éducation prônant le consensus et la maîtrise de soi, Geneviève avait beaucoup de mal à contenir ses bouffées de colère qui lui faisaient trembler tempes et paupières. Ça faisait trop longtemps que personne n'avait remis Mlle Youry à sa place. Mais Geneviève ne se voyait pas se faire incarcérer dans une prison pour femmes à cause de coups et blessures ayant entraîné la mort d'une vieille pie. Elle parvint donc à contrôler ses impulsions. Ce n'était pourtant pas l'envie qui lui manquait de réagir au quart de tour et d'écraser la face ridée de Mlle Youry contre le mur. De presser bien fort jusqu'à ce qu'elle lâche la laisse et que ses trois bijoux déguerpissent en aboyant bêtement.

« Allez-vous en madame, supplia-t-elle en essayant de réprimer les spasmes qui la faisaient flageoler. Allez-vous en. Je ne vous ai rien demandé.

- Houla, quelle affaire ! Venez mes chéris, venez avec Mamie, on va s'en aller, c'est l'heure de la promenade, allez, on s'en va, mademoiselle est méchante avec Mamie. Mamie papote et la demoiselle s'emporte. Est-ce que c'est la faute à Mamie s'il n'y a pas un voisin pour rattraper l'autre ? Hein mes chéris, Mamie est gentille elle au moins. »

Pendant que Mlle Youry s'éloignait en radotant, des larmes roulaient sur les joues de Geneviève. La fatigue aidant, ses glandes lacrymales avaient ouvert bien grand les vannes du soulagement ruisselant.

* * *

Depuis des années, Lili Booster était autonome. Elle avait appris à ne compter que sur elle-même.

Depuis qu'elle avait 5 ans, ses parents se déchiraient. Ils ne se sup-

portaient plus. Ils faisaient chambre à part, ne se lavaient pas dans le même lavabo, évitaient de manger aux mêmes heures et bien sûr ne faisaient plus l'amour ensemble.

La masturbation et l'abstinence ne réussissant guère à le combler, le père de Lili ne se gêna pas pour aller voir ailleurs dès qu'il en eut l'occasion. Et comme il était bel homme, les occasions ne manquèrent pas. La mère de Lili faisait constater les adultères par des huissiers qui se réjouissaient de l'aubaine. Ils s'en mettaient plein les poches et pouvaient au passage admirer les plastiques irréprochables des jeunes femmes qui se cachaient dans le lit du père de Lili.

Des bagarres s'ensuivaient.

La mère de Lili alla même jusqu'à glisser des scorpions dans les chaussures de son mari. Certaines femmes sont-elles capables des pires saloperies ? Son mari en tout cas finissait par n'y plus faire attention. Dire qu'ils devenaient étrangers l'un pour l'autre aurait donc été bien en-deçà de la vérité. La vérité, autrement désagréable, était qu'ils devenaient des ennemis jurés. Monsieur et madame Booster avaient perdu toute dignité. Ils se tiraient dessus à boulets rouges, se crachaient à la gueule comme deux chats fâchés, se menaçaient et mettaient leurs menaces à exécution. L'ambiance à la maison était devenue si tendue que Lili considéra comme une libération d'être envoyée en pension, à six cents kilomètres de la maison. Chez des bénédictins qui lui serrèrent la vis et voulurent lui apprendre le latin.

Enfant solitaire qui se liait très difficilement avec les autres élèves — les autres élèves la détestaient —, Lili ne s'épanouissait vraiment qu'en cours de sport — et uniquement lors de ces cours. Elle montait à la corde beaucoup plus vite que les autres. Elle acquérait d'instinct les techniques les plus pointues tandis que les autres geignaient, s'usaient les mains, chahutaient, se décourageaient et finalement terminaient au coin. Elle courait plus longtemps que les meilleurs. « Impossible n'est pas possible », répondait-elle lorsqu'on lui disait qu'elle ne parviendrait pas à améliorer ses chronos. Et elle mettait toutes ses forces dans la bataille pour prouver qu'elle avait raison. Et elle l'améliorait et les élèves les plus spirituels disaient qu'elle avait triché. Et elle frappait les balles avec une hargne et une puissance que les garçons admiraient. Et elle nageait jusqu'à épuisement et lorsqu'elle était goal, la bondissante Lili ne laissait personne lui marquer de but. Et ceux qui en marquaient quand même, elle s'arrangeait pour la fois suivante se retrouver dans leur équipe. Tout en la

punissant sans état d'âme pour la palanquée de mauvaises notes qu'elle accumulait dans les autres matières, les Bénédictins l'encourageaient dans cette voie. Et Lili progressait.

Ses muscles et ses tendons travaillaient. Lili aimait ces sensations. La sueur, la détente après l'effort, les montées de dopamine lors des exercices prolongés, tous ces plaisirs sains, aussi bien physiquement que mentalement, lui permettaient d'échapper à la vie infernale que ses parents menaient.

Lili voulait aller toujours plus haut, toujours plus vite. Rien ne semblait pouvoir la stopper.

C'est lors de cette période remarquable qu'elle apprit à prendre son corps en considération et à le regarder avec le plus profond des respects. Comme ces gens qui possèdent des Ferrari ou des vieilles Volkswagen et les entretiennent avec des attentions toutes particulières, Lili commença à prendre extrêmement soin de ses formes, partant du principe qu'on n'était jamais aussi bien servi que par soi-même. Mais au bout du compte, ses performances finirent par ne plus intéresser grand monde. Ses camarades de classe se détournèrent même de cette Miss Muscles qui raflait tous les premiers prix d'éducation physique et sportive.

Cette mise en quarantaine ne fit qu'accroître sa pugnacité. Forte en gymnastique, en techniques de combat et dans les sports collectifs, elle était distraite, dissipée et querelleuse dans toutes les autres matières.

Les lois sur la conformité sociale avaient été renforcées. Sous la pression du syndicat unifié des vérificateurs de l'éthique gouvernementale qui étaient très à cheval sur les comportements non-déviant, elle fut renvoyée de chez les bénédictins (qui de toute façon ne savaient plus comment la gérer), puis de plusieurs autres établissements. Ses parents à tort ou à raison cessèrent de financer son cursus. Ils allèrent même jusqu'à exiger qu'elle revienne à la maison. Ils lui avaient trouvé une place d'apprentie-cariste dans une usine de galvanoplastie.

Pour toute réponse, elle fugua. Sans préavis.

Innocente et perdue, elle erra plusieurs mois, se négligeant, faisant de son corps un dépotoir où s'entassaient les semences les plus viciées, les alcools les plus infâmes et les nourritures fétides réservées aux lies de la cité.

Cette période fut rude. Lili comprit qu'à force d'avoir visé les sommets, pensant s'envoler au-dessus des plaines désolées de sa vie familiale, elle était mal retombée et s'était enlisée dans des bourbiers encore

plus infects et sinistres. Dieu merci, durant cette navrante période, par miracle et plus vraisemblablement grâce à des préservatifs importés des îles Salomon, Lili ne contracta pas le plus petit chancre-mou ni la moindre hépatite à même d'hypothéquer sérieusement son avenir.

Toutes les expériences étaient bonnes à tenter. Enfermée dans cet univers glauque, elle goûta à l'opium, aux nuits blanches et aux coïts fugitifs avec des garçons. Dans les toilettes puantes de gourbis bruyants gorgés de voyous prodigues et de marginaux tatoués de la tête aux pieds, elle connut là d'éphémères amours. Ses performances plurent. Lili rencontra un public insatiable. Pour elle, ces gars perdus surent transformer leurs squats insalubres en palaces accueillants. Ils prenaient Lili pour une déesse, d'autant plus qu'elle parlait parfois latin durant son sommeil — réminiscence de son enfance en partie passée chez les bénédictins. Ils croyaient que Lili venait du ciel, qu'elle était tombée d'une étoile et qu'elle avait atterri là pour soulager leur malheur. Pour elle, ils cueillirent des œilletons dans les serres des horticulteurs. Ils la protégeaient, l'entourant de mille attentions. Ils la sustentaient. Les soirs de Noël et d'anniversaires, ils lui apportèrent des plateaux de fruits de mer chapardés quelques heures plus tôt sur les étals d'un traiteur raffiné. Rien que pour elle. Ils se faisaient galants et lui apprirent à se sortir avec les honneurs des chausse-trappes de la jungle urbaine.

Bien sûr, elle tomba enceinte. De qui ? elle aurait été incapable de le dire. Une spéculation sur le cours du caoutchouc avait amené une inflation terrible et les préservatifs du jour au lendemain étaient devenus hors de prix, même ceux venus des îles Salomon. Cette grossesse servit de déclic. Comment continuer décemment à zoner lorsqu'on attend un enfant ? Lili Booster remonta donc la pente. Elle cessa de boire des alcools interdits et de bouffer des trucs moisis. Puis elle vola des bagues à sa mère. Elle les porta au mont-de-piété. Le caissier, un petit gros à lunettes en chemise à rayures, fit mine de ne pas admirer les magnifiques saphirs qu'elle amenait. Il regarda Lili de travers tout en lui remettant une liasse de billets :

« À votre place, j'y réfléchirais à deux fois avant de brader mon magot.

- C'est tout réfléchi.

- C'est vous qui voyez ; mais jolie comme vous êtes : il y a sûrement d'autres manières de gagner de l'argent vous savez.

- Laid comme vous l'êtes, ce n'est pas vous qui allez me l'apprendre. »

Son pactole en poche, elle se débarrassa de ses hardes, acheta une tenue ample en soie puis se rendit chez un coiffeur du quartier des Dominos. Des photos à la mode tapissaient les murs. Le shampooing qui suivit, à marquer d'une pierre blanche, fut le plus abouti de tous ceux qu'elle avait connu jusque-là. Après lui avoir longuement palpé le cuir chevelu — putain que ça sentait bon ! tous ces produits de beauté — tout en prenant soin de ne pas lui mettre d'eau savonneuse dans les yeux, lui avoir massé les tempes, caressé les vertèbres cervicales, on lui demanda le genre de coupe qu'elle souhaitait.

« Rasez tout.

- Mais vous êtes folle ma parole ! Vous allez faire peur aux gens dans la rue.

- C'est moi qui vous paye ou bien eux ? »

Le coiffeur s'exécuta, en râlant plus fort qu'un édenté à qui l'on a confié un sac de pommes. Comment pouvait-on avoir le mauvais goût de se faire tondre comme une brebis et pourquoi ça tombait encore sur lui ? Lili riait en regardant dans le miroir ses cheveux qui tombaient par paquets.

Devant la vitrine, effarés, des gens s'arrêtaient pour regarder le massacre. Qui c'était cette fille ? Est-ce qu'elle avait des poux ?

Par pure conscience professionnelle, le coiffeur se plia au caprice de sa cliente, mais il passa le reste de sa journée à raconter ce qu'il avait dû faire. N'était-il pas scandaleux d'avoir fait tant et tant de couleurs et de brushings merveilleux dans les milieux les plus branchés si c'était pour être ensuite contraint de raser la tête d'une jeune femme apparemment saine de corps et d'esprit ?

Le crâne blanchi, elle se sentit neuve, pure. La vie pouvait recommencer. Le coiffeur était dégoûté. De si beaux cheveux ! S'en séparer ! Dieu du ciel, quelle hérésie !

Lili loua une chambre de bonne, avenue des Blancs-Manteaux, dans les combles d'un immeuble délabré que l'on aurait pu croire inhabité sans la présence de pots de fleurs splendides au bord des fenêtres. Lili déposa son petit paquetage et se sentit enfin chez elle. Elle orna sa fenêtre d'un joli rideau et s'empessa de faire la chasse aux araignées, aux cafards et aux souris qui avaient le même goût qu'elle pour les endroits calmes, sombres et chauds. Cela lui prit tout une semaine. Dans

la foulée, elle trouva un emploi précaire dans l'arrière-salle d'un bar-brasserie. Elle devait faire la vaisselle et vider les poubelles. Les bras dans l'évier, elle récurait des piles d'assiettes qu'elle rangeait ensuite dans des casiers pour que les cuisiniers les récupèrent et les garnissent à nouveau.

Elle revenait épuisée mais avait besoin de ce job pour accoucher dans des conditions idéales. L'argent était nécessaire, à partir du moment où elle souhaitait disposer d'un logement et se nourrir convenablement — elle ne voulait pas d'un enfant anémique. Dès lors, elle se concocta des repas riches en protéines et en sels minéraux, s'abonna à la piscine municipale de l'avenue des Barcelonais et fit la rencontre de jeunes mères qui surent la rassurer.

Puis un matin, elle perdit les eaux, et son emploi précaire, car le chef de rang qui avait assisté à la scène avait été profondément dégoûté en voyant tout ce liquide amniotique couler sur les dalles devant l'évier. Par mesure d'hygiène, le chef de rang la mit donc immédiatement à la porte de l'établissement.

Elle accoucha toutefois d'un beau bébé : un bébé sain aux cheveux blonds comme les chaumes et aux lèvres couleur framboise. Elle le prénomma Mango, l'enveloppa d'amour et de linges frais. Il pesait presque quatre kilogrammes à la naissance et n'était pas du genre à pleurer à tout bout de champ. Il hurlait avec parcimonie, sans se complaire dans les braillements à répétition — comme s'il avait jugé utile de ne pas se faire remarquer.

Rien n'était trop beau pour son petit prince. Elle le dorlota, lui chanta des chansons plus douces que la pluie d'été sur des prés d'herbe tendre. Elle le massa souvent, de la tête aux pieds, qu'il avait fort mignons. Elle le talquait, le palpait et l'embrassait mille fois par jour.

Toutes ses voisines, qui partageaient le même grenier et se faisaient saigner par le même marchand de sommeil, en tombèrent amoureuses.

Il y avait là Clémentyne, une ancienne prostituée de 69 ans qui en faisait quinze de plus depuis qu'elle s'était rangée des voitures. Elle était désormais moins soucieuse des apparences. Elle vivait en troquant des vieux calendriers d'époque un peu salaces en porte-à-porte. On lui prenait un calendrier en lui offrant, en contrepartie, un café, un verre de vin ou un sandwich. Du porno contre un coup de pif. Clémentyne faisait partie d'une étrange dynastie. En effet, peu de personnes pouvaient se vanter

d'avoir autant de branches pourries à leur arbre généalogique : en son temps, la maman de Clémentyne avait gagné sa vie en tant que correspondante de charme dans une société anonyme qui faisait son beurre grâce à des bimbos dont on louait les bonnes grâces le temps d'un quart d'heure, voire d'une nuit quand on souhaitait se montrer un tant soit peu romantique. Son père tenait un bureau de tabac et d'opiacée sur le boulevard de Rochechouart. Il avait fait faillite après que les lois contre la multiplication des bad-trips et des cancers de l'œsophage, de la gorge et des poumons étaient passées. Sa grand-mère quant à elle avait été danseuse rue de Clichouy. Le peep-show où elle travaillait était couru. Après s'être effeuillée en tortillant des deux reins, elle mimait des ébats sexuels avec les objets, les bouteilles, les armes à feu et les nounours que le public lui tendait. Ces mimes étaient fort appréciés des noceurs qui enterraient là la vie de garçon de l'un des leurs. La grand-mère de Clémentyne avait eu sa petite notoriété. Clémentyne à son tour connaissait un réel succès avec ses calendriers pleins d'hommes et de femmes à poil qui faisaient des acrobaties dans des baignoires, dans des champs de blé et sur le capot de vieilles bagnoles démodées. Clémentyne souriait comme une vierge, quand elle berçait l'enfant.

Il y avait aussi Mama Lorraine qui gagnait ses pâtes et son vin quotidiens en faisant des ménages dans une usine d'équarrissage. C'était une blonde solide comme un temple grec. Dans ses bras, entre ses seins fessus, Mango avait l'air d'un mulot. Mama Lorraine était portée sur la bibine et Mango trouvait qu'elle puait du bec et sous les bras.

Il y avait aussi la belle Azila qui venait d'avoir 18 ans. Comme tant d'autres femmes battues, elle était en fuite, après avoir poignardé son époux, trop violent à son goût. L'époux n'avait pas survécu à ces dix-sept coups de couteau dans le dos, et les frères, les beaux-frères et les voisins de la victime s'étaient juré de laver l'affront. Pour échapper à ses poursuivants, Azila s'était réfugiée dans le même immeuble que Lili. La pauvrete faisait d'horribles cauchemars. Personne n'avait encore su trouver les mots qui auraient pu l'arracher à l'enfer qu'elle vivait.

Devenue à moitié folle, elle ne mangeait que très peu, ne se coiffait plus, ne s'épilait pas non plus. Pieds nus, les ongles sales et le cheveu en bataille, elle marchait en longeant les murs, regardait sans cesse derrière elle, s'habillait tout en noir, se réveillait la nuit pour pleurer mais

retrouvait ses sourires et sa bonté lorsque Mango était dans les parages.

Mango était choyé, couvert de cadeaux et entouré de murmures amicaux. Il était si calme, si doux, paraissait si tranquille qu'il suffisait qu'il fût posé dans une pièce pour que nul n'osât alors élever le ton ni même remuer de sombres idées. Mango avait des pouvoirs apaisants et Mama Lorraine qui croyait en la métempsycose — même si elle utilisait des termes moins savants pour désigner la chose — pensait que Mango était la réincarnation d'un saint débonnaire, d'un innocent aux mains pleines ou d'un quelconque bienfaiteur de l'humanité.

Une fois remise de ses émotions postnatales, Lili s'efforça de retrouver la ligne et une occupation rémunérée. Son logeur n'allait pas tolérer pendant une éternité des retards dans le paiement des loyers. Lili prenait donc Mango avec elle et parcourait la ville à la recherche d'un employeur. Elle courait d'un rendez-vous à l'autre et c'est ainsi qu'elle se fit remarquer par un chasseur de têtes qui rôdait, à l'affût de nouveaux talents. L'homme se présenta, félicita Lili pour la beauté de son fils et lui parla illico des fameuses courses dans lesquelles elle ne tarderait pas à s'illustrer pourvu qu'elle suivît ses recommandations. Elle les suivit et remporta quasiment coup sur coup huit victoires dans des petites courses très modestes, certes, mais qui lui permirent de mettre le pied à l'étrier. Le chasseur de têtes devint pour un temps son coach attitré, puis elle le laissa tomber. Caché derrière d'épaisses fumées bleues, assis dans un fauteuil, son coach n'était bon qu'à encaisser quelques gros billets à chaque fois qu'elle engrangeait un nouveau titre. Il passait son temps à fumer des cigares huileux et à boire des whiskys en se grattant le bidon. Il ne protesta pas quand elle partit.

Promis juré, là où ils allaient s'installer, il n'y aurait pas même l'ombre d'un cancrelat derrière les robinetteries. Et on n'entendrait plus à travers les cloisons fines ni les cris ni les pleurs des voisines. Elle quitta l'immeuble de l'avenue des Blancs-Manteaux pour s'installer dans une maison confortable. Elle en rêvait depuis si longtemps qu'elle dansa la gigue le jour où elle devint propriétaire. Elle lança son bébé dans les airs et faillit ne pas le rattraper tellement elle était tout à sa joie.

Après la période de vache maigre, la vie allait pouvoir ressembler à un chemin jonché de pétales de pétunias. Effectivement, ce fut une période faste. Des admirateurs et des admiratrices la sifflaient dans la rue.

Lili se retournait, souriait et parfois serrait quelques mains. Tous voulaient être pris en photo avec elle et son marmot. Ces témoignages lui faisaient oublier ces détracteurs qui lui envoyaient des lettres d'insultes ou qui, la nuit, lançaient des déjections sur son perron. Ses fans lui caressaient les muscles, voulaient palper ses fesses, ses abdominaux, et Lili se demandait parfois si ces attouchements n'étaient pas quelque peu exagérés. Ils l'encourageaient pour les courses à venir et lui demandaient des tuyaux. Certains entraîneurs allèrent jusqu'à lui proposer des courses parallèles aux circuits officiels lors desquelles les dopages étaient autorisés. Lili refusa, presque honteuse d'être si scrupuleuse vis-à-vis des règlements, mais les produits dopants lui faisaient une peur bleue et elle ne voulait pas s'injecter n'importe quoi dans les veines. Elle n'avait pas quitté la mouise des quartiers glauques pour retomber dans la merdasse des quartiers chics.

Deux gamines qui disaient apprendre le métier de journaliste firent un mémoire sur elle. Lili leur accorda une interview exclusive. Les deux gamines étaient rigolotes. Elles étaient mignonnes, malicieuses et pleines de tonus. La plus petite était blonde et ne manquait pas d'aplomb. L'autre se teignait les cheveux selon la saison. Elle était d'une intelligence remarquable et elle avait des longs cils et des pommettes prononcées. Elle cachait sa sensibilité derrière un rempart d'impertinence et puisqu'elle n'avait pas encore su l'appivoiser totalement, elle cachait aussi son corps derrière un imper en cuir noir.

Lili les aimait beaucoup. Elle les engagea comme sparring-partners. Sybelle et Gene frôlèrent alors l'hystérie puis toutes trois se côtoyèrent régulièrement. Elles s'entraînaient ensemble et partaient très tôt courir à travers champs ou sur les routes de campagne du côté de la buanderie industrielle des frères Kroumirov ou le long du vieux canal qu'enjambaient moult ponts et que saucissonnaient une pléiade d'écluses condamnées. Pendant ce temps, Mango découvrait les subtilités de la géométrie en trois dimensions.

Une fois sortie du bain et ses deux amies parties, Lili donna donc à manger à Mango. Sans quitter sa mère des yeux, il s'empiffra avec un plaisir évident. Lili savourait ces instants, son fils gazouillait, riait, bafouillait quelques mots, crachait un peu et elle le prenait dans ses bras pour l'aider ensuite à roter.

Grâce à Mango, elle avait pu gagner des courses sensationnelles. Grâce à Mango, elle avait pu sortir du pétrin. Mais plus les semaines passaient, plus Lili prenait conscience qu'elle aurait de plus en plus de difficultés à finir une course sur le podium. Le temps était venu pour elle de se caser, de trouver un mari peut-être et de garder le foyer en attendant d'être grand-mère et de jouer dans le jardin, au chat perché ou à la diagonale, avec ses petits-enfants qui viendraient la voir chaque week-end, pendant les vacances de la Toussaint et pour Noël. Les services sociaux municipaux qui faisaient feu de tout bois dans le cadre des nouvelles lois sur la protection des liens intergénérationnels n'offraient-ils pas, de surcroît, un saladier en porcelaine à toutes les femmes qui acquéraient ce statut de grand-mère ?

Dans quelques jours — Lili préférait ne pas les compter —, une course importante aurait lieu. Le compte à rebours avait commencé. Lili savait que ce serait peut-être la dernière de sa carrière, alors, en rêvant d'un futur plein d'enfants, elle berça Mango tout doucement puis s'endormit.

* * *

On ne voyait pas la moindre porte dans le fond de ce vestibule et alors qu'il se croyait au pied du mur, Morot vit son acolyte soulever une lourde tenture. Ils purent ainsi pénétrer plus avant dans l'antre de la grosse Cendrillon, c'est-à-dire dans un couloir qui devait aboutir au cœur même de l'appartement. Un cœur lumineux et coloré qui à chaque pas devenait plus précis, plus effrayant, plus décadent.

En terrain conquis, Morot est beaucoup plus tatillon. Un pet de travers et il sort le carton jaune. Il n'y a qu'à demander à ces demoiselles de l'institut Frankus. Mais à l'extérieur, c'est différent. Le censeur n'est plus là pour le chapeauter, les pions ne sont plus là pour lui obéir au doigt et à l'œil et de fait, marchant en terra incognita, Morot se retrouve alors dans un univers sinon hostile, du moins dangereusement dépourvu de garde-fou, un univers où il ne peut plus verbaliser, un univers où son grand cahier ne fait plus peur à personne.

Chez la grosse et grasse Cendrillon, les prix ne sont même pas affichés dans l'entrée. Il n'y a pas trace non plus d'extincteur. Ni près des issues principales. Ni ailleurs. En cas d'incendie, ça ferait du joli.

Morot préféra garder ses remarques pour lui. Il n'était pas monté

au quatrième étage de cet immeuble du LXI^e pour faire éclater un scandale. Sa seule et unique raison d'être ici était d'offrir un verre à Phylus Kronsberg. Ensuite ils seraient quittes. Si ça lui disait, Phylus pourrait continuer à faire la nouba mais lui irait dormir.

Pour autant, il est obligé d'admettre que le débit de boissons de la grosse Cendrillon n'a rien à envier aux cabarets sélects que l'on découvre dans les dernières pages des magazines mondains. L'appartement, décoré avec la classe propre à ceux qui se sont spécialisés dans l'art de recevoir, est construit en duplex, histoire d'en mettre plein la vue. Au rez-de-chaussée : des alcôves, un bar incrusté de coquillages, des tables de jeux, de la musique diffuse, des trophées d'animaux empaillés, des clowns qui tentent des tours de magie, des enfants qui apportent les consommations afin que les grandes personnes puissent rire de leur candeur. À l'étage : une piscine maintenue dans une aérienne armature de verre et d'acier. Ainsi, les baigneurs peuvent regarder les gens qui dansent ou qui boivent sous leurs pieds ; et ces derniers peuvent suivre les ébats aquatiques de ceux qui jouent dans la piscine. Ces aménagements ont dû coûter les yeux de la tête. Mais l'effet est somptueux.

Une barmaid embrasse Phylus sur la bouche et lui sert quelques commentaires sur la joie de le revoir et sur le week-end précédent qui a été vertigineux, tant au niveau du chiffre qu'au niveau de l'ambiance. Phylus semble regretter d'avoir raté ça mais fait remarquer avec justesse qu'il ne peut pas être partout à la fois.

Marcâl écoute d'une oreille distraite. Il n'a eu droit qu'à une poignée de main amicale. Depuis que sa femme et sa fille ont fui le domicile conjugal, il est ému à chaque fois qu'il entre en contact avec une parcelle de corps féminin. À l'institut, il évite d'effleurer ses élèves par mégarde. En règle générale, il a même tendance à fuir les femmes, à maintenir des distances et à se tenir sur ses gardes. Chat échaudé craint l'eau froide. Alors quand par la force des choses, il est contraint d'en toucher une, ses pulsions hétérosexuelles remontent à la surface et le laissent pantelant.

Un peu ébahi, il se rince l'œil de toutes ces élégances et de toute cette faune. Il a l'impression d'être plongé dans un vivier de jouissances. Des femmes coiffées à la garçonne se donnent la main. Leurs seins s'agitent dans leur décolleté. Des seaux à champagne brillent sur les tables en verre. Des hommes croisent les jambes et montrent leurs chaussettes en soie. Des dandys musclés font des grimaces et s'écrasent la face

sur les parois de la piscine pour faire rire les enfants. Des journalistes people rient en engloutissant des toasts au tarama. Tout cela est si nouveau pour Morot que lorsque Phylus lui demande ce qu'il prend, il répond pour ne pas déparer :

« Hm, la même chose que vous Phylus. Je vous fais confiance. Vous avez l'air d'avoir vos marques.

- Eh bien soit mon cousin, convint-il. Tu seras pas déçu du voyage ! »

Il s'adresse ensuite à Ursylë, la barmaid. Celle-ci sort un shaker, les citrons et un grand couteau brillant. Elle attrape quelques bouteilles, les aligne puis fouine dans les tiroirs à épices d'un meuble d'apothicaire qui habille tout un pan de mur. La loi interdisant la réalisation, la revente et le commerce des mélanges à base d'alcool, la conscience de Morot s'éveille. Son front s'échauffe. Il n'est pas conseiller civique pour rien. Tout ça n'est pas très net mais qu'y faire ? Dénoncer la chose ? Faut voir. D'ici à cinq minutes, une fois qu'il aura bu son verre et que ses dettes seront effacées, il n'aura qu'à filer. S'il se dépêche, dans une petite demi-heure, il peut être de retour chez lui, parmi ses repères et ses jalons, et se faire couler un bain, pour peu que le ballon d'eau chaude ne fasse pas de nouveau des siennes — c'est déjà à cause des défauts de ce ballon que la vaisselle accuse un tel retard, s'accumulant lamentablement dans l'évier de la cuisine.

« Tu vas voir Fredi, ça va te remuer les tripes.

- J'espère tout de même que tu sais ce que tu fais. Moi et les mélanges...

- Fais-moi confiance.

- Parce qu'en rentrant, j'ai tout de même des dossiers à finir... »

Insensible à ces atermoiements de vieux bigot célibataire, Ursylë s'affaire, très professionnelle. Doigté, rapidité, convivialité. Distante mais souriante, elle pose deux grands verres mousseux devant les deux hommes. Marcâl n'a d'yeux que pour les lèvres lourdes et humides de la jeune barmaid.

« Voilà, dit-elle sur un ton à faire fondre quiconque voudrait jouer les gros bras.

- Merci beaucoup. Combien vous dois-je, mademoiselle ? demande Morot très poliment en se grattant l'avant-bras.

- Rien du tout beau brun. C'est offert par la maison. Cendrillon ne vous a pas prévenus que les nouveaux ne payaient pas leurs premières

consommations ? En général, ils en sont satisfaits, mais s'ils ne l'étaient pas, nous n'aurions rien à leur rembourser.

- Je vous remercie, mademoiselle. C'est parfait. Je remballe donc mon portefeuille. À la nôtre, Phylus.

- Soit mon cousin, trinquons ensemble ! À vos enquêtes ! À nos hôtes et à la nuit qui ne fait que commencer ! Tchou Fredi.

- Pouah ! Mais c'est ignoble ! s'exclame Marcâl à deux doigts de recracher aussi sec sa première gorgée.

- Attends la deuxième gorgée mon grand. Il faut le temps — le temps que tes papilles s'habituent à la nouveauté. Goûte à nouveau. Lentement, en pensant à toutes les saveurs qui se cachent les unes derrière les autres, subtiles et délicates. À l'amertume et la douceur qui fusionnent pour créer des tensions inédites, des impressions fondamentalement nouvelles et mystérieuses. Vas-y Fredi, sans faire la grimace cette fois-ci. Voilà. Tu vois, ce nectar est une pure merveille dont tu ne soupçonnes pas encore ne serait-ce que le quart des vertus. Mais attends donc cinq minutes.

- Oui, c'est vrai, concède Marcâl séduit. Ça passe déjà nettement mieux.

- Ton ami a failli me vexer mais me voilà rassurée. À la vôtre mes mignons. »

Quelques mots gentils en guise d'entrée en matière et le tour est joué. Ursylë a su élever le métier de barmaid à un niveau très haut. Au contact des pochetrans mythomanes et des snobs écaillés qui viennent flirter près de son zinc en coquillages marins, elle a appris à glorifier la nullité. Et à relativiser la réussite. Elle sait qu'entre les deux, la frontière est mince et qu'il suffit souvent d'une petite poussette dans un sens ou dans l'autre, pour précipiter quelqu'un du bon ou du mauvais côté de la barrière.

« Encore merci mon cher Phylus de me faire découvrir cet endroit rocambolesque : je ne dis pas que j'y reviendrai mais en tout cas, la faune vaut le coup d'œil.

- C'est cocasse n'est-ce pas, non ? Et les filles sont souvent survoltées. Ce soir, le cheptel n'a rien d'exceptionnel — encore que — mais certaines soirées mon pote, c'est le délire, ça transpire, ça chahute, ça swingue, ça hennit dans tous les sens, hein Ursylë ?

- Tu me diras : il est encore un peu tôt », répondit Morot.

Ursylë lui décocha un petit clin d'œil qui semblait dire :

« N'écoute pas tout ce que raconte ce crétin de Kronsberg et bois plutôt ton verre comme un grand : tes soucis s'envoleront et les nôtres en même temps et si t'as encore soif après ça, tu sais où me trouver... »

Les coquetelles étaient délicieux.

Marcâl Morot n'avait jamais rien goûté d'aussi profond et d'aussi doux, qui soit pourtant si bon marché. Il se demanda même comment les législateurs avaient pu décréter imbuables de si délicats breuvages. N'auraient-ils pas abusé de leurs pouvoirs ? Il était à deux doigts de remettre en question beaucoup de ces vieux principes qui avaient si longtemps nourri ses idéaux et qui rendaient la vie si facile — ces vieux principes qui s'appelaient respect de lois et classification des gens en deux genres : dans la première colonne, les gens fréquentables et dignes d'intérêt, dans une seconde colonne, les infrequentables que la société devait s'efforcer de bannir par tous les moyens. Il avait pris Phylus pour un pique-assiette, un raseur et regrettait de s'être trompé. Ne passaient-ils pas une excellente soirée ?

Primo, il n'avait rien à déboursier.

Secundo, il découvrait un monde plein de beauté et de délicatesse, qui méritait mille fois que l'on s'y promenât.

Tertio, la musique fluide qui parfumait les lieux était parmi les plus relaxantes qui fussent.

Quatro, Ursylë était très jolie. Sa voix — un ruisseau de miel rebondissant sur des cailloux de cacao — était la plus troublante qu'il ait jamais entendue. Et cette voix de sirène sortait d'une bouche au dessin si harmonieux ! Tous les jours, avant d'aller bosser, elle se faisait belle pour que les nouveaux clients soient séduits par ses grâces. La conscience professionnelle d'Ursylë méritait des louanges. Et puisqu'elle était si belle, rien que pour se rincer l'œil et le gosier, les nouveaux clients revenaient. Jusqu'à devenir des habitués.

Il reprit une gorgée de son coquetelle assurément fameux. Ça commençait à lui plaire de jouer au détective qui s'encanaille.

Près d'une table où un couple jouait au backgammon, un clown peinturluré faisait jaillir toutes sortes d'objets de ses manches. Des fleurs sortaient de sa boutonnière. Le museau d'une souris blanche apparaissait par sa braguette ouverte. C'est à peine si les clients blasés se retournaient mais, en voyant les enfants qui s'esclaffaient et montraient leurs dents de lait et le bout de leur langue, ils souriaient alors avec cette indulgence que les vieux roublards accordent aux minots.

Pour la première fois de sa vie, il se sentait léger, débarrassé des fardeaux parasites qui chaque jour, sans qu'il s'en rendît compte, lui pesaient davantage sur les épaules. À travers la chemise d'Ursylë, on percevait la marque du soutien-gorge. Tout en discutant avec Phylus Kronsberg, il se pencha donc discrètement au-dessus du bar pour voir si l'on voyait également la petite culotte à travers le tissu de sa jupe. Il parut satisfait de ses investigations.

Armé d'un sourire mystérieux, il prit une nouvelle gorgée d'elixir-maison. Un voile de tristesse passa devant ses yeux : cette gorgée était la dernière. Son verre était vide.

« On reprend la même chose ? demanda-t-il aussitôt après s'être assuré que celui de Phylus l'était aussi.

- Avec plaisir, mon cousin. C'est une idée pleine de bon sens, répondit l'intéressé à brûle-pourpoint. Ensuite nous irons tester ma veine aux cartes. Car vois-tu mon bon Fredi, j'ai pour principe de me méfier du lot qui dort. Et ce soir je sens que je vais m'en mettre plein les poches. Crois-moi il y a des jours comme ça où il faut foncer. Sans se poser de question.

- Si ça reste exceptionnel et dans mes moyens, pourquoi pas ?

- Bien sûr, mon cousin. Là-dessus, il n'y a pas à tortiller du cul pour chier droit — surtout si nous sommes ensemble ! Au jeu je suis imbattable.

- J'hésite quand même. Je n'ai pas tellement l'habitude. Ce n'est guère conciliable avec mon métier et encore moins avec mes finances du moment. Comme je te le disais tout à l'heure, j'ai des convenances et des obligations à prendre en compte — ça s'appelle la déontologie.

- Houla ! Je ne te demande pas de sortir tes grands chevaux et encore moins de t'asseoir sur tes responsabilités, simplement, ne me dis pas que je compte parmi mes nouveaux amis un pingre qui aurait peur de perdre ses petites billes ? J'en serais marri.

- Du tout non.

- Alors ! Quoi ! Une petite entorse n'a jamais tué personne.

- D'accord. Jouons.

- À la bonne heure ! Alors désaltérons-nous avant de passer aux choses sérieuses. Ursylë, peux-tu nous mettre deux gin fizz. Mon ami Fredi veut faire la foire : il a soif.

- Vous ne préférez pas passer à une boisson plus virile ? »

À cette question, les yeux de Phylus s'allumèrent. Morot, se sen-

tant lui aussi attaqué dans les tréfonds de sa nébuleuse masculinité, écarquilla les siens. Aucun des deux hommes n'entendaient se faire traiter de lopette sans relever le défi.

« La Spéciale de la Patronne, par exemple ? proposa Ursylë en écrasant une pistache sous ses incisives brillantes de chatte gourmande.

- Voilà qui ne manquerait pas de panache. J'ai souvent juré que je ne me laisserais plus tenter, mais jusqu'ici, à chaque fois, j'ai craqué. Alors pourquoi ne pas risquer ce soir encore le tout pour le tout ? Jusqu'à preuve du contraire, nous n'avons qu'une vie ! Et Fredi peut-il décemment passer une soirée en ma compagnie sans goûter à cette merveille à nulle autre pareille ? Allons, soyons joueurs, envoie les Spéciales, ma chérie !

- C'est la première fois que vous sortez avec Phylus ? demanda la barmaid qui préparait son shaker. Méfiez-vous de ce noceur ! Quand il est dans les parages on peut s'attendre au pire !

- Nous nous sommes croisés à deux pas d'ici.

- Je lui ai pour ainsi dire sauvé la vie, ricana Phylus. N'est-ce pas cousin Fredi ? »

Marcâl Morot préféra acquiescer plutôt que de devoir décrire les circonstances de leur rencontre. Inconsciemment il tenait à se montrer sous son meilleur jour.

« Et c'est quoi la Spéciale de la Patronne ? s'informa-t-il.

- C'est le coquetelle Cendrillon, s'exclama Phylus hilare. Parce que celui qui finit son verre ne sait pas s'il va se transformer en citrouille ou bien perdre ses pantoufles ! » Dans la foulée, il alluma une cigarette extra-longue. Étant donné l'odeur écœurante qui s'en dégageait, elle devait être aromatisée au clou de girofle et au cumin. D'une pichenette, il lança l'allumette dans un cendrier nacré assorti au comptoir, la grande classe. Morot le regarda qui bafouait sans sourciller les lois antitabac qui avaient été votées à l'unanimité lors de la précédente régence sénatoriale, et en était estomaqué. Phylus ne savait-il pas que le tabac tuait ? Et que des lois, des règlements, des décrets et des annexes tentaient d'éradiquer ce fléau, et qu'il était quand même recommandé que l'on soit ou non d'accord avec leur contenu de les suivre au pied de la lettre ? Merde, Phylus déconnaît !

Sous le gouvernement de Rémy Clovie, le tabac avait même été carrément interdit. Interdit à la vente, interdit de culture et interdit à la consommation. Les vendeurs et promoteurs avaient été pourchassés. Puis,

le gouvernement de Rémy Clovie avait été renversé — six ministres avaient été bannis, trois secrétaires d'État avaient été lynchés par une foule avinée et leurs corps avaient été laissés en exposition (accrochés aux branches des ormes qui s'alignaient le long du boulevard des Chats Siamois) jusqu'à complète décomposition. Le gouvernement suivant avait montré plus de flexibilité. Le peuple s'était laissé amadouer. Les taux d'injustices avaient connu une baisse spectaculaire de 0,36 % et la consommation du tabac avait été de nouveau tolérée, hormis dans les lieux publics, hormis sur les lieux de travail, hormis dans les quartiers de classes A et B — or le cabaret clandestin de Cendrillon se trouvait en plein cœur d'un quartier de classe A —, hormis parmi les fonctionnaires qui, avant toute autre chose, devaient penser à prendre soin de leur santé, et bien sûr, hormis aux heures consacrées aux repas et à la récupération. Heures sacrées entre toutes. Est-il utile de le préciser ? les femmes étaient soumises à un régime particulier puisque les cigarettes, l'alcool et à plus forte raison les drogues leur étaient absolument interdits. Par ces mesures, le gouvernement entendait protéger ses forces vives. En conséquence de quoi, entre dix heures et midi et entre quinze heures trente et dix-huit heures, un homme qui habitait rue des Vents-Couverts — quartier de classe G — et qui exerçait le métier d'éleveur pouvait donc, pourvu qu'il fût chez lui, en allumer une sans crainte d'enfreindre la loi.

L'objet du délit était coincé entre les lèvres de Phylus et semblait défier la Terre entière. Une telle audace laissait Morot pantois. Cela dit, n'étaient-ils pas déjà dans un bar clandestin où les dogmes du droit ne semblaient pas faire force de loi ? Morot collabora donc à ce laxisme ambiant et regarda la croupe d'Ursylë. Elle s'était retournée pour farfouiller dans ses tiroirs à épices. Son anatomie aurait réveillé un mort. Des frémissements agitaient les tissus qui recouvraient ses fesses. Tout cela ondoyait, palpait et semblait murmurer des mots magiques qui n'existent que dans les poésies inachevées.

* * *

Iris Irmî était très contente de s'être débarrassée de Woody. Ce petit cuisinier était certes très gentil, très serviable et tout et tout mais comment aurait-il pu lui venir en aide ? En lui offrant un sorbet aux fruits rouges, il avait atteint son seuil de compétence.

Comprenez : la situation n'avait rien de comique. Aux yeux de la

loi, *dura lex sed lex*, elle était en faute : Jean-Alfredo Bernigold l'avait surprise en flagrant délit. Après pareil coup du sort, ce n'était pas la meilleure période pour flirter avec les cuistots du *Mélomane Goulu*. Vraiment pas. Iris ne se sentait nullement encline à laisser son cœur bati-foiler sur les versants verdoyants d'un romantisme d'arrière-cuisine. Elle descendit la rue Garin de Monglane. Puis se dirigea vers la cathédrale. Seule. Elle avait décidé de reprendre les choses en main. Elle avait paniqué mais s'était ressaisie. Elle n'était pas de celles qui se lamentent pendant cent sept ans sur leurs déboires. Son père qui était poissonnier lui avait appris à saisir le taureau par les cornes.

« Si, pour régler un problème, tu hésites entre deux solutions, prends celle qui te permet de rester maîtresse de la situation, lui disait-il.

- D'accord papa. Mais si le problème subsiste ?

- Alors prends ton mal en patience et continue d'avancer. »

De fait, profitant de toutes les marées, il travaillait dix-huit heures par jour pour conserver sa clientèle en proposant jour après jour des promotions exceptionnelles proprement incroyables, du silure, de la perche, de la carpe ou du bar, à des prix défiant toute concurrence sur des arrivages d'une fraîcheur toujours garantie. Monsieur Irmi père n'était pas de ceux qui se regardent pousser les poils du nez.

Bernigold avait dû recevoir son message. Pourvu qu'il ne fût pas dépourvu d'humanité et qu'elle de son côté sût manœuvrer, ils pourraient sans l'ombre d'un doute trouver un terrain d'entente. L'infraction que Bernigold avait découverte méritait-elle qu'on en fasse tout un fromage ?

Iris se rassurait comme elle pouvait. Pour rester maîtresse de la situation, devrait-elle devenir celle de Bernigold ? Les cochers de nuit trimbaient des noctambules fortunés. Iris marchait à vive allure. Elle pesait le pour et le contre de ses argumentations. Ni le cri des ivrognes à l'arrière des calèches qui chantaient le cul posé sur la moleskine râpée, ni le claquement des fouets qui s'abattaient sur la croupe des chevaux ne parvenaient à lui faire tourner la tête.

Les parkings autour de la cathédrale étaient plongés dans l'ombre. Depuis longtemps, plus un véhicule ne se garait là, sous les marronniers aux épais feuillages. Les sociétés de transport possédaient leurs hangars privatifs et les parkings de la cathédrale, peu à peu, étaient devenus une esplanade quelconque, déserte, sans utilisation prédéfinie et plutôt repoussante. Les chats y guettaient les piafs et les souris. Des amoureux, chuchotant sous les arbres qu'Éole impudique effeuillait, s'y

donnaient rendez-vous. Ils gravaient leur nom dans l'écorce. Langue contre langue, ils jouaient à s'inventer des nouveaux mondes faits de tendresse et de langueur. Des carcasses de voitures rongées par la rouille et à demi-englouties dans les mottes et les mauvaises herbes témoignaient de l'ancienne époque — les voitures à essence étaient alors encore autorisées. Parfois, le dimanche après-midi, des cérémonies culturelles se déroulaient là. Des commerçants organisaient des kermesses. Des fanfares tambour battant s'amusaient à faire résonner les cors de chasse et les grosses caisses. Les herbes folles étaient fauchées pour l'occasion. Mis à découvert, les insectes subissaient alors les assauts sans pitié des hirondelles et des corbeaux. L'an passé, le préfet lui-même coiffé de son chapeau de cérémonie était venu pour donner les premiers coups de faux.

Les yeux d'Iris mirent quelques temps avant de s'habituer à la pénombre. Elle fouillait les lieux du regard, inquiète de ne trouver personne. Craignant déjà le pire, elle se mordit la lèvre. Comment avait-elle pu être aussi naïve et croire que Bernigold prendrait la peine de se déplacer pour une pauvre harpiste ? Il allait prévenir les pontes de l'Agromex. Il en était capable, ce salaud. Elle se ferait virer manu militari. Un point c'est tout. Affaire classée ! Elle se retrouvera à la rue comme une vieille bouse. Plus personne ne lui fera confiance. Les épiciers du quartier cesseront de lui faire crédit et la courseront dans les rayons pour vérifier qu'elle ne vole rien. Elle perdra ses avantages et sera traitée comme une paria par ses anciens collègues. Ils éviteront de la fréquenter afin que sa bassesse ne puisse pas déteindre par capillarité sur leur probité. Elle sera montrée du doigt et aucun employeur ne prendra le risque d'embaucher pareille renégate. Pourra-t-on leur donner tort de penser que celle qui bafoue la loi une fois est assurée de récidiver ? La tromperie est dans les gènes : un vieux dicton ne dit-il pas que celui qui vole un œuf volera un bœuf puis tout le troupeau après avoir tué le vacher ?

Iris frémissait en songeant à son sombre avenir. Elle n'était pas sûre de mériter une telle dégradation. Dans la mesure du possible, elle avait toujours suivi les textes de la loi. Elle avait toujours évité de léser son prochain. À maintes reprises, elle avait même fait son possible pour lui venir en aide. Elle sursauta. Une hulotte venait de lui frôler l'oreille puis s'était esquivée à tire-d'aile sans un bruit. Ignoble et repoussant contact ! Iris se passa la main dans les cheveux et appela monsieur Bernigold pour avoir le cœur net.

« Monsieur Bernigold ! Vous êtes là ? Monsieur Bernigold ? »

Une silhouette sortit des ténèbres.

Iris tressaillit.

La silhouette s'approchait à pas doux. « Ouhou ! Monsieur Bernigold, c'est vous ? »

Iris se passa la main sur le front et s'aperçut qu'elle transpirait. Pour la deuxième fois de la soirée, elle avait peur, ses esprits s'égarèrent. Ses mains étaient glacées, recouvertes d'une pellicule de sueur froide. La silhouette avançait — Iris restait sur place, essuyant furtivement ses mains contre le tissu de sa robe qui lui parut horriblement sale. Elle n'était plus qu'à quelques mètres et continuait de s'approcher. Silencieusement. Iris avait de plus en plus l'impression de ne pas reconnaître la démarche de Bernigold et de s'être ingénument jetée dans la gueule du loup, alors qu'il avait mauvaise haleine. Comment avait-elle pu donner rendez-vous à Bernigold dans un endroit si peu passant ? Comme une grenouille qui se sait surveillée par une couleuvre à colliers, elle était sur ses gardes.

« Bonsoir mademoiselle », marmonna la silhouette qui s'était arrêtée à cinq pas. Ce « bonsoir » aigu, presque crissant, ne venait pas du cœur. Ce n'était pas là la voix de Bernigold. Ou alors il avait mangé du verre pilé. Dans quel guépier s'était-elle fourrée ? Cette silhouette n'était pas non plus celle de Bernigold. Ce n'était pas Bernigold. Avait-il appelé la police ? Qui était-ce ? Un commissaire chargé de relever les infractions relevant du droit du travail ?

« C'est la première fois, n'est-ce pas, que l'on vous voit dans le secteur ? demanda la silhouette tassée, un peu bouffie, engoncée dans ce qui pouvait être un trench-coat aussi bien qu'une robe de chambre.

- Oui, en effet. J'attends quelqu'un », répondit Iris.

Elle essayait de maîtriser les trémolos qui trahissaient son émoi. Des nuages paresseux et qui n'avaient rien de mieux à faire cachèrent la lune pourtant grosse comme un ballon de volley.

« Vous risquez d'attendre longtemps, mademoiselle. Il ne vient jamais personne ici. C'est une chasse gardée et c'est moi qui suis le gardien des lieux.

- Ah c'est vous le gardien ? Je ne savais pas que ce terrain vague avait besoin d'un...

- Il y a beaucoup de choses que vous semblez ignorer, mon petit. J'habite en face de la cathédrale et la cathédrale est en quelque sorte une partie de moi-même. Depuis trente-sept ans, ça fera trente-huit en sep-

tembre, je garde un œil, de jour comme de nuit, sur cet édifice sans défense.

- Ce doit être un sacré boulot.

- J'ai des insomnies de toute façon. »

Iris s'était calmée. Cette conversation lui avait remis les idées en place.

« Si j'avais pas été là, surtout ces dix dernières années, j'aime autant vous dire que la cathédrale aurait perdu tous ses vitraux et que la rotonde aurait brûlé. Mais les pilleurs de cathédrale, je les attends de pied ferme. J leur réserve une petite surprise.

- Ah bon.

- Ouais : une petite surprise exprès, rien que pour ces petits enculés. »

Des plis de son pardessus, l'homme avait sorti une machette. La lune, probablement pour montrer qu'elle était pleine, en fit briller le fil. Le vent avait poussé les nuages, faisant le ménage dans le ciel à la façon de ces maîtresses de maison qui savent remettre les intrus à leur place. Un oiseau de nuit quitta le clocher, plana au-dessus du parking, perdant peu à peu de l'altitude avant de se poser dans les frondaisons du marronnier qui faisait l'angle avec la rue du Chapendu. Iris voyait, en face d'elle, les yeux de cet homme qui la fixaient. Il avait beau les plisser pour en masquer l'éclat, nul n'était besoin d'avoir lu tout Freud et Lacan pour comprendre qu'ils avaient vu mille milliards d'horreurs et de vilénies. Les yeux d'un vieillard qui perd la boule sont pires que tout.

« J'aime pas beaucoup que les gens perdent leur temps à traîner par ici, à fouiner comme des chafouins dans les parages. Ça me dérange. Je ne sais pas pourquoi mais les gens qui viennent ici ont tous quelque chose à se reprocher ! Pourquoi n'y a-t-il plus personne quand il s'agit de faire des offrandes ? Cette putain de cathédrale attire les loqueteux, les putes et les pouilleux. On pourrait presque écrire une théorie là-dessus, n'est-ce pas ? Mais moi, chuis là encore pour un petit bout de temps et les petites merdes qui s'approchent pour dérober un bout de la chose... hein ! pour forniquer ou pour se livrer à je-ne-sais quel trafic, j'en fais mon affaire. Et si j'étais pas là pour mettre de l'ordre, je vous fiche mon billet que ce magnifique édifice aurait été dépecé pierre par pierre et que ce terrain vague serait devenu le rendez-vous de tous les cinglés de la ville !

- Sans doute, répondit Iris.

- Alors pour commencer, vous allez m'expliquer vos raisons

d'être ici et n'essayez pas de me mentir. »

Le ton de cet homme était celui d'un homme qui s'attend à ce qu'on lui dise tout — sauf la vérité —, le ton d'un homme qui a survécu jusque-là justement parce qu'il a su ne jamais prêter foi à ce que l'on pouvait bien lui raconter.

« C'est pour une affaire strictement personnelle vous savez.

- Allons mademoiselle, ne me faites pas avaler de salades ! On sait bien vite pourquoi des filles comme vous se promènent à une heure pareille ! Ne dites pas le contraire. »

Sabre au clair, le vieux facho en pyjama n'avait pas l'air commode. Cet homme armé, en robe de chambre à rayures, ne lui inspirait rien qui vaille. Il avait le teint jaune, les joues grises et mal rasées et l'air, pour tout dire, de s'être échappé, pas plus tard que la veille, du quartier haute sécurité d'un asile psychiatrique. En d'autres circonstances, vu qu'il était en robe de chambre, il aurait pu sembler ridicule d'avoir peur de lui, mais Iris ne pensait nullement au grotesque de la situation. Elle voulait fuir ce cauchemar au plus vite. Elle était venue pour amadouer Bernigold, pas pour se faire découper en rondelles par un illuminé. Elle restait pourtant figée. Ses pieds avaient pris racine. Prenant des airs d'instituteur qui attend la réponse d'un élève, l'homme agitait sa machette comme s'il s'agissait d'une règle en bois. Ses épais sourcils froncés indiquaient qu'il n'était pas là pour une partie de plaisir.

« Alors mademoiselle, z'avez perdu votre langue ? Z'avez pas l'air de comprendre... Une cathédrale c'est comme un musée, on n'y pénètre pas lorsque l'on nourrit des intentions sacrilèges. Vous comprenez n'est-ce pas ? Ça fait trente-sept ans que je surveille les lieux. Chaque nuit, qu'il neige, qu'il pleuve ou qu'il vente, je suis là. Et chaque semaine, j'en surprends un ou deux la main dans le sac ! Mes statistiques sont formelles.

- Mais...

- Alors les voleurs, c'est simple, je leur coupe le pouce et l'index. Les menteurs et les menteuses, je leur ligature la langue et les lèvres et ceux qui viennent pour se tripoter les parties, je m'en occupe aussi ! Vous ne me croyez pas ? J'ai des échantillons à la maison. Je les mets à tremper dans des bocaux de formol. Ça fait des souvenirs. »

Iris, horrifiée bien sûr, n'en menait pas large. L'autre, en face, jouissait.

« Voulez-vous que je vous montre ma petite collection ? Ça vous

rendrait sans doute un peu plus loquace... C'est pas compliqué, vous savez.

- Moi j'ai rien fait de mal, monsieur ! Gardez votre calme.

- Allons, à d'autres ! Ils disent tous ça puis je les cuisine et ils finissent par vider leur sac. Ça a jamais loupé, alors me faites pas croire que vous seriez la première à venir contredire mes théories ! Ça prendrait pas. Alors, z'avez rien à me dire ? Vous savez que si vous êtes gentille, je vous laisserai partir ? Parce que vous êtes mignonne, à défaut de mots, si vous voulez rien me dire, on peut trouver un arrangement. Vous auriez pas un peu d'argent à me donner... ou quelque chose d'autre qui me ferait tout autant plaisir ? »

L'homme fit un pas en avant. Iris prit peur. L'homme était à sa portée et sans réfléchir, elle lui balança un vilain coup de pied dans la rotule. L'homme gémit, sa jambe plia. Il s'affaissa et fit tournoyer rageusement sa machette dans l'espoir de trancher dans le vif de sa proie. Iris ne fut qu'effleurée.

Simultanément, elle prit conscience du danger et la poudre d'escampette. Elle détala sans demander son solde de tout compte. Derrière elle, l'homme se tenait le genou. Il n'entama pas la poursuite. Face à la vivacité d'Iris, il n'avait aucune chance. Le calcul était rapide. Il préféra donc garder ses positions, droit comme un « i » sans un soupir, aussi vexé qu'un empereur qui voit son empire se désagréger. Mais qui reste assis sur son trône.

Iris courut comme une dératée, sans faire attention au filet de sang qui rougissait son avant-bras balaféré. Des larmes l'aveuglaient. Elle fonçait droit devant elle avec la rage du désespoir qui lui donnait des ailes. Elle percuta de plein fouet la masse musclée d'un homme debout. Le choc stoppa sa fuite. Iris releva la tête, s'essuya les yeux d'un revers de la main et vit le visage de Jean-Alfredo Bernigold qui se penchait sur elle. Comme une enfant qui retrouve sa maman après une longue séparation, la jeune harpiste s'effondra et, les bras autour du cou de Jean-Alf, éclata en sanglots. Jean-Alf tenta de la rasséréner, lui cajolant la tête maladroitement. Mais ses caresses restaient sans effet. Au contraire, les pleurs d'Iris redoublaient. Elle se vidait comme une outre percée. Cette cascade de pleurs paraissait intarissable. Elle pleurait à chaudes larmes, engourdie par la douce volupté que lui procurait ce relâchement. Ses nerfs et sa volonté s'inclinaient. Elle titubait contre Jean-Alf, s'arrêtant tous les trois pas pour renifler.

Il la conduisit jusqu'à la grand-rue. Il héla un cocher, auquel il donna son adresse pour qu'il sache où les conduire. Le cocher regarda ce drôle de couple. Décidément, la nuit amenait toujours des clients surprenants. Il fouetta ses chevaux. La calèche s'élança sur les pavés.

Elle était sans volonté. Elle s'abandonnait dans les bras de Jean-Alf. Son maquillage avait coulé lamentablement. Ses joues en étaient toutes barbouillées et sur la chemise de Jean-Alf, on devinait sans peine l'endroit où sa tête s'était posée. Jean-Alf laissa un pourboire amical au cocher et poussa la porte de l'immeuble. Iris était accrochée à son bras. Elle tremblait encore par intermittence. Des cheveux collaient à ses tempes et à ses joues mouillées de larmes. Elle renifla. Il lui tendit un nouveau Kleenex®.

« Prenez le paquet. J'en ai d'autres... »

- Merci, hoqueta Iris en souriant avec gratitude.

- Et puis on va nettoyer tout ça : j'ai des pansements à la maison. D'accord ? Je ne voudrais pas que vous attrapiez le tétanos.

- Ne vous en faites pas, je suis vaccinée contre à peu près toutes les maladies. Je n'aime pas jouer avec ma santé. »

En arrivant sur son palier, Jean-Alf s'immobilisa. Geneviève Da Rouxel le regardait avec des yeux de folle.

« Ce n'est pas du tout ce que tu crois », murmura-t-il à sa girlfriend.

* * *

« Si je sais jouer du piano, moi : Phylus Kronsberg !!? Vous me prenez pour qui ? L'alcool vous fait prendre des messies pour des gens ternes ! Moi ! Phylus Kronsberg, homme de goût s'il en est et exhibitionniste à mes heures, je vais vous montrer de quoi je suis capable ! En selle maestro ! »

Il avala une bonne gorgée de son nectar. Suivi d'un petit groupe d'admirateurs tous plus éméchés les uns que les autres, il se dirigea vers le bout du bar. Il y avait beaucoup de monde. La crise n'avait pas frappé partout avec la même virulence. Malgré les malheurs du monde et les trois exécutions capitales qui avaient eu lieu l'après-midi même, nombreux étaient ceux qui avaient trouvé suffisamment de ressources pour aller faire la noubà ce soir.

Marcâl quant à lui avait ouvert un compte au bar et n'avait pas

rougi en épelant des coordonnées absolument fausses. Il n'est jamais trop tard pour devenir malhonnête. Il mentait à gorge déployée. Ses mensonges l'inondaient d'une satisfaction de curé paillard et défroqué ; il se sentait tout autre. Quel plaisir que de se créer une nouvelle vie, un nouveau nom et des occupations qui n'avaient rien à voir avec celles qu'il effectuait à longueur de journée ! S'il avait vu son subalterne se prêter à pareille usurpation, le censeur en serait resté sur le cul.

« Fredoluq Da Rouxel. Détective privé.

- Vous avez une adresse ?

- Non, pour le besoin de mes enquêtes, je suis contraint de me déplacer très fréquemment. Quand je suis en déplacement, c'est-à-dire la majeure partie de l'année, je loge dans des motels. Mon défunt père était lui aussi du genre nomade. Il était chamane itinérant. C'est de lui que j'ai hérité ce goût inné pour l'Invisible avec un grand « i ». Pour tout ce qui ne saute pas aux yeux. Pour tout ce que je dois aller chercher derrière les apparences. Derrière les faits. J'ai vraiment un boulot passionnant. »

Il se prenait à son propre jeu avec la candeur du gosse qui se prend pour un grognard napoléonien, en 1804, et qui transforme en baïonnette de guerre une fourchette de table. Ursylë aimait les nouveaux clients. Celui-ci semblait posséder de réelles qualités.

« Vous êtes ici pour longtemps monsieur Da Rouxel ?

- Sans doute oui. Cet endroit me plaît beaucoup. Cette ville est pleine de vie, pleine de couleurs. Ça déborde d'énergie, de fantaisie ! C'est très excitant !

- Je note donc : quatre coquetelles Cendrillon.

- C'est cela, notez. C'est parfait. Je paierai le tout à la fin. Merci mademoiselle. »

Un nuage de parfum frais et fruité comme un printemps slovaque suivait chacun des gestes de la barmaid.

« Eh Fredi ! Cesse donc de draguer Ursylë et viens donc voir un peu par là ! cria Phylus.

- À tout à l'heure, mademoiselle. Le devoir m'appelle. »

Il se laissa happer par son compagnon. La barmaid se félicita de compter un gogo de plus sur son livret de compte. La patronne serait contente. Car lorsqu'ils avaient une ardoise, les clients faisaient la fête en toute liberté, sans penser à l'argent qu'ils dépenseraient ni à la toute petite monnaie qu'ils récupéreraient. Grâce à ce livret, on pouvait entretenir l'illusion qu'entre le client et le créancier, il n'était nullement ques-

tion d'argent. Les fêtes étaient alors plus décontractées et tout le monde en profitait.

Certes, ceux qui connaissaient les lois — et il n'y avait pour ainsi dire plus personne qui se permît de les ignorer — savaient ces crédits illégaux. Mais franchement, qui irait vérifier les comptes de ce cabaret clandestin ? Ursylë remonta les bretelles de son soutien-gorge et croqua une pistache.

Phylus rayonnait. Sa chemise ouverte et sa cravate dénouée laissait voir des poils noirs parmi lesquels un pendentif en jade se cachait. Pendentif retenu par les maillons d'une chaîne en or du plus bel effet. Sculpté dans le jade opalescent, ce petit Bouddha souriait perdu dans la forêt des poils. Phylus avait gagné ce bijou trois ans plus tôt, lors d'une partie de poker mémorable. « Plus on joue, plus on des chances de gagner ! » Ce soir encore, la chance lui avait souri et il ne cessait de dire à la ronde que Fredi lui portait bonheur. Phylus avait gagné aux cartes, aux dominos et tous les paris qu'il avait lancés. Pour fêter l'aubaine, il avait commandé plusieurs bouteilles de champagne. Chez Cendrillon, des fortunes se faisaient et se défaisaient. Tourbillon de turpitudes qui aurait offusqué quiconque trimait comme un salaud pour gagner péniblement sa vie. Marcâl, quant à lui, avait perdu plusieurs fois sa mise. Pas de cul sur ce coup-là. Mais pour une fois, il s'en foutait. Il était saoul, heureux comme un ange qui vient d'échapper à la mort. Autour de lui, les filles étaient belles et parfumées. Certaines fumaient sans pour autant être rappelées à l'ordre légal — duquel naissent toutes les beautés. Quel dommage d'abîmer ainsi ses papilles et ses poumons ! Mais que pouvait-on y faire ? Une brise anarchique flottait sur le très vaste appartement et chacun savait, ici du moins, qu'il était inenvisageable de placer derrière chaque resquilleur, derrière chaque pécheur, derrière chaque andouille, un planton qui serait chargé de vérifier la bonne conduite et le respect des lois. Même les vieilles qui roucoulaient près des tables de backgammon avaient quelque chose de séduisant. Leurs lourds colliers, leurs cheveux décolorés et le mouvement de leurs mains chargées de bagues, ravissaient l'œil — du moins l'œil de celui qui n'a pas eu le temps de s'en blaser : c'était le cas de Marcâl qui, confusément, se sentait plus ou moins au paradis tant tout brillait autour de lui. La maîtresse des lieux comptait du beau linge parmi ses habitués les plus fidèles. Des agates et des rubis étincelaient aux lobes des oreilles. On avait rarement vu autant de belles toilettes et de diamants. Tout cet étalage était superbement et parfaitement

indécent. Ce raffinement jusque dans les boucles des escarpins dorés à l'or fin laissait penser que toute forme d'élégance n'avait pas totalement disparu. Il restait encore des îlots d'insouciance où quoi qu'il arrivât les priorités demeuraient l'amusement et la prolifération des signes extérieurs de richesse. Quel mal y avait-il à en admirer les subtilités ? Pour beaucoup, c'était simplement une soirée comme les autres.

Imaginons maintenant un homme, propulsé en toute quiétude dans un passé mythique, en balade sur les rives de l'Hadès, ou qui visiterait un de ces camps de concentration nazis qui, jadis, défrayèrent la chronique, bouleversant le regard que les hommes pouvaient se porter et chamboulant par la même occasion notre rapport face au monde et notre position face au Mal. Prenons par exemple Auschwitz. En vingt-quatre heures, à condition de faire marcher les machines à plein régime, neuf mille personnes (hommes communistes, femmes enceintes, vieillards handicapés et enfants) pouvaient être gazées, en théorie et selon les concepteurs de ces usines de destruction massive. Cet homme, donc, visite les lieux tandis que les installations tournent à pleine régime. Sans doute, terrifié, sidéré, voudra-t-il fuir ce cauchemar. Toutefois, il restera, par curiosité... Toute proportion gardée — pour peu que cela fût possible —, Marcâl ressentait la même chose en laissant son regard déambuler parmi les plantes vertes et la faune déjantée de cette fête surprenante où toutes les improbabilités du vice s'épalaient. Ces femmes d'âge mûr n'étaient-elles pas la distinction incarnée ? Elles paraissaient si sûres d'elles, sous leurs chapeaux fleuris, si enjouées qu'on avait envie de les saisir par la taille et d'entamer avec elles des mambos de tous les diables, histoire de voir voler leurs jupons et découvrir les jarretières qui ne manquaient pas de retenir leurs bas à trente mille balles la paire. Marcâl voyait la vie en rose bonbon — le rose saturé d'un bonbon chimique conçu dans un laboratoire clandestin.

« Suis-moi Fredi, ça va swinguer. Tu ne regretteras pas de m'avoir rencontré. Tu vas voir ce que c'est que de plonger dans le plus profond de la nuit avec Tonton Kronsberg ! Si tes enquêtes ne suffisent pas, ça te fera des choses à raconter à tes petits-enfants. Hein mon grand ? Après, si tu veux, nous irons nous baigner nous aussi.

- D'accord, Phylus. Avec cette chaleur, ce sera sûrement jouissif.

- Crois-moi mon cousin, tu as trouvé le mot juste ! Et c'est peu de le dire : car quand tu te baignes dans la piscine de Cendrillon, c'est comme si tu plongeais dans le liquide utérin de tes neuf premiers mois !

- La direction prête des maillots ?

- Ne te fais pas de souci. Chez Cendrillon, personne n'a jamais manqué de rien. Les gens ont-ils l'air malheureux ? »

En peignoir, les cheveux mouillés après avoir barboté comme des adolescents, hommes et femmes vaguement nus et luisant de pommades et d'onguents se désaltéraient. Des enfants leur apportaient des serviettes-éponges et des coupes de fruits. « Viens par là Fredi. » Phylus avait remonté ses manches et s'était approprié le piano. On aurait dit un Beethoven enragé. Il dégageait une énergie incroyable. Cela faisait pourtant un long moment qu'il bavardait, riait, gesticulait, buvait, misait et ricanait sans s'accorder la moindre pause. D'horribles notes discordantes s'échappaient de sous ses doigts fous qu'il avait lancés à l'attaque des touches en ivoire. Il regardait ses amis avec un sourire hilare et se déhanchait pour amuser la galerie. D'un geste théâtral, il se débarrassa de sa cravate qui, depuis plusieurs heures, pendouillait avec la vigueur d'une anguille morte autour de son col ouvert.

Tout le monde se mit à applaudir et à brailler pour couvrir ses fausses notes puis, continuant à jouer d'une seule main, il ôta sa chemise, monta sur le Steinway & Sons et entreprit d'enlever ses chaussures et son pantalon. Ses mocassins volèrent à travers la salle. Sa ceinture se lova comme un serpent au pied d'un palmier. Il portait un slip kaki issu des surplus d'une armée qui avait connu les plages du Débarquement et qui avait opté pour le kaki pour deux raisons : parce que le blanc était trop salissant et parce que, soi-disant, le kaki permettait de se fondre dans la masse. Phylus était très loin de se fondre dans la masse. Il remuait les fesses et tournait le bassin pour démontrer la vigueur de son coup de rein.

What a spectacle !

Accoudées au piano, des donzelles claquaient leur pouce contre leur majeur. Mises en appétit par les prouesses de l'artiste, elles se passaient la langue sur les lèvres. Il était bien décidé à faire le singe pour mettre en fuite les ombres damnées de l'ennui. Il multipliait les mimiques, imitant successivement plusieurs hommes politiques connus pour leur port de tête. Il se frottait le ventre et faisait des pirouettes. Tout le monde se mit à rire pour l'encourager à enlever le reste.

« C'est la fête ce soir ! Chacun fait ce lui plaît !

- C'est la f-ê-t-e ! »

Que quelqu'un se déshabillât en public ne gênait personne. Morot en prit note. Il se mit à applaudir comme tout un chacun dans la foule excitée, lorsque, la bouche ouverte et montrant toutes ses dents, Phylus fit

tournoyer son slip comme un chippendale de la belle époque. D'un geste nonchalant, il le lança au-dessus de la foule.

Juché sur un tabouret à trois mètres de là, un nain le rattrapa. Il s'en coiffa derechef puis leva les bras en signe de victoire. Il fut acclamé comme un héros qui récupère un bouquet lancé par sa belle. Drapées dans des tuniques imitant la peau des panthères, trois jeunes femmes dansaient pieds nus près du nain. Pour montrer leur joie, elles soufflaient dans des sifflets. Elles essayaient de coordonner leur lascivité et leurs trois corps synchronisés ne formaient plus qu'une seule et même entité — splendide monstre à trois têtes et à six pieds fait de chairs nues et de rythmes. Quelques youyous stridents s'élevèrent. Les clowns libérèrent des confettis et des colombes peintes aux couleurs de l'arc-en-ciel s'envolèrent. Morot comprit que la soirée allait pouvoir vraiment commencer. Il n'éprouvait nulle fatigue, ne souffrait d'aucun souci et se réjouissait de voir que chaque chose avait sa place. Et qu'il y avait une place pour chaque chose. Le strass des chemisiers scintillait. Les bouches s'ouvraient sur des rangées de dents blanches. Les femmes croisaient et décroisaient les jambes, laissant apparaître le galbe d'une cuisse coquine ou la rondeur d'un genou. Elles agitaient les bras et répandaient des effluves. Les maquillages coloraient les lèvres et les pommettes. Le corps des baigneurs aux cheveux plaqués sur le crâne luisait sous les éclairages rougeoyants du solarium. Les corps satinés se frôlaient. Au-dessus des tables, les mains gantées des serveurs volaient comme des papillons. Comme le monde était beau ! Comme Marcâl était heureux d'en faire partie ! La nuit chez Cendrillon paraissait ne jamais devoir finir. Or, n'en déplaise à ceux qui vivent au jour le jour et qui ne le savent que trop, toutes les bonnes choses ont une fin. Et lorsque survient cette fin, il est souvent trop tard pour pleurer.

* * *

Mango dormait comme une pierre, la tête enfoncée dans un oreiller profond. Son visage respirait le calme, semblable à ces lacs d'altitude aux eaux transparentes. Avant de s'endormir, il avait dressé une pyramide de cubes en bois près de son lit. Il n'avait pas eu le temps de la détruire. Il s'en chargerait. Demain matin sans faute.

Troublé par un rêve, il désarticula quelques mots et se lança dans un long discours impénétrable. Lili l'écoutait, ravie de voir que son fils

était plus bavard pendant son sommeil que pendant la journée. Mais au moins avait-il la délicatesse et le bon goût de ne casser les oreilles à personne — de nombreux gosses et certains adultes peuvent en prendre de la graine. Quand elle en eut marre de contempler son p'tit bout d'chou, elle quitta la chambre et erra de pièce en pièce. Sa maison était grande. Elle permettait ce genre de balade. De la cave au grenier en passant par la salle et le cellier, il y avait de quoi organiser un parcours de santé. Lili n'avait plus envie de dormir. C'était souvent pareil avant une course. Des vagues de nervosité s'emparaient d'elle et de ses sens, la maintenant en alerte. Comme si l'arbitre à tout moment pouvait tirer le coup de feu du départ et qu'à chaque instant, elle dût se tenir prête à fournir l'effort d'un démarrage en trombe.

Généralement, Lili Booster gagnait ses courses dans les premiers mètres. Elle s'arrachait au sol comme une fusée qui décolle. Lili avait remarqué qu'en s'imposant dès le départ comme meneuse, la plupart des autres mères abandonnaient la première place et ne se battaient plus que pour les accessits. Cela semblait répondre à une loi de la nature. La question était de savoir si elle était encore capable de fuser d'entrée de jeu comme un boulet de canon avec son gros Mango dans les bras.

Elle s'était renseignée auprès d'une sage-femme bien informée et savait d'ores et déjà que lors de la prochaine course, certaines mères concourraient en portant des bébés d'à peine quelques semaines. Or moins la monture est lestée, plus les chances de gagner sont grandes. De nombreux parieurs avertis misaient des sommes folles sur ces challengers. Ils attendaient le résultat des courses avec toutes les raisons d'espérer un retour sur investissement hautement juteux. Pour se détendre, elle posa ses mains sur le carrelage et se lança dans une série de cinquante pompes. À la cinquantième, elle se releva d'un bond. Son cœur avait gardé quasiment le même rythme.

Dehors, au-dessus des peupliers, la lune brillait. Des rainettes amoureuses faisaient savoir qu'elles étaient prêtes à folâtrer. La nuit s'annonçait chaude pour les batraciens. Lili se servit un grand verre d'eau du robinet. Trente ans après que les Assemblées constitutionnelles furent parvenues à faire passer des motions extrêmement sévères contre l'usage des produits toxiques, l'eau courante était à nouveau considérée comme potable. Même les nourrissons pouvaient en boire sans aucun danger pour leur santé immédiate, sans aucune contre-indication quant à la préservation de l'intégralité de leur patrimoine génétique. Après un grand verre

d'eau, ses idées et son corps allaient nettement mieux. L'air était tiède, parcouru de senteurs florales et de nuages polliniques. Elle sortit sur sa terrasse. Des hannetons et des moucheron bourdonnaient. La nuit était belle. Un chien aboya dans le lointain ; la meute des bassets du voisin lui répondit. Elle fit quelques pas dans le jardin, humant l'air à pleins poumons. Guidée par les étoiles, elle poussa le portail et sortit dans la rue. Des rafales de vent doux faisaient bruire les oliviers aux feuilles grisâtres. Lili passa sa main sur le tronc noueux de l'un d'eux. Ce tronc ridé, boursoufflé, tourmenté, avait mille histoires de neige, de pluie d'automne et de grêlons à raconter, mais Lili ne s'attarda pas. Elle avait envie de marcher. Quoi de mieux qu'une promenade sous le ciel noir pour se simplifier les idées ?

Si elle avait disposé d'un compagnon compréhensif, elle l'aurait réveillé et lui aurait fait comprendre qu'elle avait besoin d'être embrassée, caressée, pénétrée, étreinte, pétrie, qu'elle avait besoin d'être soulevée, retournée, parcourue, qu'elle avait envie de transpirer, gémir, d'écraser ses petits seins sur les pectoraux d'un Superman aux yeux verts, de faire bouger son ventre, de serrer ses cuisses autour des hanches d'un homme puissant puis de perdre la tête, les yeux plantés dans ceux de son amant.

Mais ses hormones avaient beau la titiller, tout particulièrement ces petites cochonnes d'œstrogènes, Lili n'avait pas envie de partager Mango. Du moins pas pour le moment. Elle ne voulait pas mettre en péril son bonheur et préférait se passer d'un époux.

Attendre, voilà qui lui semblait sage.

Certes les années passaient. Certes, les doigts crochus de la vieillesse venaient parfois toquer à sa porte. Mais elle continuait à penser qu'avant de se marier avec l'homme que Cupidon lui désignerait, elle disposait d'encore un peu de temps.

L'image de son père dévoré par sa mère l'empêchait de concevoir une relation hétérosexuelle heureuse et durable. Et même si elle ne se voyait pas finir ses jours sans un beau mec à ses côtés pour égayer ses vieux jours, Lili Booster n'était pas pressée de lier son sort à celui du mari idéal et marchait lentement, dans les rues sombres et désertes. Prenant son temps, en attendant de le partager avec un autre.

À un carrefour, elle croisa une bande de lépreux qui avaient été virés de l'hôpital du Saint-Marcien. Prudemment, elle fit un détour pour ne pas avoir à les saluer. Les lois sur la Compassion universelle obligeaient chaque citoyen à porter secours à son prochain. Lorsque l'on n'é-

tait pas en état de rendre service mais que l'on ne voulait pas non plus se mettre mal avec la loi, il suffisait donc de faire un crochet. Ou de fermer les yeux.

Elle prit une ruelle transversale.

Ses pas la conduisirent dans un quartier populaire peuplé d'immigrés qui avaient fui dictatures et misères pour en trouver d'autres. Ces dernières avaient l'attrait de la nouveauté et à ce titre, méritaient certains égards. Des gens discutaient sur les marches d'une maison post-victorienne. Ils lui jetèrent un drôle de regard, mais son crâne poli les rassura. Quel danger pouvait représenter une femme qui avait eu le mauvais goût de se tondre ? Les haies coquettes se faisaient plus rares. Les routes et les trottoirs étaient moins soignés — ce qui n'était pas seulement dû aux grèves des éboueurs, car ici, la crasse était concomitante au lieu.

La folie des angles droits, des vitrines propres et des peintures appliquées chaque année, n'avait pas pénétré ces endroits faits de bric, de broc, de balcons suspendus et de palissades mal branlées. Les rigoureuses beautés d'un monde parfait et sans défaut ne parvenaient pas à éclore dans ces entrelacs de rues un peu sales aux façades délabrées, recuites au soleil et rabotées par le vent. Le vent étalait des poubelles éventrées par les chiens. L'odeur du crottin se faisait plus légère. Les diligences à cheval ne venaient guère fréquemment dans ce Bronx. Ici, les piétons usaient leurs semelles plutôt que de monter dans des fiacres tendus de velours.

Bientôt, elle s'aperçut que sa promenade sans but l'avait éloignée de son actuel chalet, mais rapprochée de son ancienne demeure.

Elle se planta devant l'immeuble au sein duquel elle avait accouché deux ans plus tôt de Mango. Des lézardes couraient entre les briques noires. Une mare de boue s'était formée près d'une bouche à incendie. Seule, au deuxième étage, une fenêtre laissait filtrer de la lumière. Lili fit le tour du bâtiment. Elle traversa un petit terrain vague jonché de gravats, enjamba un grillage et parvint jusqu'à l'arrière-cour. Un feu brillait. Des flammes débordaient du demi-bidon rouillé qui servait de barbecue. Elle s'arrêta, retenant son souffle. Les lumières du feu éclairaient un cercle maigre. Les flammes crépitaient sans parvenir à dévorer les ténèbres. Trente mètres à peine la séparaient du bidon rougeoyant.

Souvent, la nuit, plutôt que de se retourner dans leur lit pour tourner le dos à leurs malheurs, les locataires descendaient dans cette espèce de jardinet abandonné. Cachée derrière une machine à laver hors d'usage depuis plusieurs générations, Lili scruta l'obscurité. Elle reconnut Mama

Lorraine, assise sur un sac de charbon. De loin, elle semblait encore plus grosse que dans son souvenir. Les flammes orange illuminaient son visage, ses gros seins et ses cheveux clairs, lorsqu'elle se penchait au-dessus du bidon pour remuer les braises.

Cette vieille pute de Clémentyne était là également, comme si elle avait fait partie des meubles et qu'elle ne dût pas disparaître avant que l'immeuble ne fût rasé ou qu'un huissier ne vînt y apposer des scellés. Elle était en train de parler à des gens que Lili ne connaissait pas. L'un d'eux lança un objet. On entendit derrière lui un bruit de verre brisé. Lili en déduisit que l'objet devait être une bouteille de mauvais vin ou d'eau écarlate. Mama Lorraine remit du combustible dans le bidon et les étincelles grimpèrent jusqu'aux gouttières.

Lili resta longtemps, accroupie, à regarder son passé. Depuis qu'elle avait laissé tous ces gens derrière elle, aucun de ses ex-acolytes n'avait bougé d'un iota. Sans doute n'avaient-ils pas eu autant de chance qu'elle. Sans doute n'avaient-ils pas eu la force de s'éloigner. Personne n'avait su leur insuffler l'envie de se débarrasser. Ils se complaisaient dans leur merde de la même façon qu'une pomme pourrie suffit à faire les délices d'une famille de cancrelats.

Lili chercha la silhouette de la belle Azila. Mais l'élégante veuve n'était pas là. Peut-être s'était-elle pendue, à moins que ses beaux-frères ne l'eussent embrochée comme une vulgaire poularde. Ou alors dormait-elle... Des rires fusèrent. Balancée par-dessus une épaule, une autre bouteille s'éclata sur le sol. Elle se cacha derrière le squelette de la machine à laver, un modèle Miele® de l'ancien temps, période qui dans les manuels des économistes érudits précéda les « Vingt-Cinq Joyeuses », les « Neuf Cent Soixante-Quatre Brumeuses », les « Cinquante Lumineuses » et qui fut plus connue sous le nom de « Trente Glorieuses ». Il fut un temps, on baptisait les époques. Elle regarda le petit groupe se dissoudre. Les flammes s'éteignaient. Chacun rentrait chez soi. Mama Lorraine souleva ses grosses fesses et se dandina vers l'immeuble. Des hommes se levèrent. Se bousculèrent. L'un d'eux avait l'air plus saoul que les autres.

Avant de disparaître dans le noir, ils pissèrent contre un mur et celui qui bousculait les autres se fit à son tour malmener. Il pissa sur ses pompes et engueula ses comparses dans une sorte de patois. Les autres se mirent à glousser.

Lili se sentait gagnée par une écrasante nostalgie. C'était la première fois qu'elle revenait ici depuis qu'elle connaissait le succès. C'était

la première fois qu'elle ressentait avec autant de douleur les années écoulées. L'eau avait coulé sous les ponts, les rives n'avaient pas changé mais sa position à elle n'était plus la même. Avant, elle avait les pieds dans la boue, partageant le sort des crapauds. Maintenant, elle était sur le pont, accoudée au bastingage comme un vieux pirate qui a laissé le port bien loin derrière lui, sans espoir d'y accoster de nouveau.

Elle se redressa. Prit le chemin de sa jolie maison. Son gros bébé l'y attendait et c'était la chose la plus importante au monde. La Terre ou toute autre planète pouvaient bien se mettre à tourner à l'envers, du moment que Mango était à la maison, la vie gardait une raison d'être indéfectible. Elle avait un bébé à nourrir, à protéger, à biser, cajoler, pouponner. Un bébé qui devrait grandir dans un monde où, pour remplir leur gamelle, des vieilles putes étaient réduites à vendre des photos cochonnes au porte à porte à des messieurs en mal d'amour. Elle se racla la gorge et cracha ses glaires par terre.

Des sons venaient à sa rencontre. Le quartier était animé. Des rires sardoniques crevaient le silence de la nuit. Elle pressa le pas, la bouche sèche et les oreilles aux aguets. En déboulant dans sa rue, elle eut la surprise de constater qu'une meute d'émeutiers plantés devant chez elle en position de tirailleurs était à l'origine de tout ce tohu-bohu. Les garnements étaient de petite taille. À cette distance, il aurait été possible de les confondre avec des nains ou des lutins. Mais en se rapprochant, il ne faisait pas l'ombre d'un pli que c'était seulement des enfants, des enfants suants et mal coiffés qui riaient comme des diables fourchus. Ils étaient vêtus de grandes capes noires et tiraient des pierres en direction des carreaux. Ils se motivaient en ricanant. S'encourageant mutuellement lorsqu'une pierre atteignait sa cible. Leurs frondes en cuir sifflaient. Les caillasses giclaient comme des balles de fusil. La maison subissait une attaque en règle. Voir sa maison canardée par ce ramassis de crassous éberlua Lili qui ne voyait absolument pas ce qu'elle avait bien pu faire pour mériter pareil sort.

« Bien joué ! disait l'un. En plein dans le mille.

- Ah ! Ah ! on va lui apprendre à cette salope !

- Elle finira bien par sortir de son terrier, disait un autre en ajustant sa fronde. On lui fera sa fête !

- Tiens regardez la fenêtre du haut ! Ouah ah ! »

Lili Booster sentait monter la colère. Elle prit son élan et fonça en direction des vandales. La fenêtre du haut venait d'exploser. « Allez !

Ouste ! Fichez-moi le camp, bande de petits crétins ! Si j'en chope un je lui fracasse le crâne contre le pavé. » Surpris en plein assaut, les gosses figés cessèrent illico leur pilonnage. Ils ne s'attendaient pas à être pris à revers et ne savaient quelle tactique employer pour faire face à la contre-attaque furtive. Qui était cette empêcheuse de tourner en rond ? Celui qui semblait être le chef du commando laissa tomber la pierre qu'il tenait à la main. Il passa sa fronde dans sa ceinture et d'un geste vaste qui souleva sa cape, il montra l'exemple à suivre.

« Cessons le feu, fuyons ! Chacun pour soi : on se retrouve au lieu habituel ! »

Lili faisait l'effet d'un chien dans un jeu de quilles. Les gosses se dispersaient en désordre éperdument. Certains s'enfuirent par-dessus le muret d'en face. D'autres les jambes à leur cou déguerpissaient vers le bout de la rue. Quelques-uns choisirent de s'éclipser par l'autre bout. Ils pliaient en retraite, abandonnant sur le champ de bataille leurs projectiles et leur bravoure grégaire. Vociférant comme une truie qu'on éventre pour accroître encore leur panique, Lili agitait les bras en tout sens. Près du portail, enveloppé dans une cape couleur nuit, un gosse restait immobile. Ses grands yeux fixaient Lili. Le pauvre était tétanisé comme si le Père Fouettard venait d'apparaître, au sortir du bois, avec un martinet long comme un boa. Dans sa main droite : une pierre ronde de la taille d'une prune. Une fronde élastique se balançait au bout de sa main gauche. Le flagrant délit était indubitable. Le gosse se savait perdu. Ses jambes refusaient de lui obéir et son esprit pataugeait dans la semoule. Son cœur battait la chamade.

Que faire en pareil cas lorsqu'on est trahi par son propre corps et que l'esprit *aussi* capitule ? La seule défense qui lui restait encore était de faire le mort et d'attendre que ça se passe.

C'est ce qu'il fit.

Il s'écroula.

Lili s'approcha du gamin évanoui. Elle lui tapota les joues pour lui faire reprendre conscience mais il demeurait plus inerte qu'une dinde aux marrons. Elle le prit dans ses bras, et poussa le portail du pied. Le gosse était léger. Elle l'allongea dans un sofa, au chaud, puis fit le tour de la maison. Trois carreaux dont celui de la chambre de Mango avaient été cassés. Mais Mango dormait encore, totalement indifférent aux fracas de la haine et de la bêtise qui s'allient si souvent pour mettre en péril le sommeil des innocents.

* * *

Madame Vauban était dans sa véranda, tricotant. C'était sa pièce préférée, mi-serre, mi-volière. Été comme hiver, elle y passait des heures, s'asseyant inmanquablement à la même place, sur une même chaise rempaillée par son mari. Le même depuis plus de trente ans. Des oiseaux sautillaient dans les branchages, picoraient dans la terre des gros pots. Ils distrayaient madame Vauban lorsqu'elle rêvassait, seule parmi les plantes qu'elle bichonnait. Les oiseaux en semi-liberté s'étaient progressivement habitués à la présence inoffensive de madame Vauban. Celle-ci était d'ailleurs si ancrée dans le réel qu'il était très dur de ne pas s'habituer à elle.

Pour que ses pensionnaires n'eussent pas la mauvaise idée de s'enfuir au moindre courant d'air, elle avait fait installer, par le truchement de son mari, une double-porte qui servait de sas. On fermait une porte avant d'ouvrir l'autre, ce qui permettait d'entrer ou sortir de la véranda tout en empêchant les petits oiseaux de s'échapper. Le procédé était très ingénieux. Monsieur Vauban, qui avait quitté l'école à 14 ans, était très content d'avoir conçu et réalisé la chose. Lorsqu'il s'agissait de bricoler pour apporter une amélioration à la maison, son mari n'avait pas les deux mains dans la même poche. Qui aurait pu croire que c'était monsieur Vauban en personne qui avait posé le carrelage dans le couloir, érigé des pylônes à gravitation baroque dans le jardin et forgé les poignées en laiton de chacune des portes et des fenêtres de la maison ? Travail soigné qui aurait fait des envieux dans le milieu des artisans mais monsieur Vauban savait rester modeste — c'est tellement simple de travailler soigneusement lorsqu'on œuvre pour son propre confort.

Sybelle n'eut besoin que d'un coup d'œil pour constater qu'il y avait encore de la lumière dans la véranda. Elle poussa les deux portes sous le regard consterné de sa mère qui ne se leva pas.

« C'est à l'heure-là que tu rentres ? demanda-t-elle.

- Ben oui. »

Sybelle embrassa sa mère et lissa la feuille d'un petit hortensia qui poussait là, dans un pot en grès posé sur un petit escabeau bricolé par papa, comme pour en enlever une couche de poussière invisible.

« Où étais-tu ?

- J'aidais une amie qui a des problèmes de conjugaison avec ses verbes irréguliers.

- Tu étais avec Geneviève ?
- Et toi ? Tu fais quoi ?
- Je tricote une écharpe pour ton frère. Elle est presque finie. »

Un oiseau au bec rouge sortit la tête de son nid sphérique. Madame Vauban l'avait baptisé La Fayette parce qu'il piaillait comme un marquis. Avant de mettre le nez dehors, La Fayette regardait si la voie était libre. Sybelle et sa mère étaient les seules personnes présentes. Ni l'une ni l'autre ne présentaient le moindre danger — au contraire, n'était-ce pas elles qui apportaient des miettes, des graines et qui remplissaient d'eau les abreuvoirs ? La Fayette rassuré quitta son habitation.

« Il en a déjà plein des écharpes. Tu ne crois pas que tu aurais mieux à faire que tricoter à longueur de journée ? L'hiver est encore loin.

- Il n'en a pas qui soit bleue. Et puis, ça ira bien avec son pull, non ?

- C'est lui qui te l'a demandée ?
- Non, mais je suis sûre que ça va lui plaire.
- Bah ! Il ne les porte que quand tu es là !

- En tout cas, cet hiver, il n'attrapera pas froid et je préfère encore chercher de la laine à la mercerie que des médicaments à la pharmacie. Ça coûte moins cher, alors cesse donc de médire sur ton frère. Je sais ce que j'ai à faire.

- Tant mieux pour lui, répondit Sybelle en enlevant ses chaussures. Moi je vais manger. Ne te couche pas trop tard maman. Tu vas t'abîmer les yeux à tricoter dans le noir.

- Le tricot est une saine activité, je suis sûre que ça te ferait le plus grand bien. Ça délie les doigts et ça délasse l'esprit. Il y a des salsifis sur le haut du frigo... Et ne fais pas de bruit : papa dort.

- Bonne nuit maman. »

Sybelle accrocha son imper en cuir à la patère adéquate. Une patère en laiton imitant à s'y méprendre celles que l'on trouve à bord des bateaux. Elle poussa les deux portes qui permettaient d'entrer de plain-pied dans la maison et se dirigea vers la cuisine en chaussettes pour ne pas faire de bruit. Pendant quelques instants après la sortie de Sybelle — quarante-cinq secondes environ —, madame Vauban hocha la tête et demanda à ses oiseaux ce qu'elle avait bien pu faire au bon Dieu pour avoir une fille pareille. Les oiseaux restèrent plus ou moins muets. Ils attendaient pour pouvoir fermer les yeux que madame Vauban posât son tricot et éteignît les loupottes.

Grimzi, le jeune frère de Sybelle, ne dormait pas encore. Il avait laissé sa porte exprès entrebâillée pour surprendre le pas de sa sœur.

« Pssst, Sybelle ! siffla-t-il lorsqu'elle passa devant sa chambre.

- Bonsoir mon chéri. Tu ne dors pas encore ?

- Viens m'embrasser. Après je dormirai. »

Elle s'assit sur le bord du lit. Grimzi posa la tête sur la cuisse de sa sœur. Son visage, comme celui de tous les enfants qui s'apprêtent à dormir, était extrêmement détendu. On aurait dit le visage d'un de ces anges en marbre que l'on rencontre parfois, au détour d'un bosquet, dans les jardins publics. Ils se racontèrent leur journée. Grimzi redoubla d'attention lorsque sa sœur lui raconta qu'elle avait fait la connaissance d'un nain d'origine turque qui leur avait promis un job en or dans la jet-set. Il était toujours fasciné par les aventures incroyables qui parsemaient le quotidien de sa sœur. Comment faisait-elle pour vivre chaque jour mille et une embrouilles et autant de carabistouilles ?

Grimzi, lui, avait beau tenter le diable et le tout pour le tout, il ne lui arrivait jamais rien. Rien de remarquable du moins. Sans doute était-il trop jeune. Mais dès qu'il aurait l'âge de sa sœur, il se le promettait, lui aussi réussirait des choses incroyables.

Du haut de ses treize ans, il découvrait le monde. Rien ne parvenait à l'étonner. Tout lui paraissait naturel. Il avait des idées sur tout et l'assurance d'avoir raison toujours. Surtout face à sa mère qui racontait si souvent n'importe quoi. En revanche, en un quart de seconde, les exploits de Sybelle le transportaient dans un univers éblouissant. Mais peut-être était-ce plus dû à l'heure et à l'ambiance dans laquelle Sybelle racontait ses exploits qu'à la matière de ses exploits eux-mêmes... Il aimait beaucoup quand sa sœur venait le border. C'était peut-être même le moment de la journée qu'il préférait. Ils parlèrent un peu. Grimzi avait les yeux qui rêvaient. Il souriait, sa main posée sur le bras de Sybelle qui continuait de lui parler de tout et de rien, de Geneviève et de l'institut Frankus... Que la meilleure amie de sa sœur eût pour boyfriend un pilote d'hélico ne cessait de le fasciner. Toutes ces choses lui étaient si lointaines. Sybelle racontait tous les détails et ces péripéties nourrissaient l'esprit de Grimzi.

Elle l'embrassa sur les deux joues puis elle retourna dans sa chambre. Ses fées l'y attendaient. L'été précédent, après plusieurs années de traque à travers champs, elle était parvenue à en capturer un petit groupe. Elle les avait trouvées au fond de son jardin et les avait rangées dans sa table de nuit — sans en référer, et pour cause, à ses parents. Ses

parents avaient déjà refusé qu'elle adopte un labrador à trois pattes, un pauvre cabot qui avait été heurté par une diligence et qui, depuis, abandonné, errait dans le quartier en tentant d'apitoyer les riverains, alors des fées, vous pensez bien que c'était hors de question. On avait déjà bien assez à faire avec les oiseaux qui piaillaient dans la véranda.

Clandestinement, les cinq fées avaient pris leurs aises dans le tiroir de la table de nuit et n'avaient pas émis la moindre objection lorsqu'elles avaient dû s'y établir. Sybelle avait eu la gentillesse de mettre à leur disposition du coton, des bouts de velours et de laine, du satin et de la soie si bien qu'elles s'étaient vite adaptées à leur nouvelle vie. Elles se la coulaient douce et ne regrettaient pas d'avoir rencontré la jolie Sybelle.

Contrairement à ce que la plupart des gens pensent, les fées ne ressemblent pas à des êtres humains miniatures pourvus d'ailes transparentes. Les fées ressemblent plutôt à des gros hannetons velus. À l'état sauvage, elles butinent du pollen. Mais en captivité, elles se satisfont de miel tout fait, pourvu qu'il soit biologiquement pur. Elles deviennent alors rapidement paresseuses, prennent du poids, deviennent très bavardes et pour les contenter, il suffit de les sortir deux à trois fois par semaine. Histoire qu'elles fassent leurs besoins. À quoi servent-elles, alors, me demanderez-vous, si elles passent leur temps à bâfrer et à papoter dans le fond d'un tiroir ? La vérité est que les fées sont plutôt inutiles. Il paraîtrait toutefois que ceux qui en possèdent voient leur quotient de bonne fortune augmenter de façon considérable, comme si les ondes des fées influaient positivement sur le sort de ceux qui les prennent en charge. Mais les études scientifiques à ce sujet sont extrêmement rares et prodigieusement incomplètes.

« Demain, je vous ramènerai du miel andalou.

- Merci Sybelle ! » couinèrent en chœur les cinq commères.

Dans le fond, il semble que les fées ont, à peu de chose près, la même utilité que les animaux de compagnie. Peut-être sont-elles simplement moins encombrantes qu'un âne ou un poney. Mais en tout état de cause, elles sont aussi beaucoup plus fragiles car très sensibles à la détérioration de leur environnement et il est certain que les désherbants, les fongicides, les pollutions tant sonores que visuelles, les pesticides et les radiations excessives en ont décimé une grande majorité. À force de faire place nette, le territoire des fées s'est réduit à la vitesse d'une feuille de papier d'Arménie qui brûle. Il est loin, très loin, le temps où plus nom-

breuses que des fourmis, les fées organisaient des bacchanales réunissant plusieurs dizaines de millions d'individus. Six à sept fois chaque année. Dans le but de papoter, d'absorber moult nectars et de former des couples aptes à se reproduire.

* * *

Qu'est-ce que la vie ? Une succession d'instant plus ou moins insipides et ennuyeux, un brouet fade un peu écœurant dans lequel surnagent à l'improviste quelques bouts de bidoche au goût étonnant. Morne attitude. Jean-Alf laissa ses clés sur la porte et posa son bippeur sur le buffet en merisier. Il avait une sainte horreur des complications. « Vérole de vérole, c'est toujours sur moi que tombe ce genre de conneries. » Pourtant, il avait passé une excellente soirée. Il s'était notamment très correctement positionné auprès de Margaret, la jeune Asiatique à tout faire du *Mélomane Goulu*, et rien que pour cela, il ne regrettait pas d'être sorti. Il se donnait quelques semaines avant de lancer une offensive décisive contre cette soubrette — un peu bancale, certes, mais ses fessiers semblaient fermes et ses seins menus ne manquaient pas de charme. Il était curieux de voir quelles étaient la forme, la couleur et la texture des mamelons d'une Asiatique. Et sa peau ? Serait-elle douce au toucher ou légèrement granuleuse ? « Vous savez que c'est délicieux et qu'être servi par une jeune femme comme vous ne fait qu'accroître mes plaisirs de gourmet.

- Merci.

- Mais si Margaret, blague à part, je vous assure : vous seriez capable de redonner l'appétit à un troupeau d'anorexiques.

- Votre affabilité vous honore, monsieur. Je suis une simple serveuse.

- Il en faudrait beaucoup des comme vous. »

Avec un bon travail d'approche préalable, Margaret serait prête à gauler avant la fin de l'été. Jean-Alfredo aimait bien avoir des petites cibles en ligne de mire. Sans doute était-ce de son père qu'il avait hérité cette prévoyance carnassière — le père de Jean-Alf était chasseur. Il avait transmis à son fils ce rude instinct de prédateur. Bernigold père élevait des poules faisanes et des perdrix grises dans ses volières afin d'avoir, quelle que soit la saison, du gibier à canarder. C'est important quand on veut vivre sereinement d'avoir toujours sous le coude de quoi satisfaire ses pulsions de mort.

Ensuite, Iris Irmi lui était stricto sensu tombée dans les bras et maintenant, il se retrouvait avec deux problèmes à gérer : Geneviève était à moitié en pleurs, voire aux trois-quarts — ce qui faisait tout de même beaucoup de larmes et de sanglots pour une seule et même journée — et son regard d'airain lançait des flèches brillantes en direction d'Iris. *Toi ma cocotte, je ne sais pas qui tu es ni de quelle fange tu sors mais le seul fait que tu sois au bras de mon boyfriend au beau milieu de la nuit me donne furieusement envie de t'arracher les yeux, le gauche, le droit, puis de remplir les orbites évidés avec du gros sel d'Oléron... Si je ne m'étais pas trouvée sur ce palier, vous seriez rentrés chez Jean-Alf et ce salaud — qui pue l'alcool à dix mètres — t'aurait sorti son petit numéro et t'y aurais succombé. Je ne peux pas supporter l'idée que vous m'auriez fait cocue dans le lit même où, pas plus tard que ce midi, Jean-Alf et moi faisons des choses...* Iris ne savait plus trop sur quel pied danser. *Qu'est-ce je fous là ? Et qui est cette petite dinde qui poireaute sur le palier ?* Le regard des deux femmes se croisèrent et comme elles ne pensaient pas à la même chose, il y eut une collision d'idées contradictoires, ce qui, à cinq kilomètres de là, provoqua une rencontre fortuite entre un ecclésiastique qui revenait d'un périple à Bangalore et une vendeuse de marrons qui venait de finir sa journée. Les deux femmes n'étaient décidément pas sur la même fréquence et les atomes qui partaient de l'une vers l'autre s'entrechoquaient avec des petits bruits d'arc électrique.

Iris se rendait compte qu'un problème lui échappait qui risquait de lui compliquer sévèrement la tâche. Elle voulait trouver un arrangement à l'amiable avec Jean-Alfredo pour ne pas se faire catapulter hors de l'Agromex comme une malpropre, et voilà qu'elle allait être témoin d'une scène de ménage. Position pour le moins stressante. Comme il faisait chaud, elle sortit de son sac à main un éventail en soie de Parme. Cet instrument, qui lui donnait des faux airs de courtisane, avait de surcroît les mérites combinés de lui fournir une contenance et de la rafraîchir. Ces artifices au vu de la situation étaient néanmoins complètement insuffisants. Tenir la chandelle vacillante d'un couple en pleine crise, ce n'était pas son fort. Alors si cela avait été autorisé par les lois sanitaires sur l'hygiène individuelle, elle aurait volontiers grillé un petit cigarillo. Mais elle avait pour ce soir déjà commis suffisamment d'infractions.

Jean-Alf n'avait pas envie de s'épuiser dans des explications. Ouvrit le frigo. S'empara d'un yaourt au citron vert. Les deux femmes

étaient plantées dans le salon. Un caisson de dynamite posé près d'une source calorifère n'aurait pas été plus inquiétant. Tout en dégustant son yaourt étonnamment frais, Jean-Alf se sentait le cul entre deux chaises et la tête entre l'enclume et le marteau. L'absinthe n'est pas une boisson qui donne envie de se surpasser, intellectuellement s'entend. En clair, il ne saisissait pas ce qu'on pouvait lui reprocher et ne saisissait pas les raisons qui poussaient Geneviève à répandre des ondes si vilaines. En même temps, une part de lui-même se considérait fautive — quant à localiser avec précision ladite partie fautive, c'était une tout autre paire de manches et il aurait fallu être drôlement doué en vivisection pour mettre la main dessus.

Par acquit de conscience, il leur proposa de s'asseoir et déposa sa petite cuillère dans l'évier. La situation était grotesque. Geneviève s'écroula dans un coin du canapé rouge. Après avoir pris soin de ne pas faire de faux-pli sur sa robe, Iris se posa sur l'accoudoir d'un fauteuil crapaud en cuir élimé qui datait du siècle dernier. Ce bon vieux fauteuil avait été le théâtre de bien des parties de jambes en l'air et chaque fois qu'il passait près de lui, Jean-Alf en caressait le dossier comme s'il s'agissait de l'échine servile d'un chien pelé.

Ce silence était ridicule. Jean-Alf rêvait que les deux jeunes femmes se missent à rire ou à discuter, voire à se déshabiller, puisque si elles avaient été seules avec lui, c'est ce qu'elles se seraient empressées de faire en minaudant tout en se regardant dans le miroir de la penderie. Jean-Alfredo commençait à bien connaître les femmes et ne doutait pas qu'elles fussent toutes les mêmes. Toutes attirées par les bons partis — c'était devenu une denrée si rare — et toutes prêtes à s'offrir lorsqu'elles en croisaient un sur leur route. Pouvait-on être autrement qu'admiratif devant leur intelligence et leur présence d'esprit ? Qualités qui étaient à l'origine de la pérennité de l'espèce humaine. Qualités sur lesquelles on ne pouvait gloser qu'avec le plus profond des respects. Mais manifestement, il y avait une personne *en trop* dans l'appartement, ce qui empêchait les choses de suivre un cours normal. Jean-Alfredo n'aimait pas que le cours naturel des choses dévie, surtout lorsque lui-même se sentait obscurément libre et sans tabou. Les sources de la jouvence sont faites pour gicler et les petites comiques qui s'amuse à mettre le pied dessus pour les empêcher de jaillir ne sont rien d'autre que des putains d'emmerdeuses !

Était-ce l'un des effets magiques et méconnus de l'absinthe ?

Après une promenade digestive et un repas copieux, Jean-Alf se révélait puissant et capable d'assouvir les citoyennes nubiles d'une ville entière, ouvrières des faubourgs et ménagères des cités périphériques y comprises. Il ne tenait pas à gaspiller toute cette bonne énergie qu'il sentait poindre en lui. N'était-il pas un homme ? Un vrai ? Il avait envie de palper du nichon, d'empoigner un gros cul à pleines mains, de frotter son ventre contre celui d'une bonne femme, quelle qu'elle fût. Or, il en avait deux sous la main. Il avait déjà pratiqué l'une d'elles et l'autre ne demandait sans doute pas mieux. Il était à domicile, parmi ses coupes et ses bibelots. Un homme à domicile n'est-il pas un homme invincible — surtout lorsqu'il vient de s'enfiler une demi-douzaine d'absinthes et une bouteille de vin de Meursault par-dessus ?

Gene était sous le choc. Une tristesse un peu folle dramatiquement irrépressible crispait ses mâchoires. Mille idées s'affrontaient dans sa tête, mais nul son ne sortait de sa bouche. Seuls ses cheveux défaits, son menton tremblotant, sa truffe humide, son souffle coupé et ses yeux violacés témoignaient de la violence de ses émotions. Il lui aurait volontiers proposé un kleenex mais il n'avait plus que son gros mouchoir en tissu à offrir — Jean-Alfredo aimait avoir un mouchoir dans chaque poche et une femme dans chaque port. Or, ces vieux mouchoirs sont des objets personnels qui ne se prêtent pas plus qu'une brosse à dents ou qu'un stylo-plume.

Iris inspectait le salon. Que pouvait-elle faire d'autre ? Elle n'avait pas le courage de parler de la pluie, de la grêle et du beau temps comme si de rien n'était. Son bras ne saignait plus. Son regard s'arrêta sur les trophées rutilants et elle essaya de deviner quel genre de concours Bernigold avait pu remporter, quand l'orage éclata. Au propre comme au figuré. Du ciel en escadrilles serrées tombèrent de grosses gouttes rondes. Toute la journée, il avait fait si chaud qu'une telle sanction météorologique n'avait rien de surprenant. Les rares piétons qui traînaient dehors se réfugièrent sous des porches en rigolant ou en fulminant. Selon leur humeur. Les chats de gouttières qui n'avaient pas senti venir la terrible averse se léchaient le poil et s'ébrouaient frileusement après avoir rampé jusqu'aux abris. Les chevaux fumaient sous l'orage. Les roues des calèches éclaboussaient les trottoirs. Avec des esquives de toréadors, les passants s'écartaient en montrant le poing puis regardaient le bas de leurs braies pour constater les dégâts. Les petites ordures étaient emportées par les petits ruisseaux qui, comme pour atténuer les effets de la grève des

éboueurs, s'étaient soudainement formés. Les nuages se déversaient sur la terre. Les égouts gargouillaient. Chez Jean-Alf, Geneviève qui n'avait pas digéré les horreurs proférées par la vieille chouette du troisième s'était levée et crachait des obscénités à la figure de son boyfriend. Il fallait que ça sorte.

Jean-Alf restait stoïque. *Parle, pleure, chante ma jolie. Quand t'auras fini, on pourra peut-être s'expliquer.* Il n'était pas d'humeur à entrer dans des débats laborieux et préférait encore se faire insulter. Au moins, cela ne lui demandait pas le moindre effort de concentration. C'est bon parfois de subir. De laisser passer l'averse en regardant ses ongles pousser. Comme une enfant sage qui regarde ses parents se chamailler, Iris se faisait plus discrète qu'un caméléon. Ce Bernigold semblait avoir une vie trépidante et les soucis du pilote volage lui faisaient presque oublier les siens, car elle ne perdait pas de vue ce pourquoi elle était venue. *J'ai un boulot, ce n'est pas grand-chose je sais, mais je ne tiens pas à le paumer parce que ce grand con de Bernigold m'aura entendue jouer trois accords au Mélomane Goulu.*

Geneviève voyait son avenir et ses illusions disparaître en fumée. Comment avait-elle pu miser un seul jeton sur ce Zorro de pacotille, ce paon, ce jobard ? *Comment ai-je pu être aussi gourde ?* Le sort destiné aux rêves des adolescentes est souvent cruel et sans appel. Après tout, son boyfriend n'était peut-être pas le gendre idéal que les Da Rouxel ambitionnaient pour leur fille. Combien de fois pourtant Geneviève avait imaginé ses parents poser sur le rebord de la cheminée la photo du beau Jean-Alfredo ! Au lieu de cela, misère ! Elle allait se retrouver célibataire, sans être enceinte, et devrait retourner comme une minable sur les bancs de l'école Salvador Frankus. Quel horizon terne, sans ores ni coït ni panache ! Sa rage était telle qu'elle s'empara d'un saladier en cristal posé sur une étagère de la bibliothèque.

« Pas le vase ! cria le bel Alfredo. Fais pas l'andouille ! Tout ce que tu me reproches, c'est pipeau et compagnie. Mademoiselle Youry est à moitié folle. À force de vivre entourée d'animaux, elle ne sait plus faire la différence entre un honnête homme et un taureau. Pose-le, Geneviève, je t'en prie, ce vase, j'y tiens. Elle débloque complètement la vieille. T'as bien vu, à cause de sa ménagerie, ça pue la pisse de chat dans tout l'immeuble. Pose-le Gene, s'il te plaît. Un de ces jours, je vais l'avertir, le syndic de la copropriété et la Youry, elle va pas faire de vieux os, c'est moi qui te le dis et...

- T'approche pas Jean-Alfredo ! Je ne crois plus un mot de ce que tu racontes. T'es qu'un porc et si tu fais un pas de plus, un seul ! ton vase : je le lâche !

- Arrête ton char tout de suite ou tu le regretteras pendant longtemps, répondit l'incriminé d'une voix censée intimider d'une part, et ramener à la raison d'autre part les réfractaires à la réconciliation. Tes accusations sont ridicules, *tu es* ridicule, *je suis* fatigué et je n'ai pas du tout envie de délibérer pendant des heures. Alors maintenant, ce putain de vase, tu vas me le rendre ou ça va mal finir. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Il s'avança pour le lui prendre des mains. Comme promis, Geneviève les ouvrit. Un ange passa. Et le malheureux saladier tomba comme une pierre. Dans le dixième de seconde qui suivit — c'est-à-dire à peu près au moment où il toucha le sol —, il explosa en mille morceaux. Jean-Alf marqua un temps d'arrêt. Des éclairs déchiraient les ténèbres et faisaient clignoter le filament des ampoules. Il regarda Geneviève, droit dans les yeux. Comme s'il allait la dévorer. Ou lui coller une beigne. Ou lui infliger un quelconque autre préjudice aussi irréparable que réprouvé par les lois modernes. Elle soutint ce regard assassin, un peu penaude tout de même mais contente dans le fond de ne pas s'être laissé marcher sur les pieds. Froidement, Jean-Alf arma son bras et la gifla sans retenue. Elle encaissa le coup comme si elle l'avait attendu, voulu.

« Je t'avais prévenu, eut-elle le cran d'expliquer, les bras le long du corps.

- Moi aussi, répondit-il. C'est un vase que j'avais gagné à Southampton. Tu aurais pu faire attention.

- C'est toi qui aurais dû faire attention.

- Pauvre conne.

- C'est de ta faute, continua Geneviève qui se tenait la joue en feignant de ne pas croire que Jean-Alf avait pu lever la main sur elle autrement que pour lui venir en aide ou pour l'enlacer. T'es qu'un traître ! Une poule mouillée, un immondice, une brute épaisse...

- Peut-être. En tout cas maintenant tu dégages ! T'as fait assez de cinéma pour aujourd'hui. Compris ? Je veux plus te voir ici. Tu dégages, tu rentres chez ta mère et tu peux faire trois fois le tour de la ville à genou avant de remettre les pieds ici ! »

Jean-Alf lui indiqua la sortie. Geneviève faisait mine de rester et il dut la pousser légèrement pour lui monter qu'il ne plaisantait pas. « Ne

me touche pas ! » Elle freinait des quatre fers. « Tu le regretteras si tu me laisses tomber.

- C'est ça. Casse-toi. »

Ses mains essayaient d'agripper les meubles.

« T'as pas le droit de me virer comme ça ! Tu peux pas me faire ça.

- Si. »

Elle était héroïque mais Jean-Alf en avait plus qu'assez. L'absinthe et le meursault lui faisaient oublier les bonnes manières. Elle eut beau encore pousser quelques cris, glapir, souffler, jouer les estomacées, Jean-Alf était beaucoup plus fort et n'eut pas trop de mal à lui faire quitter la pièce. Avec la hargne de quelqu'un qui referme un mauvais livre et qui en a bavé pour arriver au dernier chapitre, il claqua la porte derrière elle. Un coup de tonnerre à faire trembler les étoiles couvrit simultanément le bruit de ladite porte. Une panne de courant s'ensuivit.

Défaite, ruinée, Geneviève se retrouva sur le palier. Dans le noir. Plantée près du paillason comme un phare éteint qui se moque de ne plus signaler les hauts-fonds. Des larmes idiotes mouillaient ses joues roses. La pluie dehors redoublait et les éclairs en goguette reprirent leur ballet céleste. Calfeutrés dans les troncs et les greniers, les hiboux et les papillons de nuit attendaient l'accalmie pour aller planer au-dessus des maisons. Elle sortit sous l'averse. Les gouttes d'eau douce lavèrent les larmes salées à la vitesse d'un croupier qui ramasse les mises. Le quartier entier était privé de lumière. Tapie derrière sa fenêtre, Mlle Youry, un chat sur chaque épaule et un chiot dans les bras, scrutait les mouvements de la nuit. L'orage l'empêchait de dormir. Ses animaux de compagnie étaient nerveux. Elle les caressait et leur promettait que, dès que la pluie cesserait, elle les laisserait sortir pour pisser.

Les rues sombres étaient désertes. Les cheveux désinvoltes de la jeune fille ruisselaient. Jamais quiconque n'avait osé l'éconduire avec autant de méchanceté. C'était la première fois qu'elle avait à subir pareil camouflet. Une pacifique peuplade inuit attaquée par une robuste puissance coloniale n'aurait pas été plus traumatisée. Elle passa près de la gare. Immobiles sous leur carapaçons luisants, des cochers rongeaient leur frein. Ils suivirent la silhouette de Geneviève en se demandant où la gamine allait et en rouspétant contre la prolifération de ces saletés de pauvres qui préféraient marcher sous la pluie, ces cons, plutôt que de monter dans une calèche pour faire marcher le commerce. Au loin, l'ombre des gendarmes empaillés mettait en garde passants distraits et

pilotes de carrioles : depuis que les fonctionnaires méritants étaient chargés, à titre posthume, de la sécurité des carrefours, le nombre d'accidents de la route avait joliment baissé. Après mille ans de massacres sur les routes, notamment près des embranchements, des chicanes et des virages serrés, des solutions efficaces avaient été enfin trouvées. Les embaumeurs avaient repris du service et les familles des agents de la circulation étaient fières et très honorées de voir leurs pères ou époux défunts, par-delà la mort, continuer à protéger les citoyens imprudents. Devenus immortels, les gendarmes empaillés servaient de garde-fou, de leurre ou de dos d'âne. À leur vue qui inspirait le plus profond des respects, même le plus incivique des cochers ralentit. À chaque éclair, les médailles brillaient sur leur paletot et malgré les trombes d'eau, ils restaient à leur poste, défiant les éléments tout en faisant respecter les codes de la route. Habituellement, Geneviève aimait regarder ces symboles de la respectabilité mais cette nuit-là, son moral était si bas qu'elle ne leur décocha pas même un regard.

* * *

Tombé en catalepsie comme un lézard maître ès subterfuges, le gosse restait allongé, respirant à peine, bougeant encore moins, les fesses serrées, les yeux fermés. Sur son visage d'ange la honte avait imprimé un masque livide. Il s'était fait attraper comme un bleu. S'il en réchappait, son chef et ses camarades risquaient de le bannir de la bande à tout jamais. Déjà qu'il était le plus petit d'entre eux et que ses copains le traitaient de vermisseau, de morpion et de tous les noms d'animaux maudits par la chrétienté, il risquait maintenant d'en prendre à nouveau pour son grade. Était-ce de sa faute pourtant si cette furie avait déboulé en vociférant comme un verrat ? À cause d'elle, les choses pourraient ne pas aller en s'améliorant. Lui qui rêverait de détenir le leadership d'une mafia complexe et tentaculaire a encore de la route à parcourir. En premier lieu, il lui faudra justifier de sa capture auprès de cette petite enflure de Pedro Lechieux, lequel est jusqu'à preuve du contraire le chef du moment. Et encore, avant d'en arriver là, faudra-t-il liberté recouvrer. Ô destinée, pourquoi es-tu si tordue ?

Cela dit, les eldorados les plus merveilleux sont-ils souvent sur le trottoir d'à côté ?

Dans ces pensées, sur le canapé, Globill se consumait de honte.

Lili Booster était assise près de lui. Elle l'avait recouvert d'un drap blanc avec des petites fleurs couleur myosotis. Globill aurait voulu que ce fût un suaire. Pour qu'il fût plus à l'aise, elle lui avait enlevé sa cape noire et il se sentait dépossédé. Sans masque ni armure. L'odeur du lait sucré que la dame avait fait chauffer venait lui chatouiller les narines. Pourtant, même si ses papilles le faisaient saliver, le gosse n'osait pas ouvrir les yeux. À la peur de devoir affronter la réalité, il préférerait encore mourir de faim.

Lili lui passa la main sur le front pour voir sa température.

La main était douce et tiède.

Quand la main s'enleva, Globill faillit soulever ses paupières mais se retint, à la dernière seconde. Ce n'était pas le moment de flancher. Il était dans la mouise et ses frères d'armes comptaient sur lui pour ne pas moufter. Globill devait être digne de leur confiance et garder coûte que coûte le silence. Les consignes étaient claires :

1° en cas de blessure, pas un pleur, pas un cri

2° en cas de capture, motus et bouche cousue

3° en cas de coup dur, chacun pour soi.

« Si tu n'en veux pas, je le bois, prévint Lili. Du bon lait frais acheté à la ferme pas plus tard qu'hier soir avec du bon miel des montagnes soigneusement préparé par nos amies les abeilles, ce serait dommage de le laisser perdre. »

C'était un coup dur. Globill entendit Lili porter la tasse à ses lèvres. Cette salope allait s'enfiler tout son lait ! Il serra les poings, les mâchoires et tout le reste. Ses boyaux emplis d'air vicié se mirent à chanter. Son jeune estomac gargouilla, faisant d'horribles bruits de pipettes de laboratoire. Ce formidable alambic, capable des prouesses biochimiques les plus abouties, était impatient de se mettre quelque chose de consistant dans les conduits. Il crut qu'il allait craquer mais, une fois encore, sa vaillance l'emporta. Il resta plus muet qu'une carpe et plus raide qu'une vieille jambe de bois.

« Oh ! Gamin ! Quel est ton nom ? Combien de temps vas-tu encore faire mine de dormir ? Tu veux peut-être que j'aille chercher un Père Jésuite de l'Ancien Temple pour qu'il vienne te tirer les oreilles ? Hein ? Oh ! Gamin ! Qu'est-ce que tu faisais avec tes petits copains devant ma maison, hein ? Vous n'aviez rien de mieux à faire ? Oh ! Tu

m'entends p'tit poux ? Les carreaux ne se sont pas cassés tout seuls ! »

Globill aurait payé cher pour être ailleurs. Il était à la merci de Lili et celle-ci n'avait pas l'air commode. En plus, à moins d'être complètement idiot, ce n'était pas non plus la peine de compter sur ses amis pour qu'ils viennent le libérer. Les consignes étaient on ne peut plus claires et ils n'allaient certainement pas les amender parce que Globill s'était fait avoir. Il en frissonna.

La main de la dame lui tapota la joue avec une certaine gentillesse. Qu'allait-il se passer s'il ouvrait les yeux ? Allait-elle lui coller une raclée ou bien juste le sermonner ? Le petit Globill regretta de n'être pas plus fort ni plus grand. Ce serait si facile alors d'empoigner sa geôlière par le col, de lui montrer qui commande et de s'échapper ensuite en toute impunité pour rejoindre le lieu habituel. Mais manque de pot, avec son un 1,20 mètre et ses 32 kilos tout mouillé, Globill avait l'impression d'être une taupe dans la gueule d'un chat. Il sentit le drap se soulever. Des mains couraient sur son corps. À la recherche d'indices, des équipes de doigts visitaient ses poches et les replis de ses vêtements ! Ses muscles se contractèrent : cette fouille était humiliante. Comment quelqu'un pouvait avoir l'indécence de lui vider les poches ? Il comprit que feindre le sommeil l'empêcherait de se défendre et l'exposerait de surcroît à ce type d'abus de pouvoir. Il y a des circonstances où il faut avoir suffisamment d'estomac pour cesser de faire l'autruche. Le moment était-il venu de relever la tête ? Poussant plus loin leurs investigations, les mains commencèrent à le déboutonner. Le front de Globill s'empourpra. S'il avait manqué de vivacité dans la fuite, ce n'était pas une raison pour que cette bonne femme se permît de le déshabiller. Des lois sont censées protéger les prisonniers de guerre ! Globill aurait tant voulu sortir ses griffes, une mitraillette ou brandir le poing !

Mais les mains de la dame le dévêtirent sans qu'il ne fasse le moindre geste. Lili en profita pour examiner succinctement le petit corps, à la recherche d'éventuelles traces de coups. Non, cet enfant n'avait pas l'air d'être la victime de violences particulières. Ses seules égratignures étaient celles que l'on pouvait retrouver sur les genoux et les mollets de tous les petits enfants du monde qui jouent dehors en culottes courtes.

Elle étala les fringues sur le sol et le contenu des poches sur la table. Des pierres, une fronde, des élastiques de rechange, une plume de colvert, des petits objets difficilement identifiables, des vieux chewing-gums, des allumettes, des pièces de monnaie, des capsules de

bières et de sprite, c'est fou le fouillis qu'on peut trouver dans les poches d'un gosse ! « Oh gamin ? Tu crois que tu vas pouvoir passer ta vie à dormir sur mon canapé ? Je commence à avoir sommeil et j'aimerais bien que tu répondes à mes questions avant que je ne me fâche et si je me fâche, il vaudrait mieux pour toi que je ne sois pas trop en colère. »

Globill restait muet. Avec Mango, elle n'avait jamais eu besoin d'employer la manière forte, mais avec ce vaurien-ci, les prémisses du problème n'étaient plus les mêmes. Lili se rappela la sévérité de sa mère lorsque cette dernière était excédée. Elle décida d'user des mêmes méthodes — elles avaient fait leurs preuves. Rien que d'y penser, Lili en était tout émue. Cela faisait des années qu'elle n'y avait plus pensé.

« Si c'est comme ça... » Elle s'empara du petit corps nu, l'enroula dans sa cape et le souleva comme on soulève un chevreuil écrasé sur la route. Elle marcha jusqu'à la porte de la cave, abaissa la poignée avec son coude, descendit les marches et déposa délicatement le sale mioche sur la dalle en béton. Puis elle remonta les marches, ferma la porte à clé et coupa la lumière du sous-sol.

« Je viendrai peut-être t'ouvrir lorsque tu m'auras dit pourquoi vous lanciez des pierres sur la maison ! Bonne nuit gamin. Un petit séjour à la cave devrait t'aider à recouvrer la mémoire. »

Globill comprit qu'il allait devoir jouer serré. Très serré.

* * *

Phylus se pavanait. Debout sur le piano. Il se caressait les pectoraux et faisait glisser ses mains sur ses hanches pour émoustiller le public de femmes plus ou moins mûres qui se repaissaient de ce spectacle graveleux qu'elles n'auraient pu voir nulle part ailleurs. Chez elles, elles n'avaient jamais droit à de telles distractions. Il n'y avait véritablement que chez Cendrillon qu'elles pouvaient espérer pareille aubaine, car nul tabou n'avait droit de cité dans ce clandé.

Marcâl était aux premières loges. Le hasard qui, pour l'occasion, avait pris la forme d'un crottin de cheval, l'y avait poussé. Un trouble inconnu le saisissait. Voir un homme nu se trémousser l'excitait ! Marcâl jugea plus sage de ne pas y songer. De ne pas tout mélanger. D'accepter la chose. Il n'était pas là pour se morfondre comme un pleutre. Encore moins pour réfléchir sur le sens des vibrations qui lui parcouraient le corps et l'esprit. Son bas-ventre dégageait une chaleur très plaisante. Les

corps caverneux de ses organes génitaux se remplissaient de sang frémissant. Marcâl était si saoul, si énervé qu'il en avait oublié les fondements socioculturels de son hétérosexualité. Au-dessus de lui, Phylus gigotait de plus belle. Son sexe se balançait entre ses cuisses et Marcâl s'imaginait sur le piano, dansant corps contre corps avec son nouvel ami.

D'autres preuves sont-elles nécessaires pour démontrer que les alcools locaux ne sont pas à mettre entre toutes les mains ni à faire glisser sur toutes les langues ? À leur décharge, Marcâl en avait peut-être fait une consommation excessive, au moins vis-à-vis de la loi et par rapport à ce que lui-même, qui n'était guère habitué à ces fantaisies, pouvait sans dommage supporter. Mais le résultat était là : il n'avait plus les yeux en face des trous. La foule, la musique, les couleurs, les rires l'étourdisaient. Le diable en personne s'était emparé de son âme. Pour endiguer son émoi, Marcâl cessa de fixer le corps nu de Phylus. Il tourna la tête. Pas de bol, son regard tomba sur l'épaule veloutée d'une demoiselle qu'un extravagant chignon surplombait. Ronde et onctueuse, cette épaule était ornée d'un grain de beauté sublime qui faisait ressortir la blancheur de sa carnation. Était-ce un leurre ? Ce grain de beauté lubrique aurait-il été posé là pour aiguïser l'appétence des conseillers civiques ? Marcâl aurait aimé passer sa langue sur les courbes douces de cette épaule pour en goûter la saveur épicée mais la demoiselle était un peu loin pour être aisément approchée. De plus elle tenait le bras d'un bel homme cravaté et semblait très amoureuse. Marcâl jugea inutile de s'attarder plus longtemps sur les attraits d'une biche asservie. S'aventurer sur les terres d'une chasse gardée est toujours une entreprise à haut risque et Marcâl ne se sentait pas l'âme d'un braconnier.

Il vit ensuite des bouts de bras, des cous graciles, des chairs dodues, des hanches larges et des lobes appétissants. Où que son regard allât, des chairs affolantes lui gravaient dans l'esprit des horreurs obscènes plus ou moins orgiaques. Toutes ces tentations lui faisaient perdre la boule.

Il se massa la nuque et ses yeux s'arrêtèrent sur le corsage transparent d'une mammifère élégante qui buvait une bière irlandaise. L'indécemment dévoilait des formes généreuses d'un rose palpitant. Cela faisait si longtemps qu'il n'avait pas admiré la forme sucrée d'une paire de seins en forme de poires ! Cette femme devait avoir dans les quarante piges. Peut-être était-ce la mère d'une étudiante de l'institut Salvador Frankus ! À cette idée, Marcâl fut pris d'un violent soubresaut d'alcoolique. Il essaya de se cacher dans son verre et lampa les dernières gorgées. Cela le

requinqua. Il posa son godet sur un plateau ambulant promené par un jeune enfant. Marcâl lui offrit son plus tendre sourire. L'enfant fronça les sourcils et leva la tête. Des boucles brunes s'échappaient de derrière ses oreilles et retombaient en cascades charbonneuses jusqu'à ses omoplates. Il avait la peau pâle et les yeux clairs. Du sang aristocratique et métissé coulait probablement dans les veines et les artères des parents et aïeux qui le lui avaient transmis. Peut-être même ce bel enfant avait-il été conçu dans un lit à baldaquins.

« Vous êtes malade, monsieur ? demanda l'enfant. Vous avez l'air bizarre.

- Moi ? Non, mon petit. Tout va très bien, t'inquiète pas pour moi. J'ai dû avaler de travers.

- Voulez-vous que je vous apporte un verre d'eau minérale ?

- Non merci, petit prince. Mais c'est ce monde et cette chaleur ! À croire qu'il y a de l'orage dans l'air.

- C'est vrai qu'il fait chaud. Mon père en regardant le baromètre ce matin a dit qu'on risquait d'avoir droit à une sacrée tempête.

- Une tempête ?

- En général, mon père ne se trompe pas. C'est quelqu'un de très expérimenté. Ma grand-mère, n'est-ce pas, disait de lui qu'il ne devait pas être né le jour où l'on faisait les imbéciles. Alors quand il prédit quelque chose, il vaut mieux s'y préparer vous savez.

- Hm ? Dans ce cas-là, je crois que je vais peut-être rentrer chez moi avant que tout soit inondé. J'ai laissé des fenêtres ouvertes.

- Ce serait plus prudent en effet. Voulez-vous que je vous accompagne ?

- Non, mon petit. Ça va aller. Je connais le chemin.

- C'est la première fois que vous venez ici, n'est-ce pas ?

- Oui. Et je ne suis pas prêt de revenir ! »

Le petit serveur parut surpris. Un bonhomme avec une montre à gousset sur le ventre et des chaussures en daim aux pieds posa un verre vide sur le plateau et glissa un billet de mille dans la poche du jeune groom.

« Merci monsieur, dit-il. Vous voyez, continua-t-il à l'intention de Marcâl, les gens s'amusez ici. Tous les soirs, il se passe des choses étonnantes ! Une fois, il y a même quelqu'un qui a tiré des coups de feu avec un Smith & Wesson. Derrière les tentures là-bas, il y a encore les impacts.

- Bonsoir mon petit.

- Bonsoir monsieur. »

Le gosse s'éloigna. Le conseiller civique avait de plus en plus de mal à respirer. De la sueur perlait sur ses tempes. Il était obligé de faire des efforts surhumains pour comprendre ce que les gens lui racontaient. Les coquetelles Cendrillon n'étaient pas conçus pour les foies fragiles. Il s'appuya contre un mur. Il était à deux doigts de tourner de l'œil. Il avait bu de l'alcool une seule fois, lors du mariage de son frère — à l'époque, à l'occasion des fêtes officielles ou religieuses, les autorités fermaient les yeux sur le débit de certains spiritueux — lors du mariage de son frère donc, Marcâl avait vu le père de la mariée saoul comme un cochon, trempant dans sa bile, le nœud papillon défait, en train de vomir vautré près d'un bidet maculé de boulettes de veau de lait mal digérées, à quatre pattes au milieu de la salle de bain, complètement débraillé, tandis qu'au rez-de-chaussée sa fille tout de blanc vêtue vivait le plus beau jour de sa vie. Dès lors, cette image l'avait tenu éloigné des excès et ce soir voilà qu'il se faisait rattraper par Mister Vice et que celui-ci le tenait en son pouvoir.

Il aurait volontiers hurlé — pour exprimer sa détresse et son mal de ventre — mais son éducation qui l'avait toujours poussé sur les rails de la droiture et de l'excellence le lui interdisait formellement. Le brouhaha des gens ivres lui parvenait encore.

Le nain hilare qui se servait du slip de Phylus comme d'une couronne était debout sur le bar. Il faisait des saltos au-dessus des verres. Les pimbêches en tenue de cirque qui l'accompagnaient avaient allumé des torches et cette odeur de résine brûlée emplissait les halls. Vladimir, vous l'aviez reconnu, n'était jamais le dernier lorsqu'il s'agissait de faire l'intéressant. Ses auxiliaires venaient de tendre un fil au milieu de la salle et, une torche dans chaque main, il se transforma en funambule. Les gens l'applaudissaient. Derrière le comptoir, le shaker en argent d'Ursylë s'agitait. Des verres s'emplissaient. Des cris fusaient. Des bouteilles passaient de main en main. Des femmes riaient. Certaines, en dépit de tous leurs bijoux ou de leur robe en cuir moulante, étaient très laides. Vladimir fit mine de tomber et les spectateurs qui retenaient leur souffle se mirent à rire de plus belle. Des espèces de courants électriques parcouraient l'assemblée. La nuit devenait éternité. Le déluge pouvait avoir lieu, le cosmos se disloquer. Sans grosse perte, l'humanité tout entière et toutes les autres espèces du règne de la vie pouvaient bien disparaître. Plus rien ne comptait hormis la joie, la débauche, l'insouciance et les glaçons ronds

dans les verres en cristal aux bords frangés de sucre coloré. La soirée avait du tonus. Les peaux brillaient. Les chemises s'ouvraient. Ça sentait l'amour, l'eau de javel, l'alcool, la transpiration, la fumée, la coriandre et le sperme froid. Marcâl avait de plus en plus envie de vomir. Des étoiles blanches dansaient devant ses yeux. Ses aisselles dégoulinèrent. Ses jambes avaient du mal à le maintenir debout. Il lança un dernier regard vers la foule avinée et s'écroula derrière un pot de fleurs en céramique à bord duquel un yucca gigantesque aux feuilles piquantes avait été embarqué.

* * *

« Hep ! Maman... Maman ! »

Lili Booster cherchait le sommeil. Les appels de son fils se mêlaient à ses premiers rêves. Dehors, des gouttelettes rondes commençaient à s'écraser sur les feuilles et les arbres du jardin, produisant des Flic et des Floc de plus en plus rapprochés. Le vent s'était levé comme un somnambule et s'engouffrait dans les carreaux cassés. La toiture elle aussi résonnait sous les gouttes qui tombaient du ciel comme autant de bombes larguées du ventre d'un B 52 un peu fou. Flic. Floc. Les premières rafales atteignaient leur objectif. Sur le rebord des fenêtres, les gouttes éclataient sans sommation laissant des marques humides qui s'évaporaient rapidement. Flic. Floc. Sans gêne, le vent prit la liberté de pousser quelques gouttes à l'intérieur de la maison. Elles explosèrent en mille perles sur le parquet, rejoignant les bris de verre que Lili n'avait pas eu le courage de ramasser.

« Maman ! Maman ! »

Elle se releva d'un bond. Son fils avait besoin d'elle. Les branches des arbres s'agitaient. Feuilles, pétales et fétus se faisaient embrigader par les bourrasques virevoltantes. L'atmosphère s'était rafraîchie, mais il faisait encore chaud. Lili qui, quelle que fût la saison, dormait nue comme Marilyn Monroe, enfila une nuisette et traversa le couloir. Un courant d'air fit claquer une porte et sursauter la jeune mère. Un orage puissant s'appêtait à faire des siennes. Il envoyait en reconnaissance quelques ondées et quelques risées pour tâter le terrain. Le gros de la troupe se préparait à l'assaut. Masqué par d'épais nuages de la taille d'une montagne, il attendait. Des bataillons d'éclairs, des averses mercenaires et des roulements de tonnerre patientaient également. En rangs serrés, dans les hauteurs de la stratosphère, prêts à déferler comme des hordes mongoles.

Les vrais orages sont peut-être monstrueux mais n'en sont pas moins de fins tacticiens. On ne compte plus les guerres qu'ils ont menées de main de maître ni le nombre de lauriers qu'ils ont glanés sur les cinq continents et les neuf mers. Ils arrivent par surprise, cernent l'adversaire, plantent quelques banderilles, repèrent les points faibles de l'ennemi, rampent, prennent de l'élan, soumettent les arbres et déracinent les rebelles. Ils sèment la panique, affolent les torrents. Ils aplatissent les cultures, hurlent dans les combes et les sous-bois, sifflent le long des falaises et s'embusquent à chaque carrefour. Ils balayent les roseaux et secouent les pruniers. Les orages ne font pas de quartier. Ces chevaliers du ciel aux rites si barbares ne cherchent pas à faire étalage de bons sentiments. Après que leurs éclaireurs ont annoncé que la voie était libre, ils débarquent massivement et déferlent, avançant en ordre de bataille sans s'encombrer d'embarrassants butins comme le feraient de vulgaires châteurs de bœufs. Ils ne sont pas là pour piller mais pour remettre les choses à leur place. Telle est, sous des abords chahuteurs et implacables, leur véritable nature.

Mais les préjugés des hommes sont tenaces et rares sont ceux qui admettent que derrière les colères des hordes orageuses se cache en fait une âme méticuleuse.

Avec une serpillière et un certain agacement, Lili épongeait la flaque sous la fenêtre de Mango après avoir enlevé précautionneusement les bouts de verre. Calé entre deux oreillers, le gros gosse était assis sur son lit, droit comme un sphinx.

« Maman, je peux jouer avec mes cubes ? J'arrive pas à dormir.

- Si tu veux chéri, mais regarde bien où tu poses les pieds, j'ai pu oublier des débris.

- D'accord maman, je ferai attention. »

Il descendit de son lit, tâtant prudemment le sol de ses doigts de pieds pour ne pas se couper avec un éventuel bris qui traînerait par-là. Pour remplacer la vitre cassée, sa mère cloutait un drap autour de la fenêtre. Le vent le faisait gonfler comme un spi nain et Lili avait toutes les difficultés du monde à mener à bien son entreprise anti-diluvienne.

Un éclair zébra le ciel.

Les lumières de la maison s'éteignirent. La foudre décapita la cime d'un clocheton et l'espace d'un quart de seconde, le drap devint quasi-fluorescent. Dans l'ombre profonde, Mango continuait d'empiler

ses briques en bois, bâtissant un mur de satisfactions éphémères. Lili avait allumé des bougies et passait de pièce en pièce marteau en main pour vérifier l'étanchéité des fenêtres, colmatant les brèches avec des installations de fortune. Le vent soufflait dans ses oreilles.

Il ne devait pas faire bon être en mer.

Dans quelques jours, il allait y avoir une course, une course qu'elle rêvait de remporter pour conclure sa carrière sur un alléluia, et elle s'en voulait de voir sa période de préparation si perturbée. Mais était-ce de son fait si tant d'éléments venaient contrecarrer ses projets, l'empêchant de se plonger dans un sommeil tranquille et réparateur ?

* * *

Des trombes d'eau se déversaient sur la ville. Ça lavait les pavés. Des ruisseaux s'étaient formés à droite et à gauche de la rue. Ils charriaient des petits bouts de bois, des papiers d'emballage déchirés et tout ce qui forme l'habituel limon urbain. Des volets mal accrochés claquaient contre les façades. La tranquillité avait déserté la ville. Le vent bastonnait et les gouttières percées répandaient leur trop-plein sur les trottoirs transformés en pédiluves fangeux.

Préférant dormir plutôt que surveiller les hurlements du vent, les honnêtes gens s'étaient assoupis après avoir fermé leur huis à clé.

Pourtant, les voleurs et les assassins eux-mêmes ne se risquaient pas sous l'orage.

Or, par ce temps à ne pas mettre un chien dehors, elle marchait dans la rue, insensible à la pluie glacée qui s'infiltrait sous sa chemise et dans ses bottes en nubuck achetées chez Rheinardt, le meilleur chausseur de la région. Elle avait faim. Ses muscles s'étaient durcis. Elle regrettait de ne pas s'être suffisamment étirée après son footing avec Lili. Aïe, demain, c'est sûr, des courbatures lui feront prendre conscience qu'elle a des jambes et des fesses — peut-être aura-t-elle même du mal à marcher.

Son soutien-gorge, son slip et ses chaussettes étaient également trempés. Ses cheveux plus collants que des spaghettis trop cuites dégoulinèrent lamentablement. À chacun de ses pas, elle avait l'impression d'avancer sur un lit de limaces. À plusieurs reprises, elle glissa, trébucha, se répandit en invectives et de tout son long sur les pavés boueux. De loin, on aurait pu croire qu'elle était ivre. Ou droguée. Les grilles des magasins

étaient baissées. Les enseignes étaient éteintes. Aux carrefours, les gendarmes empailés étaient fouettés par les rafales qui s'acharnaient sur ces épouvantails. Les éclairs se reflétaient dans les flaques. Les vitrines ruisselaient. Les sans-abri s'étaient repliés dans les cavernes, les caches et les entrepôts désaffectés qu'ils affectionnaient lorsque le ciel se déchaînait, ou lorsque sur ordre du préfet la maréchaussée organisait des rafles pour nettoyer la rue de tous les va-nu-pieds qui la défiguraient et qu'ils devaient alors se planquer pour échapper aux internements forcés dans les centres de réacclimatation d'État. La ville retrouvait alors pour un temps un visage politiquement correct... jusqu'à ce que ces pouilleux sortissent de leur trou ou fussent relâchés dans la nature et se remissent à bayer aux corneilles, hantant les quartiers bourgeois à la recherche d'un trésor dans une poubelle, ou d'un emploi de gardien, de laveur de vitres ou de jardinier chez un haut-fonctionnaire adepte du travail au noir, qui les paierait au lance-pierres et menacerait de les dénoncer s'ils se plaignaient de n'être pas assez payés.

Jean-Alfredo n'a aucune idée de ce que signifie le mot « s'engager ». Il ne connaît rien à l'amour, se disait-elle. Il ignore tout de ce qu'est la passion. Il n'a rien à donner. Il est incapable d'offrir ce que l'on est en droit d'attendre de lui. Il n'est bon qu'à abuser de la situation, qu'à jouir des moments qu'il vole à des cruches comme moi. Jean-Alf est une ordure détestable et je suis une andouille de vouloir m'accrocher à un ragondin de cette espèce. Il est en train de foutre en l'air mes rêves et mes projets ! Ce sagouin ne doit être bon qu'à pourrir la vie des idiots comme moi qui ne sont bonnes qu'à se faire jeter après s'être fait sauter.

Dans leur caserne, les pompiers se préparaient à bondir à la première alerte. À chaque orage, ça ne loupait jamais, des caves se retrouvaient inondées, des vieillards faisaient des crises cardiaques et des cheminées branlantes devaient être béquillées d'urgence pour ne pas s'écrouler sur les passants. En attendant les ordres, les pompiers jouaient au poker dans un coin du dortoir en buvant du rhum-Perrier®.

La tempête battait son plein. Geneviève s'en fichait. Le ciel aurait pu cracher des boulets rouges, cela ne l'aurait pas détournée de ses idées noires. Seule la foudre aurait pu abrégé ses souffrances. La déception la terrassait. Le chagrin la suffoquait. Sa colère contre Mademoiselle Youry et contre cette intrigante d'Iris Irmis et contre Alfredo et aussi et surtout contre elle-même n'avait plus de limite. Son moral n'avait jamais été

aussi bas. Comment aurait-il pu en être autrement ? Elle avait envie de se jeter à l'eau et de couler comme une pierre. En plus, elle avait oublié son classeur chez ce salaud de Jean-Alfredo ! Ce qui lui ferait un prétexte en or pour retourner chez son boyfriend et renouer avec lui. Et si cette mijaurée d'Iris était encore là, à tourner autour de Jean-Alf comme une chienne en chaleur, gare à elle ! Cela risquait d'être chaud pour cette petite garce ! Geneviève se sentait prête à lui ouvrir le ventre avec un sécateur et à lui déballer les tripes sur le trottoir pour nourrir les rats, les clodos et les chiens errants.

Qu'allait-elle devenir ? Comment Jean-Alf, qu'elle aimait tant, avait-il pu se montrer si cruel ? Pourquoi la vie était-elle si compliquée ? À quoi ça rimait toutes ces conneries ?

La fatigue ne l'aidait pas à réfléchir posément.

Quand elle arriva devant chez elle, elle grelottait. La rue était noire. Les peupliers malingres plantés là suite aux lois sur les espaces vert et marron frémissaient comme des vieilles femmes parkinsoniennes. Elle gravit les marches de son perron, s'ébroua sur le palier et poussa la porte de sa maison.

En dépit des règles élémentaires du savoir-vivre, le vent chercha à entrer chez les Da Rouxel sans y avoir été invité. Pour débouter l'intrus, Geneviève repoussa violemment la porte. Elle se regarda dans la glace de l'entrée : elle avait l'air d'un chaton oublié dans une lessiveuse. Elle s'extirpa de ses godasses. L'opération s'accompagna d'un horrible bruit de suction. Le nubuck suintait tant que si monsieur Rheinardt avait vu le traitement infligé à cette si belle paire de grolles, il en aurait fait une syncope.

Geneviève essaya d'allumer la lumière. En vain. Le courant ne passait plus. À tâtons, elle se dirigea vers la cuisine. Son ventre la guidait et comme elle avait appris à l'écouter — les femmes écoutent leur ventre, elles savent l'importance de ce lieu d'où naît la vie et d'où sort tout ce qui s'y rattache —, elle lui laissa les commandes pour qu'il la prît en main.

La pluie dehors battait si fort tout ce qui se trouvait sur son chemin, et le vent lui-même était si tapageur, que les bruits de Geneviève qui fouillait dans les placards, à dessein de se remplir la panse, étaient recouverts par ceux de ladite tempête. Elle n'eut pas besoin de se faire discrète. Elle put manger bruyamment. Reniflant, pleurant et mastiquant tout à la fois. Ces repas où l'on peut mâcher la bouche ouverte sans peur de montrer ses amygdales à son voisin sont les plus savoureux. Elle avala tout

d'abord une livre de rillettes étalée sur une demi-baguette. Puis se fit cuire des œufs à la coque après avoir versé dans la casserole, afin que les coquilles ne se fendent pas, une cuillère à café de vinaigre. Une astuce de vieille bonne femme qui ne ratait jamais. Trois minutes plus tard, sans attendre que durcissent les blancs, elle en goba une demi-douzaine. Puis, après avoir repéré quelques bananes et des tomates blettes dans une coupe à fruits, elle opéra une razzia d'ogresse en mal d'amour. Elle vida la coupelle et jeta les peaux de banane dans une machine à faire du compost qui coûtait les yeux de la tête mais que les gouvernements successifs avaient rendue obligatoire pour tous les foyers de deux âmes et plus. Elle rouvrit ensuite le frigo et son regard se porta sur une carcasse de poulet. Voilà qui devrait faire l'affaire. Elle arracha les deux cuisses. Les os craquèrent. Elle posa ses trophées sur une petite assiette à côté d'un bocal de cornichons et d'un pot de mayonnaise tout mignon qui essayait de se cacher dans l'ombre d'une bouteille de cidre éventée et d'une tête de veau vinaigrette. Son flair avait suffi pour le débusquer. Rien ne vaut un cornichon croquant, fruité, légèrement acidulé trempé dans une onctueuse mayo.

Elle recouvrit le tout d'une serviette, chopa dans la foulée des chipolatas loupées lors de son premier passage et monta dans sa chambre. Les grondements du tonnerre couvraient les grincements de l'escalier. Sitôt dans sa chambre, où personne ne l'attendait, hormis un crocodile et une girafe en peluche, Geneviève souffla. Récemment, elle avait songé se défaire de ces peluches mais après mûre réflexion s'y était refusée. Ces vestiges de son enfance encore fraîche l'avaient consolée de tant de misères qu'ils ne méritaient pas de finir parmi les détritiques que les éboueurs, lorsqu'ils n'étaient pas en grève, entassaient à la sortie de la ville pour les brûler.

Il lui était plaisant de se retrouver seule avec ses chipos et ses cornichons aux aromates. Elle allait pouvoir se goinfrer jusqu'à vomir s'il le fallait. Personne ne viendrait la déranger. Ses parents dormaient. Ils se couchaient tôt. Ils se bouchaient les oreilles avec des boulettes de cire et se levaient de bonne heure. Ils faisaient confiance à Geneviève pour respecter des horaires tout aussi bienséants.

Gus et Ernesto, ses deux frères, ne vivaient plus à la maison. À sa majorité, Ernesto Da Rouxel, l'aîné, s'était engagé dans l'armée. Escadrille 1027, cohorte 8B, 13^e régiment d'artilleurs voltigeurs. Ses missions l'avaient mené à voyager autour du monde au gré des conflits qui fleurissaient aux quatre coins de la planète comme des boutons d'acné sur une peau d'adolescent.

Gus, le cadet, s'était fait déshériter après avoir refusé de se marier avec une vieille amie de la famille qui avait dix-sept ans de plus que lui. Il avait quitté la maison pour entrer dans les ordres. Devenu ermite, il vivait dans une hutte comme ces bergers des Évangiles. Il avait fait vœux de silence, d'abstinence et de repentir pour les errements de ses concitoyens et de sa famille en particulier. Il fallait leur pardonner. Ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Et pendant qu'il priait pour eux, solitaire adossé à la montagne été comme hiver, son frère jouait avec des grenades sous les bougainvillées rougeoyantes, sa sœur Geneviève suivait les lois parentales et le reste du monde se gavait, forniquait, se lamentait, s'entretenait, se mettait des bâtons dans les roues aux moindres occasions et creusait des trous dans la terre pour trouver de l'or et du fer afin de construire des glaives et remplir les coffres des ploutocrates milliardaires.

Par la force des choses et des vocations de ses frères, Geneviève était donc seule et n'en était pas fâchée. La solitude était pour elle une amie, une amie qui avait toujours su lui ouvrir les portes de son château, une amie qui ne lui avait jamais posé de question indiscrète, qui ne lui demandait aucun compte et qui n'était pas jalouse pour un sou. Une amie rare en résumé.

Rien ne pouvait plus l'atteindre. Les forces maléfiques de l'extérieur ne connaissaient pas le chemin qui menait à ce sanctuaire et l'auraient-elles connu, elles auraient tout de suite compris qu'il était inutile de s'y hasarder. Geneviève y était en toute sécurité. Quelles peines et quelles douleurs sont en effet assez fortes pour résister dans l'atmosphère d'une pièce où en toute quiétude cohabitent un crocodile et une girafe ?

* * *

« Vous voyez que tout finit toujours par s'arranger !

- Si on veut, monsieur Bernigold. Tout dépend du point de vue qu'on adopte.

- Faites comme mes amis, mademoiselle Irmi, appelez-moi Jab. »

Depuis des années, depuis le service militaire à vrai dire où les matricules et les surnoms fleurissaient comme pour mieux modifier les identités profondes, personne ne l'avait plus appelé ainsi. Mais Jean-Alfredo avait bien envie qu'Iris l'appelât de la sorte.

« Ça vient d'où, Jab ? demanda Iris.

- Ce sont mes initiales, répondit Jean-Alf. JAB : Jean-Alfredo Bernigold. »

Il insista sur les syllabes incriminées et les yeux d'Iris s'ouvrirent aussi généreusement que ceux d'une gourmande à qui l'on présente une mousse au chocolat.

« Ah d'accord », fit-elle pour montrer qu'elle comprenait l'astuce.

Iris ne savait pas si elle avait affaire à un mufler ou à un charmeur hystérique. Il venait de mettre à la porte son amie pour un vase à deux sous. Et celle-ci était partie en pleurant comme une madeleine, sans être parvenue à retourner la situation en sa faveur. Elle avait choisi la fuite et la honte. Elle eût pu choisir de rester, tenir tête, mordre, griffer, cracher, hurler, mais elle avait préféré abandonner la place et ses illusions.

En plus elle avait oublié son cartable.

« Je le laisserai à la concierge, dit Jean-Alf lorsqu'il s'en aperçut. Il est hors de question que cette furie remette les pieds ici. Elle a fait suffisamment de dégâts, vous ne trouvez pas ? »

Iris ne voulait pas prendre parti, ni pour, ni contre sa consœur. Elle n'était pas venue pour ça. Toutefois, comme ce n'était pas non plus dans son intérêt de se fâcher avec Bernigold, elle opta pour un ton diplomate.

« Vous la connaissiez depuis longtemps ? Parce que, hormis ses pulsions jalouses, qui sont plutôt bons signes, cette fille avait l'air plutôt sympa, non ? »

Au vu de la tronche que tira Jab, elle se rendit compte qu'elle n'avait peut-être pas choisi les bons qualificatifs mais ne pouvait s'empêcher d'éprouver une certaine compassion pour la jeune fille qui allait bien au-delà d'une banale solidarité féminine. Qui était-il, ce Jab aux yeux lourds de sous-entendus, pour afficher tant de mépris pour une demoiselle amoureuse de lui au point de se compromettre en attendant sur le palier jusqu'à des heures si tardives ?

Lui n'avait pas disposé son esprit selon le même axe. « Briser sous mon nez un vase remporté à Southampton au prix d'un effort incroyable lors du fabuleux tournoi œcuménique de la Grande Eucharistie, vous appelez ça un bon signe ? Vous ne savez pas, mademoiselle, de quoi il retourne réellement. Si vous calculiez la somme des tourments qu'il m'a fallu endurer pour gagner ce tournoi, vous feriez montre de moins de culot et vous ne regarderiez plus ce vase, ou du moins ce qu'il en reste, du même œil, c'est moi qui vous le dis ! C'est moi qui *te* le dis d'ailleurs, car après ce que tu viens d'entendre, je crois qu'on ferait bien de se tutoyer.

- En ce qui me concerne, tous les vases se ressemblent et toujours en ce qui me concerne, j'ai du mal à passer du vous au tu.

- C'est comme vous voulez, Iris. Le vous me va. »

À moins de remonter jusqu'à la maternelle où elle jouait à la marelle, Iris n'avait jamais pratiqué le moindre sport. Elle n'était pas non plus très fétichiste et concevait difficilement qu'il fût possible de s'attacher aux objets de façon si triviale, si pitoyable. À part les instruments de musique, et notamment les harpes, il n'existait à sa connaissance aucun objet digne d'amour. Elle-même ne possédait quasiment rien. D'ailleurs, elle vivait dans un endroit si petit, à peine plus grand qu'une cage à lapin, qu'elle ne pouvait pas conserver grand-chose. Trois fois rien lui suffisait donc pour combler son espace vital.

« Et vous l'avez gagné comment ce vase, si ce n'est pas indiscret ?

- Comme je viens de vous le dire : lors d'un tournoi d'arts martiaux à Southampton. J'avais fini troisième. Derrière Polo Mont-Jarry et Kinji Kitano. Vous pouvez pas imaginer comment j'étais content ! Ça faisait plus d'un an que j'avais pas combattu — des problèmes ligamentaires au niveau de la malléole interne. Après une longue convalescence, réussir un come-back jusqu'à grimper sur le podium lors d'une compétition, croyez-moi, il faut en avoir dans le slip. »

Iris apprécia la métaphore. « Je croyais, continua-t-elle, du moins il me semblait que seuls les membres de la Grande Eucharistie avaient droit de participer à ces compétitions...

- C'est qu'avant d'être pilote pour l'Agromex, j'étais séminariste. Je voulais devenir archidiacre mais j'ai été recalé au concours d'admissibilité. J'appartenais donc à la Grande Eucharistie et c'est d'ailleurs ces antécédents qui m'ont permis d'être embauché si rapidement. Mon patron, monsieur De Brooms, est quelqu'un de très pieux lui aussi. »

Un coup de tonnerre tonitruant ébranla l'atmosphère. Cela étant, Jab n'avait pas peur du tonnerre et encore moins des imprévus. S'il était devenu pilote d'hélicoptère alors que son père était employé de mairie dans une bourgade où les événements les plus marquants étaient les mariages et les enterrements, n'était-ce pas parce qu'il avait du goût pour les hardiesses ?

Iris regardait par la fenêtre d'un air inquiet, les bras croisés sur la poitrine comme pour se protéger de la violence du tonnerre. Elle se demandait comment elle allait rentrer chez elle par un temps si calamiteux et se cachait derrière son éventail pour ne pas trop y penser. Les éclairs

déchiraient le ciel au-dessus des toitures. Les boucles d'or de sa chevelure s'illuminaient dans l'embrasure. Devant pareil déploiement de beauté sauvage, Jab ne resta pas de glace. Toutes les formes de la grâce féminine l'intéressaient, et plus encore lorsque le spectacle se déroulait à deux pas de son lit.

Elle était fatiguée. Mais n'avait pas sommeil. Même si, aux dires de son directeur du personnel et de l'intime, elle s'habillait de manière un peu vieillotte, Iris était encore jeune. Des idées contradictoires se bousculaient dans sa petite tête de secrétaire-harpiste. Se laisser séduire ou rester sur la défensive ? Faire vibrer la corde de l'amitié naissante ou bien régler au plus vite le problème qui l'avait amenée jusqu'ici ? La frivolité ou les choses sérieuses ?

Jab s'activait autour de la cheminée. Il emplit la gueule noire de vieux journaux jaunis et plaça à la cime de cet amas froissé un faisceau de petit bois blanc pour ne pas rater l'allumage. Faire une belle flambée est un art qui remonte à la préhistoire. Un homme qui ne saurait pas préparer un feu serait comme un fermier incapable de traire une vache à la main. Jab, n'ayant jamais renié ses racines, n'ignorait rien des gestes immémoriaux à accomplir pour obtenir un feu de suprême qualité : des rondins plein les bras, il était bien décidé à jouer la carte du romantisme. Vieille école oblige, il avait parfaitement compris qu'Iris n'était pas une de ces mouches qu'on attrape avec du vinaigre. Il craqua une allumette et la porta aux quatre coins du bûcher, prenant garde à déclencher plusieurs foyers distincts. Les flammes s'emparèrent des vieux journaux roulés en boules compactes. Les lamelles de pin entrèrent rapidement dans la danse enflammée. Une fois son piège à filles embrasé, Jean-Alf se releva. Il s'épousseta les manches pour se débarrasser des bouts d'écorce et des fils d'araignées qui s'y étaient accrochés. Une chemise 100 % lin méritait qu'on en prît soin. Les bûches crépitaient. Des flammèches orange et vertes léchaient les rugosités. Il se frotta les mains. Sa cheminée tirait toujours aussi bien. Iris s'était approchée de l'âtre. Elle se moucha puis jeta le Kleenex® dans les flammes. Ce feu en plein été avait quelque chose d'é-mouvant.

« Un petit remontant ? proposa-t-il. Bénédictine ? chartreuse ? whisky ? qu'est-ce que j'ai d'autre : cognac ? armagnac ? vodka ? peppermint ? calvados peut-être, j'en ai du très bon dont vous me direz des nouvelles. C'est un ami qui me l'a ramené d'Alsace...

- Va pour le calvados. »

Iris n'avait pas envie d'être contrariante. Derrière son épouvantable machisme, Jab avait des manières — comment dire ? — agréables. Il aurait été complètement crétin de ne pas s'y soumettre. Car après tout, un homme qui écoute du Gluck et du Bach au dîner et qui sait faire du feu pour atténuer les ardeurs de l'orage peut-il être définitivement haïssable ? Cela faisait longtemps qu'elle ne s'était pas sentie aussi bien. Un homme s'occupait d'elle. Il avait une voix courtoise, quoiqu'un peu rauque. Si la jeune secrétaire de l'Agromex avait eu plus d'expérience avec la gent masculine, elle aurait su qu'il s'agissait là d'une façon d'annoncer un désir de nature sexuelle. Mais elle ne prit pas garde à ces intonations. Aussi animales et suaves fussent-elles, les voix des hommes passaient automatiquement au second plan dès lors que, dehors, il pleuvait des cordes et que la nuit était noire comme un cul de yeti.

La pluie frappait les vitres.

Les flammes se reflétaient dans les verres de calva. À chaque éclair, les coupes triomphaient sur les étagères. Dans son fauteuil crapaud, Jab avait l'air si serein qu'il ressemblait à un petit enfant. Iris lui jetait des coups d'œil à la dérobée, par-dessus son éventail. Ah comme elle était mignonne et qu'il était doux de la voir se cacher derrière son triangle de soie ! À chaque fois que leurs regards se croisaient, ils souriaient. Iris était troublée.

Elle l'écouta parler de l'un de ses vols, en septembre dernier, au-dessus du château de Chambord. Puis Jab écouta la jeune femme lui raconter comment et à quel âge elle avait découvert les subtilités de Schubert : son père l'avait amenée à un concert illicite sur les bords de la Saône. Des artistes exilés jouaient les plus beaux morceaux du millénaire. Parmi eux, il y avait *La Jeune Fille et la Mort*.

Cette nuit-là avait été une apothéose esthétique.

Et mystique.

Mais cette fête sauvage avait été interrompue par les forces de l'ordre. Ce rassemblement de schubériens et vivaldiens qui n'avait pas reçu l'autorisation officielle fut réprimé dans le sang des musiciens et des spectateurs du premier rang qui n'avaient su s'enfuir à temps. Joueurs de flûte, pianistes et autres sopranos étaient censés diffuser leur musique dans des lieux accrédités par l'État. Seulement dans ces lieux... Alors quand ils se faisaient choper, ça chauffait pour leur matricule. Les forces de l'ordre n'y allaient pas de main morte. Et il en fallait souvent plus d'une, de main, pour les compter, les morts.

Grâce à un wagnérien qui leur fit une place dans sa carriole, Iris et son père parvinrent à s'échapper in extremis. Elle pleura longtemps après que le concert fut fini. Des émotions très fortes l'avaient secouée. Et elle avait fini par comprendre pourquoi l'on prêtait à certaines musiques des pouvoirs occultes et très effrayants. Bouleversée, Iris s'était alors promise de sortir cette perfection miraculeuse des coffres poussiéreux où les princes la tenaient enfermée. Elle s'était mise à apprendre le solfège avec ses frères et sœurs. Peu de temps après, son père, jugé subversif et séditieux par les autorités compétentes avait été embastillé avec d'autres dandys qui s'entêtaient à répandre leur musique hors des arènes académiques. Comme si elle s'était engagée dans un sacerdoce secret, Iris en cachette avait continué de s'entraîner sur sa harpe. Plusieurs heures par jour. Sans lassitude.

Confiant comme un sandre qui guette un goujon, Jab se repaissait de la situation. Iris avait une conversation plaisante et des cheveux magnifiques. Elle avait peur de l'orage et ne craignait pas de le faire savoir en sursautant comme une pile électrique à chaque éclair. Cela permettait à Jab de la rassurer. Charmante vulnérabilité. Il en profitait pour se montrer taquin, comme pour tester la réactivité d'Iris à ses plaisanteries.

La jeune femme levait au ciel des regards peureux à chaque fois que celui-ci tonnait. Au lit, elle devait faire partie de ces pouliches fougueuses et sensuelles qui savent se laisser aller à des gestes extrêmes et des cris exquis.

Ils se retrouvèrent bientôt devant la fenêtre du salon à contempler côte à côte les coulées de boue sombre qui couraient le long des pavés. Jean-Alf hésitait à prendre Iris par la taille. Il ne voulait pas brusquer la jeune harpiste. Combien de pêcheurs manquent ainsi leur prise en ferrant trop hâtivement ?

« Cela dit, Jab, demanda Iris qui avait cette question sur le bout de la langue depuis le début de la soirée, cela ne vous dérange pas que je puisse à la fois travailler à l'Agromex et au *Mélomane Goulu* ?

- Du tout, ma chère Iris. Je n'y vois aucun inconvénient. Si vous saviez comme je m'en fiche. Vous pourriez en plus bosser pour la Poste d'État et conduire des calèches sans que je n'y trouve rien à redire. Je ne suis pas shérif, vous savez.

- Oh monsieur Bernigold !

- Vous pouvez continuer de m'appeler Jab.

- Vous n'imaginez pas à quel point vous me soulagez. J'étais terrorisée à l'idée d'être dénoncée. Il y a tellement d'ordures qui vendraient

père et mère pour respecter les règlements à la lettre !

- Ce sont des ânes. Mais voyez-vous Iris, ce n'est pas du tout mon genre. Mais alors pas du tout ! Il y a tellement de choses qui me paraissent plus importantes que ces codes moraux venus d'on ne sait où ! »

Terriblement soulagée, Iris posa sa main sur l'épaule du jeune homme et l'embrassa sur la joue. Lui aurait bien voulu l'embrasser ailleurs. Mais elle n'avait pas l'air commode sur ce point. En effet, il avait bu de l'alcool et il était hors de question qu'elle embrassât un homme dont l'haleine pouvait être empuantie par l'absinthe.

« Maintenant, il faut que je file. Je travaille de bonne heure et mes journées sont longues.

- Bah, Iris ! Ne soyez pas vieux jeu. Vous savez bien que la nuit deviendrait interminable si vous me quittiez maintenant. Nous commençons à peine à faire connaissance. Ne soyez pas cruelle.

- Ce ne serait pas raisonnable. Je n'habite pas très loin. C'est à cinq minutes d'ici.

- Chez vos parents ?

- Ma mère est morte à ma naissance et ils ont oublié de libérer mon père après l'avoir emprisonné. Alors je vis seule dans un petit appartement. Tout près d'ici. Mais je suis sûre que nous allons nous revoir. Pourquoi brûler les étapes ?

- Parce qu'il pleut ! Parce que vous vous êtes déjà fait attaquer tout à l'heure et que je n'ai pas le droit de vous laisser repartir seule ! Parce que vous êtes mon invitée et que rien ne vous empêche de rester un peu plus longtemps que prévu. Suis-je d'une compagnie si désagréable ?

- Il faut que je rentre. Je suis désolée, Jab. Du reste, je présume que vous savez où me trouver de toute façon ? »

Sa question n'en était pas une. Elle avait déjà enfilé sa veste et la main sur la poignée. Il sentait qu'il était inutile d'insister. Il y a des jours où le poisson n'a pas envie de mordre.

* * *

Nu comme un ver sur le béton rugueux, Globill n'en menait pas large. Il avait connu des heures plus douces. Qui plus est, les coups de tonnerre impitoyables et les hurlements de l'ouragan ne l'aidaient pas à relativiser sa condition. La nuit était peuplée de bruits terrifiants. Ça sen-

tait le vieux bois moisi. L'odeur de renfermé qui régnait évoquait celle d'un tombeau. Dans le noir de la cave, le moindre mouvement était périlleux. Ses mains tâtonnaient dans l'obscurité, rencontrant toutes sortes d'objets et de matières repoussantes. À force de chercher des repères au fond de sa prison, il parvint cependant à retrouver l'emplacement de l'escalier. Avec moult précautions, il entreprit d'en gravir les marches poussiéreuses. La liberté était en haut de ces marches cradingues ! L'espoir renaissait dans le cœur de Globill. Son plan était rudimentaire. Mais paraissait efficace. Il envisageait tout bonnement de défoncer la porte puis de s'évader et rejoindre ses copains au lieu de rendez-vous habituel derrière le vieux manoir de la rue des Horloges. Son évasion passerait pour héroïque et ses amis cesseraient enfin de le considérer comme une demi-portion. En route pour la sortie des artistes ! Il retrouvait sa fierté, mais sa joie fut de courte durée.

Évidemment, il aurait su, s'il avait été un tant soit peu plus mature, que celui qui nourrit des espoirs trop fournis risque, le jour où la déception succède à l'enthousiasme, de gravement déchanter. De fait, peut-être aurait-il dû faire preuve d'un peu plus de circonspection puisque, arrivé devant l'épaisse porte de la cave fermée à clé, il se trouva aussi démuni qu'un réparateur de draisienne qui doit réviser le moteur d'un Boeing.

Il ne se désarma pas pour si peu. Après avoir abaissé rageusement mais sans succès la poignée, il commença par donner quelques coups d'épaule. Ça lui faisait mal à l'os mais il s'entêtait avec la niaque d'un taurrillon fougueux. La porte, solide, encaissait les chocs avec la patience d'un punching-ball. Ses petits poings martelèrent ensuite. Frénétiquement. Dérisoirement, il ne réussit qu'à décoller les merdouilles et les poussières collées au plafond qui lui tombèrent sur la tête et dans les yeux. Sous cette pluie urticante de sciure et de vieilles toiles d'araignées, il éternua. L'agacement faisait frémir les ailes de ses narines. S'échapper n'était pas si facile. Il se relâcha, se laissa glisser le long de la porte et se recroquevilla. Ses larmes en profitèrent pour se faire la belle : froid, faim, peur, rage et honte se combinaient entre eux. Ce brassage de douleur et d'impuissance ne parvenait à produire qu'une colère sourde et poignante. Comment aurait-il pu en être autrement ? Une plante maudite peut-elle donner autre chose que des fruits amers ? Globill sentait des fleuves de larmes monter en lui. Cette sensation était ignoble. Il était enfermé dans la cave avec le moral d'une anguille piégée au fond d'une nasse. Il se rele-

va, se mit à hurler aussi fort qu'il le pût. Jeta de toutes ses forces son corps minuscule contre la porte impassible et se vida de la sorte de sa haine fraîche et purulente. À chaque coup de boutoir, son épaule se meurtrissait un peu plus. Mais il se moquait de la douleur. À chacun de ses beuglements, sa voix s'éraillait un peu plus. Mais cela ne l'empêchait pas de brailler de plus belle. Il était plus furieux qu'un coq de combat aux yeux crevés qui cherche à terrasser un adversaire devenu invisible. Il ruait, s'époumonait, blasphémait, trépignait. Sans se lasser. La porte en bois restait de marbre. Les six videurs intransigeants d'un night-club de la rue des Trois-Casseurs auraient paru plus perméables. Globill rivalisait avec les rugissements de la tempête, cette dernière semblant motiver le premier dans une sorte de symbiose extraordinaire entre un petit d'homme et les canonnades du tonnerre. Bientôt, cependant, il n'en put plus. Ses forces l'abandonnaient. Il redescendit l'escalier sur les fesses, bien décidé à dormir puisque les rêves étaient le seul luxe qui lui restait. Tout en reniflant bruyamment, il se massa l'épaule avant de se coucher. Il avait mal, il tremblait. Il avait faim. De la morve coulait sur sa lèvre supérieure. Pourquoi avait-il suivi Lechieux ? Pourquoi Lechieux l'avait-il abandonné ? Toutes ces questions lui faisaient encore plus mal que sa petite épaule endolorie.

Il s'allongea sur le béton froid. Son petit pied rencontra un tube en fer. Le tube tomba sur le sol puis roula sur quelques centimètres. Aussitôt, à quatre pattes, il fouilla dans le noir pour retrouver l'outil providentiel. Il ne tarda pas à mettre la main dessus. Ce piquet rouillé était plus lourd qu'il ne le pensait de prime abord mais possédait néanmoins toutes les qualités qui suffisaient à transformer un tube en ferraille en un bélier redoutable.

Revigoré, il remonta les marches en transportant sa botte secrète. Arrivé au sommet, il enlaça le piquet avec la détermination d'un perchiste sous corticoïde, ahana comme un lutteur breton et, profitant du peu d'élan dont il disposait, s'élança à corps perdu contre la porte. HAN ! La porte trembla dans ses gonds. De la poussière tomba du plafond. Les yeux fermés, les mâchoires crispées, il repartit à l'assaut. Re-HAN ! Elle tenait bon. HAN ! Le bois grinça et le choc fit trembler les fondations de la maison. Une puissance et une obstination herculéennes s'étaient emparées de lui. Il sentait que la délivrance était proche. Bientôt, il allait pouvoir quitter ce lieu infesté de ténèbres. Il recula à nouveau d'un demi-pas et HAN ! percuta derechef la pauvre porte qui gémissait sous les heurts.

Globill tenait le bon bout. Il lançait ses ultimes forces dans la bataille. Au moins personne ne pourra dire qu'il n'aura pas tout tenté pour se tirer de ce mauvais pas. HAN ! Il ne ménageait pas sa souffrance et se battait comme un beau diable contre cette putain de porte qui ne voulait rien savoir. HAN ! Il fonça en position de percussion maximale lorsque, enfin, au moment précis où il allait l'éperonner, la porte s'ouvrit. Globill et son piquet rouillé poursuivirent leur course jusqu'à ce qu'elle soit stoppée par le mur d'en face. Éberlué mais content de lui, Globill se retrouva les quatre fers en l'air.

Il ouvrit les yeux.

Ce qu'il vit lui donna envie de les refermer illico.

Une bougie à la main et les clés de la cave dans l'autre, Lili regardait le jeune effronté avec cette même condescendance que les ministres utilisent lorsqu'ils contemplent la piétaille et qu'ils ne sont pas filmés. « Ce n'est pas bientôt fini ce raffut ? » tonna-t-elle en grossissant sa voix afin d'être encore plus impressionnante. La bougie lui éclairait le menton et faisait luire son crâne rasé. L'éclairage indirect lui donnait des airs de vampire et Globill ne s'y trompa pas. Il se recroquevilla, fragile dans sa nudité, avec pour seule protection sa petite cape noire couverte de poussière. Son visage noiraud barbouillé de suie, de crasse et de larmes achevèrent d'attendrir Lili.

« Tu n'as pas envie de passer la semaine dans ma cave je présume ? demanda-t-elle.

- Non m'dame, répondit le gamin d'une voix enrouée.

- Es-tu prêt à faire preuve d'un peu de bonne volonté ?

- Pour sûr, s'engoua-t-il. Je ne demande pas mieux. Je crois que j'ai compris la leçon, m'dame. »

Pour rien au monde, Globill n'aurait voulu retourner dans cette horrible cave. D'instinct, il souriait, certes piteusement, mais il souriait — il s'agissait d'amadouer sa geôlière.

« C'est ce qu'on va voir. Mais si tu te fous de ma gueule, ou si j'en ai ne serait-ce que le soupçon, je te ramène d'où tu viens. Avec les rats et les araignées. Et tu auras beau hurler tant que bon te semblera, tu y resteras tant que tu ne m'auras pas dit toute la vérité. Capito ?

- Cinq sur cinq, m'dame, répondit Globill qui connaissait suffisamment la langue de Pasolini pour ne pas répondre à côté de la plaque. Vous n'avez qu'à poser vos questions et je vous dirai ce que vous voulez savoir. »

D'un geste qui annonçait mieux que mille discours quelles étaient les hiérarchies de la maison, Lili Booster l'attrapa par le bras et le souleva du sol. Soumis, Globill la laissa le porter. La poigne de fer de Lili n'incitait guère à la forfanterie. Lorsqu'il fut déposé pourtant sans ménagement sur le sofa qu'il connaissait déjà, Globill poussa un long soupir de volupté. Les coussins moelleux lui rappelaient les cuisses de la matrone de l'orphelinat qui lui talquait les fesses quand il était petit. Lointain mais délicieux souvenir. Il se sentait revivre. Il avait connu les affres de l'enfer dans la cave de Lili mais il allait maintenant nettement mieux. Quand il vit sur le sol ses fringues éparses et sur la table sa fronde et ses billes en plomb, il comprit toutefois que son cas n'était pas encore une affaire classée. Le plus dur restait à faire. À savoir, sauver les meubles pour éviter la correctionnelle. Il attendit donc les questions de Lili, convaincu qu'il avait tout intérêt à ne rien taire.

« Comment tu t'appelles ?

- Je m'appelle Globill, m'dame.

- Globill comment ?

- Globill Playsir, m'dame. Mes parents venaient de l'Est m'a-t-on dit. Ils sont morts juste après avoir passé la frontière.

- Et on peut savoir ce que tu faisais devant chez moi avec la petite bande de crapules qui t'a laissé tomber comme un vieux trognon lorsqu'ils m'ont vue ?

- On avait pour mission de vous filer la pétoche, m'dame, on savait pas que vous sortiriez.

- Qui c'est qui vous a demandé ça ?

- C'est notre chef, m'dame. C'est lui qui commande. C'est lui qui nous a montré votre maison et qui a dit de mettre le paquet pour vous empêcher de dormir, vous et votre fils. On avait prévu de revenir tous les soirs jusqu'à la semaine prochaine. »

Globill baissa la tête. Il avait un coussin sur les genoux qu'il malaxait un peu plus à chaque aveu. Lili quant à elle tombait des nues. Qui pouvait avoir intérêt à lui mener la vie dure ? Qui avait bien pu ordonner à ces mioches de lui filer la pétoche ? À qui appartenait la main qui tirait les ficelles de ce coup puant ? Les fils de cette magouille étaient loin d'être démêlés.

Lili ne comprenait pas d'où pouvait venir toute cette méchanceté — son enfance puis son adolescence en avaient pourtant fait les frais : jusqu'à présent, elle n'avait jamais pu accepter que les hommes, qui ne sont

que de passage, ne fissent pas plus d'efforts pour vivre en meilleure intelligence. Certes, elle reprochait aux autres ces comportements qui lui permettaient de gagner des courses, mais elle avait le courage et la lucidité de s'en effrayer. Le jeu absurde, auquel tous les humains participaient, consistait-il à tirer les cheveux de ses adversaires, à les griffer, les ralentir, les bousculer, les empêcher de prendre trop d'avance, à tout faire pour les handicaper, en espérant qu'ils se casseront la gueule et que l'on pourra les devancer ? Songeant à tous les obstacles qui se présentaient encore entre elle et la sérénité, Lili Booster n'avait qu'une envie, envie qui se découpait en trois segments : gagner la course du prochain week-end, rafler le pactole puis se mettre au vert, et suivre ainsi sans le savoir les vieux conseils d'Épicure qui préconisait de se planquer dès lors que l'on souhaitait vivre en paix. Durablement. Ça, au moins, c'était du concret. Se terroriser ! C'était rassurant. Et c'était la seule chose qu'elle se sentait capable de faire.

* * *

Woody Passebeurre dans sa petite chambre de bonne n'arrivait pas à dormir. La belle Iris lui avait tapé dans l'œil. Quoi qu'il fît pour s'empêcher d'y penser, ses idées l'y ramenaient : elles tournaient en rond dans sa tête comme des lionnes derrière des grillages, s'attardant sur les longs doigts de la jeune harpiste qui caressaient les cordes, qui tenaient la petite cuillère emplies de sorbet à la framboise pour la porter jusqu'aux lèvres. Il repensait à ses longs cheveux blonds qu'elle avait noués à l'entracte. À sa bouche au dessin si doux. À ses yeux qui paraissaient si... fragiles. À sa voix aux modulations si féminines, voix de femme qui laissait deviner, le temps de quelques syllabes, des sautes d'humeur enfantines. Tout lui plaisait chez Iris ! Il n'y avait rien à jeter. Ses gestes étaient précis, aériens, charnels, gracieux. Elle avait certaines façons de sourire, même lorsqu'elle était contrariée, qui auraient pu ravir un bilieux. Sa voix surtout possédait des tonalités justes, tellement sincères, si agréables à l'oreille, si délicates que Woody était convaincu que la voix d'Iris était faite pour lui. Comme ces ruisseaux de montagne qui, l'été, grelottent entre les éboulis et se faufilent entre les rocs recouverts de mousses, elle parlait peu — mais ses intonations étaient de celles que l'on aurait aimé saisir en plein vol, les immortalisant de ce fait de la même manière que certains conservent dans leur portefeuille une fleur séchée, la photogra-

phie d'un être cher ou tout autre objet pris sur le vif et que l'on garde ensuite pour toujours, dans un recoin de sa mémoire, et qui continue longtemps de battre au rythme de palpitations surannées.

Son parfum — toujours le nuage d'odeurs qui enrobe une femme est chargé de mille promesses ! — son parfum était d'une tendresse pulpeuse que Woody aurait voulu capturer pour s'en saouler jusqu'à perdre conscience. Mais Iris l'avait snobé. Quelle claque ! Comment s'en remettre ? Existait-il seulement une éponge capable de laver pareille salissure ? Elle avait une chienne à soigner et préférait s'occuper de son animal plutôt que boire un verre et discuter le bout de gras avec lui. Lui, Woody Passebeurre, cuisinier de catégorie supérieure, diplômé de l'Académie des Gastronomies Comestibles officiant actuellement dans les cambuses et devant les fourneaux du *Mélomane Goulu* sous la sainte férule de Sieur Ludwik ! Avec de telles compétences, il y a pourtant belle lurette qu'il aurait dû trouver chaussure à son pied. Puis convoler en justes noces. À l'île Maurice, en Corse ou ailleurs. Alors, pour l'amour de Dieu, pourquoi était-il encore célibataire et pourquoi Iris n'était-elle pas dans ses bras, repue de caresses et de baisers ? Qu'avait-il fait au bon Dieu pour se retrouver en queue de peloton, à courir derrière une gueuse, au lieu d'être à la tête d'une famille bruyante et joyeuse ? ou que n'avait-il pas fait...

L'orage semblait s'être calmé. Des pas résonnèrent dans le couloir. Les pâtisseries du *Mélomane Goulu* rentraient chez eux, parlant à haute voix, sans doute un peu éméchés. Ils étaient les derniers à se coucher. Leurs chaussures mouillées faisaient des bruits insolites. Il les écouta s'éloigner, se retourna dans son lit, tapota l'oreiller pour le ramollir puis se releva pour boire un verre d'eau du robinet. Il transpirait. Il tâtonna dans le noir, renversant une tasse dans l'évier. La tasse perdit son anse et un juron s'échappa de sa bouche pourtant chaste. Il tenait ce service à thé de sa mère qui elle-même le tenait de la sienne. C'était un service d'une grande valeur sentimentale. Il s'en voulait d'en avoir brisé une pièce. Pour autant, il ne considéra pas cela comme un mauvais augure. N'étant pas superstitieux, ne craignant ni les chats noirs, ni les nuits de pleine lune, il posa la tasse et son anse sur le rebord de l'évier, prévoyant de recoller les morceaux dès que faire se pourrait. Il retourna se coucher, l'esprit encore hanté par le spectre d'Iris. Il remâchait les mots qu'ils avaient échangés. Son corps, son image et sa voix ne le quittaient pas. Seuls un tremblement de terre ou une manifestation de garçons bouchers réprimée par la police montée auraient pu, à la rigueur, les lui ôter du crâne.

Le silence s'était établi depuis longtemps dans le bâtiment réservé aux membres du personnel du *Mélomane Goulu* que Woody Passebeurre ne dormait toujours pas. Comment aurait-il pu s'assoupir et rêver alors qu'Iris était loin de lui ? Peut-être même dans les bras d'un autre. Parce que, après tout, il y avait peut-être déjà quelqu'un dans la vie de la jeune harpiste. Il eut envie de prendre cette idée et d'en faire une boulette bonne à jeter dans le vide-ordures.

* * *

« Quel âge as-tu, Globill ? demanda-t-elle.
- Treize ans depuis le mois dernier, m'dame.
- Né sous le signe du Taureau donc. »

Il bomba le torse avec la fierté de quelqu'un qui rend honneur à son signe zodiacal. Connaissant le prix des choses et n'ayant jamais ménagé sa peine pour atteindre ses objectifs, elle était insensible aux horoscopes et à tous les colifichets de l'astrologie, au point de mépriser les forces du ciel et les lignes de vie que certains prétendaient lire dans la trajectoire des étoiles. Lili ne parut guère impressionnée. Elle avait dit ça comme ça.

« Et le chef de la bande, comment s'appelle-t-il ?
- Il s'appelle Pedro, m'dame. »

Globill nourrissait une admiration quasiment sans limite pour son chef. Ça lui faisait d'autant plus de mal de devoir le dénoncer. Surtout que dans les mêmes conditions, il savait que Pedro, lui, n'aurait pas moufté.

« Pedro comment ?

- Pedro Lechieux, m'dame. On l'appelle aussi Pedro la Perdrix. »

Pedro Lechieux dit Pedro la Perdrix devait son nom de guerre à sa tête au nez pointu qui lui faisait un profil d'oiseau.

« Il a à peine 12 ans mais c'est le plus teigneux. Qui s'y frotte s'y pique. Il est né sous le signe du Cancer et vit dans le bas de la rue des Mariannes, au numéro six, juste en face de chez Jon Mercy dont le corps a été retrouvé l'été dernier lardé de quatorze coups de couteau. Le père de Lechieux tient une armurerie place de la Monnaie. C'est lui qui fournit en matériel les sociétés de gardiennage et les gardes du corps privés qui protègent les grosses légumes de la région.

- Et un homme aussi respectable laisse son fils faire les quatre cents coups ?

- Il n'a rien contre, m'dame. Le père de Pedro dit toujours que l'école de la rue est la meilleure et qu'il n'y a pas besoin de chercher midi à quatorze heures : sur un ring, un élève qui fait l'école buissonnière vaut au minimum dix élèves qui suivent les cours normaux. Cela dit, m'dame, vous n'auriez rien à grignoter ?

- On verra ça tout à l'heure. C'est ce monsieur Lechieux qui vous a dit de venir péter mes carreaux ?

- Oui et non m'dame. Pedro nous a juste donné une liste et votre nom était dessus. Ensuite nous sommes venus directement ici. C'est tout. On a asticoté votre façade et puis vous êtes arrivée et les autres se sont barrés...

- Globill, la liste sur laquelle mon nom figurait, qui l'a donnée à Pedro ? Et pourquoi mon nom était dessus ?

- Je sais pas, m'dame.

- Zut alors ! Me dis pas que ce petit connard de Pedro la Faisane vous a rien dit !

- Pedro la Perdrix, m'dame... Il est pas entré dans les détails. Je vous jure, m'dame ! Il a juste dit que ceux qu'auraient le courage de participer à ces opérations recevraient un jarret de porc.

- Belle récompense. Et les autres, Globill, te rappelles-tu les autres noms inscrits sur la liste ?

- Bien sûr m'dame : j'ai une mémoire d'éléphant. On me montre une fois quelque chose et illico c'est su pour toujours ! À l'orphelinat des Pétunias, on disait de ma cervelle qu'elle était mieux qu'un ordinateur soviétique et que j'avais sûrement des puces greffées entre les pariétaux.

- Tu peux me les citer ces noms ?

- Sans problème. »

Globill Playsir présenta le poing gauche et jusqu'à ce que sa main soit entièrement ouverte, dressant un doigt à chaque fois qu'il ajoutait un nom à son énumération : « Booster Lili et son fils Mango, rue du Byblos. Darland Martine et son fils Chéri, place des Abbés. Harboussa Samuelle et sa fille Katia, rue de la Petite Glotte. Lambet Anne et ses enfants, rue Duchamplat. Woze Moniq et sa fille Mona, impasse du Sourd. On doit y semer le plus de bordel possible. Voilà m'dame, j'veus ai tout dit. Maintenant, vous en savez autant que moi.

- Toutes ces filles participent à des courses ! Pourquoi s'acharner sur elles ?

- Tout ce que je sais, c'est qu'elles sont sur la liste. Si j'en savais

plus, au point où j'en suis, je vous le dirais. »

Globill pensait aux jarrets de porc qui allaient lui passer sous le nez.

À l'étage, Mango jouait, éclairé par les flammes dansantes d'un chandelier. Les courants d'air faisaient bouger les ombres. La pluie incessante ricochait sur le toit et les branches cassées atterrissaient sur la route et les pelouses. Lili était surexcitée par les renseignements de Globill. Une affaire grave était en train de se tramer et elle était l'une des principales concernées.

N'étant pas du genre à ne pas réagir lorsqu'elle se trouvait au bord d'un cratère en éruption, elle opta pour s'éloigner de la bouche du dragon. Elle attrapa Globill par le bras et l'entraîna dans son sillage. Il commençait à avoir l'habitude de se faire transporter de la sorte. Il ne broncha pas. Lili monta l'escalier quatre à quatre, ouvrit la porte de sa chambre et entassa dans un gros sac de voyage les affaires dont elle aurait besoin. Sans savoir où la jeune femme voulait en venir, Globill la regardait préparer son barda.

« Mango ! cria-t-elle. Mango !

- Oui maman ? répondit une voix docile qui venait de la pièce d'à côté.

- Range tes cubes dans ton sac à jouets, habille-toi fissa et rejoins-moi en bas dès que tu seras prêt ! »

Mango entreprit de désempiler le château pharaonique qu'il était en train de bâtir puis enleva son pyjama. Il s'habilla avec raffinement, estimant qu'un pantalon vert clair irait parfaitement avec un petit polo orange et des bottines marron. Accoutré comme si la journée allait commencer, il souffla sur les bougies et rejoignit sa mère au salon. Elle était près d'un grand gosse vêtu de noir. Mango se demanda qui était ce nouveau qui ratissait tout le fouillis qu'il y avait sur la table basse pour le fourrer dans ses poches.

« Prends ton ciré. On va se promener, expliqua-t-elle à son fils. Quant à toi, tu vas nous accompagner bien gentiment. Au premier faux pas, je t'assomme. C'est compris ?

- Oui m'dame », répondit Globill.

Le trio quitta la maison sous la pluie et pour la deuxième fois de la nuit, Lili Booster emprunta le chemin qui menait chez Clémentyne et Mama Lorraine.

*

Deuxième partie

Le ciel est bleu, définitivement bleu. Bleu comme les mers qui lèchent les îles de l'archipel des Glénan. Les grandes eaux de l'orage n'ont pas bâclé leur ouvrage. Pas une poussière n'ose maculer l'atmosphère. Aucun nuage aucun avion ne balafre l'horizon. La température est douce. La pluie a rafraîchi les terres. Du haut de son pinacle, le soleil d'un jaune insolent se charge d'évaporer les moiteurs superflues. La journée s'annonce pure et sans perturbation.

Mais quand il se réveille, il a la bouche pâteuse. Ses gestes sont fébriles, ses joues plus grises que celles d'un mort et ses paupières plus lourdes que la bourse d'un diamantaire. Qu'a-t-il fait de sa nuit pour être dans un état pareil ? Il a la tête dans le cul. Il se redresse. Sa colonne vertébrale craque de sinistre façon. Il se frotte le nez, se gratte la tête et les nichons. La lumière baigne la chambre. C'est éblouissant. Quelle heure est-il ? Marcâl cherche son réveil, le croise du regard et comprend que la journée commence mal. Très mal. Comment expliquer un tel retard, lui qui est la ponctualité faite homme ? Sans déconner, comment a-t-il pu oublier de se lever ? Comment a-t-il pu ne pas entendre le réveil ? Ah la chienlit ! Monsieur le censeur va être terriblement inquiet de ne pas voir son fidèle assesseur. Il va hurler, gueuler sur les pions de service, il va

tomber à bras raccourcis sur tout ce qui bouge. Il va taper du poing sur la table, il va regarder les élèves turbulentes comme s'il voulait les défenestrer. Du coup, les élèves vont être nerveuses, les profs vont avoir les pires difficultés à les tenir, il va y avoir des chahuts, des actes de vandalisme et toutes sortes d'incivilités, le personnel de maintenance va être surchargé de soucis et le censeur ne va plus savoir que faire, et tout ça pourquoi ? Parce que lui, Marcâl Morot, aura pris la liberté de s'octroyer une petite grasse matinée aux frais de la princesse. Parce que lui, Marcâl Morot, sera arrivé en retard !

Pataud, la tête plombée, s'en voulant d'être si mou, si négligent, Marcâl s'attriste au vu des fringues sur la moquette piquetée de taches noires. La pièce aurait bougrement besoin d'un bon ménage de printemps. Le foutoir recouvre le tapis — un magnifique tapis fleuri qu'il avait acheté avec sa femme, voilà quinze ans de ça, pour célébrer leurs cinq premières années de mariage. Cinq années de mariage sans désaccord majeur. Cinq années seulement. Maudit tapis.

La fraîcheur d'une douche à 18° C est insuffisante pour secouer le pauvre homme. L'œil globuleux, il plonge un doigt dans son oreille encore pleine de mousse et se dirige vers la cuisine en regardant attentivement le cérumen qui s'est glissé sous ses ongles. Les placards sont vides. L'évier et la poubelle débordent. Il n'y a pas que dans la chambre que le besoin d'un coup de balai se fait sentir.

Par acquit de conscience, il ouvre la porte du frigo, puis la referme. Rien à se mettre sous la dent de ce côté-là, hormis un vieux reste de moutarde qui n'en finit pas de craqueler. Ses gestes sont peu sûrs. Inefficace, il erre, ne sachant ni comment s'habiller ni s'il a faim ou la nausée. Il finit toutefois par mettre la main sur un costume qui sort de l'ordinaire et du pressing. C'est un costume à carreaux orange et bleu. Galaqsie le trouvait d'une laideur incomparable. Lorsqu'il a des rendez-vous importants, il s'en revêt. C'est le premier retard de sa carrière, si l'on ne compte pas la fois où sa fille avait fait une overdose de Mogadon®. Genre de journées pourries qui n'ont pas besoin d'être marquées d'une croix blanche pour qu'on s'en souviennne.

Son pantalon et ses chaussettes lui donnent du fil à retordre. Au bout de quelques acrobaties, il parvient cependant à enfiler l'ensemble. Beau comme un sou neuf, il retourne dans la salle de bains pour se donner un coup de peigne. Cette coquetterie n'est pas superflue. Elle lui permet de constater qu'il a oublié de se raser. Les poils ont poussé dans la

nuit comme des fleurs dans le désert après la pluie. Or, un conseiller civique à la hauteur de ses prérogatives ne peut pas apparaître en public avec une pilosité d'australopithèque. Après s'être recouvert de mousse à raser mentholée, il corrige cette impardonnable négligence. La lame crisse sur le menton, sur le contour de la bouche. La peau redevient lisse. L'after-shave en revanche est à deux doigts de le faire vomir. Mais il se retient, en respirant un grand coup. Ses boyaux indisciplinés reviennent à la raison. Il sait mettre un frein à l'anarchie. C'est son plaisir et son métier.

Enfin présentable et en totale osmose avec les dogmes de l'institut Frankus, il sort de chez lui. Après s'être servi du verre à dents pour se désaltérer.

La rue est superbement calme.

Plus jaune encore qu'un bouton d'or, le soleil fait briller les flaques. Les oiseaux pépient. Sa serviette en vachette retournée sous le bras, il est presque heureux. La demi-journée de repos forcé qu'il s'est accordée contre son gré lui donne une impression de liberté. Pour un peu, il sifflerait des airs gais. Mais il a la pudeur de se rappeler qu'il est en retard comme jamais et qu'il n'est nullement indiqué de le claironner sur les toits. Que penseraient les parents d'élèves s'ils le voyaient danser et siffler comme un branquignol dans son costume du dimanche ?

Il sort donc les mains de ses poches et pousse la porte du salon de thé où il a ses petites habitudes. Il n'est plus à deux ou trois minutes près. La porte tinte. Les mille-feuilles en formation serrée, les religieuses à la queue leu leu, les fraisiers en stand-by, les génoises au kiwi et les saint-honoré sont là. Ils attendent d'être dévorés. Mademoiselle Juliette, la petite soubrette qui sert en temps normal, n'est pas là. En règle générale, elle accourt dès qu'elle entend le grelot, comme si elle avait peur que les mamies dodues aux cheveux colorés ne chipent un paris-brest ou une tartelette aux amandes. Pour se signaler, il toussote poliment. Une fois. Deux fois. Mademoiselle Juliette doit être aux toilettes. Elle devrait revenir d'une minute à l'autre.

Il met à profit cet intermède pour reluquer les petits choux luisants et les éclairs au café. Mais le temps passe et lui n'a pas que ça à faire. Il a un métier. Après tout, peut-être mademoiselle Juliette est-elle partie faire une course. À moins qu'elle ne soit en déplacement chez son amant ou chez un fournisseur. Il se hisse sur la pointe des pieds pour voir par-dessus le comptoir au cas où la pauvre Juliette serait tombée en syncope :

elle n'y est pas. Affamé, impatient, Morot se sent de fait en droit de passer de l'autre côté du présentoir réfrigéré. Il fait jaillir quelques pièces de son porte-monnaie, les dépose près de la caisse et s'empare d'une part de far aux pruneaux. Le tour est joué, la morale est sauvée, il va pouvoir se sustenter.

Pour ne pas aggraver son retard, il allonge la foulée et recrache les noyaux comme un petit Poucet qui jetterait ses cailloux sur les chemins : il n'aime pas manger au lance-pierres mais a-t-il d'autres choix ? Et ce far est si fondant ! Il essuie ses lèvres avec un mouchoir en soie, le remet dans sa poche et repu, s'étonne, au fur et à mesure de son parcours, de voir si peu de monde. À croire que les gens préfèrent s'isoler plutôt que profiter de ce temps splendide. Quelle bande d'andouilles : pour rester chez soi alors que le soleil est si jaune, le ciel si bleu et les rues si tranquilles, il faut vraiment manquer de jugeote ! Qu'à cela ne tienne, Marcâl marche, fier et serein, jouissant du calme en harmonie avec le bruissement des feuilles et le murmure des insectes qui lui parviennent sans aucune interférence. Les cochers criards ne sont pas là pour éclabousser de leurs jurons la géométrie douce des rues : la ville est divinement silencieuse. Les commères ne sont pas là non plus à casser du sucre sur le dos de leurs voisines et à pousser des petits cris fielleux pour ponctuer leurs jacasseries. La ville paraît encore plus belle. Les ouvriers n'occupent pas le trottoir avec leurs brouettes et les enfants turbulents ne monopolisent pas l'attention de leur nounou. En courant dans tous les sens comme des feux d'artifice lancés à l'horizontal... Les sales mômes. La ville immobile fait la sieste — on dirait presque qu'elle porte le deuil. Qu'elle est dans le coma ou hiberne. Même la rue Mauve — un député néotrotskiste qui n'aimait *que* cette couleur avait fait passer une loi avec obligation pour les habitants de peindre leurs façades dans cette gamme de coloris. Si le nom de ce député est tombé dans l'oubli depuis, les couleurs sont restées — même la rue Mauve, donc, qui porte si bien son nom, est déserte.

Quand il arrive devant l'institut, ses idées sont claires, ses fatigues oubliées. Sur la route, il s'est concocté une échappatoire en béton pour camoufler ses frasques de la veille. C'est simple comme bonjour : il a l'intention de dire qu'en sortant de chez lui, il a été victime d'un accident de la circulation. Ça passera, les cochers de la Compagnie des Chemins roulent comme des dingues et un petit mensonge n'a jamais tué personne. Il n'aura qu'à dire qu'il a dû se rendre à la clinique Sainte-Béatrice pour des examens de routine, des radios des côtes et tout le toutim. S'il y met

les formes, ça devrait passer. Il devrait même réussir à soutirer quelques mots compatissants de la part du censeur. Marcâl aime bien qu'à l'occasion le censeur lui témoigne de la sympathie.

Il passe sous le péristyle. Pas un bruit. Pas une élève. Il regarde sa montre, franchit le seuil du premier bureau, se prépare à déballer son excuse et se consterne : les surveillants subalternes ne sont pas à leur poste, les bureaux sont vides, c'est un comble ! Il suffit d'être absent quelques heures pour qu'aussitôt anarchie et dilettantisme s'installent à demeure ! Marcâl ne les croyait pas si cossards mais il n'y a pas de secret : toutes ces souris qui dansent dès que le chat tourne les talons ne sont pas à la veille de passer au grade supérieur. Ces mous-du-gland resteront toujours au bas de l'échelle, à tremper dans leur incompétence et leur je-m'en-foutisme rédhitoires. Sous le coup de la surprise, il a presque honte, soudain, d'être à la tête d'un tel ramassis d'imposteurs. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir jour après jour montré le bel exemple ! Perpendiculairement à son plumier, il pose sa serviette sur le bureau et tente de se calmer.

Dans la cour, pas un chat. Seul un rachitique moineau aux plumes verdâtres picore près du gymnase. D'habitude pourtant, il y a toujours une ou plusieurs élèves occupées à gratter les chewing-gums collés par terre. Marcâl aime infliger des châtements humiliants qui soient également utiles au reste de la communauté. Un vent doux balaie la cour. Les unes après les autres, il ouvre les portes. Toutes. Sans exception. Monte aux étages, redescend les escaliers, mais les classes sont vides, les placards inhabités. La buanderie et les greniers sont dans une identique torpeur. Comment est-ce possible ? Les petites élèves, les professeurs, les femmes de ménage et les surveillants ont-ils pris un congé sabbatique ? Tout de même, c'est fort de cacao, une épidémie n'a pas pu les décimer si rapidement ! Se retrouver seul, sans semonce, est la pire des horreurs qui puisse arriver à un homme sain de corps et d'esprit. C'est à vous donner des envies de hurler jusqu'à s'en crever les tympanes. Jusqu'à ce que quelqu'un vous entende. Des envies de lever les bras au ciel, pour que Dieu réponde à vos appels et vous offre une quelconque compagnie. La bouche sèche, il ne cède pas complètement à la panique. Il fonce chez le censeur, frappe, attend que la voix du maître lui ordonne d'entrer. N'entendant rien, hormis le bourdonnement d'une mouche renversée qui fait des ronds près d'une plinthe, il prend l'initiative de pousser l'huis. La pièce est vide. Il regarde sous le bureau, dans les angles morts, remue les papiers, soulève

la lampe. Personne. Il a de plus en plus l'impression qu'on se paye sa tête et n'est pas loin de penser que les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures.

Le censeur n'a pourtant pas pour principe de passer inaperçu : il fait plus de quatre-vingt-quinze kilos, sa peau est noire comme le charbon — il tient cela de sa mère, une femme magnifique originaire du Congo qui, il y a quarante années et quelques, a fui une énième guerre tribale, la misère, les ghettos, les insectes aux piqûres redoutables et le soleil des Tropiques, pensant trouver plus au nord l'Eldorado. Ses espoirs n'ont pas tous été comblés mais — c'est sa fierté, son trésor — son fils aîné a tout de même suivi un parcours brillant et d'une main qui se veut ferme, il dirige et fait entrer de l'argent dans les caisses de l'institut Frankus. C'est une situation enviable, un poste à responsabilités et certains disent de lui qu'il pourrait bien finir préfet ou quelque chose d'approchant. Lorsqu'il a quelque chose à dire, sa voix tonne. Il n'est pas du genre à jouer à cache-cache avec ses employés. C'est même plutôt l'inverse : quand il est dans le coin, ce sont ses employés qui se planquent. Il a une boutique à faire tourner, une clientèle à satisfaire, en conséquence de quoi, ne lésine ni sur les heures de présence ni sur les remontrances qui permettront au personnel de rester dans le droit chemin. « Notre école est le dernier bastion de l'excellence et chacun de nous a la responsabilité de faire en sorte que tout ce patrimoine ne parte pas en couille et qu'il puisse être transmis, intact, aux générations futures. » Le censeur sait que si ses troupes ne sont pas suffisamment galvanisées, assurés sont la déroute et son cortège de malheurs. Bref, c'est à n'y rien comprendre. Le censeur s'est volatilisé. Quelle diablerie se cache là-dessous ? Le silence est plus étouffant que si mille tambours jouaient en même temps un vieil air de Ravel et ça commence à devenir pesant.

L'institut Frankus est vide. Les vacances ne sont pourtant pas pour tout de suite. À tout hasard, Morot jette un coup d'œil sur le calendrier, puis, à bout, refait en pestant le tour de l'institut à la recherche d'une bonne âme qui pourra lui donner les noms des auteurs de ce calamiteux canular. Faire fonctionner les envies de délation qui sommeillent en chacun de nous est l'une des clés de son métier. Pas la seule bien sûr, mais l'une d'entre elles. Le troisième régent de la cent-dix-neuvième assemblée reconstituante avait cru, lui aussi, pouvoir mettre en place ce type de surveillance des citoyens basée sur l'observation mutuelle. Mais l'idée, trop onéreuse à pérenniser, avait été abandonnée. Morot, qui connaissait

la faiblesse des hommes et leurs penchants pour la bassesse, était convaincu que l'homme était fondamentalement médiocre, que le nier était la pire des perversions, et qu'en revanche, utiliser à bon escient ces vils penchants était la marque des esprits les plus aptes à occuper les rangs les plus hauts. D'ailleurs, une fois cette vérité admise, la vie redevenait plus légère, moins culpabilisante. Morot savait aussi qu'un milliard de lois, aussi judicieuses fussent-elles, n'auraient pas suffi à faire disparaître ces penchants pour la médiocrité. Et qu'en fin de compte, pour qui savait en prendre la pleine mesure, cette médiocrité cessait d'être nuisible.

Mais sa quête reste vaine. Personne. Nulle part. Personne pour répondre à ses questions. Personne pour lui indiquer la route. Au-dessus des tuiles, des corneilles volent dans le ciel sans nuage. Plus seul qu'un mineur dans une galerie éboulée, Morot mange son chapeau. Pour résoudre ce type de désagrément, le règlement n'a prévu aucun alinéa. Comment agir lorsque les tables de la loi restent muettes ? Désappointé, il écrit une note sur une feuille qu'il pose bien en évidence au milieu du bureau des surveillants.

Messieurs, ayant trouvé les lieux désertés, je suis parti voir ailleurs si vous y étiez.

Il date, signe, reprend sa serviette et rentre chez lui. Sur la route, il questionne les terrasses et les vitrines. Rien ne bouge. Devant l'église, aucun mendiant. Idem devant les temples où les protestantismes sont professés. Leur vulnérable présence, aussi pouilleuse soit-elle, l'aurait pourtant rassuré, il se serait senti moins seul.

Les carrioles sont arrêtées. Indifférents à ce néant environnant, les chevaux attelés n'ont pas l'air gênés. Rien ne gêne ces pauvres bêtes. Il pourrait pleuvoir des grenouilles sans que ça les émeuve plus que ça. Les attelages paissent donc, arrachant des touffes d'herbe et mâchant des vieux papiers. Comme s'il leur en voulait qu'elles ne sachent expliquer pourquoi la vie stagne au point mort, il regarde avec insistance ces sales bêtes aux dos lacérés par les fouets. Mais la gent chevaline continue de brouter, insensible à ses émois.

Les petits commerces sont déserts. Aussi loin que le regard porte, pas une silhouette ne traverse l'avenue. Il se retourne. Personne ne le suit. Sur sa droite, sur sa gauche, pas un pet, pas un mouvement d'âme. Il zigzague. Emprunte les petites rues. Revient sur ses pas. Scrute les porches.

Pénètre en trombe dans les échoppes pour surprendre une crémière, un client, mais force est de constater que personne n'est assis dans le fauteuil inclinable chez le coiffeur de la rue des Infidèles. Il n'y a pas plus de monde sous les halles habituellement si bruyantes où sont installées la corporation des cordonniers et la sous-caste des vendeurs de lacets.

La rue des Singes, qui elle aussi d'ordinaire grouille d'une faune peu banale, est étrangement calme.

De retour chez lui, il se jette abasourdi tout habillé sur le lit : il se sent aussi petit qu'un astrophysicien qui flirte avec l'infini, épuisé comme un gosse qui aurait joué dans le jardin tout l'après-midi. Pour essayer de visualiser la situation dans sa globalité, il se creuse les méninges quelques instants... et s'endort, abattu par une faiblesse inconnue, avant d'avoir circonscrit celle-là.

Quand il émerge, son ventre gargouille.

Il fait nuit.

Des grenouilles et des insectes mélangent leurs mélodies.

Des hennissements se font également entendre dans le lointain.

Pour le défroisser, il frotte son costume, tente d'allumer la lumière et grogne, insatisfait. L'interrupteur fait la sourde oreille. Tant pis. Il poursuit sur sa lancée, trébuche sur un monticule mou — constitué d'un tas de linge sale et de paperasses oubliées — et s'asperge d'eau fraîche pour remettre de l'ordre dans son esprit : le contexte n'est pas banal. Par la fenêtre, on ne voit que les étoiles. La ville est plongée dans le noir comme si des enfants malicieux avaient badigeonné de goudron les lampadaires et les carreaux du quartier. Les nuages immobiles — le vent a cessé — cachent la lune et ça ressemble à un tableau de Marc Chagall. La nuit, tiède et tranquille, incite à la méditation. Que faire d'autre ? Son esprit turbine à dix mille tours minute. Il sort sur le palier, respire à pleins poumons. Ça sent l'herbe, la pomme verte. À quelques encablures de là, un chien aboie. Sans doute appelle-t-il son maître. Marcâl se repaît de cette intimité nouvelle avec la nature ; mais le vol des lucioles ne nourrit pas son homme, alors à contrecœur, il s'arrache à la contemplation de la nuit, traverse son jardinet puis le lotissement.

La queue frétille, des chiens rôdent et reniflent le sol. Eux aussi sont en chasse.

Personne n'a baissé les stores des épiceries.

Les grilles des banques sont ouvertes comme en plein midi.

Arrivé devant son salon de thé favori, il se surprend à espérer que mademoiselle Juliette soit là, en chair et en os, gironde et les joues roses. Mais son vœu n'est pas exaucé. Le salon est plongé dans le noir. Personne n'accourt lorsque la porte tinte. Les grelots résonnent longtemps. Il n'est pas rassuré et frissonne comme ces pilleurs de tombes entrés par effraction dans un mausolée sacré.

Sages et disciplinés, les gâteaux du jour qui n'ont pas trouvé preneur se recroquevillent, comme s'ils espéraient tenir jusqu'au lendemain. Ils ne demandent pas grand-chose, juste un sursis.

Près de la caisse enregistreuse, les pièces que Marcâl a déposées quelques heures plus tôt brillent. Timidement. Dans une pénombre que percent à grand peine les rayons de lune. À présent, le présentoir est à température ambiante mais les pâtisseries paraissent suffisamment fraîches pour rassasier un conseiller civique au chômage technique qui n'a pas le courage de se faire la popote. Il fait le tour du comptoir et pioche dans les rangs de gâteaux qui s'offrent à lui. Il calcule de tête la somme due et dépose la monnaie adéquate. Les pièces tintent dans la petite écuelle.

C'est la première fois qu'il achète autant de gâteaux. Une vraie razzia. Si quelqu'un lui demande quelque chose, il pourra toujours dire qu'il se rend à un anniversaire. Les bras chargés de vivres, il quitte le salon de thé. Un banc l'attend, dans un square où, dans la journée, les mamans promènent leurs poussettes, leur spleen et leur gros ventre. Il y a un étang avec des roseaux et une fontaine qui grelotte, des bacs à sable pour les jeunes et du gazon où, l'été, les amateurs de foot s'entraînent torse nu. Il déballe ses victuailles. Les gâteaux ne font pas long feu. Seul, sous la lune, il s'empiffre. Une fois repu, doigts croisés sur la bedaine, il digère comme un roi qui termine un banquet.

Signe que le soleil va bientôt réapparaître, les oiseaux sont de plus en plus bruyants. Marcâl s'extirpe de sa béatitude et se promène, humant l'air : il est doux, on se croirait sur les bords de la Méditerranée. Cachés dans les graminées, les insectes font l'amour puis enfouissent leur œufs entre les racines. Guettant un éventuel signe de vie humaine tout en se réjouissant — quelle sensation terriblement nouvelle ! — d'être aussi peignard, il descend la rue des Trois Frères Martinez, rue ainsi nommée parce que les frères Martinez ont étendu leur empire sur la totalité des magasins qui la bordent. Leur père leur avait juste légué une petite droguerie, et son sens des affaires. Ses trois fils se sont appliqués à suivre ses conseils. Leur jovialité et leur dynamisme ont fait le reste. En très peu de temps, ils se

sont emparés de toute la rue. Maintenant, ils possèdent aussi des plantations d'anacardiens qui produisent dix mille litres d'essence de térébenthine chaque année. Ils vivent dans un château en granit rose qui surplombe la vallée et sont connus pour leurs largesses auprès des pauvres et des nécessiteux. Ils financent un consortium d'orphelinats écologiques dans la banlieue de Moscou. Ils parrainent un programme de reboisement sur les bords de la mer Rouge. Ils s'occupent d'un centre de réinsertion de dernière génération pour les handicapés qui sortent de prison et, pour tout dire, sont régulièrement contactés dès lors qu'il s'agit de signer un chèque pour une noble cause. S'ils ont la folie des grandeurs, les frères Martinez n'en ont pas moins le cœur sur la main.

Les clients qui font leurs courses chez les frères Martinez savent que l'argent qu'ils dépenseront sera subtilement redistribué. Cette politique engagée garantit aux frères Martinez des revenus sans cesse croissants. Ce qui leur permet de multiplier encore plus leurs interventions auprès des plus démunis. Ils sont assis sur un filon inépuisable, celui de la bonté humaine. Et comme en plus, ils ont la bosse du commerce, ils ne sont pas à la veille de fermer boutique. Tant mieux pour eux.

Entrant dans le supermarché florissant des Martinez, comme des milliers d'autres clients avant lui, Marcâl se sent pousser des ailes d'ange, et des crocs de loup. Il n'est pas ici pour jouer les bons Samaritains. C'est bien plutôt la nécessité qui l'a poussé jusqu'ici. Car chez les frères Martinez, on trouve de tout. Et bien d'autres choses encore.

Les premiers rayons du soleil éclairent ceux du magasin. Pour autant, peu habitué à faire les courses, il se repère difficilement dans ce dédale de marchandises. Il y a tellement de camelote entassée qu'on a vite fait de se prendre pour un rat dans une cave à fromages qui ne saurait ni par quelle meule commencer ni par où s'enfuir en cas de danger. Ça déborde de partout. À droite, à gauche, sur tribord, sur bâbord, du sol au plafond, sur des étagères, sur des palettes en bois ou sens dessus dessous. Ça vient de partout et c'est revendu au meilleur prix. En tête de gondole, des piles de fournitures et des monceaux de pots divers menacent de s'écrouler. Des affiches compliquées indiquent les provenances, les compositions des produits et les objectifs caritatifs des frères Martinez. Nonobstant, à la fin de la matinée, Marcâl a devant lui un chariot plein des mille et une bricoles carrément indispensables lorsque, comme lui, on se retrouve seul dans une ville dépourvue d'électricité et de blanchisserie.

Il arrache une feuille dans un grand cahier. Les alarmes sont

hors-service, tout est à portée de main. Il n'y a qu'à se servir. Mais lorsqu'on a comme lui passé sa vie au service du civisme, le respect du règlement est devenu une seconde nature. Il la punaise sur le dossier en moleskine d'une chaise de caissière.

Veillez m'excuser pour le dérangement. J'ai été contraint par les circonstances. Merci pour le matériel cité ci-dessus. S'il le faut, je suis prêt à rendre ou rembourser chacun des objets empruntés au prix affiché. Je me tiens à votre disposition. Merci encore.

*Marcâl Morot, conseiller civique de troisième échelon
à l'institut S. Frankus.*

Point à la ligne.

Tenant à son confort, il fait ensuite un saut au magasin de literie, chez Goldsteinsen & Cie. C'est le meilleur magasin de la ville. Mais c'est cher. Il laisse un mot, plus ou moins semblable au précédent, et s'empare d'une demi-douzaine d'oreillers. Il charge toutes ses acquisitions dans une diligence garée à proximité et prend les rênes, se promettant de la ramener là où il l'a prise. Cela fait des années qu'il n'a pas piloté pareil engin. La dernière fois, ce devait être pour l'enterrement du secrétaire adjoint du sous-préfet. Il avait loué une calèche noire avec 10 % de réduction : - 5 % parce qu'il avait un emploi dans l'enseignement et - 5 % supplémentaire parce qu'il était pote avec le censeur. Ce fut un bel enterrement. À la fin de l'office, il y eut distribution de galettes-saucisses et de chaussons aux pommes.

« Hue les bœufs ! HUE ! » Le fouet claque au-dessus des croupes. Les chevaux hésitent un instant à obéir à un amateur — certains signes ne trompent pas — mais acceptent finalement d'être dirigés par ce drôle de cocher en costume à carreaux orange et bleu. Les chevaux domestiques portent des œillères depuis si longtemps qu'ils sont prêts à faire l'impasse sur moult étrangetés. SHLAK ! Morot fait claquer le fouet une seconde fois. La diligence violette de la Compagnie des Chemins s'ébranle. Les roues tournent de plus en plus vite. Ça fait une éternité qu'il ne s'est pas senti aussi libre. L'air lui caresse les joues. Ses yeux coulent à cause de la vitesse. Mais il s'en fout. Les rues défilent. Les oiseaux qui pianotent sur la route s'envolent sur son passage. Il redécouvre la ville avec un œil neuf. C'est bon de changer de point de vue sur le monde et de poser ses

fesses sur le siège d'un palefrenier. Habituellement piéton, aujourd'hui, il pilote. Quelles sensations mes amis ! Quelle hauteur soudaine sur le monde ! Il surplombe les avenues. Sa silhouette se reflète dans l'eau des fontaines. Les sept chevaux, trois noirs et quatre blancs, galopent dans les lignes droites. Pourquoi sept ? Parce que les cochers sont des gens superstitieux pardi ! Aux carrefours se dressent les gendarmes empaillés mais il ne ralentit pas pour si peu. À l'arrière, la marchandise tressaute. Les essieux couinent et palpitent. Sur les pavés les roues tressautent. La diligence violette va plus vite qu'elle n'a jamais été. Les chevaux ne cherchent pas à comprendre. Leur demande-t-on de ne pas ménager leur peine qu'aussitôt, ils s'exécutent.

Essoufflé mais hilare, il stoppe les machines arrivé devant chez lui. Les chevaux sont couverts d'écume. Marcâl, pas ingrat, ôte leurs mors et les autorise à bouffer la haie. Puis, avec la joie d'un gosse trop content de ses tours de manège pour en demander d'autres, vide ses courses et les aligne sur la terrasse pour mieux contempler la chose. Un vrai hold-up. Des lampes à pétrole, une carabine, des bougies, des cordes, des boîtes de conserve et d'allumettes, une paire de jumelles, des ticheurtes blancs comme ceux de James Dean, un sac de couchage, un réchaud à gaz, un économe, des assiettes en carton, un jeu de cartes pour faire des réussites, des cageots de légumes, une canne à pêche et des hameçons, un parapluie, des couteaux, des oreillers en plume de chez Goldenstein & Cie, des cartes routières et un manuel de cuisine macrobiotique, une paire de sandales, une cartouchière, un maillot de bain, un poncho péruvien, des fruits secs, un bonnet de skieur en téflon, des jerricanes, du parfum pour hommes, Marcâl n'y a pas été avec le dos de la cuillère ! S'en frottant les mains, il retourne près des chevaux pour les bouchonner. Les chevaux aiment être dorlotés. Marcâl leur flatte l'encolure. Leurs muscles luisants frémissent. Ils sont aux anges, détendus, et lèvent la queue pour chier.

À la nuit tombée, les affaires sont rangées dans les coffres de la diligence. Il compte bien utiliser ce véhicule de transport à des fins personnelles, comme ces pionniers qui ont traversé les États-Unis pour aller s'installer sous l'âpre soleil californien, il souhaite tenter sa chance ailleurs. Quitte à en baver. Puisque, en ville, en vérité, plus rien ne le retient.

A-t-il des raisons de rester dans sa maison trop grande pour lui, hantée de surcroît par les fantômes de sa fille et de son ex-femme, alors qu'il a l'occasion unique de partir à la découverte de régions inconnues ?

Non. A-t-il des raisons de s'attarder aux abords de l'institut Frankus déserté par son personnel et ses élèves ? Pas plus.

Ses résolutions s'arrêtent là. Il allume les loupottes de la diligence et met les voiles. Le vaste monde l'attend ; partir en pleine nuit l'amuse. Pour que son périple se déroule sans encombre, il s'en remet à Hermès, le dieu des voleurs et des voyageurs. Sous un tel patronage, que peut-il arriver de regrettable ?

Soit dit en passant, combien sont-ils ceux qui, bien résolus à parcourir le monde, après avoir tassé leur valise et franchi le seuil de leur maison, se sont arrêtés au bout de la rue ? Ce n'est pas par manque de cran ou de motivation, bien sûr, que lui s'arrête au bout de la sienne. Mais des cris l'y incitent. Sur sa gauche, à 11 heures, il a détecté une présence étrangère. La ville pourrait n'être pas si déserte. Afin d'en avoir le cœur net, il met pied à terre et parce qu'on n'est jamais trop prudent, empoigne sa Winchester®.

À pas de loup, il traverse le jardin des voisins en roulant des yeux.

La nuit est noire. Courageux mais pas téméraire, il retourne à la diligence et s'empare d'une lampe à pétrole. Il préfère voir le terrain sur lequel il avance. C'est si vite arrivé, en territoire ennemi, de poser le pied sur une mine.

« EHO ! Y'a quelqu'un ? C'est moi, Morot : le conseiller civique de l'institut Frankus. J'habite à côté. Sur la butte. Y'a quelqu'un ? »

Il pousse la porte d'entrée. Mi-gémissements mi-toussotements, les cris se font plus précis. Bien que vacillante, la flamme de la lampe à pétrole illumine le couloir.

Avant d'entrer, par réflexe, il essuie ses pieds sur le paillason. Des bibelots de mauvais goût sont posés sur un meuble. Son coude en frôle un et c'est de justesse qu'il le rattrape avant qu'il ne s'écrase au sol. Il était depuis si longtemps conditionné pour ne rien casser, si ce n'est les reins des réfractaires à la discipline, qu'il s'en serait voulu d'être la cause d'un quelconque dégât. Petit, son père l'avait giflé le jour où il avait renversé une soupière. Il pensait bien faire pourtant, tout fier de l'apporter. Les invités admiraient ce jeune garçon qui aidait ses parents à faire le service et souriait derrière la soupière qui le cachait presque entièrement. C'est en voulant la poser sur la table qu'elle ripa. Son contenu se renversa sur sa culotte courte, inondant le tapis. Non content d'avoir les genoux brûlés, il écopa d'une claque retentissante, et depuis, chaque jour, au moins une fois, il y repense avec terreur. Les invités rient, puis essaient de

le consoler, lui disant que c'est pas grave, qu'ils sont assez grands et n'ont pas vraiment besoin de soupe — tout juste s'ils ne le remercient pas de l'avoir renversée. Ses chaussures sont couvertes de cette mixture moulinée. Les pieds dans cette mare orangée, il accuse le coup. Des larmes roulent sur ses joues. Sa mère s'affaire avec une serpillière. Son père rit maintenant avec les invités. Depuis, Marcâl n'a jamais repris de soupe au potiron.

Il réajuste le bibelot en cristal multicolore sur la tablette du couloir. Un couple de petits vieux vivait là. Il y a leur photo sur le mur à côté d'un masque ramené d'un voyage à Venise, *la* ville des amoureux, des Doges et de Titien. Quelques années auparavant, ils avaient fait tout un foin parce qu'ils ne voulaient pas être conduits à l'hospice séparément. Mais la loi ne prévoyait pas d'hospice mixte. Alors les deux vieux étaient restés chez eux en faisant savoir qu'ils n'hésiteraient pas à mettre le feu à la maison et à s'immoler ensemble si les autorités insistaient. Ils avaient obtenu gain de cause grâce à un pigiste qui porta l'affaire devant l'opinion publique. Celle-ci, aussi aveuglément cruelle soit-elle, accepte de plus en plus difficilement les sacrifices humains, et ce, quels que soient l'âge et le statut desdits humains. On les avait donc laissés en paix dans leur pavillon qui sentait la naphthaline.

Les cris viennent du fond du couloir. Il s'en approche, déterminé : il ne détalera pas si près du but et, le voudrait-il, qu'il ne le pourrait pas. La peur l'a quitté. Il est poussé par une main invisible. Une main douce, insistante et presque palpable, une main ferme mais rassurante. Une main qui pourrait être celle du destin. Il pose sa lampe sur le guéridon. Derrière la porte du fond, ça s'agite de plus en plus. Une main sur la poignée et l'autre sur la gâchette, il ouvre la porte. Un lit défait brille dans la nuit. Puisque les vieux qui vivaient là ne pouvaient plus monter les escaliers, la chambre et les commodités avaient été transférées au rez-de-chaussée. Le gros lit est vide. Les lueurs de la lune passent à travers les persiennes. Dans la chambre, ça pue l'ail à plein nez, à moins que ce ne soit des relents de vieilles sueurs. Pendant que ses narines frétilent pour identifier toutes ces odeurs — odeurs d'urine et de lavande, odeurs de cire et de poils mouillés, odeurs du Sud, de thym et de serpolet, odeur de dromadaire malade et de cuisine à l'ancienne —, un chien quitte la pièce. Sans doute la pauvre bête était-elle enfermée là depuis un moment. Des flaques d'urine et des petites crottes jonchent le sol. Des journaux déchirés sont éparpillés. Le vieux chien, comme un patriarche qui retrouve sa tribu

après mille ans d'exil, saute et lèche les mollets de son libérateur pour lui exprimer sa gratitude éternelle et indéfectible. Sa queue s'agite comme un métronome devenu fou. Il aboie, se contorsionne, ivre de bonheur.

À la fois déçu par sa trouvaille et infiniment soulagé car tout danger est écarté, Marcâl regarde la pauvre bête lui faire la fête, puis s'écarte afin que le vieux clebs cesse d'agripper son pantalon propre. On dirait une sorte de fox-terrier. Une oreille couleur tabac et l'autre noire. Cela dit, il n'a pas dû voir la queue d'un renard depuis bien longtemps. Le clebs glousse quand Marcâl lui gratte la glotte. Par cet acte, on dirait qu'il s'en fait un pote.

Le toutou en question s'appelle Cerisette : c'est marqué sur le collier qu'il porte autour du cou. Drôle de nom pour un mâle. Mais ce nouvel ami, satisfait de se retrouver avec un représentant du genre humain, apparaît rapidement à ses yeux comme l'arbre malingre qui essaierait de cacher l'épaisse forêt. En effet, s'il y en a un, cela tendrait à prouver qu'il y en a certainement d'autres, coincés ailleurs, affamés, affolés, blessés peut-être, livrés à eux-mêmes, promis à une mort horrible et lente. Comment a-t-il pu ne pas y penser plus tôt ? Par un détestable réflexe tellement humain, en se retrouvant seul, il n'a plus pensé qu'à lui. Mais il n'est pas trop tard pour rattraper ses manquements élémentaires aux lois de la solidarité universelle, lois si anciennes que l'on ne sait même plus si elles ont été créées par les hommes ou par les dieux.

Désormais, il n'a plus d'horaire impératif ni de destination précise. Il avait certes prévu de descendre vers le Sud mais cette opération va être ajournée, le temps de faire le tour du bled pour délivrer les bestioles prises au piège.

Et c'est ainsi que son départ fut reporté aux calendes grecques.

Libérer tout ce beau monde n'est pas de tout repos. Guidé par les miaulements et les aboiements qui se multiplient, il tend l'oreille et fait du porte à porte. Les réactions sont diverses. À bout de nerf, certains chats sortent les griffes. Des chiens montrent les crocs. Pour les calmer, il a ses méthodes : il leur présente des pâtées, leur jette des boîtes de vergeoise chopées chez les frères Martinez. Eh hop, le tour est joué. Il va ainsi de niche en niche, de chenil en chenil. C'est fou le nombre et la variété d'animaux de compagnie que les gens peuvent posséder ! Pour libérer des chatons, des ânes, des singes ou des faons, il défonce des portes, casse des

carreaux. Et les animaux se déploient sur la ville.

Une sorte d'ivresse s'empare de lui. Pénétrer dans les maisons inconnues lui fournit des frissons permanents. Plus aucune intimité ne lui échappe. Il ouvre des tiroirs, soulève des tapis, renverse des armoires, vide des buffets, compulse des manuscrits de confessions et des albums de photographies désuètes, déballe des coffres emplis de mystères, répandant sur le sol des secrets de famille jusqu'alors inviolés.

Jamais il n'avait ausculté avec autant de précision le cœur de la cité. Comme tout le monde, assis à la terrasse d'un café, il avait examiné ses congénères qui déambulaient. Comme tout le monde, il avait, par erreur, ouvert des courriers destinés à son ex-femme ou à sa fille. Ces indécitesses lui avaient parfois valu des engueulades gratinées. Comme tout le monde, il avait regardé par des trous de serrure, collé son oreille à des murs indiscrets ou soulevé des rideaux pour épier sans être vu. Comme tout le monde, il avait entendu des conversations qui ne le regardaient pas. Comme tout le monde, il avait souhaité voir les seins de femmes qui n'étaient pas siennes : rêve d'araignée qui se faufile n'importe où. Comme tout le monde, hitchcockien sans s'en douter, braquer un télescope sur la salle de bains des voisins le faisait fantasmer. Pour autant, jamais il n'aurait cru avoir un jour accès à tant de données. Aujourd'hui : il pousse le voyeurisme à son paroxysme.

Marcâl jubile. Ses journées sont d'une richesse extraordinaire ! Il relâche des couleuvres et des crapauds. Il transporte des poissons jusque dans les mares des jardins publics. Il ouvre des poulaillers, délivre canards et dindons, fait jaillir les lapins des clapiers qui s'échappent en montrant leur queue blanche. Il découvre des installations extravagantes. Telle famille a transformé sa véranda en volière. Telle autre possède un élevage de ragondins. Tel autre abrite une famille de blaireaux. Et dans cet appartement pestilentiel fermé à clé qu'il dut fracturer à coups de hache, au-dessus d'un appartement vide aux vitrines remplies de trophées, combien de chats, chiens, oiseaux, tortues, hamsters, hérissons et autres lapins nains terrorisés y avait-il ? À coup sûr, la loi sur la limitation des animaux de compagnie n'était pas respectée. Confinés dans ce périmètre réduit, les plus féroces avaient commencé à s'entre-dévorer. Les oiseaux assistaient à ces manœuvres en se demandant combien de temps encore les frêles barreaux de leur cage dorée allaient pouvoir résister. L'appartement était sanguinolent. Trois chiens teigneux, attachés à la même laisse, semblaient mener la danse. Cerbère, le chien aux têtes

innombrables qui garde les enfers, n'était pas plus laid.

Mais l'important, c'est qu'il sauve des vies par milliers. Comme un nouveau Noé. Des perruches posent leurs pattes sur les fils électriques. Les hirondelles s'inquiètent de savoir qui sont ces intruses peinturlurées. Les chats du quartier se réjouissent et se lèchent les moustaches.

Dans sa diligence violette, il sillonne la ville sans éprouver de fatigue, s'arrête en bas de chaque immeuble, vérifie chaque cage d'escalier, ouvre les portes, visite les pavillons. Sans exception. Ne laissant rien au hasard. Il a trop peur de passer à côté d'une rencontre. Il est tellement seul aussi quand on y songe. Les élèves de l'institut lui manquent. Ses voisines qui se mettaient en minijupe chaque été et qui nouaient les pans de leur chemisier sur leur nombril, conformément aux lois — tacites cette fois-ci — du sex-appeal, et qui faisaient retentir leurs talons sur les pavés, leurs cheveux, leurs éclats de rire à la terrasse des bistrots lui manquent également. Où sont-elles ?

Il touche du bois pour qu'enfin cet envoûtement cesse. Mais ses espoirs à chaque fois sont déçus. Il reste seul. Terriblement seul. Si seul qu'aucune comparaison ne saurait en rendre compte. Quand il entre dans des maisons abandonnées depuis plusieurs jours, il doit se contenter de fureter dans le bas des armoires et derrière les bibliothèques, à défaut de trouver des êtres humains de chair et d'os avec qui échanger des nouvelles : les cachotteries qu'il découvre sont ses consolations. Mais que faire de toute façon de tout cet or, de toutes ces lettres d'antan, de tous ces dossiers compromettants, de toutes ces armes à feu et de tous ces matériels propres à assouvir les déviations de ses congénères ?

Mètre carré par mètre carré, il ratisse chaque rue. Inlassablement. Par curiosité, il va même voir l'ancien métro. Tant de légendes couraient sur ces tunnels depuis qu'ils avaient été condamnés que, depuis tout gamin, il tenait à s'en faire une idée. Sa mère lui avait dit qu'une secte satanique y avait élu domicile. Lui y avait cru, mais à la manière de quelqu'un qui n'en serait sûr qu'à compter du jour où il l'aurait par lui-même vérifié.

Il chausse ses bottes en caoutchouc, ordonne à Cerisette d'attendre bien sagement, choisit une station, force les grilles et descend les marches. Une odeur forte, un peu acide, lui prend la gorge, une odeur qu'il ne connaît pas. Armé de sa lampe à pétrole et de sa Winchester®, merci les frères Martinez, il s'enfonce dans la bouche souterraine.

Des grignotements et des sifflements se font entendre. Il tend l'o-

reille, les sens en alerte, le poil hérissé. Il se retourne et constate qu'il ne voit plus l'entrée. Les ténèbres l'entourent et il serre bien fort sa petite lampe qui se balance. Les flammes font des ombres ondoyantes sur les parois salpêtreuses. Dans ce labyrinthe qui résonne, les distances sont impossibles à évaluer et il serait incapable de dire si les sons viennent de très loin ou de tout près, s'ils sont conduits par les tuyauteries ou s'ils proviennent de la station d'à côté.

Les obscurités l'hypnotisant, il ne tient pas à faire demi-tour et s'avance vers les bas-fonds de ces couloirs suintants. Ses jambes sont celles d'un marathonien qui ne fait plus attention à leur mécanisme et qui court dans un effort inconscient, répétitif, inéluctable, entraîné par son propre mouvement. S'il revenait sur ses pas, il aurait l'impression d'interrompre un coït prometteur.

Les odeurs se font plus fortes, aigrettes et suaves. L'air est vicié, les bouches d'aération hors service depuis des lustres. Les petits cris, les sifflements et les couinements l'attirent toujours plus profondément. Il suit maintenant le tracé des anciennes rames et se retourne de temps en temps en se demandant s'il parviendra à retrouver facilement le chemin du retour et continue de s'enfoncer, confiant en son inépuisable sens de l'orientation.

Des bouffées d'air chaud le surprennent dans sa progression : effluves imitant la respiration d'un quelconque monstre fétide et saprophage. Pour parer à toute éventualité, il arme sa Winchester® et prudemment longe les tunnels sinueux, plaçant sa lampe à pétrole près des pancartes de signalisation. Les anciens noms apparaissent, pleins de mystère et de poésie : STATION LA ROCHEFOUCAULD. Qui c'est celui-là ? STATION ÉLIE WIESEL, PRIX NOBEL DE LA PAIX 1986. Voilà qui ne date pas d'hier. Et pour être exact : voilà qui date de l'époque où l'Histoire était encore enseignée à l'école. INTERDICTION DE CIRCULER LE LONG DES VOIES. Marcâl réprime un mouvement de recul. Le voilà en infraction avec les lois de l'ancien métro. Ah ! Marcâl n'aime pas être pris en défaut. Mais après tout, que risque-t-il ? Qui viendra le verbaliser, hein ? Où sont-elles, les forces de l'ordre ? Il ricane, riche de sa nouvelle impunité, et imagine les dizaines de milliers de personnes qui ont arpenté ces stations désormais désertes, qui ont attendu la rame en se bousculant aux heures de pointe. À l'intersection suivante, il bifurque à droite et s'engage dans une longue ligne droite légèrement en pente. L'air est froid. Des gouttes d'eau tombent du plafond directement dans des petites mares phosphoriques.

L'odeur ressemble à celle d'une vasière en hiver. Des eaux de ruissellement courent le long des murs et des traînées de carbonate de calcium se concrétisent. Les pierres sont froides et gluantes. Des boulettes de moisi sont accrochées aux murs. On se croirait dans une mine de charbon désaffectée depuis la guerre. Ou dans une vieille champignonnière. Ou...

Les traverses qui maintenaient les rails ont presque toutes été arrachées. Il se méfie de celles qui restent. Elles sont traîtres et pour ne pas buter sur l'une d'elles, il maintient sa lampe à pétrole au ras du sol, bénissant les frères Martinez à chaque pas et ouvrant l'œil pour ne pas marcher sur la queue des rats. Ces sales bêtes filent le long des murs. Elles sont ici chez elles. Leur nation prolifère et certains spécimens semblent à vue de nez peser plusieurs livres. Après de longues minutes (heures ?) de marche tête ainsi baissée, il arrive à une station suivante. Se redresse. En dehors du bruit des gouttes irrégulières, le silence est total. Ses pas résonnent sur la dalle en béton et sa surprise est de taille lorsqu'il découvre le nom de ce hall : STATION SALVADOR FRANKUS ! Ainsi a-t-il traversé toute la ville et se retrouve-t-il trente-six pieds sous terre, à la quasi-verticale de son lieu de travail, mais au lieu d'être à l'air libre en train de surveiller les pions qui eux-mêmes surveillent les élèves, il est dans le noir et l'humidité ! Il en sourit, de ces efforts qui l'ont amené là, et fait le tour du secteur, comme un propriétaire qui ferait l'état des lieux après avoir longtemps loué son appartement à des inconnus.

La petite station devait avoir de l'allure : il y a encore du carrelage sur les murs. Un brin chauvin, il passe le revers de sa manche sur les pancartes pour les décrasser, recule de quelques pas pour admirer l'effet : oui, vraiment, c'est plus joli comme ça, y'a pas à dire, c'est beaucoup mieux, les lettres sont bien lisibles. Il n'y a plus ni rails ni rames ni bancs ergonomiques aux assises chauffantes ni distributeurs ni lumières clignotantes mais une fois ces détails mis de côté, on se croirait presque revenu à l'ancien temps, à l'époque où les métros circulaient nuit et jour et faisaient trembler les maisons, empêchant les braves gens de dormir en silence et permettant aux malheureux qui voulaient en finir de se jeter sous les roues huileuses des locos aveugles.

Il quitte la station et s'engage dans un couloir qui mène à l'est, vers l'extérieur de la ville. Il est curieux de voir jusqu'où serpentent les couloirs désaffectés. Les villes, paraît-il, se construisent souvent sur de vastes réseaux de galeries souterraines creusées par les nains qui peuplaient la terre avant l'arrivée des hommes. Des canalisations recouvertes

de lichens fluorescents lancent des reflets étranges. Il s’amuse à les suivre quand, soudain, les odeurs se font étouffantes ; si ça continue, l’atmosphère va devenir irrespirable. Sur le qui-vive, le doigt sur la gâchette, il longe encore un peu les quais de la station M^{AL} JUIN, ACADÉMICIEN, gigantesque station intermédiaire qui permettait de se rendre soit vers la zone industrielle Sud-Est, soit de bifurquer vers la Porte du Grand Ouest, soit de remonter vers la Chênaie, du nom d’une ferme de l’ancien temps. Le sol étant désormais spongieux, Marcâl se félicite de ne pas porter de sandales. Il s’y enfonce jusqu’aux chevilles et des miasmes à chaque pas lui soulèvent l’estomac : odeurs de macérations indistinctes plutôt nauséabondes. Il en rapproche sa lampe pour identifier cette mélasse. Du bout de sa Winchester®, il remue cet humus. Apparemment, il s’agirait de fruits pourris. Comment ont-ils pu arriver là en pareille quantité ? La station est recouverte d’un tapis de fruits en décomposition de plus en plus épais. Ses bottes en s’enfonçant font des bruits dignes d’un pressoir.

Au bas d’un escalier, un panneau indique que ces marches mènent à une sortie : les fruits devaient être déversés par cette issue. Marcâl respirerait bien un grand bol d’air frais, mais remonter par là semble risqué. Une épaisse couche molle recouvre les lieux. C’est répugnant. Il n’a pas envie d’être enseveli sous une avalanche de pourriture à moitié liquide. Il renonce donc à utiliser cette issue et s’éloigne, inspirant par à-coups d’un air pincé. Les fruits déversés par le haut de la station ont roulé sur une distance considérable. À moins qu’ils n’aient été sciemment étalés.

Marcâl préfère ne pas s’attarder. Il reprend sa marche somnambulique. Devant lui, droit devant, des bruits — comment dire ? denses — l’arrachent à l’engourdissement. Il s’engage dans la galerie, fait attention à ne pas poser le pied n’importe où. Il ne tient pas à se viander. Le sol est boueux, l’air âcre. Il a l’impression de se promener dans les intestins d’un animal préhistorique. Respirant tant bien que mal avec la bouche pour ne pas suffoquer à cause de la puanteur environnante, Marcâl distingue des bruissements et des mouvements. Là-bas, au bout du tunnel, ça s’agite, et ce quelque chose fait vibrer les murs et les plafonds comme s’ils étaient recouverts d’algues ondoyantes.

L’attrait de l’inconnu étouffe parfois les voix de la prudence. Combien d’animaux, fort rusés au demeurant, se sont ainsi laissés piéger par des prédateurs qui, grâce à d’habiles leurres, avaient su attirer leur attention, tout en endormant leur méfiance ? Sous l’emprise de la nervosité, il empoigne tout aussi solidement l’anse de sa lampe à pétrole que la

croise de sa Winchester®. Soudain, les murs et le plafond s'effondrent et se mettent d'un seul coup à bouger, à l'enserrer, le caresser, le frôler, à crier et à former un magma compact fait de millions de paillements aigus. Les cheveux dressés sur la tête et les yeux exorbités, il se met à hurler de concert. Des flots d'adrénaline jaillissent de ses glandes médullosurrénales subitement stimulées. Son cœur s'accélère. Agressé de toute part, il ne sait où donner de la tête, serre les fesses et prie, croyant sa dernière heure arrivée. Il entend trente-six chants d'ailes. Ses paupières restent fermées, par peur de perdre la vue s'il les rouvrait. Il les garde closes à tout prix, de la même façon qu'une poule sur le qui-vive va contracter sa vulve pour conserver un peu plus longtemps son œuf en sécurité. Un tourbillon innommable l'emprisonne et l'empêche d'envisager la fuite. Quant à se mettre en posture de combat, cela semble aussi simple que de vouloir traverser l'océan Pacifique en kayak, avec, en guise de pagaie, une cuillère à café. Son impuissance est totale. Déséquilibré par l'agitation qui emplit la galerie, il se retrouve le cul par terre, agite les jambes désespérément, cachant sa tête entre ses bras assaillis par ces ribambelles de coups qui le maintiennent immobile. Les yeux fermés, les lèvres jointes, les abdominaux contractés et la main crispée sur l'anse de sa lampe, il laisse passer l'orage, se retenant maintenant de hurler pour ne pas avoir à ouvrir la bouche.

Certes, il est habitué aux bousculades des filles de l'institut à la fin des cours, mais là, dans ce tunnel étroit, la pagaille qui règne dépasse tout ce que l'entendement peut prévoir. Au bout de longues minutes insupportables qui auraient fait défaillir tout autre que lui, la frénésie et les hurlements perdent néanmoins en intensité. Non seulement on s'y habitue — c'est incroyable de constater comment l'homme s'habitue vite à tout, même au pire — mais en plus, le calme semble revenir.

Marcâl rassemble ses esprits dispersés par la tourmente comme grains de pollen en mai. Précautionneusement, il rouvre un œil : la lampe brille encore. Hourra ! Elle a survécu à ce cauchemar. Chapeau les frères Martinez ! On leur doit une fière chandelle. Il rouvre ensuite l'autre avec la même circonspection, la paupière prête à s'abattre à la première alerte. Mais toute épouvante est superflue : murs et plafond sont retournés à leur place initiale. Seuls des remous et des sursauts indistincts indiquent que toute cette animation n'était pas seulement le fruit de son imagination.

Marcâl se redresse, encore aux aguets. Ses yeux tentent de percer l'obscurité. Son cerveau s'efforce de comprendre, établissant à toute

vitesse quantité de comparaisons et synthèses pour identifier le ramdam. Jusqu'à présent, il tenait pour acquis que les murs ne faisaient pas partie des organismes vivants — même s'il suffit parfois d'y coller une affiche pour leur donner vie. Ses repères se sont envolés ; il se sent dénudé. Il n'arrive pas à mettre une étiquette sous la situation qu'il vient de vivre. Toutefois, son pouls ralentit. Le pic d'alerte est passé. La galerie a retrouvé son calme après ce coup de grisou. Il donnerait tout ce qu'il possède, son âme, sa diligence et ses chevaux, pour comprendre ce qui a pu lui sauter dessus. D'un revers de la main, il frotte son pantalon. Secoue ses manches. Se frictionne le crâne et s'essuie le visage avec le large mouchoir en coton qui ne quitte jamais sa poche depuis qu'il est en âge de se moucher tout seul. Tout ce qu'il pressent, c'est que la lumière semble être un facteur d'effervescence. Il cesse donc d'agiter sa lampe à pétrole et baisse la longueur de la mèche.

Avec une audace qu'il ne se connaissait pas et les jambes encore faseyantes, il pose la loupiote à terre et approche la main du mur. Tout doucement. Comme s'il voulait caresser un mustang craintif. Ses doigts rencontrent tout d'abord une texture élastique et veloutée. À l'aveuglette, il bouge un peu plus les doigts. Il tâte cette matière surprenante, tiède et apparemment inoffensive. Puis la retirant, brusquement satisfait de cet examen tactile, sourit, rassuré : sa terreur avait pour origine l'envol d'une colonie de chauves-souris. Ni plus ni moins ! Proportionnel à la peur subie, son soulagement le comble de bonheur. La joie de Galilée lorsqu'il démontra que la Terre était ronde et tournait autour du Soleil devait être d'un même acabit. Idem lorsque les premiers Chrétiens apprirent que la mort n'existait pas. Un prince charmant qui rencontre sa dulcinée doit ressentir un bonheur jumeau à celui-là. Il en tremble encore mais est déjà très nettement soulagé. L'œil attendri, il regarde les chauves-souris qui grouillent, se contorsionnent et se pelotonnent contre les parois. Ainsi sont-ce ces bâtardes qui engendrèrent aussi grande frayeur chez notre ami ! Ah coquines ! A posteriori, sa panique lui fait presque honte. Alors à reculons, il rebrousse chemin pour ne pas troubler ces si susceptibles bestioles. Le dos courbé, la bouche sèche, il parcourt encore de nombreuses galeries jonchées de fruits : à n'en pas douter, les garde-manger des chauves-souris constituées en colonies grouillantes.

Au bout d'un long moment, gagné par la fatigue et la faim, il cherche la sortie la plus proche, remonte un escalier, au hasard. Des courants d'air le font frissonner. Il emprunte un tunnel, suit des galeries. Le sol glissant

est recouvert d'usnées qui ressemblent à des algues échouées. Des flèches indiquent des directions qu'il ne lit pas. Peu à peu, des couloirs revêtus d'un dallage impeccable succèdent aux sols fangeux. Marcâl débouche dans une salle spacieuse. Des machines en inox sont alignées. Bordel de merde, où a-t-il bien pu déboucher ? Ces machines, ces broyeurs, ces plans de travail, ces tapis roulants et une multitude d'autres indices se mettent en place, s'emboîtant les uns dans les autres comme les pièces d'un puzzle. Peu à peu, il comprend à quoi servent ces outils, ces hachoirs, ces grands plats qui débordent de chairs mortes. Mais c'est répugnant. Des monticules de bidoche en bout de chaîne sont prêts à être mis en boîte. On se croirait dans une boucherie industrielle digne de l'époque où les hommes mangeaient des veaux aux hormones, des poulets de batterie, des poissons au mercure et des animaux malades. Mais il ne rêve pas. Il déambule bel et bien dans une usine, vide et silencieuse en cet instant, mais qui, il y a peu, devait retentir du son des machines, des robots et des ouvriers qui y bossaient. Pouah ! Il se retient de vomir.

Les souris volantes sont parquées dans les couloirs de l'ancien métro, approvisionnées en fruits afin qu'elles prospèrent, puis, une fois grasses, sont réduites en chair à pâté et conditionnées dans des conserves en fer blanc marquées du sceau de l'Agromex... Cette boustifaille en boîte est ensuite proposée aux cantines, aux collectivités, dans les crèches, aux semi-grossistes, conformément aux accords passés entre l'Agromex et l'État.

Marcâl a encore en mémoire les derniers scandales en date qui ont défrayé la chronique. Les industriels éclaboussés par ces affaires avaient promis de faire amende honorable. Mais leurs promesses, on voit vite où ils se les mettent. Ils se torchent avec oui ! Ils chient sur les lois et se fichent de la vertu publique... Tout ce qui compte, c'est leurs petits écus ! Lui qui s'est toujours efforcé de marcher dans le droit chemin, que bordent les fleurs de la vérité, se rappelle toutes les fois où, pour remplir un petit creux, il s'est ouvert une petite boîte d'Agromine... Et aujourd'hui il apprend que ces enculés de l'Agromex lui ont fait bouffer de la chauve-souris pendant des années à son insu ! ARGH ! Comment l'une des plus prestigieuses entreprises d'agro-alimentaire du continent a-t-elle pu se livrer à ces combines ? S'il avait appris, for example, que ses parents n'étaient pas ses vrais parents, mais des fonctionnaires missionnés par le ministère de la Stérilité, il n'aurait pas été plus dépité. Encore une fois, les rumeurs qui disaient que les couloirs du métro abritaient des hordes de

clochards et des sectes lucifériennes étaient en-deça de la réalité. Son envie de gerber passée, il donne un coup de pied dans un carton, rempli de petites boîtes, barré du tampon « BON POUR EXPÉDITION ». Les boîtes roulent sur le sol. Le packaging est succinct. On peut seulement lire :

AGROMINE

*Le complément indispensable de votre alimentation
Naturellement riche en protéines et en sels minéraux !*

Il y en a qui manquent pas de toupet ! À l'institut Frankus, de nombreux parents d'élèves travaillent à l'Agromex. Ils gagnent leur vie — relativement bien — en mettant cette merde en boîte. Décidément, personne respecte plus rien. Du plus petit au plus grand, tous grugent. Les lois sont bafouées, tout le monde s'en fout et les cyniques aux dents longues, les plus pervers, ceux-là s'en foutent plein les poches et se déplacent en hélico pour ne pas salir leurs godasses faites sur mesure ! En tant que conseiller civique intègre et convaincu par vocation du bien-fondé des lois, cette découverte le met hors de lui.

Avant de se tailler d'ici, il trempe un doigt dans une cuve, le porte à ses lèvres. En soi, oui, c'est vrai, il faut le reconnaître, le goût est quand même plutôt agréable. On dirait de la dinde.

C'est néanmoins sans regret qu'il quitte l'endroit, titubant comme ivre, écoeuré, parcourt quelques couloirs sans savoir où ils déboucheront, monte et redescend des escaliers jusqu'à une sorte de hall condamné où, jadis, les usagers achetaient leur titre de transport. Les issues vers l'extérieur sont toutes soit grillagées et cadenassées, soit murées. Seule une trappe d'aération, à trois mètres de hauteur, offre une échappatoire. Poussé par l'envie de revoir des arbres verts et des nuages blancs, il entasse tout ce qui lui tombe sous la main. Planches, chaises, vieux cartons, placoplâtre, armoires en métal, détritrus, madriers et autres matériaux abandonnés forment vite une pyramide fort présentable. L'escalade en est aisée et de toutes les façons, il est si absorbé qu'il aurait été capable de gravir à mains nues l'une de ces montagnes de glace qui surplombent sur les cartes postales la vallée de Chamonix. Il est des instants où notre force se décuple, où nos muscles sont dans une telle osmose que plus rien n'est impossible. D'un pointu du pied, Marcâl défonce la trappe qui se désagrège dans un nuage de moisissures et de poussières vertes. À bout de bras il se hisse dans le conduit graisseux puis rampe comme une chenille vers la lumière. Un coup d'épaule pour parfaire le boulot et voilà

que, sans combattre, la grille cède, comme si elle avait compris que rien ni personne ne pouvait se mettre en travers de la route de Marcâl.

Le soleil l'éblouit.

Il fait jour.

Les chevaux dételés broutent les pelouses, goûtent aux bégonias, les chiens s'éparpillent, ils reprennent possession des forêts, les tortues gigotent dans les fontaines et se reposent sur les nénuphars plats. La nuit venue, les hiboux rentrent dans les maisons et deviennent rapidement maîtres des lieux. Les araignées noires surgissent de derrière les placards. Elles se glissent entre les assiettes. Elles tissent des toiles entre la table et les chaises. Leurs pattes velues trottaient sur les oreillers abandonnés. Le royaume des arachnides s'étend sur un nouvel espace, celui des foyers délaissés par les ménagères de plus de cinquante-cinq ans.

En reconnaissant Marcâl, Cerisette jappe de joie. Ils sont tous deux très contents de se retrouver même si Marcâl n'aurait jamais cru s'enticher un jour aussi rapidement de qui que ce soit : depuis son divorce, qu'il n'a pas encore complètement digéré, il distribue ses amitiés avec une parcimonie plus que frileuse.

« Tu sais, mon vieux, il m'est arrivé des choses pas banales.

- Ouarf ! répond l'animal qui lui renifle les bottes en caoutchouc pour deviner où son maître a pu se fourrer durant tout ce temps.

- T'as raison mon gros. Je pue mais je vais aller me doucher, me mettre en pyjama et après, on ira dormir. »

Contrairement à ce qu'il s'était dit, le lendemain, il décide de rester encore un peu. Craignant de quitter ces lieux qu'il connaîtra bientôt de fond en comble et qu'il se plaît à redécouvrir pouce par pouce.

Les rats sortent des caves, les lévriers oublient leur pedigree et se préparent à faire des bâtards, les caméléons sortis de leur vivarium s'interrogent pour comprendre comment pendant si longtemps on a pu leur cacher que le monde était aussi grand.

Pour se remettre de ses émotions en attendant le jour du départ, Marcâl Morot ne manque pas d'activité. Comme un Robinson Crusoé qui, ne sachant pas se contenter d'un radeau, construirait une arche un peu folle, il grappille à droite à gauche. Il s'introduit chez le censeur, chez ses chers élèves, chez des prostituées, chez le maire, chez les banquiers, chez les pharmaciens, chez ses voisins, etc., et se délecte des petites découvertes faites... Je vous laisse deviner quels sont les menus secrets qui sont mis à nu lorsqu'on pénètre chez les gens à leur insu. Vous-mêmes, que cachez-

vous au fond de vos tiroirs ? Mais si fouiller les caves, les mémoires des disparus et vider les aquariums pour améliorer la longévité des poissons rouges constitue l'essentiel de ses occupations, il n'en reste pas moins que ses conditions de travail se dégradent terriblement, cette détérioration étant précisément sise au niveau des sens olfactifs. Car plus les jours passent, plus la ville pue. Les frigos dégivrés et les congélateurs emplis de viandes avariées y sont pour beaucoup. La coupure d'électricité a rompu la chaîne du froid. Associées d'une entreprise pernicieuse, la moisissure, la pourriture et la fermentation dégagent des miasmes immondes. La chaleur n'arrange en rien cette affaire. S'il s'y habitue, il est quand même souvent obligé de se boucher le nez lorsqu'il passe dans certains quartiers, devant une charcuterie ou devant la morgue. Mille titans qui pètent en même temps égaleraient peut-être ces sommets de puanteur. Senteurs putrides et inédites qui rappellent les temps anciens où la peste noire venue d'Asie décimait les populations et recouvrait les rues de cadavres boursoufflés. Les odeurs sortent de partout. Combien de milliers de tonnes de victuailles fraîches étaient ainsi conservées chez ces joyeux citadins qui pensaient avoir le temps d'en profiter ? À en croire les pestilences dégagées par les garde-manger et les cambuses : sans doute beaucoup. De quoi tenir un long siège. Les mouches s'en plaignent pas. Elles prolifèrent. Les piafs y trouvent aussi leur compte. Ils font des orgies de moucherons, ne sachant plus où donner de la tête tant la nourriture abonde. La nuit, sous l'effet de la pression, des portes de frigo explosent tant viandes et autres denrées produisent de méthane en fermentant. Et il se passe moult autres choses étranges, répugnantes ou merveilleuses, au hasard des rues de cette ville abandonnée des hommes. Mais faute de témoins — il ne peut pas être sur tous les fronts —, la grande majorité de ces faits restera dans l'obscurité des vallées de l'oubli.

L'idée de repartir vers le Sud resurgit alors lors de l'une de ces nuits ponctuées de pétarades impromptues. Il ne reste pas grand monde, sinon personne, à sauver et il a bien envie de lancer sa diligence à toute berzingue sur les routes départementales qui mènent à la mer. La mer est paraît-il si belle qu'il s'en voudrait mille morts de crever avant d'y avoir trempé le gros orteil. Il siffle Cerisette qui monte à ses côtés. Sans rouspéter. Le vieux chien qui traîne la patte depuis qu'il s'est fait opérer d'un kyste et le conseiller civique de l'institut fantôme forment un beau duo. Même s'ils ne se parlent pas beaucoup, ils s'entendent bien. Très bien

même. Ils n'ont pas de reproche à se faire et il n'est pas mécontent d'avoir un chien de chasse, aussi pelé soit-il, pour le seconder et l'avertir des dangers. Cerisette quant à lui n'est pas peu fier d'avoir été adopté par le seul et unique être humain des environs. Dans l'Histoire du monde et de la vie, peu de chiens peuvent se vanter d'avoir bénéficié d'un tel honneur. Alors il essaie de se faire oublier. Trop de maîtres ont abandonné leur animal parce qu'il devenait trop envahissant et le vieux fox, conscient d'avoir une destinée exceptionnelle, est assez malin pour rester discret. En plus, Marcâl lui tapote parfois la tête et c'est très agréable.

Marcâl a chaussé des lunettes d'aviateur pour n'avoir pas les yeux qui pleurent. D'autorité, Cerisette s'est intronisé copilote et s'est posté à droite du cocher. Il se gratte les oreilles avec la patte arrière et regarde le paysage tout en s'épuçant. S'interrompant seulement lorsque les cahots menacent de faire basculer l'équipage par-dessus bord. Les premiers champs et vergers les ravissent. Toute cette verdure, rien que pour eux, c'est des coups à se croire au paradis. L'air est pur. Les panoramas se renouvellent et les haies de ronces succèdent aux ruisseaux qui serpentent entre les joncs. Échappées de leur étable, des vaches donnent de l'ombre et du lait à leur veau. Des petits bois habillent les vallons. Les champs d'herbes folles sont peuplés de papillons, de sauterelles et de grillons. Sur le bas-côté, un héron en équilibre sur une patte se demande s'il est bien prudent de poser les deux par terre.

Cerisette renifle des lapins, des poules d'eau, des mulots. Ces fragrances le font frissonner de bonheur. C'est la fête. Des muscs de bêtes qu'il n'a jamais pu rencontrer réveillent ses pulsions ataviques et mettent en branle des parties de son cerveau qu'il n'utilisait plus. Il redevient chasseur, court après taupes et bergeronnettes. Sa petite queue s'agite. Ses oreilles bicolores se dressent. Ses petits yeux noirs grand ouverts se repaissent de tout ce vert.

Ni l'un ni l'autre depuis le temps qu'ils marinaient en ville ne se rappelait plus la richesse de ces sensations. Mais la jubilation est de courte durée. Voilà que ça recommence. Des odeurs réellement infernales les assaillent de nouveau et les font redescendre sur terre. La puanteur est à ce point révulsante que Cerisette aboie. Des petits cris secs et hargneux. Ça sent drôlement bizarre. Il est pas content. Marcâl non plus, mais il se contente de fouetter les chevaux pour qu'ils accélèrent la cadence, mais subitement se ravise et les fait ralentir. Il tient à savoir d'où ces odeurs proviennent. De toute sa vie, il n'en a jamais senti de pareille. En compa-

raison, en ville, devant la morgue ou dans le métro, on se serait cru dans un champ de millepertuis aux premières aurores. Il tourne la tête, droit sur son siège comme un périscope à l'affût et pointe le nez vers le ciel, narines béantes et yeux plissés. Sur le bord du chemin poussent des sureaux.

Vous n'ignorez plus que le secret et la nouveauté attisent notre curiosité. Or on peut payer cher ces penchants — même si, à d'autres moments, ils peuvent rapporter gros.

Derrière un bosquet d'ormes et de charmes, il repère des toitures de tôles, grises et ondulées, qui vibrent sous l'effet de la chaleur. La puanteur se fait plus pénétrante, au point qu'elle imprègne ses cheveux et les poils de Cerisette. L'odeur se fait matière. Elle *est*. Il gare sa diligence à l'ombre des grands arbres. Dans ces grands arbres, des charognards au jabot rouge se laissent bercer par le vent qui agite doucement les branches.

La solitude a modifié ses réactions et ses sentiments. Les épreuves qu'il a endurées l'ont rendu imprévisible. Ses réflexes d'antan sont devenus caduques, inopérants. Seul, on n'agit plus comme si l'on vivait encore en société, société dont la force se concentre dans la multitude des interactions possibles. Son cerveau était paramétré pour vivre en fonction des différences des uns et des autres, de leur grade, de leur salaire ou de leur influence. Toutes les astuces qu'il maîtrisait avaient pour but de l'aider à vivre parmi ses semblables, sous la férule d'un censeur, et à la tête d'une armée de pions tous plus cabochards les uns que les autres. Dès lors qu'on est seul — plus seul encore qu'un anachorète qui, comme Gus Da Rouxel, se serait réfugié dans le désert pour attendre l'ultime révélation —, les règles du jeu ripent. Tout devient mystérieux, hostile, déroutant. Que faire donc si ce n'est s'adapter à ces nouvelles lois imposées par le destin, par Dieu ou toute autre force un milliard de fois plus mastoc que celles que peuvent produire un homme et son chien ? Armé d'un mouchoir posé sur son visage pour atténuer les affreux miasmes, il saute à terre. Le vaste hangar dresse sa façade. Des millions de mouches tourbillonnent et des corbeaux gros et gras s'élèvent pesamment. Pour aller se poser sur les branches et les toits tout proches. Qui ose ainsi les déranger en plein après-midi ?

Cerisette reste sur le siège du cocher. À son âge, on n'a plus la témérité de se jeter tête la première dans tous les guet-apens qui se présentent ; on possède cette sagesse vénérable propre à tous ceux qui ont mené une vie pépère et qui, arrivés sans encombre au crépuscule de leur existence, ne vont pas tout chambouler à la légère.

L'odeur de charogne enveloppe toute chose. Du haut de leur perchoir, les oiseaux observent. Marcâl s'attend à tout. Il avance d'un pas, pas d'un homme qui n'a plus peur de l'avenir — pas d'homme libre. Puis s'arrête.

Cet olibrius va-t-il s'éterniser longtemps dans les parages ? Aurait-il l'intention de les empêcher de vaquer à leurs nécrophiles occupations ? Les buses et les vautours digèrent. Leurs yeux injectés de sang et leurs collerettes ébouriffées témoignent de leur voracité. Marcâl maintenant craint le pire. Une telle concentration de charognards ne peut être que l'indication d'un carnage de dimension exceptionnelle.

Le hangar est immense, installé près d'une ferme en pierre masquée de lierre. Tout porte à penser qu'elle est désertée de toute présence humaine, car comment un être humain, encore vivant s'entend, pourrait tenir plus de quelques minutes dans une puanteur pareille ? Alerte, Marcâl, sans prendre la peine de fouiller la longère, se dirige vers l'épicentre des pestilences. Dès qu'il entrouvre la porte du hangar, un nuage noir se précipite sur lui. Les mouches se posent sur sa bouche, ses paupières, recouvrent ses bras, bloquent ses narines et le forcent à battre en retraite. Il ne se décourage pas pour si peu et retourne à la diligence où Cerisette l'attend. Durant toutes ces semaines, il s'est habitué à ne pas s'arrêter au premier obstacle venu. Quand il sent le besoin de faire quelque chose, il s'y consacre. Déjà, quand il travaillait à l'institut Frankus, il avait ce pli. Maintenant qu'il se retrouve pour ainsi dire seul au monde, ce trait de caractère le poursuit. Avec une dévotion de bigote qui protégerait contre vents et marées le pucelage de sa fille unique et nubile courtisée de toute part, il prend à cœur d'assumer ses responsabilités, en son âme et conscience, afin de pouvoir rendre compte de ses actes si jamais on le citait à comparaître devant un quelconque tribunal. Il s'agit de rendre honneur à l'espèce humaine, dont il est le dernier représentant : l'unique survivant d'un cauchemar qu'il ne s'explique toujours pas.

Il fouille dans le coffre, en retire une combinaison d'apiculteur : amateur de miel, il avait nourri le projet de dévaliser quelques ruches à l'occasion. Il s'était équipé en prévision, chez les frères Martinez. Protégé de pied en cape, tel à un astronaute que la pesanteur rend pataud, il retourne vers le hangar et marche comme un canard.

Dans le hangar, les mouches vrombissent. Des oiseaux noircissent la charpente ; sur le sol sont étendus les corps de poulets blancs ensanglantés plus ou moins mangés par les asticots.

Il prend son courage à deux mains. Un tel charnier ne doit pas rester en l'état. C'est un spectacle trop horrible, trop désolant. Les poulets sont morts étouffés, affamés ou piétinés par leurs congénères et ce n'est pas parce que leur vie a été de bout en bout d'une détresse absolue qu'ils ne doivent pas avoir une sépulture un peu plus présentable. Il s'empare d'une brouette et d'une pelle empruntées dans la grange d'à côté puis se met à l'ouvrage. Patiemment, il creuse. Le champ de terre qui entoure le poulailler industriel se retrouve bientôt truffé de trous. À la nuit tombante, il creuse encore comme un damné. Le jour qui suit, dormant quelques heures seulement, il creuse encore. Attaché à une laisse, à l'ombre de la diligence, Cerisette se repose. Une gamelle d'eau fraîche et une pâtée à la moelle et aux pleurotes assurent sa pitance. Cerisette n'en demande pas plus. La vie est douce. Et si des mouches ne se posaient pas sans cesse sur sa nourriture, sûr qu'il n'aurait pas grand-chose à envier à un poète ou à un roi.

Les jours passent. Les nuits s'enchaînent. Les plumes s'accrochent à sa combinaison. À croire qu'il s'est battu avec un polochon percé. Arc-bouté sur sa bêche, il s'échine, prenant à peine le temps d'essuyer son front couvert de terre et de sueur. Fossoyeur opiniâtre, il aligne les petits trous. Quand il en a marre de remuer la terre, il empoigne sa brouette et rentre dans le hangar où les mouches se régalent. Il entasse quelques poulets dans la brouette et retourne dehors.

Il ne compte plus les allers-retours. Ses paumes sont couvertes d'ampoules. Ses doigts saignent. Son sang se mêle au sang des poulets morts. Le sang attire les mouches. Mais il ne s'en soucie guère.

Une si sinistre occupation aurait pu démoraliser tout autre que lui. Lui a plutôt tendance à s'en réjouir. Comme s'il accomplissait par cet acte une suprême contrition. Comme s'il avait des péchés à se faire pardonner. Les heures filent. Il ne les voit pas. Il est plongé dans son impénétrable travail. À chaque motte de terre qu'il remue, c'est un souvenir de jadis qui revient. À chaque brouettée qu'il trimbale, c'est une pensée qui s'envole. Ses mains le font souffrir mais sa tête est ailleurs.

*« Il paraît qu'en Angleterre
Ceux qui font caca par terre
On leur coupe le derrière
Pour en faire des pommes de terre »*

Des visages, des lieux, des rires et des drôles de chansons hantent

son esprit. Dans quelle cour de récréation les a-t-il entendues pour la première fois ? Il a l'impression que plusieurs siècles se sont écoulés depuis qu'il a entamé ses travaux de fossoyeur. Il se souvient de sa vie antérieure. Du temps où il était simple conseiller civique à l'institut Frankus. Du temps où il s'appliquait à faire régner l'ordre et la loi, du mieux qu'il pût, parmi les rangs indisciplinés des écolières qu'il fallait sans cesse reprendre pour qu'elles n'en fassent pas qu'à leur tête — de linotte. Du temps où Galaqsie et lui coulaient encore des jours heureux.

Certains poulets rabougris sont si aplatis qu'il faut gratter la terre pour les décoller.

Quand il était petit, son père lui avait dit : « On va te gaver de grains et à Noël, on te mangera tout cru. » Dehors le ciel était gris. On était début décembre. Il avait neigé la semaine précédente mais ça n'avait pas tenu. Il avait bien réfléchi avant de répondre que les pratiques anthropophages étaient strictement interdites par la loi. Surpris d'une telle répartition, son père avait éclaté d'un rire roublard et passé la main dans les cheveux de son fils. Il avait éloigné sa tête. Il ne trouvait pas ça drôle mais s'était aperçu que la connaissance et le respect des lois dégageaient quelques avantages. Content de sa découverte, il avait avalé sa soupe aux poireaux sans regimber. « Je serai avocat ! » s'était-il promis ce jour-là. Il n'avait pas atteint cet objectif mais conseiller civique, c'était déjà pas mal. En tout cas, il s'en satisfaisait.

Sur les tombes rebouchées, il plante les petites croix qu'il a lui-même faites avec des branches de noisetiers qui poussent derrière la ferme. Il les lie entre elles avec du vieux raphia. Ça tiendra le temps que ça tiendra. Chaque jour que Dieu fait, le cimetière des petits poulets grandit. Les mouches se font plus rares.

C'est au tour des vers de terre de festoyer.

Croâ. Les corbeaux s'habituent à sa présence, ils le regardent creuser ses tombes. Croâ. Tous les charognards de la contrée se sont donné rendez-vous autour de ce poulailler. Ils se faufilent sous les tôles du toit puis se rassasient, se battent pour un lambeau de peau pourrie. Quand il pointe le bout de son masque d'apiculteur, ils s'éloignent en ricanant. Dès qu'il tourne les talons, ils reprennent la curée, le bec dans les viscères grouillantes d'asticots blancs. Il les laisse faire. Au début, il claquait dans ses mains pour les effrayer, à la longue il s'est résigné. Au diable l'avarice ! Venez, corbaks, vous repaître ! Profitez ! Il y aura de la chair morte pour tout le monde !

Une fois les branches les plus basses des noisetiers ratiboisées, il s'attaque à la rangée de peupliers qui borde le chemin. Les croix s'étendent maintenant sur un espace grand comme un ranch argentin. Pourtant, le boulot est loin d'être terminé : à l'intérieur du poulailler, il y a encore au moins dix tonnes de poulets morts. Cette tâche n'en finit pas mon Dieu. Un homme seul et qui plus est par principe contre l'idée de fosse commune peut-il en un tournemain venir à bout d'une telle besogne ? Auguste, acharné, il ne manque pas d'ardeur. Pour se donner du cœur à l'ouvrage, il ponctionne le cellier des fermiers, ces fermiers sans vergogne qui avaient, en dépit du bon sens terrien et des lois républicaines, implanté un poulailler aussi gigantesque. Il goûte le cidre, le vin du cru, le vieux calva, les saucissons de bon matin. Ça ravigote. Il pioche dans les confits d'oie posés sur les étagères en bois et ces friandises qui valaient la peau des fesses sur les étals des épicerie fines lui mettent du baume au cœur. Puis retourne creuser, va se coucher, dort comme une masse, se relève, prend un coup de rouge, enfourne un confit d'oie, empoigne sa pioche, creuse. Et ainsi de suite si bien qu'au bout du compte, il parvient tout de même à creuser la dernière tombe. La 237^e de la 100^e rangée ! Son œuvre a fière allure : 23 700 croix alignées soigneusement comme sur une carte postale de la Normandie connue depuis tout temps pour ses plages et son Débarquement. Du travail de géomètre ! À l'école primaire, il était le meilleur en la discipline. Au mur de sa chambre, face au lit, il avait punaisé un poster d'Euclide. Il s'endormait en regardant le buste barbu du maître :

« Des choses qui coïncident l'une avec l'autre sont égales. »

Nourris avec des farines d'équarrissage, les martyrs de l'industrie avicole vivaient sur quelques centimètres carrés. Désormais morts et enterrés, ils ont un peu plus d'espace. Il leur aura fallu attendre mais ça valait le coup ! Un vieux talus ceinture le cimetière. Les mouches ont déserté la place. L'air est de nouveau respirable. Les mains de Marcâl sont calleuses. À différents indices, Cerisette devine qu'ils vont tous deux bientôt reprendre la route. Son maître a fini. Il peut souffler, heureux jardinier qui viendrait de planter des œillets.

L'hiver venu, ils s'arrêtent dans un monastère. Un gros bâtiment carré. Avec un patio au milieu, des arcades, des fontaines et des dalles plates posées à la main. Il détache les bêtes et se repose. Les livres des

moines le ravissent. Il emprunte de nombreux ouvrages, précieuses lectures, et après avoir été fouiner à la cave et au grenier, Cerisette et lui font ripaille sur ripaille. De délicieux jambons pendouillaient aux crochets, ne demandant qu'à être décrochés. L'andouille faite maison et les confitures de prunes sont elles aussi excellentes. Les moinillons ayant oublié d'être chiches, nos deux compères sont à bonne enseigne et rendent honneur à ces sublimes douceurs qui, en fondant dans la bouche, délivrent leurs saveurs : Dieu est partout — au four, au moulin, dans les marmites et au bout de chaque fourchetée de terrine aux aromates —, les moinillons l'avaient bien compris.

Dehors, la neige blanchit les champs. Ces grandes étendues blanches parcourues seulement par les loups en maraude et les lagopèdes sont extrêmement angoissantes. Surtout quand on est seul et qu'on ne connaît pas la région. Mais nos deux lascars près de la cheminée ne sont pas à plaindre. Loin s'en faut. Les flambées les réchauffent. Cerisette lèche la cicatrice de son kyste, Marcâl, éclairé par des rondins de vieux chêne durs comme du roc, la tête penché sur des gros manuscrits, découvre les pré-aristotéliens et Saint-Anselme.

« C'est pas juste ! Si tout le monde était comme vous, nous n'aurions même plus le droit de bouger le petit doigt, avait tenté une élève de l'institut Frankus.

- Mademoiselle Geneviève Da Rouxel ! votre comportement vous vaudra d'être consignée dimanche prochain, avait contre-attaqué le conseiller civique. Les règlements ne sont pas faits pour les chiens. Les bas sont interdits, combien de fois faudra-t-il vous le dire ? Et les jupes, si courtes et si colorées, ne sont pas autorisées. Où vous croyez-vous ?

- On se croirait au bain.

- Ce n'est pas moi qui crée les lois, mademoiselle.

- Vous trouvez ça si laid ? Moi, je trouve ça plutôt joli, avait dit la pimbêche en montrant ses cuisses. En tous les cas, y'en a à qui ça plaît.

- N'en rajoutez pas, Da Rouxel. Jusqu'à nouvel ordre, ce n'est pas vous qui faites les règlements.

- C'est bien dommage, monsieur Morot. Parce que sinon, j'interdirais aussitôt les cravates à carreaux. »

Morot avait doublé la punition. Il n'aimait pas l'insolence. Il n'aimait pas les critiques qui le visaient. Il n'aimait pas que l'on se crût tout permis. Il n'aimait pas les aguicheuses aux yeux maquillées et encore

moins les péronnelles qui bravaient les interdits pour se faire mousser devant les copines. Le lendemain, il mit néanmoins une cravate unie.

Les cellules du monastère sont aussi nombreuses que les alvéoles d'une ruche. Il fait des petites visites deslieux, s'habille avec des robes de bure, enfile des soutanes et déambule dans les couloirs avec une mitre sur la tête en déclamant des textes en latin de Saint-Augustin absolument incompréhensibles. Chaque jour, il se déguise, le jeudi en archiprêtre, le vendredi en moine austère, le samedi en frère lai, le dimanche en diacre cérémonieux, emberlificoté dans des étoles brodées. Devenus inséparables, quand l'un est là, l'autre n'est sûrement pas loin, Cerisette et lui s'amuse comme des petits fous. Marcâl attache des chapelets de coquillages au cou du clebs qui les trimbale ensuite dans les couloirs en les faisant tintinabuler comme des grelots. Ça met un peu d'ambiance.

Quand les jours rallongent, et que les glaces libèrent enfin la surface du bassin où croisent carpes et gardons, les deux squatters sortent et s'aèrent. Les chevaux dans l'enclos ruent de joie. Prête à jaillir dans le cœur des bourgeons, la sève s'échauffe... Marcâl repense parfois à Galaqsie. Ils s'étaient mariés au mois de mai. Mais à quoi ça sert de raviver un passé révolu ? Ô vertu de l'oubli ! Quand elle parlait, il cherchait toujours un sous-entendu, un mot de travers qui trahirait des intentions secrètes. Quand elle lisait, préparait un repas, s'habillait, quoi qu'elle fit, il cherchait un de ces signes maudits qui aurait annoncé, sans erreur possible, qu'elle était sur le point de s'en aller. Il en crevait de peur. Jour après jour, minute après minute. Et quand elle est partie, il ne s'y attendait pourtant pas. Elle ne lui a pas laissé la moindre chance. Il n'a rien vu venir... Et il a eu du mal à s'en remettre. Le printemps est doux, le ciel limpide. Les cerisiers du Japon plantés par les moines explosent. Les fleurs roses annoncent la belle saison. Au loin, on aperçoit des montagnes nimbées de brumes violettes. L'horizon est dégagé. Le froid s'est chargé d'éliminer les microbes.

Marcâl et Cerisette ont fait du gras en pillant les réserves des moillons. Ces derniers avaient du goût pour les bonnes choses. Ils avaient fait vœu de pauvreté, peut-être, mais au vu de leur cave, ne devaient pas dédaigner un bon bourgogne aligoté pour accompagner les petits plats du cuistot. Ne souhaitant pas laisser ces merveilles se gâter, il charge quelques caisses à bord de sa diligence, emprunte quelques livres à la bibliothèque, fait le plein de cochonnailles et se met à l'abri du besoin

pour un bon bout de temps en prenant quelques kilos de riz, un sac de farine, un autre de fèves, des choucroutes, des confitures et des cassoulets en bocaux en veux-tu en voilà, recouvrant d'une nouvelle strate le matériel empruntés chez les frères Martinez. Sitôt la diligence transformée en épicerie roulante, salut les moines ! Et encore merci pour votre pinard ! Le reste sera pour les rats ou les éventuels troubadours qui pourraient faire halte dans le coin — si jamais Marcâl n'était pas le seul homme encore vivant, ce qui serait tout de même une bien bonne nouvelle !

Les chemins sont boueux. La fonte des neiges remplit les douves. Les rivières gonflées grondent sous les ponts. La nuit, emmitouflé dans plusieurs couvertures, Marcâl écoute les bruits. Il se sait seul mais ne peut s'empêcher de guetter l'arrivée d'un étranger. Le cheveu broussailleux, la barbe négligée, le costard amoché par les intempéries et les péripéties, l'ongle sale, les mains qui sentent le vieux chien, il a l'air d'un sauvage. Qui pourrait croire que ce même homme était conseiller civique dans un institut subventionné ?

Parce qu'il a tout son temps et pour ne pas épuiser ses chevaux, il contourne les montagnes. Certains cols de surcroît sont peut-être impraticables, des blocs de neige attendant la première occasion de se décrocher pour ensevelir l'imprudent. Quand on est le dernier homme — et Marcâl n'échappe pas à la règle —, on prend soin de sa couenne, on évite les risques inutiles, on cherche à faire durer le plaisir... et on reste sur ses gardes, au cas où on ne serait pas vraiment le dernier.

Cette région, qu'il ne connaissait qu'au travers des photographies sur les calendriers et des livres de géographie, est pleine de charmes. Il y a des ânes dans les champs. Les maisons sont élégantes. Les premières feuilles apparaissent dans les vignes et font reverdir les ceps tarabiscotés. Recouverts de pigeons qui se pelotonnent les uns contre les autres et qui boivent aux gouttières, les clochers dressent leur flèche surmontée d'une girouette. Les nuages ont bonne mine. Des fleurs juvéniles d'un jaune éclatant habillent les fossés. Il ne manque pas grand-chose pour se croire en vacances.

Sur le qui-vive, des cerfs regardent passer la diligence. Il hésite à sortir sa Winchester® mais finalement la garde au chaud dans son fourreau. La vallée est si tranquille que ce serait pécher que d'y semer la mort. La tête haute, méconnaissant leur bonne étoile, les cerfs continuent de veiller sur la route. A priori, ils peuvent continuer de guetter en paix. La prochaine diligence n'est pas pour demain.

Les brumes accrochées aux roseaux stagnent au-dessus des marais. Rasant l'eau, des colverts font irruption, battant des ailes comme s'ils voulaient s'épousseter le derrière. Sur la banquette, à côté de Cerisette et d'un panier de provisions, il voudrait que le temps redevienne matière et qu'espace et sentiments ne soient plus qu'une seule et même entité.

Les chevaux secouent l'encolure, leur crinière s'envole. Les fers résonnent sur la petite route. Avec la même insistance que ces secrétaires qui sucent leur stylo, ils mâchent leur mors. Guidée par le Seigneur qui l'a à la bonne et les rênes qu'il tient dans ses mains, la diligence suit son chemin.

N'ayant guère été embêtés par des services de douane, c'est à peine s'ils s'aperçoivent qu'ils ont quitté le pays. Les chemins sont un peu plus ocres, un peu plus étroits. Sous cette latitude, les lois sur les minima de largeur des voies de circulation ne sont sans doute pas exactement les mêmes. La poussière a la couleur de la craie. Les maisons semblent plus basses, comme si les gens d'ici étaient plus petits que dans le Nord... Sans doute, pense Marcâl qui ne porte pas les Sudistes dans son cœur, sans doute les gens d'ici, à force de fricoter avec les gnomes et les trolls du désert, ont-ils fini par rapetisser et dégénérer au point qu'il doit être possible de leur manger sur la tête.

Écrites dans une langue inconnue, des pancartes aux caractères tarabiscotés annoncent des choses qui n'évoquent pas grand-chose. Il avance au feeling, à l'aveuglette. Le matin, il boit du vin pour se mettre en train. À même la bouteille. Comme ces routards qui se font un sauciflard au petit-déj', le pli est pris : Marcâl a envoyé valdinguer ses vieilles mœurs urbaines.

Les villages abandonnés se tassent autour de leur fontaine et du tilleul plusieurs fois centenaire qui étale ses branches pour offrir son ombre à ceux qui la souhaitent. Sous les rameaux, des gens ont chanté, avant d'aller faire la guerre, puis ont dansé à chaque armistice. Des chiens sombres aux oreilles pointues regardent Cerisette avec envie mais le vieux fox les snobe. Il n'a que faire de ces molosses aux yeux qui coulent, chiens sans maître qui remuent la queue en aboyant tristement. Hargneux ou joueurs, peut-être parce qu'ils s'ennuient, les chiens de berger dédaignés courent après la diligence de la Compagnie des Chemins. Marcâl ne ralentit pas. SCHLAK ! Alors il arrive que, fatalement, un ou plusieurs de ces pauvres chiasseux passent sous les roues ou récoltent une ruade. Ce

qui a pour effet radical de calmer le reste de la bande, laquelle alors n'a plus qu'à se consoler avec les restes de celui qui s'est fait déboyaüter.

Là où il est, Cerisette, pour rien au monde, n'échangerait son empire contre leur vie de fortune. L'andouille et les lards fumés des moines ne sont pas de ceux que l'on abandonne, à moins d'y être obligé. Pour vouloir perdre au change, il faut avoir le goût du risque et il y a belle lurette que Cerisette l'a perdu.

« Ça va mon gros ? demande-t-il à son chien qui a l'air d'être égaré dans des pensées sans fond. Tu veux du jambon ? »

Le vieux chien reste silencieux. Il n'a pas vraiment faim. Vers onze heures, il a eu droit à un en-cas copieux. Il penche la tête et sort sa langue pour lécher la cicatrice laissée par l'ablation de son kyste. Puis ferme les yeux avec volupté — plaisir exquis.

Torse nu, il chante à tue-tête. Son teint se burine. Il est loin le temps où le ventre ballonné, le teint verdâtre, la sueur fréquente et visqueuse, il arpentait les couloirs gris de l'institut. Sa vie d'alors s'apparentait à celle d'un singe en cage. Parce que le règlement de l'institut Frankus proscrit pets sonores, éructations et flatulences impolies, chacun se retient. Les ventres gonflent. Ballonnements et constipation chronique sont de rigueur. Les airs pourris polluent longuement les boyaux au lieu d'être évacués rapidement par les voies naturelles. Ce point de règlement, soi-disant indispensable pour assurer une atmosphère saine — pour autant que cela soit possible dès lors que l'établissement lui-même est construit sur d'anciens marais fétides —, ce point de règlement donc engendrait en contrepartie un fort stress chez ceux qui l'appliquaient. La peur de lâcher un vent bruyant alors que c'était justement interdit était un facteur de fièvre permanente. Cette fièvre permanente avait d'ailleurs elle aussi tendance à favoriser la production de gaz. Cercle vicieux dont on ne pouvait s'échapper qu'en faisant fi du règlement. Tous n'en étaient pas capables. En vertu de quoi personne ne pétait. Et tout le monde avait mal au ventre. Marcâl Morot le premier. Mais l'essentiel n'était-il pas, comme le soulignait le censeur, que chacun pût accéder à la maîtrise de son corps et de ses émotions internes ?

Époustoufflé par sa connerie passée, il se demande comment il a pu vivre si longtemps en suivant des règlements aussi débiles. Lâcher des pets est chose si délicieuse. Prout, prout, prout. Depuis plusieurs semaines, il n'a pas plu une seule goutte. Le soleil lui brûle la nuque. Ses bras rôtissent. Courageux sous la chaleur, les chevaux boivent à chaque étape

des litres et des litres. Les prairies grillent. Les criquets font un foin de tous les diables. Les jours se prennent en filature les uns les autres. Sans jamais se rattraper. Puisque chaque soir tombent les rideaux des ténèbres qui les séparent. Les nuits sont chaudes. Les chevaux souffrent.

N'étant pas maréchal-ferrant, il a été contraint de changer d'attelage. Deux de ses chevaux qui boitaient ralentissaient la troupe entière. Il les a laissés dans une auberge et avec du sel, du sucre et des carottes, il est parvenu à séduire deux belles bêtes qui traînaient près d'une mare. Le nouvel attelage est en rodage.

Des serres à l'abandon débordent de fleurs et de fruits. En dépit de toutes leurs tares, supposées ou réelles, les Sudistes devaient être doués pour l'horticulture comme en témoignent les vergers qui s'étendent sur des distances considérables. Les fruits tombent au sol. Personne ne les ramasse. Les branches non taillées s'enhardissent jusqu'à crever le plafond des dites serres. « Tu as vu ça Cerisette ? Ce vieux chêne-liège doit avoir au moins deux siècles ! » Le chien le regarde ; lui lui tapote la tête. Tout roule, jusqu'à ce qu'éclate l'orage, un soir, après une journée encore plus lourde que les autres. Des éclairs s'abattent derrière les collines. Le tonnerre gronde. Dans le ciel, les nuages se bousculent et font des bruits d'armoires bretonnes qui tombent du troisième. Toute la journée, les chevaux, Cerisette et Marcâl s'y étaient attendus. L'air était parcouru d'électricité. Le soleil avait une drôle de couleur. Quand la pluie se déverse, tous se sentent soulagés. Il ôte son chapeau de paille et profite de l'eau pure et gratuite qui leur coule dessus. Sa chemise trempée lui colle au corps. Pour boire l'eau du ciel, Cerisette sort sa langue, longue comme une main d'adulte, rose et râpeuse, et se repaît. Avec entrain, les chevaux sautent dans les flaques, aussi sottement que des gosses qui s'éclaboussent à la sortie de l'école. Au loin, il y a un village. Ce village apparaît depuis le début de l'après-midi, à chaque fois que la diligence monte sur une crête. Y passer la nuit semble une bonne idée. D'avance, il s'en réjouit. La poussière, les cahots de la route et maintenant la pluie ont éreinté l'équipage. Tous ont hâte d'arriver. L'idéal serait que quelqu'un les attende, quelqu'un d'aussi prévenant que Galaqsie. Il n'aurait qu'à mettre les pieds sous la table et s'envoyer un diable de gueuleton. Mais bon. On ne peut pas tout avoir. Cette chienne de Galaqsie est partie depuis si longtemps qu'il serait complètement crétin de se faire des illusions : elle ne reviendra pas de sitôt.

Les chevaux sont tout crottés. Les éclairs ne les mettent pas en

confiance. Sous leurs œillères, leurs yeux lancent des prières apeurées. Des gerbes de boue giclent sous les roues. Il a le visage moucheté par les projections mais le village se rapproche. C'est déjà ça. Il a envie de hurler, de chanter plus puissamment qu'un ténor, pour couvrir le brouhaha des éléments déchaînés. Il se rappelle justement une chanson apprise à la garderie, il y a longtemps, et l'entonne. Il a l'impression de redécouvrir sa voix. Quel bel organe ! Il a envie de chanter toute la nuit. Comme s'il s'agissait de défier la tempête.

*« Si j'étais arc-en-ciel,
Je garderais les pieds sur terre
Pour que mes rêves prennent racine !
Prendent racine !
Si j'étais une libellule,
Je vendrais mes ailes pour m'acheter de la mescaline !
De la mescaline ! »*

Sa mère avait été outrée quand elle avait entendu son fils chanter ça. Elle s'était plainte au directeur de la crèche. L'objecteur de conscience qui gardait les gosses avait été foutu à la porte le jour même. Les souvenirs reviennent. Marcâl les regarde remonter, aussi fasciné qu'un apnéiste qui croise un lamantin au cours d'un exercice. La pluie balaie la route. Les sabots des chevaux glissent dans les flaques. La diligence se rapproche du village. Plus que quelques virages mon vieux et on y sera, on pourra se reposer. Insh' Allah.

Entrer dans une maison comme un voleur, trouver plié dans une commode du linge qui sente bon la lavande et le savon de Marseille puis s'étaler dans un lit frais ! N'y aurait-il pas là de quoi remettre sur pied un macchabée ? Il voudrait déjà être sous la couette. Une bonne nuit dans un vrai lit, voilà ce dont il rêve ! Mais il ne faut jamais vendre la peau de l'ours avant de l'avoir dépiauté. Pourquoi ? Car quand, à l'avant, ce salaud d'essieu craque et qu'il cède dans la seconde suivante, projetant le cocher et son copilote à terre, versant la diligence dans le fossé et déséquilibrant l'attelage, il réalise que les équilibres quels qu'ils soient sont fragiles. Tout peut toujours basculer, d'un côté ou de l'autre. Et à plus forte raison lorsqu'il s'agit d'une vieille carriole sur une route étroite et caillouteuse par un temps d'horreur à ne pas mettre un chat dehors. Il se croit maudit des dieux. Seigneur tout-puissant, pourquoi laisses-Tu ainsi Ton fils tomber ? La chute a accéléré son pouls. Il s'est cogné la tête à

l'atterrissage. Sans ménagement, les caillasses lui ont raclé la joue. Plus aimables, l'herbe et la boue ont amorti sa chute. Cerisette aussi semble ébahi. Quel saut mes amis ! Avant de se retrouver le cul par terre, il a fait un superbe vol plané de plusieurs mètres. Le pauvre chien KO s'est mordu la langue dans sa chute, et, dans la mesure où un chien est apte à se poser des questions métaphysiques, se demande qui peut être le Créateur de ce rêve renversant, s'Il est conscient du désordre qu'Il a créé et s'Il n'a pas de la semoule à la place du cerveau pour produire des plantades pareilles. Les pattes plantées dans la bouillasse, Cerisette s'ébroue : il reprend contact avec les éléments, cherche son maître et aboie de joie quand il le voit. Le boss est indemne. Il n'y a pas mort d'homme. Ouf ! Le vieux fox est rassuré. Dans le cas contraire, il aurait été bien emmerdé pour s'ouvrir des boîtes de pâtées. Comme un vulgaire loup de brousse, il aurait dû se mettre à chasser. Rien que d'y penser, il en grelotte.

Les chevaux tentent eux aussi de se redresser, se marchent dessus, hurlent de douleur, giflés par la tempête. Le spectacle est désolant. Les quadrupèdes sont d'une maladresse tragi-comique. Plus ils multiplient les efforts pour se dépêtrer, plus ils se blessent. S'affolent. Hennissent. Se piétinent. Saignent et gesticulent. La pluie s'abat sur la diligence violette avec plus d'énergie que si les anges du ciel, réunis pour une grande fête, avaient décidé de vider des milliards de seaux pleins et de bassines sur la tête des gens.

Le village est à trois cents mètres. Derrière des rideaux de pluie se cachent les collines et les vallons. Les chevaux bêlent stupidement. Marcâl, couvert de boue, patauge. Tous les trésors accumulés dans la diligence sont répandus sur la route transformée en torrent. Les lumières blanches des éclairs éclairent le drame par intermittence comme si Dieu prenait des photos pour garder en souvenir l'incroyable orgueil des hommes. Sur les eaux piégées par un nid de poule flottent les *Confessions* de Saint-Augustin. Le choc a aussi fracassé quelques bouteilles de vieux bourgueil et le vin rouge forme des rigoles sanguinolentes. Marcâl peste : le désastre est monumental. À cause d'une saleté d'essieu, son patrimoine vient de se disloquer ! La diligence est HS. Ses livres sont bousillés. La bouffe est à la flotte. Dans les fourrés, il croit même entendre des ricanelements. Des djinns seraient-ils en train de se payer sa poire ? Un capitaine qui drosserait son navire sur des écueils ne serait pas plus vitupérant. Il récupère sa Winchester® et tire dans les buissons. PANF ! L'orage, la pluie battante et les rafales de vent couvrent le bruit des coups de feu. Seuls les

chevaux paniquent un peu plus. Ils s'agitent et s'emmêlent les pinceaux. L'œil hagard et les deux pieds dans la boue, il regarde autour de lui. Puis tire à nouveau en l'air. PANF ! Les oreillers de chez Goldsteinsen flottent dans la boue. Il est bien content de ne pas les avoir payés. L'un des oreillers est éventré. Il paraît, d'après certains on-dit, que derrière leur façades d'honnêtes hommes d'affaires, les Goldsteinsen étaient d'immenses néo-fascistes qui n'aimaient ni les pauvres, ni les étrangers, ni les malades, ni les artistes. Pas étonnant que dans leur boutique de merde on ne puisse trouver que de la camelote qui se déchire et prend l'eau au moindre pépin... La pluie plaque les petites plumes au sol. Des plumes de poulets peut-être... Il revoit tous ceux qu'il a enterrés et une envie de hurler, de pleurer, de s'arracher la chemise, les cheveux, les yeux, puis de se taillader les veines le saisit. Mais il se ressaisit. Son crâne luit sous la pluie. Ses yeux brillent dans la nuit. Des rides de sévérité datant de son ancien poste à l'institut Frankus, revenant avec l'énervement du moment, lui durcissent le visage.

Le canon de sa Winchester® s'affaisse comme un sexe malade.
Timidement, il siffle.

Cerisette est là. Tout petit. Il dégouline, honteusement. Il était à moitié assoupi quand la diligence s'est vautrée et il se demande si tout ça ne serait pas arrivé par sa faute — il souhaiterait que ce soit pas le cas. Aurait-il manqué de vigilance ? A-t-il rempli correctement son rôle de copilote ? Il a du mal à se faire une idée précise de la situation. En tout cas, ses pattes et ses côtes sont intactes. Rien de cassé. Si la charpente est en état, c'est que le reste peut fonctionner. Et Marcâl n'a pas l'air fâché de le revoir.

Autour du sinistre s'éparpillent des boîtes de conserve. Dans la boue surnagent aussi des jambons fumés. Et son maître se dresse sous la pluie sans attention aucune pour la plaie fine ouverte entre son oreille et sa joue.

Son col de chemise s'imbibe d'un sang rose dilué par la pluie.

L'entaille est indolore. Dans sa chute, tout à sa colère, il ne s'en est pas rendu compte. Ce n'est pas la première fois qu'il se croit sorti d'affaire, débarrassé de tout souci, qu'une oasis se dessine au loin et qu'un soudain trait de fusain sur la feuille blanche de ses désirs en noircit l'immaculée pureté. Alors qu'il se voyait passer une retraite tranquille avec Galaqsie, son ex-femme, celle-ci par exemple ne s'est-elle pas barquée ? Le laissant seul. Dans une maison trop grande pour lui. Ses rêves de

retraite tranquille s'étaient changés en déroute. Il s'était alors concentré sur la bonne tenue de l'institut, secondant le censeur avec zèle et doigté.

« Tu me trompes, je te tue, lui avait dit Galaqsie un jour qu'elle s'était énervée pour une broutille sans importance.

- Une seule femme me suffit, lui avait-il répondu. Je n'ai pas à me plaindre.

- Je sais trop de quoi les hommes sont capables. Surtout que la tentation est grande ; à l'institut où tu côtoies sans cesse des midinettes qui ont le feu au cul et qui ne demandent qu'une chose.

- Laquelle ? »

Il n'aimait pas que qui que ce soit — et à plus forte raison sa femme — raconte tout et n'importe quoi sur les élèves de l'institut. Lui-même n'était pas toujours très tendre avec elles, il en convenait, mais son point de vue n'était pas celui du premier venu. Il les connaissait chacune par leur prénom et n'aurait jamais permis que l'on touchât à un seul de leurs cheveux.

« Je t'en prie Marcâl, ne joue pas ce petit jeu avec moi.

- Mais puisque je te dis... »

Elle n'avait pas eu besoin de recourir au meurtre puisqu'il ne l'avait jamais trompée, et n'en avait même jamais eu l'intention. Elle était partie avant — alors que lui l'aimait encore d'un amour aussi fou que la terre était ronde — sur un coup de sang, niant par la même occasion quinze années d'un mariage que rien ni personne ne semblait pouvoir ruiner. Et ce soir, à l'approche d'un village aux toits de tuiles, c'est l'essieu à la con de cette diligence de merde qui flanche. N'y a-t-il pas de quoi être furieux ? De quoi en avoir plein le cul ? L'histoire a-t-elle été écrite pour devoir se répéter *ad vitam æternam* ? Le cheveu poisseux, la joue ensanglantée, dépenaillé, aussi présentable qu'une cloche complètement pétée, Marcâl marche vers le village, s'enfonce dans les flaques et shoote dans les cailloux avec agacement d'un Gavroche à cran.

Ils laissent derrière eux les chevaux terrifiés qui se piétinent et se mordent, les quatre fers en l'air et les flancs brillant à chaque éclair. L'un des chevaux de tête parvient toutefois à se dételer. Il se met à foncer. Droit devant lui. Et double Marcâl et Cerisette. Sans les voir.

Le cheval fou galope. Traverse le village. Il traîne derrière lui des lanières de cuir. Ses muscles sont bandés par la peur. À la sortie du village, il ne ralentit pas. Un coup de tonnerre secoue le ciel. Puis un autre. Coups de tonnerre produits par un as des bruits démoniaques et

qui font trembler la pauvre bête. Ses fers claquent sur les caillasses. Ses sabots dérapent dans la boue. À chaque pas, la pauvre bête frise la chute. Mais elle tient solidement sur ses cannes. Elle enjambe un tronc abattu au beau milieu de la route. Puis la nuit l'avale.

Le village est aussi désert que les dizaines d'autres que Marcâl a déjà traversés. Des volets battent. La pluie et le vent provoquent l'impression de se trouver dans l'un de ces hameaux d'Irlande que les tourmentes balayent deux mois sur trois et que Nicolas Bouvier, Suisse et néanmoins bourlingueur, a su si bien décrire. Des herbes aussi coupantes que des épées ont poussé devant les maisons. Les poules et les canards sont entrés dans les habitations. Ils ont chié sur les tables et pondu leurs œufs entre les coussins des canapés. Les tuiles arrachées par le vent n'ont pas été remises à leur place. Les lits sont froids, couverts d'une poussière sablonneuse. Les éviers débordent de vaisselle sale. Les hommes ont quitté les lieux.

Au pied des perchoirs, parmi les plumes, gisent des canaris morts. Leur peau boucanée dessine les contours de leur squelette minuscule.

Il allume une cheminée, étend ses fringues devant l'âtre. Elles fument. Dehors, la pluie se calme. À la vitesse d'un nuage qui a du mal à se traîner, l'orage s'éloigne.

Sur le guéridon, devant la fenêtre, des fleurs ont séché dans un vase asséché. Les pétales et les feuilles sont tombés sur la nappe, formant un puzzle aux couleurs de l'automne. Il les balaie d'un revers de la main et les regarde valser jusqu'au sol. Voilà. Avec un air d'infinie lassitude. Comme s'il regrettait de ne rien pouvoir faire de plus pour accueillir d'improbables invités. On ne pouvait pourtant pas dire de lui qu'il fût mondain ou qu'il aimât la grande compagnie. S'il avait pu disposer de dix amis, voire de cinq, de quatre, de trois, de deux et même d'un seul, si dix eût été trop demander, sur lequel pouvoir quoi qu'il arrivât compter, cela lui aurait suffi. En revanche, se retrouver seul, alors qu'il n'avait jamais réclamé une solitude aussi abrupte, voilà qui commençait à lui causer de sérieuses douleurs. La solitude toutefois, il l'avait déjà rencontrée. Notamment lorsque, le dimanche soir, assis devant une table pour deux personnes sur laquelle la patronne ne mettait qu'un couvert, il dînait dans l'un de ces petits restaurants de quartier qui ne payent pas de mine, rue du Père Vogilevsky ou place du Vieux-Clairon, mais dans lesquels on pouvait manger correctement sans faire de chichi. Il essayait, afin de ne pas sombrer dans la monotonie, de ne pas cumuler trop de ces vilaines habi-

tudes auxquelles on repère si facilement les vétérans du célibat. En conséquence de quoi, il ne prenait jamais le même dessert. Depuis que cette morue de Galaqsie l'avait lâché pour un Napolitain plein de morgue et de suffisance, il haïssait les célibataires. Et il les haïssait encore. Avec constance.

Pour se hisser hors de ce gouffre de mélancolie mortifère, il entreprend de visiter la maison après s'être un peu réchauffé. Il est nu comme un ver. Ses pieds sales laissent des marques sur le carrelage. Dans un placard en bois peint, il trouve des apéritifs. Mais il n'est pas d'humeur à boire de l'alcool. N'ayant personne avec qui trinquer et n'ayant rien à fêter.

Il pousse une porte qui grince. Dans la salle de bains, l'eau verte et croupie d'un bain moussieux s'est aux neuf dixièmes évaporée. Des cheveux longs et un gant flottent à la surface. Des produits de beauté, des brosses, des flacons et des poudriers occupent plusieurs étagères. Il ouvre la porte d'un bureau. Des papiers en désordre et des stylos sans capuchon l'encombrent. Comme si quelqu'un était parti précipitamment, laissant en plan un chantier inachevé. Il poursuit ses investigations et trouve enfin la pièce qui l'intéresse : la chambre.

La pièce est fraîche. Des nuages lâchent leurs dernières salves. La pluie s'écrase sur la fenêtre. Il rejette l'édredon. Une literie impeccable apparaît. Il s'y enfouit. Avide de s'allonger. De dormir. D'oublier tous les ennuis de la journée. Cerisette prend ses marques et s'installe entre la porte et le lit. Docile comme un esclave chargé de veiller sur le sommeil de son maître. Le matelas est ferme. Les oreillers agréablement parfumés. Une odeur, certes ténue, annonce qu'une femme coquette a dormi là. Peut-être même a-t-elle fait l'amour dans ces grands draps brodés. Peut-être, allez savoir, a-t-elle reçu ses amants nuit après nuit dans ce grand lit... Peut-être s'est-elle caressée, les soirs où elle dormait seule et que les chaleurs de son ventre étaient telles qu'entre ses cuisses ruisselaient des flots de moiteurs comme un appel puissant, irrésistible. Il songe à ces inaccessibles merveilles. Qui ne seront jamais pour lui. Mais qu'il se plaît à rêver siennes l'espace d'un soir.

Les parfums de l'oreiller l'enivrent.

Il se réveille vers midi. Par la fenêtre, le soleil coule comme de la lave en fusion.

Les draps sont couverts de terre, de sperme et de sang. L'odeur fruitée du parfum a presque disparu. Mais on la devine encore. Sournoise

et douce. Morot se lève. Ses rêves érotiques de la nuit — il s'en souvient comme si ces femmes étaient encore penchées au-dessus de lui — ont presque réussi à le mettre de bonne humeur. Mais ce n'était que des rêves. Les draps le dégoûtent. On dirait ceux d'un bordel de campagne. Pour la première fois depuis des lustres, il se sent sale. Depuis qu'il maraude sur les routes, il se néglige. C'est vrai qu'il ne se rend pas à un défilé de mode mais il y a quand même un minimum à faire valoir. Barbe hirsute, bouche qui pue, épis dans les cheveux, tout cela est très sympathique lorsque ce n'est pas nécessaire de faire bonne figure. Lorsqu'il n'y a personne à séduire ni aucune étiquette à respecter. Lorsqu'on est à mille kilomètres de chez soi, que l'on peut mettre huit jours de suite le même slip et poser sa crotte n'importe où. Lorsque tous les tabous ont été abolis.

Mais chez cette dame qui lui a prêté son lit pour une nuit, c'est presque un sacrilège d'être si peu présentable. Il y a peu de chance, cela dit, pour qu'elle surgisse, mais sait-on jamais, ce serait sot d'effrayer cette bonne femme. Dans le doute, même si vraisemblablement la maîtresse des lieux n'est plus qu'un fantôme qui fait frémir surtout par son absence, autant se montrer sous son meilleur jour et retrouver des us d'homme civilisé. Il trifouille les lotions, les mousses, les pommades. Il y a de tout : des trucs contre les rides, des savons contre les boutons, des fioles contre les mauvaises odeurs, des poudres anti teint flétri. On se croirait dans la loge d'une actrice de grand renom. Il revit. Ses envies de coquetterie le disposent favorablement et Cerisette qui jappe et mime la danse des canards l'encourage dans cette voie.

Les robinets ne laissent couler qu'un filet d'eau jaune qui se tarit rapidement. Pour se débarbouiller, il va falloir trouver autre chose. En sous-vêtement, il fait le tour du village, puis se baque dans un abreuvoir empli d'eau claire. Cerisette le regarde. Il triture un bout de lard trouvé Dieu sait où.

Enfin lavé, rasé, rafraîchi, parfumé, il ouvre placards et armoires pour trouver des vêtements propres. Il en ouvre des ribambelles. Des tiroirs où s'entassent des culottes en dentelles et des guêpières en soie. Apparemment, ces cochonnes de Sudistes cachent bien leurs jeux ! Des fesses et des gorges se sont dissimulées dans ces tenues et il les imagine, fermes et potelées, blanches et caressantes. Il retient sa respiration, ravale sa salive et, incapable de contenir les premiers tremblements d'un puissant désir sexuel venu du fond des âges, il se masturbe énergiquement devant cette chiffonnière, en fermant les yeux, le sexe entouré de

dentelles et de soie, se mordant la lèvre au moment où il éjacule ; puis il referme lesdits tiroirs, les doigts encore tremblants d'avoir remué tous ces tissus et pensées.

Ce village au nom imprononçable lui sert de base pour un nouveau départ. Encore plus bas vers le Sud. Toujours plus bas vers le Sud. Pour retrouver la mer. Il n'a pas envie de s'installer ici. Le coin a des agréments. Les habitants possèdent beaucoup de choses intéressantes dans leurs commodes en pin et dans leurs dessertes en noyer mais il se sent appelé ailleurs. Que celui qui n'a jamais eu la certitude qu'il devait aller voir plus loin pour voir ce qui s'y passait lui jette la première pierre ! Il doit bouger. C'est impératif. Lorsqu'il sera parvenu à sa destination finale, il pressent que des signes évidents lui sauteront aux yeux. Il saura, irrévocablement, qu'il peut poser son sac. Or, pour l'instant, les horizons inconnus et les routes bordées de panoramas merveilleux l'attirent comme un aimant aspire vers lui les brins de limaille. Et il se sent incapable de résister à l'appel.

Quelques jours lui suffisent pour gréer une nouvelle caravelle. L'usage de ce mot pourra sembler prétentieux, mais étant donné le moral de conquistador avec lequel il entreprend de trouver un moyen de locomotion, le terme n'est pas usurpé. Sur la place principale, ronde et sablonneuse comme une plage, entre une poste, une église couverte de tags et la mairie, il entasse ce dont il pourrait avoir besoin. Pour ce faire, barbare méthodique et moderne, il met à sac les maisons. Les unes après les autres. Pour ne rien oublier.

Au fond d'une grange, entre une pile de rondins bouffés par les champignons et trois tonnelets en chêne, il dégote une carriole, bon état apparent, munie d'un avertisseur, lequel produit des barrissements qui font sursauter Cerisette. Aucun doute : ça fera l'affaire. Plus par jeu que par méchanceté, Marcâl actionne le klaxon à trois ou quatre reprises ; à la cinquième, Cerisette se met à aboyer. Alors Marcâl cesse. Cerisette se calme. La carriole a l'air parfaitement bonne pour le service ! Alléluia ! S'il ne manquait justement quelques bêtes de somme. Dans les pâturages environnant, il traque donc quelques ânes. Mais ça ne se laisse pas faire facilement, ce genre de bestiaux ; leur passer la corde au cou réclame ruse et patience. Heureusement, nos deux amis ne manquent ni de l'une ni de l'autre.

Au cours de ces chasses aux bourricots, à travers des prés jaunes

coupés de ruisseaux exsangues, nos deux amis s'éloignent du village. Ceint d'un mur en pierre, un bois les stoppe bientôt. Une grille clôt le chemin, le chemin s'enfonce sous les arbres. Il pousse la grille qui s'entrouvre. Cerisette s'y immisce. Au bout de l'allée un manoir apparaît. Des tourterelles blanches roucoulent à l'entrée d'un pigeonnier. L'arrivée de Marcâl ne les apeure pas. Dans leur tour en brique rouge surmontée d'un clocheton de tuiles, elles sont en sécurité.

Il gravit les marches du perron. La porte du manoir est béante. Des jouets traînent sur le sol. Poupées inertes aux joues d'un rose si pimpant qu'elle semblent capables de se redresser subitement et de rire aux éclats. Des feuilles mortes se sont engouffrées et forment un tapis craquant. Agrippés à la façade, des lierres envoient des tiges en reconnaissance dans le hall d'entrée. On devine qu'ils sont depuis si longtemps exposés à tous les vents qu'ils n'auraient rien contre le fait de profiter, enfin, de l'intérieur du manoir. Laisser ainsi la porte ouverte n'équivaut-il pas à une invitation en bonne et due forme ? Les tapisseries du couloir sont si laides que les jeunes pousses se font un plaisir de s'y cramponner.

Il ne déroge pas à son rite désormais ancré. Pièce par pièce, il visite les trois étages du manoir. Cerisette l'attend au rez-de-chaussée. À l'ombre. Là où il fait frais.

Dans la cuisine, après avoir regardé les étiquettes, il se sert en vin. Dans la chambre, il récupère une montre en or. Ce n'est pas qu'il ait besoin de savoir l'heure, laquelle n'a plus guère d'importance lorsque l'on n'a plus rendez-vous qu'avec soi-même, mais le bracelet lui plaît. Il le trouve chic. De la peau de requin semble-t-il. La babilote doit coûter les yeux de la tête. Sans doute aurait-il dû bosser dix ans à l'institut pour s'en payer une pareille. Mais là, il a juste à tendre le bras pour faire main basse dessus.

« Au diable la propriété privée ! Si son propriétaire me la réclame, je la lui rendrai et puis voilà. Ce n'est qu'une montre après tout. Il n'y a pas de quoi en chier une pendule ! »

Dans le dressing-room, il essaye les costumes et trouve, cachés derrière des pulls, une pile de revues pornos : les lois sur la décence éditoriale sont bafouées ! Il était pourtant persuadé que la parution de ce genre de journaux avait été éradiquée. Les contrevenants avaient été soumis à de telles amendes, pour ne pas dire à une telle persécution, que la pérennité de ce commerce avait été ébranlée. Mais les règles de l'offre et la demande ne sont pas toujours calquées sur celles de la législation et les

Sudistes étaient qui plus est connus pour toujours être en retard d'une loi. Marcâl parcourt quelques pages. Des seins bombés, des fesses bronzées, des cuisses ouvertes, des lèvres brillantes retiennent son attention. Plusieurs pages sont consacrées à la même femme. Son anatomie est photographiée sous toutes les coutures et l'on pressent assez rapidement que l'intérêt scientifique présenté par le corps humain n'est pas le seul à avoir guidé l'œil du photographe. Bizarrement, il a l'impression de reconnaître la jeune femme qui pose. Qui s'exhibe. Qui s'expose. Cette créature, à quatre pattes sur un lit défait, ressemble à s'y méprendre à mademoiselle Juliette, la patronne du salon de thé avec qui il aurait tant aimé mettre au point de petites habitudes. Elle tourne la tête et regarde l'objectif en ouvrant la bouche. On voit ses dents, sa langue. Sur une double page, on la voit de dos. Elle se penche en avant, croupe offerte. Mains posées sur les fesses, son anus apparaît distendu. Ses longs cheveux touchent le sol et sa tête surgit, souriante, entre ses longues jambes. Sur une autre photo, elle sort du bain, peignoir ouvert. Téton, nombril et toison brune retiennent l'attention. Il n'y a pas de doute : c'est bien la petite Juliette. Il en est sûr, on la reconnaît à la minuscule cicatrice qu'elle porte au coin de l'œil.

Des commentaires sont écrits en langue étrangère et ça le contrarie de ne pas savoir les décrypter. Ne pas être polyglotte l'a plus d'une fois pénalisé. Le cas échéant, il aurait trouvé une place beaucoup plus prestigieuse que celle qu'il occupe à l'institut Frankus. Mais, n'est-ce pas, il est difficile de briller dans tous les domaines et tout le monde ne peut pas finir préfet, ministre, prêtre du barreau ou censeur. Sinon, qui s'occuperait de toutes les tâches subalternes qui, finalement, sont et de loin les plus nombreuses ?

Ainsi, sous ses airs polis de petite serveuse de salon de thé, Juliette cacha une double vie. Incroyable ! C'est la même personne qui sert des gâteaux le dimanche aux vieilles du quartier de la Croix Jaune et qui pose dans ce magazine où, dès la première page, apparaissent un pénis et deux mamelons ! Bluffant. En qui et en quoi peut-on encore croire si chacun pipe les dés et truque les cartes ? Les pages suivantes découvrent de nouvelles nanas, inconnues cette fois, tout aussi impudiques. Certaines ont l'âge d'être élève à l'institut et, tout d'un coup, il se trouve vieux, terne, moche et terriblement seul. Mais un vieux polisson terne, moche et terriblement seul peut néanmoins prendre un grand plaisir à feuilleter des magazines vintage non censurés.

Au terme de sa « lecture », il sort du manoir, totalement apaisé,

ragaillardi, heureux, comme lavé de l'intérieur, un panier de victuailles sous le bras et des images bouleversantes plein la tête. Merci mademoiselle Juliette ! Mille fois merci ! Des doigts aux ongles rouges titillent un clitoris humide. Une langue pointue lèche le sexe d'un noir. Ce membre est d'une taille peu commune. Il cherche à entrer plus profond dans cette bouche qui serait bien incapable de le happer en entier. Sur une autre photo, ce même sexe glisse entre deux seins blancs. Allongées sur le tapis vert d'un billard, deux femmes se bécotent. Elles portent des dessous ravissants. Se caressent. Se retournent. S'enlacent. Leurs cuisses se frôlent. Elles font glisser leurs bas, dégrafent leurs soutien-gorges. Se suçotent le bout des nichons. Une main se faufile derrière le rempart de soie d'une petite culotte échancrée. Des jambes s'ouvrent sur un sexe qui brille. Un sexe rasé, charnu. Un sexe qui s'offre à l'objectif du photographe. Une jeune Asiatique accroupie tient ses seins dans le creux de ses mains. Sa peau est satinée. Ses poils sont noirs comme le jais. On dirait qu'elle s'apprête à uriner. Une femme rousse joue avec une écharpe en mousseline qui court sur son corps comme un reptile. L'écharpe anguiforme glisse entre ses seins, contourne ses hanches, laisse transparaître un mont de Vénus touffu, mystérieux comme une religieuse voilée. Un homme aux pectoraux virils attrape une esclave par les cheveux. Elle a des boucles d'oreille en or. Ses poignets sont ligotés grâce à un lacet de cuir noir. Elle est à genoux. Cambrée. Elle a l'air étonnée. L'homme est derrière elle. Il lui empoigne la poitrine et l'on devine une pénétration brutale et contre-nature. Elle a un tatouage sur l'abdomen. Une autre photo, prise en gros plan cette fois-ci, montre le gland luisant de cet homme qui entre dans l'anus de cette belle esclave. Avec ses pouces, il lui écarte les fesses. Il lui éjacule sur le dos. Ses yeux à elle sont fermés et sa bouche est ouverte.

Avec un costume en lin prélevé dans la penderie du proprio — la classe —, il s'est habillé de neuf ; par chance, tous deux mesuraient grosso modo la même taille.

Sur le paillason somnole Cerisette. « Tu boudes encore ? » lui demande Marcâl qui n'a pas eu spécialement l'impression de se faire attendre. L'autre ne répond pas et file dehors. « C'est ça. Va te promener. » Cerisette fait le tour de la bâtisse. Le vieux fox est un habitué des initiatives qui ne mangent pas de pain. « Reviens maintenant. On va rentrer. » Marcâl le hèle et le poursuit. « Viens ici, sale bête, allez ! » Tiens donc ? Derrière le manoir, y'a un garage. Allons-y voir. Il pose son

panier sur les gravillons. Il est recouvert d'un torchon. Cerisette tourne autour. Là-dessous, il en mettrait sa patte folle à couper, il doit bien y avoir quelques friandises à becqueter ! Le vieux fox s'y connaît. Quand il s'agit de bouffer, il se trompe rarement. « Allez hop ! Déguerpis, toi ! » Cerisette à regret cesse de flairer le panier que son maître a pris soin d'emplier de choses très coûteuses que l'on ne trouve que chez les riches. En attendant le souper qui ne saurait tarder, il pisse donc le long d'un muret puis va gratter le sol sec et les herbes folles pour se faire les griffes. Comme un chat qui joue avec une grosse mouche à demi assommée, avec un mulot ou une musaraigne terrifiée, et qui sait d'avance que la partie est gagnée, Cerisette ne craint pas de se montrer patient. Rien ne sert de japper, mieux vaut l'ouvrir à bon escient.

Des deux mains, il pousse le vieux panneau de bois, faisant bien gaffe à pas déguelasser son costard. Le battant crisse lourdement avant d'accepter de coulisser le long du rail, jusqu'à ce que la lumière du soir envoie ses radiations tout au fond du garage. À l'intérieur, une bâche blanche recouvre une forme oblongue. Il brûle de curiosité. Nous enquiquinons-nous à enfiler des housses sur des masses longues de trois mètres et hautes d'un mètre et demi lorsque c'est pas nécessaire ? Que mettons-nous à l'abri de la poussière et des regards ? Nos biens les plus précieux, ou bien ce dont nous nous foutons éperdument ? Marcâl n'est pas dupe. De même qu'une paupière protège le globe oculaire, une housse de cette taille dans un garage planqué derrière une maison bourgeoise cache obligatoirement un trésor. Avec la certitude tonocardiaque d'avoir pioché la bonne carte, il attrape le drap, bien décidé à déhouser sans plus attendre ce mystère.

Si le vieux conseiller civique met quelques dixièmes de seconde à identifier ce lourd objet en métal, c'est qu'un pareil engin est devenu rare. Du plat de la main, il en caresse la carrosserie. C'est froid. Mais ça a l'air solide. Il tapote le capot, fait le tour de l'auto, déchiffre la plaque d'immatriculation et se penche pour regarder par le trou du pot d'échappement. C'est la première fois qu'il en voit une de ses propres yeux. Le censeur voulait en acquérir une. Il se démenait comme un beau diable pour obtenir les dérogations adéquates. Mais pour décrocher pareils passe-droits, encore fallait-il avoir le bras long et savoir dispenser des pots-de-vin à tire-larigot. Les démarches du censeur piétinaient donc. Ce qui ne l'avait pas empêché de promettre à son conseiller civique, et à une trentaine d'autres personnes, qu'il leur la ferait essayer dès qu'il l'aurait.

Morot s'était alors documenté sur ces véhicules rapides et bruyants, que baudets, mules, lamas et canassons, antipollution oblige, avaient détrônés. Ne tenant pas à passer pour un ignare indécrottable, il avait été se renseigner auprès d'un voisin dont le grand-père, avant de devenir cacochyme, avait été diéséliste. Ainsi, il avait appris que ces machines fonctionnaient à l'essence, qu'elles faisaient un potin d'enfer, qu'elles étaient munies d'un volant tout comme ces bateaux commandés par une barre à roue, et étaient équipées de gadgets incroyables. Qu'il y en avait de toute sorte et de toute forme. Certaines possédaient de quoi écouter de la musique, d'autres étaient recouvertes d'une couche de peinture métallisée. D'autres encore avaient des coffres, en forme de sarcophage, à l'intérieur desquels on pouvait ranger des skis. Le vieux diéséliste avait ajouté que ces voitures pouvaient parcourir des milliers de kilomètres — des milliers de kilomètres ! alors qu'un cheval au galop s'épuisait au bout de quinze ou vingt bornes... Il avait du mal à se l'imaginer. Mais cette perspective l'avait secoué et l'admiration qu'il vouait au censeur n'en avait été que plus forte.

Revenu dans le garage, Cerisette s'approche du pneu. Il le flaire et lève la patte pour se délester de quelques centilitres d'une urine odorante. Morot le rabroue vigoureusement. Où se croit-il, ce sac-à-puces ?

Il s'empare d'un coin du drap pour essuyer l'affront.

Le pneu à nouveau nickel, Marcâl refait le tour, dans l'autre sens cette fois-ci, de l'automobile assoupie. Il admire les rétroviseurs et colle son front aux vitres pour regarder le tableau de bord.

Sans oser pour l'instant ouvrir les portières.

Il est aussi superstitieux qu'un enfant qui retarde le moment fatal où il devra déchirer le papier qui entoure son cadeau. Au risque d'être déçu si le cadeau ne lui plaît pas. Son inspection finie, il attrape une poignée et la tire doucement vers lui. Avec précaution — on ne sait jamais. Mais rien ne se déclenche. Rien n'explose. Rien ne se perd. Rien ne se crée.

Il réessaye, s'attaque à toutes les poignées — en tout, y compris celle du coffre, il y en a cinq — les unes après les autres, de plus en plus fermement. Mais la voiture est plus hermétique qu'une huître. Un pavé dans une vitre réglerait le problème en un rien de temps mais il n'arrive pas à s'y résoudre. On lui a appris, dans sa prime jeunesse, que celui qui cassait les carreaux devait les rembourser. Or, depuis le début de son périple, il a accumulé suffisamment de dettes pour juger inutile d'aggra-

ver la note. Elle est déjà tellement salée qu'il rêve parfois — rêve de rat — que sa solitude est définitive, que l'envoûtement qui a fait disparaître ses congénères est d'une puissance absolue et qu'ainsi, jamais il n'aura besoin de rembourser qui que ce soit. Qu'ils aillent tous se faire foutre !

La nuit tombe, le soleil est fatigué, Marcâl commence à avoir la moutarde qui lui monte au nez. Alors lorsque lui reviennent en mémoire certaines précisions apportées par le grand-père diéséliste concernant l'usage de clés particulières pour ouvrir et démarrer ces véhicules, un sourire hilare réapparaît sur sa face. Tandis qu'il perquisitionnait le manoir, n'a-t-il pas vu des clés qui traînaient quelque part ? Où était-ce déjà ? A-t-il rêvé ? Il se creuse la cervelle et retourne à grandes enjambées vers les tourelles tarabiscotées.

Cerisette essaye tant bien que mal de suivre son maître. Mais il est handicapé par sa patte abîmée, car son kyste se réveille quand ses quotas de repos ne sont pas respectés. En nage, énervé, Marcâl Morot parcourt les pièces, claque les portes qui s'en fichent d'être maltraitées, fouille les poches des impers qui pendouillent, se met à quatre pattes pour voir sous les meubles et sur la pointe des pieds, voire sur une chaise, pour vérifier le dessus des meubles. Il pose sur la table le chandelier qu'il a allumé pour y voir plus clair et s'éponge le front. Où sont-elles ces putains de clés ? L'aubaine est si belle qu'il se voit mal conduire une charrette tirée par des ânes — même équipée d'un klaxon exceptionnel qui produit d'authentiques toux d'éléphante fiévreuse — alors que pour le même prix, il pourrait profiter d'une Peugeot de légende. À la belle époque des automobiles, la grande écurie Peugeot ne réalisa-t-elle pas plusieurs triplés gagnants aux *24 Heures du Mans* ?

À la recherche de glands savoureux et de tubercules grasses, des hordes de cochons redevenus sauvages errent et grognent autour du manoir.

Marcâl dispose des bougies dans toutes les pièces. La vieille bâtisse semble parée pour une grande fête. Les quartz et le mica des pierres de taille brillent autour des fenêtres. L'ombre de Marcâl se dessine derrière les rideaux. Sur les parquets sont étalés les fringues et le contenu des placards. Le remue-ménage est considérable. Un homme qui convoite un objet caché est capable de déployer autant d'énergie qu'un cyclone. Parmi les espèces vivantes que nous connaissons, seul l'homme peut se targuer d'être aussi entêté. Un chimpanzé, même affamé, se détournera d'une noix de coco qui flotte sur l'eau. Au mieux, il attendra que le ressac l'ap-

porte sur la rive. L'homme, lui, construira un bateau ou se jettera à l'eau pour aller la chercher. Précisons toutefois à nos frères humains, à la décharge de nos amis chimpanzés, que ces derniers ne savent pas nager — et rien n'indique qu'ils feront un jour l'effort d'apprendre la brasse ou le dos crawlé. L'homme quant à lui ne lâche pas le beefsteak. Une montagne le gêne, il la perce. Une île lui plaît, grâce à un pont, il la relie au continent. Une écharde l'agace, il la retire et invente dans la foulée un vaccin contre le tétanos. Une étoile l'intrigue, il construit un vaisseau pour voir ça de plus près. Une fièvre l'agite, il avale un bouillon de valériane. Une connaissance lui fait défaut, il invente un ange ou des démons pour y pallier. Un peuple le provoque, il le réduit en esclavage. Une clé lui échappe, il remue ciel et terre pour la retrouver... À moins qu'il n'apprenne à soulever la clenche des loquets et à crocheter les portes mais on ne s'improvise pas serrurier du jour au lendemain et Marcâl n'a pas suivi les formations adéquates.

Il soulève les tapis et les pots de fleurs du jardin. Ces endroits sont des cachettes célèbres. Il regarde derrière les cadres où se cachent des araignées et dans le bas du frigo où des salades finissent de fossiliser. Il passe sa main dans la gouttière du garage. Il repasse dans les pièces déjà passées au peigne fin. Sa quête se transforme en idée fixe. C'est agaçant de chercher un petit truc caché dans un grand ensemble ! Plus rien ne compte. Il a faim mais n'y pense pas, il transpire, s'affaire. Son costume se froisse mais il s'en fout. Où sont-elles ces clés de malheur ? C'est pas possible... Elles sont sûrement tout près...

La lune dans le ciel sourit dans son coin. L'agitation des hommes et leur indépassable anxiété l'ont toujours follement amusée. Elle qui depuis des milliards d'années suit inlassablement la même route s'est souvent demandée comment ils faisaient pour être aussi papillonnants. Maintenant, elle ne se pose plus la question, se contentant d'observer.

Cerisette non plus ne serait pas contre un petit en-cas. Il n'a pas eu sa dose d'apports caloriques journaliers recommandés. Il vient sautiller benoîtement autour de Marcâl pour tâcher d'avancer l'heure du dîner, mais va rester sur sa faim. Marcâl n'est pas d'humeur à écouter ses jérémiades. Cerisette insiste. On sait jamais. Qui ne demande rien n'a rien. Le vieux fox grogne. Son maître l'a habitué à plus d'attention. N'ont-ils pas vidé ensemble le garde-manger des curés ? N'ont-ils pas, comme deux vieux amis, dégusté des caramels fondants qu'un vicaire apostolique qui s'en revenait de Nantes-sur-Gironde avait offert aux moines ?

Irrité, Marcâl file un coup de pied dans le derrière de Cerisette. Ça soulage. Subalternes, vieux cousins, jeunes enfants, et animaux de compagnie sont des exutoires patentés. Cerisette ne se désarçonne pas pour si peu. Il sait qu'il y a une dose de croquettes au bœuf, une salaison ou une gamelle de riz à la clé. Le vieux fox est d'accord pour endurer quelques malveillances pourvu qu'on s'occupe de sa panse. Il continue donc de japper dans les pattes de Marcâl jusqu'à ce que celui-ci le mette dehors. « OUSTE ! Du balai ! Tu vois pas que j'ai autre chose à faire que jouer avec toi, pauvre crétin ! » Marcâl claque la porte. Gros-Jean comme devant, Cerisette se retrouve sur le perron. Débouté, déconfit, mortifié par tant d'injustice et d'indifférence, il pose ses fesses au sol et entreprend de lécher la cicatrice laissée par son kyste. Un hurlement de joie l'interrompt dans ses salivations. Derrière la porte, Marcâl danse la diguedondaine, saute au plafond, les yeux comme des œufs de pigeon. Les clés étaient sur la porte d'entrée ! S'il l'avait pas fermée, il aurait pu passer mille fois devant sans les voir ! Bénissant son chien, remerciant les dieux, il fonce vers le garage à la vitesse d'un mari volage qui vole vers sa maîtresse, serrant les clés bien fort dans sa main droite. Elles portent le sigle Peugeot.

C'est du premier coup que, toutes ensemble, les portières se déverrouillent. Il s'assied derrière le volant, pose ses mains dessus et se laisse envahir par une puissance inéluctable et voluptueuse. Sous ses pieds, il y a les pédales et sur sa droite le fameux levier de vitesse dont lui avait longuement parlé le vieux diéséliste. Il exulte. Une Peugeot, une montre en or, un costume en lin, du pinard et des potées dans un panier, que demande le peuple ? La fatigue n'a pas prise sur lui. En cette heure, il se sent immortel, transcendé par la nouveauté. Il tripote les manettes, met le contact, déclenche les essuie-glaces, klaxonne, modifie la portée des phares, baisse puis remonte les vitres électriques avant de les rabaisser de nouveau parce que c'est très amusant et appuie son coude à la portière. Ces gestes ont été accomplis par des générations et des générations d'automobilistes avant lui, mais pour lui, ils sont si neufs qu'il est parcouru par le même frisson que les premiers hommes qui découvraient comment faire le feu avec deux pierres et trois brindilles. Au fond de leurs grottes grises et froides.

Les cochons dans l'allée se sont écartés. Leurs narines se retroussent, leurs oreilles s'agitent comme des paraboles hertziennes. Le tintamarre les apeure. Le moteur ronfle. Cerisette aboie, veut monter. Pourquoi pas ? Le moteur se décroasse, toussote. Bielle et piston commencent leur

va-et-vient. Le vilebrequin n'est pas en reste et le garage s'emplit de fumées sombres. La jauge d'essence indique que le plein est fait — les propriétaires de ladite Peugeot devaient être des gens bien. De plus, dans la boîte à gants, il y a une carte routière en patois local, un paquet de chewing-gums et une flasque de whisky.

Le plus dur c'est d'embrayer, lui avait dit le vieux diéséliste bégayant. Marcâl s'en rend compte, joue avec les pédales, actionne les vitesses, allume les feux de détresse et manipule tous les boutons de réglage qui lui tombent sous la main. Après quelques essais divers, le fonctionnement de la voiture lui semble acquis. La voiture avance. À plusieurs reprises, il tourne autour du manoir. Les allées forment un excellent terrain de jeu. Il roule prudemment, se familiarise avec les pédales, regarde dans les rétroviseurs. Quand il s'embrouille entre les vitesses, le volant et l'accélérateur, la Peugeot monte sur la pelouse. Ces embardées le font marrer. C'est si drôle d'avancer sans effort et de pouvoir se diriger d'un simple mouvement de bras. Dompter un yack ne lui aurait pas procuré de meilleures sensations.

Les à-coups, les bruits bizarres le ravissent. Apparemment, un moteur à deux temps est capable de produire des sons très variés : des grondements, des souffles rauques, des couinements véloces. La palette est large et Marcâl s'en donne à cœur joie, aussi emballé qu'un chef d'orchestre auquel on aurait confié la direction d'un opéra baroque.

Insensible à ces fantaisies et las d'attendre son dîner, Cerisette s'endort sur le siège passager. Des flammes énergiques le réveillent. Le manoir est en feu. Par les fenêtres jaillissent des langues brûlantes qui lèchent la façade et rampent sur la toiture avec une fluidité vipérine. Les horribles tapisseries grésillent. Des poutres s'effondrent. Les rideaux partent en fumée. Les unes après les autres les vitres explosent. La voiture est garée à deux cents mètres de cette fournaise mais ça chauffe quand même. L'air est parcouru de souffles brûlants. Des cendres volent et se déposent sur la pelouse et les gravillons. Ça sent le roussi. Le plastique crame. Les escaliers sont envahis par les flammes, féminines et brûlantes, qui montent les marches huit à huit. Le manoir et le garage ne sont plus qu'un terrible brasier. Mieux qu'une chorale de sopranos slaves, le feu chuinte, siffle et gémit.

Grâce à pareille précaution, personne ne devrait retrouver les traces de Marcâl. Sa fouille en règle, ses vols et ses violations de domicile se transforment en braises. Pas vu pas pris selon le vieil adage. Les fumées

s'élèvent à plusieurs dizaines de mètres de hauteur. Les flammes montent vers le ciel et se reflètent dans les enjoliveurs de la Peugeot. Marcâl a fait du bon boulot.

Une boîte d'allumette et des torchons imbibés de cognac suffirent. En semer une demi-douzaine au rez-de-chaussée puis reculer en quatrième vitesse pour ne pas se retrouver piégé par les flammes. Dix minutes après, le feu monta jusqu'aux combles, se saisissant de tout ce qu'il rencontra sur son passage.

Avant de tailler la route, il libère les ânes. Ceux-là mêmes qu'il avait eu tant de mal à capturer. En guise de remerciement, les ânes braient puis se dispersent dans les champs. À la recherche de trèfles tendres.

Soulagé, il benne dans le coffre des jerricanes emplis de fioul trouvé près d'un groupe électrogène. Grâce aux affaires des frères Martinez, à celles des moinillons et des Goldenstein récupérées le lendemain du crash en diligence, puis à celles dégotées alentour, il s'assure une autonomie confortable. Sa nourrice lui disait : « Pour ne point manquer, il suffit de t'organiser. » Elle prouvait ses dires en lui resservant au petit-déjeuner les restes de la veille. Malgré tout, Marcâl l'aimait bien. Elle avait le sein lourd et doux, les fesses charnues et la main leste. Quand elle s'asseyait sur une chaise, ses hanches débordaient des deux côtés. Le dossier craquait. En s'installant sur les cuisses de cette femme vénérable, il était plus en sécurité qu'un chevalier au sommet d'un donjon. Au bas des remparts, les assaillants sont minuscules, leurs arcs inoffensifs, leurs épées impuissantes. S'ils approchent jusqu'à devenir menaçants, pour refroidir leurs ardeurs on leur verse sur le crâne quelques bonnes marmites d'huile bouillante et le tour est joué. Sur les genoux de sa nourrice, il était le maître du monde.

Les suspensions accusent le coup, le pare-chocs à l'arrière frôle dangereusement le sol mais les Peugeot sont costaudes. Calé dans son siège comme un pacha, Cerisette suçote un os à moelle. Les fenêtres sont ouvertes. Le soleil fait briller les jantes.

La calandre et le pare-brise sont recouverts de moustiques et de moucherons. Il a roulé toute la nuit, éclairé par ses phares jaunes. Rien de tel qu'une lumière puissante pour percer les ténèbres... La Peugeot est fiable. Elle dévore la poussière avec un appétit de crocodile. Rien ne l'arrête. Certes, dans les ornières, elle sursaute gentiment. Elle pleurniche quand il brusque les rapports — ce qui est de plus en plus rare au fil des kilomètres qu'ils parcourent l'un dans l'autre comme un vieux couple

moitié humain, moitié mécanique. À chaque fois qu'il freine tardivement et qu'un mur ou qu'un tronc se rapproche d'elle à grande vitesse, elle croit sa dernière heure arrivée. Vaillante et bien plus rapide que ces vilaines carrioles tirées par des ânes au dos gris, la Peugeot traverse les paysages. À son bord, il siffle. En bruit de fond, il branche l'autoradio. Des chuintements et des « BRRRZZZ » bizarres sortent des enceintes. Ces grésillements aléatoires lui procurent un plaisir inconnu. Les radios n'émettent plus. Il n'y a plus de speaker derrière les micros. Les publicités et les émissions ne sont plus interrompues par les harangues réglementaires. Plus personne pour envoyer la sauce. Plus personne pour écouter ces déferlantes de programmes plus ou moins bons. Seule subsiste cette présence étrange et crachotante qui certifie qu'il n'y a plus personne sur les ondes.

Marcâl s'étonne d'être aussi seul, n'en finit pas de s'étonner, passant de l'euphorie la plus douce, quand il s'imagine être l'*Élu*, à la détresse la plus noire quand il se prend pour la victime d'une punition qui le dépasse. Pourquoi a-t-il été choisi ? Pourquoi lui justement, et pas un autre ? Où sont-ils d'ailleurs les autres ? Où sont-elles les élèves de l'institut ? Où sont-ils les villageois des bourgs morts qu'il traverse ? Les invités de Cendrillon ? Ursylë, Phylus Kronsberg, mademoiselle Juliette, le censeur, les pions, les cochers, les vendeurs de merguez-frites, où ont-ils tous disparu ? Son impuissance à résoudre cette énigme est absolue. Mais quand il n'y pense pas, qu'il suspend son jugement sur les hommes, sur leur absence, sur Dieu, les choses et les éléments, alors seulement, une fois mises de côté la métaphysique et ses apories incontournables, alors seulement il s'apaise et le monde redevient miséricordieux.

En guise de réponse, Cerisette se gratte l'oreille, indifférent aux problèmes existentiels des conseillers civiques en vadrouille sabbatique faute d'élèves à morigéner. Il a assez à faire avec ses puces, ses kystes et ses tiques. Le temps est sec. La poussière tourbillonne derrière la Peugeot. Des petits piafs posés sur des roseaux s'envolent.

Des chevaux de trait, à la placidité de menhirs, sont plantés sur leurs gros sabots. Au milieu de la route, des serpents se réchauffent. Ils digèrent les ragondins et les crapauds avalés l'avant-veille. La Peugeot ne ralentit pas. S'ils ne veulent pas être transformés en chair à pâté, les serpents n'ont qu'à se calter. Marcâl ne fait pas de sentiment. S'il transgresse les lois sur la protection des reptiles et autres céphalopodes, personne ne viendra dresser de procès-verbal. Il est tranquille sur ce point. S'il existait

encore ici-bas des représentants de l'ordre, ça fait longtemps qu'ils l'auraient rattrapé et mis hors d'état de nuire. Aussi a-t-il pris l'habitude de circuler en toute impunité. Au plafond de sa Peugeot, il a collé des photos de femmes nues et les regarde longuement le soir avant de s'endormir.

À chaque étape, il multiplie les forfaits. Il prend goût à enjamber les lois et à leur pisser dessus du haut de son mètre soixante-quinze. Le temps est loin où il laissait un mot d'explication après avoir emprunté dans une épicerie des fournitures ou une bouteille de rhum chez un particulier. Dorénavant, en toute allégresse, il franchit les limites du savoir-vivre, ne signe plus ses délits.

Depuis qu'il n'a plus de compte à rendre, il s'enhardit. Au fur et à mesure qu'il s'enfonce vers le Sud, ses vieux principes de probité se dissolvent. Il mange dans des assiettes qui ne lui appartiennent pas. Il roule dans une voiture volée. Il porte les vêtements que des femmes amoureuses offrirent à leurs époux. Il vide les garde-manger que d'autres ont remplis à la sueur de leur front. Il se sert, avec la même désinvolture que ces seigneurs féodaux qui ponctionnaient les récoltes, qui exerçaient leur droit de cuissage sur les femmes de serfs les moins vilaines et saccageaient les vergers. Quand il s'ennuie, il s'amuse à lancer des cailloux dans les carreaux. Quand il a besoin de lumière et qu'il a peur de fatiguer la batterie, il brûle des meules de foin. Les fétus incandescents se mélangent aux comètes. Cachés dans les buissons, les lutins assistent à ces flambées de la Saint-Jean. Ils se tiennent à l'écart, prudemment, prêts à déguerpir au moindre geste suspect de cet homme seul et crasseux qui danse autour du feu. Ils se méfient, tiennent à leur peau et savent de quoi ces êtres qui se disent humains sont capables.

Après avoir pique-niqué sur le bord d'une rivière, il chie au sommet d'un talus. Quel bonheur ! Les toilettes du personnel de l'institut Frankus étaient gérées par un intendant consciencieux qui surveillait le nombre de feuilles de PQ utilisées quotidiennement par chacun. Tous devaient noter sur l'ardoise adéquate l'heure et la raison de son passage. Cela permettait de limiter les abus.

Comme c'est bon d'en couler un bien moulé en plein air ! Une bonne grosse commission bien sculptée sans avoir besoin d'en référer ! Il ne dénie pas l'ingéniosité des chasses d'eau pas plus qu'il ne remet en cause le confort des latrines modernes, mais chier à tous les vents comme un marin en mer demeure une joie sans pareille. Et qu'est-ce que ça peut faire après tout ? On se demande bien qui serait capable de marcher

dedans ; y'a pas une âme à mille lieues à la ronde... Grâce à une alimentation équilibrée et à une hygiène de vie soigneusement étudiée pour favoriser endurance, transit et longévité, il pose donc en pleine nature des étrons somptueux.

Il hurle. Il insulte le soleil et les nuages. Personne ne lui répond. Il court à perdre haleine. Il dévale la colline. À l'institut, c'était interdit de courir dans les couloirs. Trop dangereux. Il galope comme un cabri. Les herbes et les fleurs lui arrivent au nombril. Le pollen gicle. Cerisette est à la traîne. Lorsqu'il bondit dans les hautes herbes, la langue pendante, sa tête dépasse. Puis on ne distingue plus que son sillage ou la pointe de ses oreilles. Melissa Gilbert alias Laura, la cadette des Ingalls, dévalant les collines verdoyantes autour de sa maison, n'était pas plus heureuse. Marcâl et lui se défoulent comme ils peuvent. La terre entière leur appartient. Nulle part ils ne rencontrent d'obstacle. Ils mangent du poulet cuit à la broche. Ils franchissent des vieux ponts de bois. La Peugeot les trimballe à travers le pays. Les jerricanes se vident les uns après les autres. Marcâl aime bien remplir le réservoir après avoir dévissé le bouchon. Il se sert d'un entonnoir en plastique et s'applique à ne pas gaspiller la plus petite goutte. L'odeur du carburant lui plaît tout particulièrement. Il adore cette odeur d'essence savamment distillée aux reflets caramélisés qui permet de faire tourner la machine avant de ressortir sous forme d'une fumée grise, légèrement bleutée, grasse et délicieusement âcre. Cette odeur, c'est celle du génie humain. Les voitures comme les femmes sont encore plus séduisantes lorsqu'elles sont parfumées. Pour rendre hommage à la sienne, il pensait créer un parfum à base de roses. Mais Galaqsie le quitta avant qu'il ne mette en œuvre son projet. Elle est partie trop tôt. Les roses sont restées au bout de leurs tiges. Les abeilles seules en profitèrent.

« J'aimerais bien sortir plus souvent.

- Je sais bien ma chérie mais ce n'est pas avec ce que je gagne en ce moment à l'institut qu'on va pouvoir faire beaucoup de folies.

- J'ai besoin de vacances.

- On pourrait aller chez ta mère.

- C'est de soleil dont j'ai besoin, Marcâl. »

C'est sur une route de cambrousse qu'un pneu se déchire. La voiture devient incontrôlable. Elle chasse à droite. Marcâl s'agrippe au volant, se demandant quelle mouche a piqué sa Peugeot. Cerisette est sur le tapis de sol, parmi les papiers gras, les bouteilles vides et les bouts d'os rognés par ses soins, une embardée l'ayant projeté contre la boîte à gants.

Il freine brutalement. La voiture finit sa course en travers de la chaussée, comme un vieux crabe en bout de course. Inquiet, il descend pour inspecter les dégâts : synonyme d'avarie bien emmerdante, des lambeaux de caoutchouc s'accrochent à la roue avant droite. Les trois autres sont intactes. C'est déjà ça. Le soleil tape sur la plaine. Il sort un mouchoir de sa poche et se le passe sur le front, le mouchoir est brodé à d'autres initiales que les siennes, il le rempoche. Ainsi, ces boudins noirs sont capables d'exploser ! On en apprend tous les jours. Fichtre ! Après une diligence de la Compagnie des Chemins fichue en l'air — elle était pourtant magnifique avec ses écussons en cuivre sur les côtés —, c'est au tour de la Peugeot de faire des siennes. À ce rythme, on est pas près de la voir de sitôt, la mer.

La Peugeot est amorphe. Le capot est encore tiédasse. En refroidissant, le moteur émet des cliquetis, comme s'il tentait de se rétracter pour se faire le plus petit possible. Marcâl peste. Cerisette attend à l'intérieur, très conscient du fait que ses jappements ne feraient rien d'autre que mettre de l'huile sur le feu. Le vieux diéséliste lui avait parlé de panne sèche, de carambolage et de pot catalytique mais ne lui avait rien dit sur ce genre de situation. Strictement rien. Marcâl donne un violent coup de pied dans la roue hors service, geste que des milliers d'automobilistes ont répété avant lui. La Peugeot ne bronche pas. Des coups de tatane dans la tôle d'une caisse ? des picotements de pique-bœuf sur le dos d'un rhinocéros.

Marcâl est dans l'expectative. Les pensées défilent. Toutes ne sont pas excellentes. Mais parmi elles, parfois : un éclair lumineux — perle rare sur un collier de nouilles. Par la portière dépasse la tête de Cerisette. Assis sur un bon coussin, regarder le paysage est une occupation complète et suffisante. Le fox n'est pas inquiet ; les fox sont d'un naturel insouciant.

À la recherche d'une solution, il fait les cent pas sur la route, shootant du plat du pied dans les cailloux pour ponctuer sa méditation. Les cailloux ricochent et soulèvent de minuscules nuages de poussière. Une brindille coincée dans le bec, un oiseau qui souhaite consolider son nid passe au-dessus de la voiture.

Il retourne près de la Peugeot et s'assied derrière le volant. Un léger courant d'air ventile l'habitacle. Un pied dehors, l'autre à côté des pédales, il s'amuse à tripatouiller le klaxon et à lancer des giclées d'eau sur le pare-brise. Cerisette lui grimpe sur les genoux et saute sur le che-

min. Après mûre réflexion, il veut profiter de cette halte pour renifler les buissons. Pisser sur les pissenlits qui bordent la route lui semble également une bonne idée. C'est important de laisser des traces.

Petit à petit, son énervement se désagrège. Il rigole même. Cerisette jappe et remue la queue, sensible à cette bonne humeur. Après tout, ce n'est pas si grave d'être bloqué en rase campagne. Il y a du sauvignon et du sauternes plein le coffre, des conserves et du riz. En cherchant bien aux alentours, on doit pouvoir trouver une source ou un ruisseau, voire les deux. Les prairies sont vertes. Le fond des fossés est humide. Des arbres morts fourniront le combustible nécessaire à la tambouille. Alors pourquoi pas dresser le camp ici-même, si tel est le bon vouloir du destin, notre maître à tous ?

Chaque jour, après avoir enlevé les clés du contact au cas où, ils partent en excursion. C'est bon la marche à pieds, ça sculpte les fesses, modèle les mollets, tonifie le cœur et ça permet de voir du pays tout en respirant du bon air. Ils rayonnent à partir de leur camp de base, s'aventurant chaque jour un peu plus loin. La campagne environnante est plus que calme. Il ne lui manque pas grand-chose pour être tout simplement sinistre. Mais l'esprit de Marcâl est dans de bonnes dispositions. Pas le moindre patelin. Pas une ferme. Les seules empreintes laissées par l'homme sur cette route blanchie par le soleil sont cette Peugeot échouée comme un baleineau et ces calvaires en granit qui proposaient aux pèlerins qui s'arrêtaient au carrefour une ombre en forme de croix.

Des corbeaux malhabiles surveillent Marcâl et sa santé. Ils en sont pour leurs frais. Marcâl mange avec appétit et dort comme un bébé, bercé par un orchestre de grenouilles vertes qui rendent chaque soir que Dieu fait hommage à la lune. Elles ont mille fois raison. C'est vrai que la lune est belle. Si belle que les Égyptiens l'adoraient. Que les Chinois la fêtaient et que les jeteuses de sort la surveillaient avec une vigilance toute particulière.

La Peugeot sert d'épicerie. Il dort à la belle étoile, enserré dans une couverture écossaise. Il se réveille de bonne heure, remue les cendres, remet du bois et regarde le soleil se lever en attendant que les braises soient prêtes. Ensuite, il boit son café préparé dans une cafetière de campeur. Merci les frères Martinez. Il avale une demi-livre de saucisse qu'il partage avec son chien, enfourne quelques biscuits et se met en route, coupant à travers champs, s'enfonçant dans des taillis, surprenant des perdrix qui décollent droit devant elles. Il s'accroupit pour boire l'eau claire

des ruisselets. Il grignote des mûres noires qui lui barbouillent les lèvres et le bout des doigts de violet. À l'instar des chiens bien nourris qui peuvent se permettre de gaspiller leur énergie à autre chose que la recherche de nourriture, Cerisette joue avec les papillons.

Puis ils rentrent au camp, contents de leur promenade et de leurs joutes avec les machaons. L'effort physique et le grand air les ragaillardissent. Marcâl retrouve ses trente ans. Les journées passent vite. Il est étonnamment serein. Le silence et la compagnie de son fox l'apaisent au plus haut point. La campagne déserte et la voûte étoilée sont également des aides très précieuses lorsqu'il s'agit d'éloigner les spectres de l'amertume. Durant l'hiver passé au monastère, les journées atteignaient elles aussi de hauts degrés de douceur mais ce n'était pas pareil. Les gros murs de pierre, les couloirs froids, les cheminées immenses, la cuisine équipée, les dalles plates ou la chapelle curieusement rococo, tout rappelait l'œuvre des hommes. Tout rappelait leur absence.

Au changement de lune, Marcâl et Cerisette sont toujours au même endroit. Le soir, des lapins au cul blanc viennent observer la Peugeot. Les vivres diminuent. Marcâl interroge les lucioles. Il écoute le cri des foulques qui vivent dans l'étang d'à côté. Il regarde les nuages. Comme un chaman débutant dans le métier, il guette les signes. Mais rien ne lui indique ce qu'il doit faire. La nature, le monde, les dieux et à plus forte raison les hommes se sont désintéressés de son sort. Il est seul pour prendre ses décisions. Son avenir ne dépend plus que de lui. Si au moins Galaqsie était là. Elle lui dirait quoi faire : elle adorait prendre le pouvoir, voire s'occuper de ce qui ne la regardait pas — c'était même son occupation favorite.

Cette rupture avec l'opinion de l'autre, ses idées, ses observations, est dure à supporter. Quand il a quitté le nid familial, quand il a postulé pour devenir conseiller civique alors que ses parents voulaient qu'il fût militaire, qu'il ramenât des médailles le cas échéant et mourusse au combat, il a vécu les mêmes sensations, sensations qui lui faisaient comprendre que désormais il ne pourrait compter que sur lui, si quelqu'un lui cherchait des noises.

Avant d'être acculé à manger les dernières provisions, Marcâl s'organise. Sur un coup de nerf, il vide le coffre. Il sélectionne des outils spécifiques. Sur trente mètres, le chemin s'encombre de petits détritrus, de bricoles et de bidules qui s'éparpillent dans la poussière. Avec crainte, Cerisette regarde les préparatifs. Il n'aime pas les changements brutaux

qui bousculent l'ordre établi. Pourquoi cette soudaine agitation ? Son maître trie, jette, se penche pour prendre des bougies, se redresse pour jeter un sac de pommes moisies. Séparer le bon grain de l'ivraie n'est jamais simple.

Ne conservant que le strict minimum, il se retrouve tout de même avec un baluchon d'une vingtaine de kilos. Pour porter pareille charge, un baudet serait bien utile. Mais dans cette pampa, les mules ne courent pas les rues. Son gros sac lui scie les épaules. Des objets contondants qui s'enfoncent dans la périphérie de sa colonne vertébrale l'obligent à déballer ses affaires. Avec une méticulosité de chirurgien-dentiste d'élite, il réarrange son barda afin de s'en bâter sans avoir à souffrir le martyr.

À midi, son sac est bouclé. Les indispensables d'usage fréquent sont placés sur le dessus et le reste mis pêle-mêle dans le fond. La Winchester® est sur le côté gauche. D'un geste du bras, il peut s'en emparer. Au cas où. Ensuite, il entoure dans de la toile de jute les bouteilles et les provisions qu'il ne peut pas emporter et les enterre à une centaine de pas de la Peugeot. La terre est meuble. La bêche au manche télescopique des frères Martinez s'enfonce comme dans du beurre. Si jamais il repassait dans le coin, cette précaution pourrait s'avérer judicieuse.

D'un geste rapide, comme s'il avait hâte d'en finir avec cette épave, il l'asperge d'essence. Un jerricane y passe. Au diable les économies d'énergie ! Puis il lâche une allumette enflammée. Avant même qu'elle ne touche le sol, l'auto s'embrase. BROUF ! Les premières flammes sont à peine visibles. Le soleil est à son zénith. Ça sent le cochon roussi. Appel d'air de malheur ! Il a perdu quelques sourcils dans l'affaire et les poils qui poussaient anarchiquement sur les phalanges de sa main droite ont grillé. Mais c'est un moindre mal. Dans les mêmes conditions, certains ont perdu la vue, d'autres ont eu la gueule et les mains cramées jusqu'à l'os.

La carcasse de la Peugeot dégage maintenant des fumées noires qui doivent se voir à des kilomètres à la ronde. Le fox a pris de l'avance. Il le rejoint. La tête haute et les pouces passés dans les bretelles de son sac.

Derrière eux, la Peugeot se consume. S'ils ne peuvent plus l'utiliser, elle ne servira pas non plus à qui que ce soit. Sous le châssis, la roue de secours brûle elle aussi. En pure perte. Mais pour éviter pareil gaspillage, encore aurait-il fallu que Marcâl jetât un coup d'œil sous la voiture ! Mais bon : pouvait-il deviner ce que le vieux diéséliste avait tu ?

La route est longue. Elle défile à un train de sénateur. On n'est pas arrivé ! Marcâl regrette presque sa Peugeot ; il a l'impression de lambiner. Certes, il ne sait pas vraiment où il va, dans le sens où il n'y a pas de place de camping réservée à son nom qui l'attend, avec vue sur le mini-golf et accès direct à la plage, mais il a quand même peur d'arriver en retard. À pied, on va moins vite qu'en bagnole, il n'y a pas besoin d'avoir fait Saint-Cyr pour s'en rendre compte. Le soleil lui tape sur la nuque. Certains jours, c'est tout juste s'il s'arrête pour pisser. Le vieux syndrome de celui qui arrive trop tard à la soupe l'éperonne. Il avance tête baissée. Principalement publicitaires, les pancartes sont rares. Le voyage est sans réelle surprise. Seul avantage : au fil des kilomètres, son sac s'allège. La physionomie du paysage change aussi. Des indices en pagaille indiquent qu'on approche d'une zone habitée, ou du moins anciennement habitée. Le chemin se fait plus large, les intersections plus fréquentes. Les arbres semblent plus disciplinés. Dans le fossé, des détritrus poursuivent leur biodégradation. Des clôtures séparent les parcelles.

Il est content de retrouver des signes de civilisation. D'avance, il se réjouit. Une grande ville en guise de terrain de jeu, voilà de quoi saliver ! La routine pédestre va enfin faire place à des plaisirs neufs. Pourtant son petit doigt lui dit qu'il se passe quelque chose d'anormal.

La ville et les faubourgs sont devant lui.

Comme à l'accoutumée, tout est désert.

Mais il n'est pas rassuré pour autant.

Il y a un truc qui cloche. Quelque chose ne tourne pas rond. Il pose son sac, s'assied dessus et sort une gourde de la poche latérale, boit de longues goulées, fait couler quelques larmes au creux de sa main et s'asperge le visage. Cette eau fraîche le ravigote. Il hèle son chien et se servant de sa paume comme d'un bol, lui offre une même collation. Désaltérés, les deux compères hésitent à pénétrer de front dans l'agglomération. Marcâl décide de tourner à droite. Cerisette acquiesce et lui emboîte le pas. Une rue s'enfuit vers un tertre du haut duquel d'un seul regard on doit pouvoir embrasser toute la ville. Les maisons sont à l'abandon, les venelles étroites, encombrées de vieux déchets. Arrivé au sommet de ce promontoire qui domine la plaine, il comprend mieux pourquoi cette ville ne lui disait rien qui vaille. Vue de l'extérieur, elle ressemble à des milliers d'autres villes. À l'ouest, un fleuve la traverse. Des usines, des entrepôts et des silos gigantesques témoignent de l'ère industrielle. La ville se prolonge sur l'autre rive. Les arbres sont rares. Ils n'ont

pas l'air au mieux de leur forme. Ils sont jaunes. Aucun oiseau ne s'amuse à sauter de branche en branche. Le ciel est aussi vide que le journal de bord d'un amnésique. C'est triste un ciel sans oiseau. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point c'est triste. Il se souvint de ce village près de Flaguira, où les habitants ulcérés par les cris des goélands avaient zigouillé tous les volatiles. Suite à cela, les habitants avaient certes retrouvé une certaine forme de calme mais le taux de suicide avait progressé de 47,4 % en l'espace de 36 mois.

Dans les bourgs et fermes qu'ils ont jusqu'alors traversés, Marcâl et son chien ont rencontré des ânes, des vaches ou des poulets. Des chats perchés sur les balcons les regardaient s'approcher. Des coqs saluaient leur arrivée. Des bâtards la queue frétilante venaient flairer l'anus de Cerisette. Allongés au milieu de la route, des moutons et des chevreux se levaient pour laisser passer la diligence, puis la Peugeot. Mais ici, nul comité d'accueil ne pointe le bout de son nez, et c'est pire encore que si des émissaires hostiles étaient venus à leur rencontre. Dans une certaine mesure, on préfère être insulté qu'oublié. Rien de pire que de passer pour une ombre ! Voir sa propre existence niée est intrinsèquement insupportable.

La ville semble avoir été immergée dans une nappe de chloroforme. Non seulement les hommes, les femmes et les enfants ont fui Dieu sait où, mais, en plus, chevaux et corbeaux ont suivi le mouvement. C'est un spectacle qui mènerait à l'H. P. un bataillon complet de clowns professionnels. À la recherche d'un signe de vie, aussi discret soit-il, aussi ténue soit-elle, il épie.

Rien ne bouge.

La ville pue la mort. Ça ne sent rien.

Il poursuit sur sa droite. En direction du fleuve. Une petite route couverte d'une poussière jaune et grasse y mène. Les grandes eaux exercent leur attraction millénaire, attraction riche en promesses de vie prospère. Il y a de cela plusieurs siècles, des hommes et des femmes se sont installés sur ces rives avec leurs enfants. Ils ignoraient que le comptoir qu'ils fondaient allait se transformer en fourmilière extravagante qui serait à son tour désertée.

Aussi circonspect qu'un profanateur de tombes qui ne veut pas réveiller un virus enfoui depuis des lustres, il n'entre pas dans les maisons. Le vent soulève des volutes de fumée jaune qui se déposent aussitôt sur les toits et les haies. Une poussière jaune recouvre toute chose. Comme si on avait secoué un paillason crasseux au-dessus de la cité.

Arrivé le premier sur les rives du fleuve, Cerisette se met à aboyer, vite rejoint par Marcâl qui laisse échapper une flopée d'« OH ! » outrés. Plus lent qu'un corbillard, le fleuve immobile emporte avec lui des cadavres de poissons par milliers. Ces tonnes de poissons forment une mélasse sur plusieurs dizaines de centimètres d'épaisseur. Aux cadavres des poissons se mêlent des cadavres d'oiseaux, de chats, de rats. Infâme barbaque ! Aucun insecte ne virevolte au-dessus de cette bouillie d'écaillés et de plumes. Aucune odeur ne s'exhale. Comme si le fleuve charriait des principes actifs suffisamment puissants pour neutraliser toute forme d'émanation. Un fleuve de formol. Il s'écoule lentement, millimètre par millimètre, irisé de reflets violets qui laissent entrevoir l'extraordinaire palette de couleurs que la chimie autorise. Il le longe, inquiet. Les mouettes rieuses ne rigolent plus. Des becs de busards cendrés surgissent entre deux remous. Des goélands fossilisés sont emplâtrés dans la vase. Enchevêtrées dans des branchages, des pattes de chevaux dépassent de l'eau, bloqués par les piles du pont.

Sur la gauche dans un joyeux désordre s'alignent les tanneries, les papeteries, les cuves rouillées, les ateliers déflorés par les ronces et les bouches d'égouts taris qui n'ont plus d'immondices à vomir.

Le fleuve mort emporte avec lui toutes les espèces qui profitaient de ses nombreux bienfaits : le sinistre est global, le biotope anéanti. Livrées à elles-mêmes, les usines du coin ont tant déversé de saloperies dans la nature que celle-ci sature. Marcâl accélère l'allure, suivant le chemin de halage.

Un pont en acier où circulaient les trains lui permet de passer de l'autre côté. Les rails envahis par les herbes sont encore visibles. Des nids abandonnés ont été construits entre les poutres métalliques. Il ne s'attarde pas sur les détails. Il fait des grands pas. Inodore, l'eau coule sous ses pieds.

Quand les hommes sont là, on a un mal fou à les empêcher de tout saloper. Il faut multiplier les lois, les règlements, les interdictions, les sanctions, les moratoires. Quand ils ne sont plus là, ils causent encore et toujours plus de dégâts. Laissées sans surveillance, les installations et les usines, clandestines ou d'État, se révèlent être de véritables bombes à retardement. Pires que des enfants capricieux dont on ne s'occupe plus, elles répandent leur bile autour d'elles. Égaré dans un système que ses congénères ont construit mais qu'ils ne contrôlent plus, Marcâl marche tout le jour, craignant à chaque respiration d'inhaler des éléments nocifs.

Il n'a pas faim.

Après seulement que la nuit est tombée, ils stoppent leur marche forcée. La boussole des frères Martinez indique que la voie de chemin de fer remonte vers le nord-ouest. Pourquoi ne pas la suivre ? Il faut bien se fixer une ligne de conduite, un objectif. Comme il se sent terriblement dépourvu de l'une comme de l'autre, il sort de son sac une bouteille de pinard et, de sa poche-arrière, un tire-bouchon fidèle. Existe-t-il meilleur antidépresseur, lorsqu'on est seul, sous la lune, avec son chien, qu'une grande goulée de vin millésimé ? Demain dès l'aube, ils continueront leur progression le long du rail. Avec un peu de chance, il y aura la mer en bout de voie. Pour l'heure, ils ont amplement mérité une bonne pause. Ils ont l'un comme l'autre besoin de récupérer. La nuit est épaisse. Ils ne l'ont pas vue tomber, tellement ils étaient occupés à mettre le maximum de distance entre eux et la ville. Le coin est banal. Il ressemble à tous les coins qu'on peut trouver près d'une ligne de chemin de fer. Un oiseau de nuit a commencé ses incantations. Dans cet ululement sont concentrées toutes les bonnes raisons de reprendre espoir. Ici, les hiboux chantent encore. Preuve que la vie reprend ses droits.

Le soleil est déjà haut quand il se réveille. Il avait du sommeil en retard. Plus sage qu'une image, Cerisette est à ses côtés. Ils partagent quelques biscuits avant de se remettre en route. Il est temps de remplir à nouveau les réserves. Ils n'ont plus grand-chose à se mettre sous la dent. Il rêve de bretzels, de tablettes de chocolat, de champagne rosé et de lardons fumés. Au prochain village, si l'air est sain, ils s'arrêteront pour faire le plein. Avec un peu de chance, il y aura également une calèche en bon état ou une bicyclette à disposition.

Sous ses godillots de randonneur — merci les frères Martinez —, les cailloux blancs du ballast s'éboulent parfois. Il tance les cieux mais n'en poursuit pas moins sa route. Cette marche est salutaire. Il se sent capable de faire le tour du monde sans s'arrêter. Son immobilisme appartient au passé. Un vol d'oies traverse le ciel. Elles aussi apprécient les grandes migrations.

Il faut marcher. Ou crever.

Le soleil lui tape sur le système. Il n'y a pas d'ombre. Les arbustes sont rachitiques et pleins d'épines. Alors il s'attache un foulard sur le crâne pour ne pas fondre sous ce soleil de brute. Ce soleil tenace qui semble vouloir cuire tout ce qui bouge. Le fox tire la langue. Il marche dans les pas de son maître.

Les heures défilent, identiques entre elles comme les soldats de plomb d'une armée rutilante. L'homme et le chien se complètent. S'ils le pouvaient, ils se donneraient la main. Quand ce dernier se met à courir comme un jeune chiot et qu'il bondit de l'autre côté du ballast, Marcâl s'étonne mais continue sa route. Sans doute Cerisette a-t-il une fois de plus envie de jouer avec un criquet ou un bourdon.

Quand, de l'autre côté de la voie, Cerisette aboie de plus belle, Marcâl se retourne. Siffle un coup pour rappeler son clebs à l'ordre. Stoppe. Attend. Siffle une seconde fois, s'éponge le front. Pose son sac. « Pourquoi t'aboies comme ça ? Qu'est-ce que t'as ? T'as vu quoi ? » Pour toute réponse, Cerisette aboie de nouveau. Insiste. Qu'a-t-il à faire tout ce cirque ? Cette pauvre andouille se serait-elle faite piquer par un serpent ? Il est peut-être plus prudent d'aller regarder ça de plus près. Par réflexe, avant de traverser, il regarde à droite, puis à gauche, comme sa mère le lui a appris, il y a de cela si longtemps, enjambe les rails, dévale le talus formé par le ballast et cherche une trouée dans les taillis pour rejoindre Cerisette qui a coupé à travers un buisson d'épineux. Marcâl se met à quatre pattes pour suivre le même chemin et rampe, le menton au ras du sol, sous des branches qui s'accrochent aux manches de sa chemise et aux poches de son sac à dos. En force, il se fraie un passage en s'éraflant les genoux. Des branches lui griffent les joues et le front mais il continue d'avancer. Jusqu'à déboucher sur une plage de pierres plates. Trois mètres plus bas, Cerisette savoure son triomphe. Il a de l'eau jusqu'aux côtes. Ses poils se répandent autour de lui comme une filasse frisottante. D'un air victorieux, entre deux gorgées, il snobe son maître. L'eau a l'air si bonne qu'il faudrait être bien crétin pour ne pas en profiter — d'autant plus qu'on ignore le nombre de kilomètres à parcourir avant de pouvoir tomber sur pareille aubaine. Bec en avant et toutes voiles dehors, un martin-pêcheur d'un vert brillant file comme une flèche de l'autre côté du lac. Les pierres plates chauffées par le soleil forment des pontons de première qualité. Marcâl se débarrasse de son sac, délace ses chaussures en quatrième vitesse, vide ses poches et plonge tout habillé. L'eau est claire. Il voit ses pieds blancs. Des ridules de lumière se reflètent dans le fond. Marcâl est hilare. Il éclabousse tout autour de lui. Ses fringues lui collent au corps. Toute cette eau est une bénédiction.

Il se baigne comme un bienheureux et c'est presque à regret qu'il sort de l'eau. Dans le fond de son sac, perdus parmi un fouillis de cordes, de chaussettes sales et de bouts de cire, il trouve un flacon de Petrol Hahn®

et un sachet de Mir Express®. Il se dénude et entreprend de grandes ablutions. Il s'allonge ensuite sur les pierres plates créées à cet effet. Ses fringues sont étalées sur ce séchoir naturel. La langueur l'envahit. Il se sent propre et décontracté. Pour la première fois de sa vie, il a l'impression d'être en paix avec lui-même. Des acacias en fleur éblouissent l'horizon. Le soleil lui chauffe la peau. Mais son régal absolu est de courte durée. Un gros taon vient tournoyer autour de lui, faisant du même coup s'effriter la cathédrale de sérénité qu'il était en train d'ériger. Même en vacances, et peut-être *surtout* en vacances, il est très dur d'atteindre une tranquillité totale. Il y a toujours un chieur qui rôde.

L'insecte a soif de sang chaud, Marcâl est la victime idéale. En toute confiance, le taon se pose sur l'épaule brûlante, plantée de petits poils noirs qui auraient tendance à friser s'ils étaient plus longs. Puis, après cette première reconnaissance du terrain, le taon reprend son vol. Il se pose ensuite sur le genou de Marcâl. Une ombre le survole et avant même d'avoir réalisé qu'il se trouvait entre l'enclume et le marteau, la main de Marcâl s'abat sur lui. L'abdomen explose sous l'impact. Fin des emmerdes.

D'une chiquenaude, il se débarrasse du petit cadavre et se rendort. L'eau miroite au soleil. Cerisette, un peu plus loin, s'est assoupi à l'ombre d'une espèce de bougainvillier rabougri. À l'autre bout du lac, une jeune femme, cheveux blonds bouffants, nez aquilin, s'avance dans l'eau. Sans faire de remou. Elle a le type slave et la peau brune. Avant de se décider à plonger, elle attend que l'eau lui soit parvenue au niveau des nichons. Ses mains pointées comme l'étrave d'un brise-glace l'aident à entrer dans l'eau. D'un geste de loutre, elle pique une tête et réapparait quelques mètres plus loin. Ses cheveux blonds tout aplatis ont perdu leur beau volume. Elle se frotte le nez, plaque une mèche derrière son oreille et retourne sous l'eau, en apnée, restant à chaque fois une poignée de secondes avant de rejaillir pour reprendre sa respiration.

Sur le bord, deux autres jeunes femmes plutôt sveltes, visiblement jeunes et sportives, ôtent leurs pantalons. Puis leur ticheurte, leur soutien-gorge et leur slip en coton. Le soleil fait briller la surface du lac. Habitué aux chaleurs de l'après-midi, les petits piafs gris pépient dans les branches. Ils se racontent entre oiseaux des histoires d'amour dans lesquelles il n'y a guère de place pour les humains.

Les trois jeunes femmes sont dans l'eau. Elles rient, s'éclaboussent, se servant de leurs mains comme d'une louche pour s'asperger mutuelle-

ment. Leurs rires rebondissent sur le lac. L'eau scintille autour d'elles. Leur peau hâlée qui ruisselle a la couleur de ce miel que les abeilles fabriquent dans les collines de Wackersberg. Ces demoiselles s'amuse, aussi candides que des otaries. L'une après l'autre, elles sortent de l'eau en désordre, se courbant pour s'arroser une dernière fois en riant. Marcâl est dans ses rêves. Il s'est assoupi sous le soleil. Il a une longue marche en perspective et doit se reposer. S'il veut voir la mer, il lui reste un paquet de kilomètres à parcourir. Ses muscles sont détendus. Il ronfle gentiment, la bouche ouverte et les doigts de pied en éventail. Avant d'être sèches, les jeunes femmes enfilent leurs fringues tiédies par le soleil. Elles se chamaillent en s'habillant, comme des collégiennes après un cours de gymnastique. La blonde semble demander aux deux autres chipies de se calmer pour mettre un terme à tout ce raffut. Elles obéissent et quittent la plage de pierres.

Cerisette les regarde s'éloigner. Pour que son maître puisse dormir en paix, il évite d'aboyer. Cerisette n'est pas du genre à foutre le souk lorsque l'après-midi est calme et que l'heure du dîner se rapproche en même temps que le soleil descend derrière les arbres. De plus, si par malheur son maître avait rejoint les baigneuses, il y a fort à parier qu'il aurait laissé son chien en plan pendant un bon bout de temps. Or Cerisette n'est nullement prêt à prendre ce genre de risques. Quand on jouit d'une place comme la sienne, on se débrouille pour ne pas la perdre.

Au sortir de sa sieste, Marcâl est frais comme un gardon. Dans l'une des pochettes de son sac, il attrape des biscuits, du pâté et partage le tout avec son fidèle compagnon. Puis range ses affaires, prépare le camp pour la nuit, pose sa Winchester® à portée de main, au cas où quelque bête féroce viendrait à s'approcher de trop près, et s'endort, persuadé d'être le dernier des survivants.

À environ un kilomètre de là, plus à l'est, une communauté de trente-huit jeunes femmes s'est développée conformément aux lois de l'intelligence. Elles élèvent des poules, des porcs, des oies, des lapins et des petites barricades entre chaque espèce pour éviter que les plus gros ne gênent les plus petits. Dans la rivière qui longe les huttes, elles attrapent des écrevisses. Elles ont planté des fleurs sous les fenêtres. Des fleurs bleues, des fleurs jaunes et des fleurs orange qui mettent de la gaieté là où d'autres auraient posé des barbelés. Leur organisation repose sur une répartition précise des tâches. L'expérience de l'une sert à toutes. Celles

qui chantent mangent des brugnons pour garder la voix douce. Celles qui aiment faire la bouffe font chauffer l'eau. D'autres qui ont les mollets solides parcourent la brousse et ramènent au camp leur butin. Pour le partager. D'autres encore font des peintures à l'intérieur des maisons. Les plus maniaques font des lessives, des vaisselles, s'épilent, ôtent les poussières. Pour faire oublier l'absence de télé, certaines racontent des histoires à dormir debout qui font rire leurs consœurs. D'autres ne font rien, parce qu'elles sont fainéantes, lasses ou maladroitement. Les plus coquettes prodiguent des conseils concernant maquillage, port de tête, broches et coiffures. Et la plus jeune, indécise quant à sa voie, papillonne d'une tâche à l'autre ; elle se cherche une passion crédible, lit du Gide et s'adonne à la masturbation. La plus âgée, qui se trouve être également la plus pédante, règne sur ce kibboutz unisexe, ce harem auquel il manque un seigneur et maître. Un mâle membré comme un taureau, fier comme un coq, un bellâtre messieurs-mesdames dont l'unique affaire serait de piocher chaque soir, dans ce panier de concubines, une courtisane apprêtée.

Elles n'ont pas aperçu d'homme depuis belle lurette, ni même un gnome errant, ou un bossu en vadrouille qui auraient pu se prêter à leurs lubies. C'est donc le calme plat sur leur vie matrimoniale. Elles s'en arrangent, fières de leur autonomie. À la guerre comme à la guerre, disent celles qui, pour ne pas trop souffrir du cycle du manque et des désirs, ont appris bon an mal an à se contenter des moyens du bord.

*

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

« Si avant la fin de la journée il n'a pas repris ses esprits, il faudra le remettre aux autorités compétentes. En catimini de préférence. Je tiens pas à récupérer des emmerdes à cause de ce pauvre type. Quand on sait pas boire, on reste chez soi à faire des réussites ! C'est vrai quoi. Ça m'énerve ! On n'avait pas besoin de ça !

- Y-a qu'à le jeter dans les marais, avança Phylus qui s'en voulait d'avoir causé du souci à Cendrillon et qui ne savait que faire pour se dédouaner. Bien lesté, on peut être sûr qu'il ne remontera pas avant un bon bout de temps. Les anguilles s'en régaleront.

- Il n'y a qu'à, il n'y a qu'à... Tu as perdu la boule mon grand ! s'exclama Ursylë. On ne va pas plomber ce plouc sous prétexte qu'il nous a flanché entre les doigts. On doit pouvoir trouver meilleure solution.

- Vous faites ce que vous voulez, trancha Cendrillon d'une voix de patronne qui s'adresse à ses sous-fifres. Mais avant ce soir, je souhaiterais que cette affaire soit réglée. Ça va faire trois jours que ce chat noir nous casse les mirettes et je commence à en avoir ras la casquette.

- On aurait dû s'en débarrasser bien plus tôt, je me tue à vous le dire depuis le début.

- Toi Phylus ! ordonna Ursylë d'une voix blanche, je te prierais de

ne plus la ramener. Va plutôt voir du côté de la cuisine et ramène-nous une bassine d'eau tiède. »

Avec une douceur toute maternelle et un gant imbibé à la bonne température, Ursylë tamponna les tempes de Marcâl. Depuis trois jours et trois nuits, avec deux de ses collègues, Céline et Odette, elles se relayaient pour tenter de faire émerger le pauvre homme de son coma. Odette et Céline avaient été engagées comme serveuses, au début de la saison, parce qu'elles avaient une poitrine proéminente et des lèvres charnues. Or, les vieux clients et les jeunes célibataires n'aimaient rien tant que d'être servis par ce type d'avenantes vestales.

Quoique leurs compétences pour garder les malades et à plus forte raison pour les soigner fussent extrêmement limitées, elles étaient quand même venues aider Ursylë. Pour l'heure, tête courbée, elles attendaient les ordres. Odette néanmoins était furieuse : pour dépanner, elle avait apporté une couette en plume d'oie et Marcâl ne s'était pas gêné pour la mettre dans un état pitoyable. Il avait vomi dessus et perdu plusieurs litres de transpiration que les plumes avaient eu du mal à éponger. C'était une couette que lui avait prêtée Enrico — Enrico, c'était le fiancé d'Odette depuis environ douze jours et demi et Odette ne jurait plus que par Enrico — et pour cette raison, Odette y était très attachée, à cette couette où elle avait vécu des matinées d'amour.

Bref, c'était pas une partie de plaisir que de s'occuper d'un cas pareil. Il s'était chié dessus, se vidant totalement comme ces malheureux qui n'ont plus de nerf pour retenir leur sphincter. Et se débattait dès qu'on le touchait, comme possédé par le démon.

Les filles l'avaient pommadé, talqué, tapoté, humecté, réchauffé, frotté, bercé. Elles lui avaient fait respirer des sels, du Shiling Oil® à la menthe, de l'ail. Elles avaient prié à son chevet pour qu'il revienne à lui. Qu'il retrouve ses esprits, que Cendrillon retrouve les siens et que tout le monde ensuite puisse aller bien sagement dormir. Pour toute réponse, il avait vomi une cinquantaine de fois et il avait fallu lui dégager la bouche et les voies respiratoires avec les doigts pour lui éviter de suffoquer. Un vrai bonheur. Il gigotait, il gémissait, puis il hurlait des phrases incompréhensibles. Il donnait des coups de pied et larguait des volées d'injures en crachant de la bave et de la bile sur les oreillers. Des pics de fièvre le harponnaient. Parfois, il restait de longues heures sans bouger, à moitié souriant dans son épuisant coma. Pendant l'une de ces accalmies, Ursylë l'avait rasé, délicatement. Les petits poils noirs et gris venaient facilement

sous la lame du rasoir. Puis elle l'avait lavé de fond en comble comme elle l'aurait fait pour un mort. « Enrico m'a dit que pour la couette, c'était pas grave. Qu'on avait qu'à la garder et que s'il crevait, on pourrait l'enrouler dedans. »

La peau de Marcâl était pâle et languide. On aurait dit qu'il venait de subir une exsanguination approximative. Et qu'il ne tarderait pas à rejoindre ses ancêtres. Des gouttes de sueur froide glissaient sur ses tempes aux reflets bleus et parsemées de petites taches brunes — le début de la vieillesse, à moins que ce ne fût des boutons très anciens mal cicatrisés. Avec une seringue emplie d'eau sucrée, elle l'avait fait boire et peu de temps après, il avait recommencé ses tortillements hystériques. À plusieurs reprises, il s'était cogné la tête contre la tapisserie et contre le montant en bois du lit. Mais rien à faire dans ces moments-là pour le calmer. Au grand désespoir d'Ursylë, il continuait de gigoter insensible au mal. Où puisait-il cette énergie ? Après avoir souillé le lit de la chambre d'ami, au bout du couloir à gauche, avec ses déjections, il avait fait escale dans le sofa d'Ursylë — le sofa d'Ursylë connut le même sort — avant d'atterrir sur un matelas posé à même le sol sur le parquet du salon. Là, il avait eu à nouveau des spasmes terribles. Il avait déchiqueté un édredon à coups d'ongles et de dents. S'était battu avec et avait failli s'étouffer. Odette et Céline avaient dû lui tenir les jambes et les bras, pendant qu'Ursylë nettoyait les dégâts et que ce bougre de Marcâl suant et grognant comme un porc faisait tout son possible pour leur rendre la vie impossible.

Parfois il ouvrait les yeux. Son regard était alors celui d'un homme innocent que l'on assoit de force sur une chaise électrique. C'était très impressionnant.

Tout le monde pensait qu'il allait rendre l'âme. « Enrico m'a dit qu'il avait déjà eu un cas comme ça, à l'infirmerie de la caserne des Littoraux. Le gars avait avalé des champignons ou un truc comme ça et pendant huit jours, le temps que le poison fasse son effet, il avait agonisé comme un chien et personne avait rien pu faire pour le sauver.

- Là il s'agit pas de champignons. Ce type devait avoir le foie fragile.

- Il a peut-être fait une allergie.

- Il a pété un câble oui ! » conclut Phylus qui en avait, disons-le, un peu marre que tous les regards se portassent sur ce moribond qui, en toute objectivité, ne le méritait pas.

Lorsque Marcâl, plongé dans ce qui devait être un rêve érotique particulièrement déluré, se répandit dans ses draps, Ursylë ne put se retenir de piquer un fou rire. Partagées entre l'hilarité et l'étonnement, Odette et Céline assistèrent elles aussi à ces trémoussements, ces gloussements et ces soupirs frénétiques. Marcâl faisait des bonds dignes d'une crêpe. Fatiguée et les nerfs à fleur de peau, Ursylë en eut mal au ventre à force de rire. Odette tout sourire apporta un peu d'eau fraîche. Il fallut nettoyer et changer les draps. Plus musquée que celle d'un grizzly, abondante et plus poisseuse que la bave d'un bouledogue, la semence de Marcâl n'était pas précisément ce qui se faisait de plus facile à laver. Sa glu vitale restait collée dans les poils. Tout en passant une éponge savonneuse sur la verge de Marcâl qui resta longtemps après l'orgasme aussi dure qu'un bambou, Odette ricanait d'un air bête. « C'est la nature ! gloussait-elle en tenant la quéquette de Marcâl avec deux doigts prudents comme si la bête n'avait pas craché encore tout son venin.

- N'en profite pas non plus ! lui dirent les autres.

- Allez plutôt lui chercher une couverture sèche, le pauvre grelotte comme une feuille morte. »

Ce fut la seule péripétie rigolote de ces trois jours par ailleurs fort éprouvants.

* * *

C'était la première fois que Phylus voyait quelqu'un présenter de telles réactions à l'alcool. Il s'en voulait un peu. S'il avait su, plutôt qu'embrigader ce couillon chez Cendrillon, il l'aurait laissé se vautrer tout seul dans le crottin. Et ce calvaire aurait été évité. Comment avait-il pu manquer à ce point de discernement ? Avant cette bourde, Phylus avait pourtant la prétention de bénéficier d'une sagacité plutôt très largement au-dessus de la moyenne. Combien de superclients avait-il amenés chez Cendrillon, des hommes et des femmes qui avaient craqué là des sommes croquignolottes et qui, à coup sûr, sans ses talents de rabatteur, auraient été les gaspiller ailleurs ? Mais c'est ainsi. Parfois, on croit comprendre les hommes, dominer le monde et maîtriser le cours des événements. On croit être à peu de chose près l'égal des dieux. On croit être parvenu au même stade que ces grands héros de l'Histoire que l'on croise dans les manuels. On s'imagine au coude à coude avec les béatifiés des grandes religions. Or, lorsqu'on regarde avec lucidité ses propres faiblesses, sa

grande ignorance des choses de la vie et des secrets des hommes, on ne peut qu'admettre avoir encore un long chemin à parcourir avant d'être un homme accompli. Cet accomplissement ne surgit pas en deux coups de cuillère à pot : il nécessite moult efforts et une grande humilité. Au chevet de Marcâl, Phylus s'en rendait compte et se sentait plus misérable qu'un petit vermisseau qui a encore tout à savoir. Et sur lui-même. Et sur les autres.

Un ami vétérinaire était passé. Il avait fait d'excellentes affaires durant la précédente épidémie de peste ovine qui, il y a trois ans de ça, avait fait des ravages dans les troupeaux et causé la ruine de centaines de petits exploitants qui n'avaient pas pris la peine de vacciner leurs bêtes suffisamment tôt. Il avait ausculté le malade. La bouche tordue, il gémissait en bavant. Sentencieux, il avait dit qu'il fallait l'apporter d'urgence aux services adéquats de l'hôpital, on risquait sinon de devoir l'expédier directos au cimetière. Le vétérinaire était reparti. Au préalable, Cendrillon lui avait gentiment demandé de garder cette malencontreuse histoire pour lui. Elle l'avait embrassé sur les deux joues et lui avait dit de repasser un de ces soirs. Quand il voudrait. Elle lui offrirait une petite bouteille. Le véto avait bredouillé des remerciements rapides. Puis Marcâl s'était de nouveau chié dessus, comme s'il avait décidé de saloper toute la maison.

Comme un maître-nageur qui s'efforce de ressusciter un noyé mais qui ne se fait guère d'illusion, Ursylë avait suivi chaque étape du mal qui terrassait le pauvre Marcâl. Elle avait multiplié les remèdes pour qu'il sorte enfin de son dangereux sommeil d'alcoolique moribond. Et ses efforts avaient fini par payer. Un vrai miracle. Depuis quelques heures, il semblait aller mieux. Elle l'avait pommadé comme un poupon. Il avait entrouvert les yeux à plusieurs reprises. Son regard paraissait moins hagard. Il regardait autour de lui et avait l'air de comprendre les choses.

* * *

Woody Passebeurre avait mal dormi. Ça lui arrivait parfois. Quand il constatait que ses heures supplémentaires n'avaient pas été comptabilisées sur sa fiche de paye ou quand monsieur Ludwik le reprenait pour des petits riens. De ne pas avoir su gérer son sommeil et s'être laissé troubler par des embêtements somme toute mineurs l'énervait d'autant plus.

Comme à chaque fois qu'il était de mauvais poil, il jeûna. Ces

mortifications l'aidaient à relativiser et il trouvait ça sport de faire carême toute la journée alors même que des monceaux de bouffe lui passaient sous le nez.

Avec une mauvaise foi qui n'était d'ailleurs pas si mauvaise que cela, il se félicita d'être seul. Ainsi, il n'aurait pas besoin de partager ses humeurs de grognard grognon avec qui que ce soit. Avant de reprendre le service au *Méломane Goulu*, il avait une bonne heure à tuer. Il décida donc d'aller faire un tour pour que ladite heure puisse agoniser en plein air. Il se promena dans les rues animées. Boutique ouverte, les boutiquiers attendaient le client. Les livreurs débarquaient leurs caisses en carton et leurs cageots. Avec des seaux en plastique rouge emplis d'eau javellisée à leurs pieds, un torchon passé dans la ceinture, des laveurs de vitrines s'activaient. Les eaux sales s'épandirent sur le trottoir et venaient terminer leur course dans les caniveaux encombrés. Les prostituées clandestines se cachaient dans l'ombre des portes cochères, faisant des petits bruits avec leur bouche pour attirer l'attention des hommes qui passaient. Woody fit celui qui ne les entendait pas et haussa les épaules. Dans moins d'une heure, il devait être de retour au *Méломane* pour préparer comme tous les vendredis des ortolans, des bécassines, des cakes aux fruits et des laitues et il n'aurait donc pas été très raisonnable de céder aux appels de sa propre chair. Chez les frères Martinez, on faisait des promotions sur le pâté de lapin.

Il s'arrêta devant la boutique d'un horloger. Les prix étaient horriblement chers et aucune montre n'indiquait la même heure. Perplexe, il continua sa route. Son ventre gargouilla. Il regarda également le prix des bagues chez un bijoutier de renom qui osait les afficher. C'était encore plus cher que les montres. Quand il aperçut la femme d'un des gratteurs de casseroles du *Méломane Goulu* qui promenait sa progéniture dans une poussette à trois places, il tourna la tête pour ne pas être reconnu et fit celui qui était trop absorbé par ce qu'il voyait en vitrine. Il n'avait pas envie de parler — et surtout pas à la femme d'un collègue qui ne raterait sans doute pas l'occasion de se plaindre auprès de lui, comme s'il y pouvait quelque chose, du fait que son mari se faisait exploiter pour un salaire de misère et que s'il n'y avait pas eu les enfants, des triplés, deux filles aux cheveux filasses et un garçon qui faisait de l'eczéma, ça ferait longtemps qu'ils auraient déménagé et qu'ils se seraient installés dans une région plus souriante. Woody attendit qu'elle passe avec ses trois bambins pour se retourner et poursuivre sa balade. Quand son ventre se remit à gar-

gouiller, il acheta une portion de frites au piment et entama le chemin du retour. D'un pas lent. Stoppant devant les vitrines intéressantes et profitant de ces haltes pour piocher une frite ou deux dans son cornet. Quand il fut vide, il le jeta au pied d'un arbre où s'entassaient déjà tout un tas de cochonneries.

Il allait être l'heure de se remettre au boulot pour gagner son pain quotidien, payer son loyer mensuel, ses charges annuelles et mettre un peu de côté sur son livret d'épargne populaire. De plus, Woody avait des projets : pour séduire Iris, il s'était dit qu'un petit cadeau serait une idée du tonnerre.

Le prix des bijoux l'avait refroidi.

Mais qui lui interdisait de commencer par un bouquet de fleurs ? Des violettes par exemple. Il paraît que les femmes seules y sont très sensibles.

* * *

Nu sous sa couette, comme un Christ à l'agonie, recouvert d'une sueur aigre, Marcâl Morot émergea en fin d'après-midi. Les filles étaient debout près de la fenêtre aux rideaux tirés. Phylus Kronsberg était dans un coin de la pièce, pensif. Il cessa de se ronger les ongles et se leva, déférent, quand Cendrillon fit passer sa masse gélatineuse et boursouflée par l'embrasure de la porte. Elle venait mettre les choses à plat.

« Bon les filles. Tout est réglé, commença-t-elle. J'ai rendu visite à un ami politicien qui connaît le directeur d'une clinique à trente bornes d'ici. Près des anciennes mines de sel. Là-bas, ils sont OK pour récupérer la lopette de l'institut Frankus. Anonymat garanti. Prix abordables. Pas de vague. Pas d'enquête. On ne pouvait rêver mieux.

- Je savais que tout allait finir par s'arranger. Dans ce genre d'affaires, il suffit simplement d'être patient et les choses rentrent dans l'ordre quasiment d'elles-mêmes, ça loupe jamais.

- Les commentaires de ce genre, mon cher Phylus, tu peux te les fourrer où je pense. Parce que c'est la dernière fois, tu m'entends ? la dernière fois que tu ramènes un pied-nickelé pareil dans mon établissement. La dernière fois, tu m'entends !

- Bien entendu, madame Cendrillon. Certes, je reconnais avoir été abusé par ce péquenot. Je le croyais moins fragile et plus dépensier mais bon, foi de Phylus, on ne m'y reprendra plus avant longtemps, j'vous le garantis.

- C'est dans ton intérêt mon grand. Les rabatteurs qui rabattent des conseillers civiques et qui savent pas rabattre leur clapet ne font pas de vieux os chez moi, j'aime autant te le dire !

- J'en prends note. Très bien. »

Phylus savait que les colères de Cendrillon, tempêtes dans des verres d'eau, finissaient toujours par s'amenuiser. Elle jouait les matrones dures à cuire, elle excellait dans ce rôle mais dans le fond, elle aurait été incapable de se mettre en froid avec l'un ou l'autre des frères Kronsberg. Personne en ville, à sa connaissance, n'aurait d'ailleurs osé se mettre en froid avec eux — on leur attribuait, surtout à Vladimir, des pouvoirs occultes et eux-mêmes se disaient capables de faire des miracles. Vladimir comme Phylus faisaient partie de la maison et quand elle pensait à ceux qu'elle aimait et qui avaient eu la délicatesse de ne jamais la décevoir — sur les choses importantes —, c'est à eux qu'elle pensait en premier. Cendrillon avait partagé des moments très forts avec les frères Kronsberg. Ils avaient fait leurs premières armes ensemble dans le monde de la nuit. Ils s'étaient émerveillés face aux mêmes peccadilles. Ils avaient fêté les mêmes événements, connu les mêmes atermoiements, les mêmes ivresses et les mêmes illusions. Ils avaient traversé ensemble tellement de bonnes heures et de soirées difficiles, vu tellement de belles choses et de saletés un peu moins belles, que rien ni personne n'aurait pu les séparer — hormis la prison ou de nouveaux amendements constitutionnels relatifs aux amitiés mixtes, mais Vishnu en soit loué, nous n'en étions pas là.

« T'as raison, rentre-toi bien ça le dans le crâne, martela Cendrillon.

- Vous croyez que la couette est récupérable ? » demanda Odette.

Personne ne lui répondit. Ursylë lui lança un regard noir comme le jais. Phylus se tortillait sur sa chaise, plus vexé encore qu'un général qui vient d'envoyer trois bataillons au front et auquel une ordonnance rapporte qu'il n'y a pas de survivant et que la feinte pour contourner l'ennemi a échoué. Mais il aurait léché les pieds de sa patronne pour ne pas perdre son job. « Cela dit, au début, je voulais juste le dépanner, ce mec-là, ajouta-t-il. Je n'ai fait que mon devoir : il était à deux doigts de s'étaler dans une vieille merde de cheval grande comme un lac. Ce n'est qu'ensuite que m'est venue l'idée complètement stupide de l'amener boire un verre.

- Épargne-nous les détails, fit Ursylë.

- Tes excuses bidon, tu peux t'asseoir dessus. J'espère que je me suis bien fait comprendre, espèce de minable, insista Cendrillon.

- Oui Votre Altesse », souffla-t-il.

Dieu, qui a parfois de la compassion pour ceux qui s'embourbent, mit un terme à cet échange de politesses. Dans la pièce d'à côté, Marcâl, qui essayait de se redresser et qui écarquillait les yeux pour mieux se repérer, venait de tomber, tête la première sur le parquet. En rencontrant le parquet, son crâne avait produit un drôle de son, comme lorsque quelqu'un frappe une porte en chêne avec le plat du poing. Ursylë, Céline et Odette se précipitèrent. Plus poussive au démarrage, Cendrillon prit quelques secondes de plus pour manœuvrer son double quintal et se mettre dans le sens de la marche. La joue plaquée contre le sol, le sexe fuyant et les fesses à l'air, Marcâl regardait d'un air bête les trois jeunes femmes penchées sur lui. N'aimant pas particulièrement voir les hommes ramper, Ursylë l'empoigna par un bras. Odette s'empara de l'autre. Il put ainsi se lever. Céline revint de la cuisine avec un verre d'eau sucrée et le lui proposa. Il le vida d'un trait, le tendit pour qu'on le lui remplisse à nouveau et, se rendant soudain compte de sa nudité, souhaita aussitôt cacher son sexe tandis qu'on l'aidait à s'asseoir.

« Vos habits sont au pressing, monsieur Morot. Ils seront prêts dans l'après-midi sans faute, avança Céline revenue avec une bouteille d'eau et une autre de sirop de canne que Marcâl buvait littéralement des yeux.

- Arh ! Ce n'est pas possible... J'en ai besoin maintenant. Au nom du ciel, dites-moi vite ce que je fais ici !

- Vous ne vous souvenez de rien ? Vous avez fait un malaise et...

- Nous nous sommes d'ailleurs autorisés à regarder votre portefeuille pour savoir qui alerter et nous nous apprêtions justement à prévenir l'institut Frankus. Vous travaillez bien là-bas, n'est-ce pas ? demanda Cendrillon d'une voix tout à la fois rauque et fluette.

- Oh putain mon Dieu, n'en faites rien ! Laissez-moi m'occuper de tout. Il faut que je quitte cet endroit !

- Calmez-vous monsieur Morot, calmez-vous.

- Ah la vache ! Honte sur moi ! Honte sur ma famille et sur ma descendance ! Honte sur mon ombre ! Ah mais qu'ai-je fait au ciel pour me retrouver dans un endroit pareil ? Laissez-moi m'en aller !

- Calmez-vous.

- Vous n'avez rien dit de tout ça à ma femme, j'espère ?

- Calmez-vous. »

Marcâl se sentait considérablement affaibli. À cet instant, sa force

musculaire était celle d'un nouveau-né. De plus, les gros nichons de Céline le gênaient pour rester concentré, à chaque fois qu'elle se penchait pour le servir, il en apercevait la naissance des tétons et il avait très honte d'être nu. Mais il était trop penaud pour bander. Seuls pour l'instant les verres d'eau sucrée étaient capables de le faire grimper vers le septième ciel.

Petit à petit, son corps et son cerveau se remirent en branle. Quand il vit ce faux-cul de Phylus Kronsberg sortir de la cuisine avec une serviette-éponge autour des reins et un paquet de fringues dans les bras, certains souvenirs remontèrent violemment à la surface de sa mémoire engourdie. Il se rappela les facéties d'un nain, les cascades d'alcool impur et les paillettes sur les pommettes des invités, la piscine suspendue, les bouteilles, la musique, les danseurs, le shaker, l'addition... Son ventre s'enflamma. Un haut-le-cœur lui souleva les boyaux comme s'il avait bu du lait tourné et c'est à peine s'il entendit Phylus lui proposer de porter ses propres fringues, vu qu'ils devaient être approximativement de la même taille. À cinq ou dix centimètres près.

Une faim surhumaine submergeait toutes ses autres pensées. En même temps, une espèce d'envie de vomir lui tordait les tripes avec la force d'une lavandière qui essore une serpillière. Dans un ultime hurlement, il hoqueta sur le tapis, rejetant le peu de bile que son estomac retenait encore.

* * *

Sauter à la corde. Faire des pompes. Sauter à la corde. S'étirer. Sauter à la corde. Manger des spaghettis. Dormir — important de bien dormir ! Se faire masser. Manger du riz et des figues séchées. Se reposer. Sauter à la corde. Marcher le long du couloir. Sautiller dans les escaliers. Avaler trois bananes et une moitié d'ananas. Faire les cent pas dans le couloir. Alternier les sprints et les étirements. Se reposer. Boxer dans le sac de sable qui pendouille au plafond de la buanderie. Boire un bol de céréales. S'allonger. Piquer un roupillon. Sauter à la corde. S'étirer.

Mama Lorraine regardait son amie se préparer pour la grande course du week-end et ne pouvait s'empêcher d'admirer sa pugnacité. Une telle débauche d'énergie la sidérait. La grosse Clémentyne aussi avait du mal à saisir comment on pouvait faire preuve d'autant de motivation pour gagner une de ces courses. Pour avoir assisté à l'une de ces courses

interdites aux mineurs non accompagnés, Clémentyne savait que la victoire n'était pas toujours aussi belle que certains voulaient bien le faire croire. Tous ces efforts lui rappelaient ces petites putes, au demeurant souvent fort jolies qui, aux abords du boulevard Malraux et de la place de l'Opéra, collectionnaient les clients, jusqu'à n'en plus pouvoir et jusqu'à ne plus savoir pourquoi elles avaient besoin de tant d'argent.

Lili Booster n'a plus que la victoire en tête. Et ce, coûte que coûte. On voulait lui mettre des bâtons dans les roues ? Très bien. On voulait la terroriser et saboter sa phase de préparation à coups de pierres et de jurons ? Libre aux véreux de manigancer s'ils ont du temps à perdre ! Qu'ils se gênent pas pour elle. Parce que, elle, elle se rendra pas sans avoir combattu. Dans ses veines coule le sang des guerriers les plus farouches. Une rage inextinguible la survolte. Plus le sommet semble inaccessible, plus elle a foi en sa capacité d'y arriver. Tout le monde lui disait que si elle persistait à ne pas avorter, sa vie deviendrait un enfer. Elle a gardé son bébé et grâce à Dieu, elle a pu l'élever convenablement. « Puisse-t-Il encore m'aider un peu dans ma quête, implore-t-elle *in petto*. Puisse-t-Il faire que ma route, notre route, se poursuive dans Sa joie. » Depuis la naissance de Mango, sa foi s'est considérablement consolidée. Quand elle demande à Dieu de lui prêter main forte, Celui-ci, immanquablement, lui offre aussitôt le petit coup de pouce dont elle a besoin. Dieu est grand.

Animée par un mental de fauve en pleine possession de ses moyens, elle se sait capable de battre tous les records. Elle entend déjà les cris et les applaudissements du public. Elle se voit déjà démarrer la course plus vite que jamais. Dans une course, ce qui compte le plus, hormis l'endurance, c'est la prise d'élan. Pique-assiettes à leurs heures, Geneviève et Sybelle lui ont dit la même chose à propos des buffets de fin d'année. Pour grappiller une saucisse grillée ou une coupe de mousseux sans avoir à trop jouer des coudes, il faut savoir prendre un bon départ. C'est indispensable de distancer la cohue. Lili sourit. Elle se voit en tête au bout de dix mètres et elle est capable de garder sa place jusqu'à l'arrivée. Elle le sait. Elle l'a déjà fait. Sa respiration est sereine. Ses muscles au repos lui inspirent une confiance absolue. Ses cuisses et ses mollets seront prêts pour le jour J. Ses bras porteront Mango sans faiblir. Certes, en ce moment, elle le délaisse, comme elle a pris l'habitude de le faire avant chaque compétition. Mais Mango fait partie de son corps, de la même façon que le *katana* du samouraï n'est plus, au fil des ascèses, qu'une simple excroissance de sa pensée claire et précise.

Lili se délasse sous la douche. La tête en arrière. L'eau crépite sur son front. Puis glisse sur sa peau, le long de ses muscles avertis, puis suit les rigoles en émail vert, avant de s'échapper par l'orifice prévu pour son évacuation. Utilisant les canalisations pour remonter dans chaque évier et dans toutes les salles de bains du quartier, les relents d'égout se mélangent aux odeurs de cuisine et de savon. Lili n'en a cure. L'eau aplatit les poils de son pubis. Elle ferme les yeux. Les gouttelettes giclent sur ses paupières et s'éclatent sur ses dents. Elle va atomiser ses adversaires. N'en fera qu'une bouchée. Ne laissera personne lui ravir la victoire. La victoire lui appartient. Rien ne doit y faire obstacle. La glace lui renvoie son sourire. Béate et rafraîchie, elle urine, se rince puis se dirige vers la chambre pour attraper une serviette.

Assis sur le lit, les pieds à trente centimètres du sol, Globill garde les yeux fixés sur le corps luisant de Lili. Si ce spectacle devait durer toute une éternité, il ne protesterait pas une seconde. Mais toutes les bonnes choses ont une fin, surtout lorsqu'on a 12 ans, qu'on est retenu prisonnier dans un immeuble décrépi, qu'il y a des rats dans les couloirs, que les couches de papier peint partent en lambeaux et que Mama Lorraine a promis de tailler les oreilles *en pointe* à quiconque oserait importuner Lili.

« Qu'est-ce que tu fous là ? lui lance-t-elle.

- Wouah madame ! C'est pas croyable comme vous êtes musclée ! »

Ses pieds ont cessé leur mouvement pendulaire, son pouls a drôlement accéléré, il détaille Lili de haut en bas, s'arrêtant surtout sur le milieu. Le visage de Lili, il s'y est habitué ; en revanche, la zone inédite entre les genoux et le menton l'égaré. Globill est aussi conquis qu'un jeune communiant qui reçoit la visite de la Vierge. Sous les abdominaux joliment dessinés, un hallucinant petit triangle noir le fascine. Il n'a jamais rien vu d'aussi étrange. Jamais au grand jamais. Pourtant, des merveilles, il en a admiré une flopée. Quand il était petit, son parrain lui avait fait la courte échelle pour qu'il puisse voir, par le trou d'un vitrail brisé, l'intérieur d'un tombeau impérial. Globill avait aperçu des colonnes en marbre et des dorures. Ils avaient toutefois dû déguerpir quand un flic en uniforme, sifflet au bec et carabine en bandoulière, leur avait donné l'ordre d'aller marauder plus loin. Mais là, le summum est atteint. Car jusqu'à présent — que le Grand Manitou lui arrache les dents une à une s'il ment —, il n'a jamais rien vu de comparable. Rien ! Le tombeau en pierre et ses carreaux cassés, c'est du pipi de chat à côté du nid noir qui frise

entre les cuisses de Lili. Alors, puisqu'il reste de tels bijoux à découvrir, l'avenir devient d'une richesse inouïe. Plus rien ne compte. Les problèmes, les frustrations peuvent s'envoler. « Tu me passes ma serviette ? » Fasciné, Globill a du mal à s'en remettre. Le spectacle des perles d'eau qui roulent sur le ventre de Lili lui fait perdre la tête tant et si bien qu'il voudrait être l'une d'elles pour glisser sur ce terrain extraordinaire. Les seins de Lili se soulèvent plusieurs fois. Il ne les quitte pas des yeux, essayant d'imaginer ce que Lili lui répondrait s'il demandait la permission d'y coller la joue pour entendre ses battements de cœur. Peut-être serait-elle d'accord. Peut-être le laisserait-elle faire. C'est sûr. Les battements du cœur de Lili doivent être d'une force transcendante, il en mettrait un bras à couper. Il se rêve, l'oreille collée à ce téton souple et charnu. Il en pâtit de joie. Son esprit est en orbite autour d'un nichon. Tout son corps est parcouru de milliards de frissons, comme si chacune de ses terminaisons nerveuses succombait sous des caresses venues du ciel. Sa raison emplie de ce bonheur tout neuf est à deux doigts d'implorer. Avec la violence d'une rose qui s'ouvre au printemps. Lorsqu'il racontera tout ce qu'il a vu à cet empaffé de Pedro, la face de cette crapule en verdra de jalousie : ce sera une joie immense de le voir ainsi blêmir. « Tu m'écoutes, Globill ? Je vais tout de même pas être obligée de le répéter trente-six fois ! Peux-tu lever ton cul s'il te plaît ? Il est posé sur ma serviette.

- Ah ? Excusez-moi m'dame. Je pensais à autre chose. »

* * *

La cloche sonne. Les élèves sortent.

Après avoir bouclé leur sacoche, s'être décrotté le nez et avoir effacé le tableau, les professeurs ferment les classes en traînant les pieds. Ils en ont marre de radoter sans cesse les mêmes cours à des élèves qui passent leur temps à coller des chewing-gums sous les tables ou à poser des punaises sur les chaises. Le tout pour un salaire rachitique et sous le regard d'une poêlée d'élèves tout juste assez bonnes pour faire des femmes au foyer de seconde zone ou pour élever des enfants plus ou moins tarés. Et encore, rien ne certifie qu'elles trouvent un jour un mari. Cette année, elles sont particulièrement insupportables. À croire que leurs parents ont été incapables de les dresser comme il se doit. Il y a vingt ans, c'était pas pareil. Les gens savaient se tenir. Être sérieux et attentif le temps d'un cours ne faisait peur à personne. Maintenant, il est devenu nécessaire de

hausser le ton pour se faire respecter. De punir pour se faire comprendre. De taper du pied et de hurler pour obtenir le silence. Grosso modo, il n'y a plus qu'à prier pour qu'un jour, toutes ces mauvaises graines s'en sortent sans trop en chier. Il n'y a plus qu'à prier. Pour qu'*au moins une* s'en sorte.

Au passage de tous ces professeurs grisonnants et grincheux, les femmes de ménage opèrent la génuflexion réglementaire. Les élèves sont déjà dehors. Fument des cigarettes. Jettent les mégots au pied des mimosas. Hèlent des calèches pour rentrer chez papa-maman ou se tiennent par la main pour rentrer par les petites rues. D'autres lambinent. D'un œil sournois, elles guettent la sortie du professeur auquel elles ont certaines questions à poser. Les professeurs ont une sainte horreur de ces questions d'après cours. Questions qui, pour la plupart, n'auront ni queue ni tête et qui ne sont posées que pour le plaisir de les emmerder jusqu'au bout. Attendues par leurs parents, les plus jeunes assument sans trop de honte le fait d'être si peu émancipées. Des petits groupes de commères en jupe à carreaux persiflent à tout va, critiquant d'emblée l'ensemble de la journée et le détail des cours — il y a toujours tant à dire, tant à l'encontre des maladroites et des incompétences du corps professoral que de ceux qui le cautionnent. Les plus effrontées se précipitent pour rejoindre les garçons. D'ordinaire, Geneviève Da Rouxel fait partie de ce lot de donzelles aux mœurs libérées qui aiment tripoter et se faire tripoter, ayant besoin d'aimer — et de se sentir aimées.

Assis derrière son lourd bureau, le censeur écoute les bruits de toutes ces vilaines coquettes qui se dispersent dans la nature. L'institut se vide comme un os qui perd sa moelle. Les filles galopent. Les dernières portes claquent. Il n'a pas le courage de lever sa masse et de se poster sous le péristyle de l'entrée pour dire au revoir à chacune — il aurait bien fallu, pourtant, qu'il leur apprenne la politesse... L'inquiétude se lit sur son visage aux traits d'ordinaire si sévères. Il manipule ses lunettes nerveusement, ouvrant et refermant les branches comme pour vérifier le mécanisme. Il ouvre des tiroirs sans savoir ce qu'il y cherchait. Il range des tas de feuilles blanches, afin qu'aucune ne dépasse de la rame.

Par la fenêtre, il observe la couleur du ciel.

L'absence de Morot, puisque c'est cela qui le tourmente, est décidément bien étrange. En trente-six années de carrière, il n'a jamais manqué à l'appel — hormis le jour où, il y a de cela une douzaine d'années, sa fille avait tenté d'attenter au bon déroulement de sa jeunesse en se

jetant d'un pont, à moins que ce ne soit en avalant des médocs — et voilà qu'il s'envole au beau milieu de l'année scolaire. Sans un mot d'explication. Sans l'ordonnance d'un quelconque toubib ni l'accord du ministère. C'est à n'y rien comprendre. Des rumeurs un peu folles — mais existe-t-il des rumeurs qui soient sensées ? — courent sur son compte. Le censeur n'essaie pas de les rattraper. Est-ce que ça sert à quelque chose de galoper après les oies sauvages lorsqu'il y a de la charcuterie et des laitages dans le frigo ? Les rumeurs tournent en rond. Une fois qu'elles sont lancées, il suffit de les attendre au tournant pour les saisir en plein vol et écraser entre le pouce et l'index ces insignifiants moucherons. Le censeur sait bien qu'un jour ou l'autre, il finira par connaître les causes de l'indisponibilité de Morot. Mais cette certitude ne l'empêche pas de se faire un sang d'encre. Morot est son meilleur élément. Un auxiliaire dont il n'a jamais eu à se plaindre. Un homme intègre, sévère et pointilleux, qui sévit depuis si longtemps à l'institut que le censeur, n'était ce problème de hiérarchie, aurait songé à s'en faire un ami.

Vraiment.

Lorsque qu'un poing tambourine à sa porte, il sursaute. Pris au dépourvu car il n'attendait personne. Surtout pas à pareille heure, alors que l'institut s'apprête à végéter, en attendant que le week-end passe. Il se passe la main dans les cheveux et se gratte l'aisselle, avant de donner à ladite personne la permission d'entrer. Lentement, la porte s'ouvre. La tête de Morot apparaît, bientôt suivie de son corps tout entier, engoncé dans un costume en velours étriqué. Qu'est-ce que c'est que cet accoutrement ? Morot aurait-il été engagé par des forains ?

« Je suis venu vous remettre ma démission. Je vous prie de bien vouloir l'accepter, dit-il d'une voix claire et nette en sortant une enveloppe de sa poche. Tous les torts sont pour moi. Comprenez-moi, ma conduite est inexcusable et je préfère me retirer avant que la réputation de l'institut ne soit par ma faute entachée. Maintenant, si vous le voulez bien, je vais prendre définitivement congé. Cela dit, ne vous faites pas de bile, monsieur le censeur, j'assume l'intégralité de mes responsabilités. Je ne demanderai aucune indemnité. Ce n'est pas mon style. Et puis je crois que ce boulot n'était pas fait pour moi. Non, je vous assure. Ne dites rien. Au revoir monsieur le censeur. Bien le bonjour à votre mère. »

Marcâl Morot se retourne. Il a envie de pleurer. Il a passé tant d'années entre ces gros murs suintant d'humidité qu'à l'idée de ne plus avoir à y travailler, une boule d'amertume se coince entre son estomac et

son sternum. Cette boule grossissant, Morot se dirige vers la grande porte pour fuir ce lieu, avant qu'elle n'éclate comme un ballon de baudruche empli d'eau du robinet. Morot n'a jamais été du genre à s'offrir en spectacle. Il cligne des yeux pour contenir ses larmes. Son menton tremble. Il meurt d'envie de fuir, de disparaître, de quitter au plus vite cet endroit — quitte à perdre haleine et le peu de considération que le censeur lui garde encore. Mais son pas reste mou, nonchalant, presque désinvolte. « Morot ! S'il vous plaît ! crie le censeur qui hésite à lever son derrière du bureau. Il se pourrait que j'aie grand besoin de votre présence. Ne partez pas sur un coup de tête. Notre institut a besoin d'un conseiller civique de votre trempe et j'ai beau chercher, je ne vois pas qui pourrait vous remplacer ! Avantageusement j'entends.

- Si c'est ce problème de guêpes qui vous turlupine, vous en faites pas. C'est encore dans mes cordes de vous enlever cette écharde du pied. J'en parlerai à mon voisin. Il fera le nécessaire. Vous pouvez compter sur lui : il n'en est pas à son premier nid ! Je lui dirai de passer. »

Morot continue d'avancer dans le couloir, une main en l'air en guise d'adieu. De l'autre, il ouvre sa chemise en satin. Pour faire entrer un peu d'air. Il étouffe dans ces fringues trop petites qui lui moulent les fesses et lui donnent des allures d'idiot du village en goguette.

Il marche le long du canal, l'esprit léger. Certes, il se retrouve au chômage mais il n'est pas mécontent de l'opération. Il va enfin pouvoir se consacrer à tout ce qui lui tient à cœur. En premier lieu, trouver une terrasse afin de boire un thé. Ensuite, profiter des rayons doux du soleil. Pareil traitement ne peut nuire à son organisme : du sucre, de la lumière, de la paix, voilà exactement de quoi remettre en selle notre héros.

Ses pas le poussent jusqu'au salon de mademoiselle Juliette — on a connu des échouages plus déplaisants. Cela fait des années qu'il passe devant sans jamais s'arrêter. D'un signe de la main, il la salue. D'un même signe de la main, elle lui répond. À travers la vitre. Leurs rapports sont courtois, mais distants. Depuis plus de quinze ans que mademoiselle Juliette tient ce café, il n'y est jamais entré. Il y a des choses, comme ça, qui valent à coup sûr le coup et qu'on remet pourtant sans cesse au lendemain. Des choses dont on ne mesure pas l'importance. Il est plus qu'urgent d'y remédier. Il pousse la porte. Le grelot tinte. Mademoiselle Juliette lui offre un sourire magnifique et Marcâl, mis en appétit, se sent de taille à dévorer un bœuf. De surcroît, mis à part ces trois verres d'eau sucrée servis par Odette, il n'a rien mangé depuis une éternité.

« Bonjour, monsieur le conseiller, quel bon vent vous amène ?

- Je ne suis plus conseiller, figurez-vous. En revanche, j'ai une faim de loup et vos petits choux me tentent bien. Mettez m'en quatre siou-plaît et apportez-moi la carte des thés qu'j'y jette un œil. »

Elle servit l'ex-conseiller. Bien après qu'il eut vidé la théière et fini ses quatre choux, elle l'écoutait encore. Il lui racontait ses péripéties. Avec la fougue et la foi d'un Jésuite qui s'apprête à convertir des continents entiers. Le destin et ses pas l'avaient attiré là. Cela lui semblait infiniment naturel d'y être. Après, il serait toujours assez tôt pour se poser des questions. Pour l'instant, il voulait profiter, passer du bon temps en bonne compagnie ! Et de la même façon que Galaqsie, puis sa fille, puis l'institut, puis Phylus l'y avaient aidé, il sentait que c'était maintenant au tour de Mmademoiselle Juliette d'occuper ce créneau.

Elle le trouvait carrément touchant dans son costume disco qui semblait avoir grandi moins vite que son propriétaire. Marcâl de son côté se sentait à l'aise, frais comme un jeune premier qui débarque, prêt à conquérir le monde. Est-ce à dire que les fringues de Phylus Kronsberg, ce dragueur sans vergogne, déteignaient sur le caractère de Marcâl ? Toujours est-il qu'à la fermeture de la boutique, mademoiselle Juliette donnait la main à l'ex-conseiller et qu'ils se dirigèrent comme deux vieux amants qui se connaissent de longue date vers l'hôtel-restaurant des *Coqs-en-Pâte*.

* * *

Pour une fois, ce n'était pas avec son beau pilote qu'elle avait rendez-vous, mais avec un nain. Gene en était tout émoustillée, elle gigo-tait sur sa chaise comme une crevette dans le fond d'une épuisette. En plein milieu d'un cours sur les bienfaits de la propagande, un coursier leur avait remis un pli urgent.

« Excusez-moi pour le dérangement, je fais que passer. Un message pour mesdemoiselles Vauban et Da Rouxel. Tenez. Je vous remercie. Voilà. Signez là s'il vous plaît. Merci. Et encore pardon pour le dérangement. Merci mesdemoiselles. Messieurs-dames, bonsoir. »

Les autres élèves avaient été éberluées. Rapide comme l'éclair, le messenger dans sa combinaison fluo avait repris ses courses. Imperturbable, le professeur avait poursuivi son monologue. Quand on a un programme à boucler, il n'y a pas une seconde à perdre. Il ne tenait pas

à être jeté dehors à cause de son incompetence ou de sa lenteur. Il ne touchait déjà pas grand-chose à enseigner son maigre savoir à ces greluches faussement attentives et lourdement fardées, alors si en plus, elles devaient être la cause de son licenciement, il préférerait encore ne pas y penser et continuer de faire courir le bâtonnet de craie blanche sur le grand tableau noir. Sybelle et Geneviève, fières comme des juments taillées pour tirer les sulkys mais contraintes de côtoyer des ânesses, gloussèrent de joie en lisant le télégramme. Vladimir les conviait à une soirée et voulait les voir avant. Toutes les filles de la classe, le cou tendu, les regardaient, tentant de deviner la teneur du pli qu'on venait de leur délivrer.

Les deux demoiselles se voyaient déjà en reines de la nuit. Y-a-t-il passe-temps plus enviable que celui qui consiste à parader en robe de gala parmi des gens riches et cultivés qui sentent l'eau de toilette à mille francs le flacon et qui fument des cigares importés de La Havane et qui portent des chaussettes en fil d'Écosse ? Elles foncèrent au lieu de rendez-vous indiqué. Le bar du *Gros Chêne* : un bar en bordure de la forêt. Les propriétaires ne s'étaient pas foulés pour lui trouver un nom de baptême. Derrière ce bar poussait un arbre qui vivait là depuis un nombre de siècles assez considérable. Certains disaient que cet arbre avait connu Louis XVIII et Henri IV. Quoi qu'il en soit, ce gros chêne pédonculé abritait plusieurs nids, des araignées par dizaines, quelques punaises et, à l'occasion, des écureuils, des fourmis et des bergeronnettes venaient y faire leurs emplettes.

« Chose promise, chose due, Mesdemoiselles ! Vladimir ne lance jamais de paroles en l'air quand il sait qu'il ne pourra pas les rattraper. Vous avez bien reçu mon message ? C'est parfait. Vous êtes éclatantes et c'est tant mieux. Car ce soir, c'est le grand soir, mes jolies. Moi-même, je vous avoue que j'ai un peu le trac. Mais l'essentiel c'est que vous soyez là. Mon coursier m'a dit qu'il avait eu un mal fou à vous mettre la main dessus et qu'il avait dû traverser la ville jusqu'à l'institut Salvador Frankus. J'espère que vous n'aurez pas vu d'un mauvais œil ces sollicitations inopinées qui sont venues troubler la concentration de mise chez des señoritas qui se préparent à faire partie de nos élites.

- De deux maux, il faut choisir le moindre, répondit Sybelle qui se tenait le menton entre le pouce et l'index pour mettre en exergue son beau visage. Nous avons beaucoup ri en voyant votre coursier débouler comme un cheval sur la soupe.

- À dire vrai, je craignais de vous déranger. Je m'en serais voulu d'être la cause d'un désordre quel qu'il soit.

- Au contraire, monsieur Vladimir, insista Geneviève. Nous apprécions énormément vos méthodes. Mais je ne sais pas si je pourrais venir. Je n'ai pas trop le cœur à...

- Ah si, Geneviève ! s'exclama Sybelle. Si tu ne viens pas, moi non plus je n'y vais pas.

- Bon d'accord. Très bien mais...

- Ça te changera les idées. »

Sous les tables, un pivert apprivoisé picorait les miettes abandonnées par les clients. Cela faisait belle lurette qu'il n'avait plus besoin de chasser les larves sous des écorces infestées. La terrasse surplombait une mare sur laquelle flottaient des canards. Eux aussi, depuis qu'ils n'avaient plus besoin de terroriser les têtards pour becqueter et qu'il leur suffisait de quémander pour qu'une boulette de pain atterrisse à portée de leur gosier, étaient devenus terriblement décadents. Vladimir recommanda un litre de bière et le garçon dut penser que ce nain venait d'outre-Rhin pour aimer à ce point l'orge et le houblon.

« Vous allez voir, ça va être extraordinaire.

- Nous avons hâte d'y être.

- Il faut être prête pour quelle heure ? Ça se passe où ?

- J'espère qu'on sera à la hauteur !

- N'ayez crainte mes poulettes, je vais vous redire tout ça point par point. »

Ils discutèrent pendant plus d'une heure, échangeant boutades et informations dans un joyeux méli-mélo à tel point qu'ils eussent pu passer pour trois potaches en congé. Ce faisant, Sybelle et Geneviève apprirent de Vladimir qu'il avait un frère ainsi qu'un long passé dans le monde de la nuit. Sa petite taille l'avait aidé à pénétrer tous les milieux et sa grande gueule lui avait permis d'atteindre une certaine notoriété. En résumé, la bonne aura de Vladimir lui ouvrait toutes les portes, son seul mérite étant d'oser les pousser ; alors que d'autres, moins entreprenants, restaient sur le palier. En pestant.

De son côté, Vladimir apprit que la mère de Sybelle aimait les plantes vertes et le tricot, que Geneviève n'aimait pas les poseurs de lapin ni les chiens d'appartement et qu'elle prévoyait d'apprendre les principes de base de la compétition. Pour en mettre plein la vue à tous ceux qui la prennent pour une mauviette. Elle n'avait toujours pas digéré d'avoir été

larguée comme une vieille bouse par un type aussi lourdingue que ce Bernigold de malheur.

« Nous avons une excellente amie qui fréquente les temples de la course, compléta Sybelle pour remettre la conversation sur des rails moins vénéreux.

- D'ailleurs, si nous n'avions pas eu ce rendez-vous avec vous, nous serions allées lui rendre visite.

- C'est hallucinant de la voir courir. C'en est à se demander ce qui la pousse à surclasser ses adversaires. Moi, jamais je n'aurais trouvé le courage de me démenier comme elle ! Tous les jours, elle s'entraîne comme si le sort du monde en dépendait.

- C'est pire qu'un sacerdoce, osa Vladimir qui, sans doute à cause de sa petite taille et de ses problèmes de dos, n'avait jamais été spécialement féru de sport.

- Elle sait ce qu'elle veut », conclut Geneviève d'un ton fait d'admiration et d'impuissance, et qui laissait croire que ce n'était pas le cas de tout le monde — et qu'elle se le reprochait.

Vladimir reprit un autre litre de bière. Il tenait son verre à deux mains comme s'il avait tenu un gros biberon. La naïveté qui émanait de la conversation le ravissait. Il buvait leurs paroles, réjoui du succès que ses nouvelles recrues allaient rencontrer. Aucune arrière-pensée ne brouillait leur élocution. Elles étaient divines.

« Non vraiment, confirma Sybelle. Je suis bien incapable de comprendre pourquoi et comment elle parvient à se donner corps et âme à ce qu'elle fait.

- Il y a certaines choses qui paraissent absurdes ou vaines lorsqu'elles sont commises, suggéra Vladimir en reposant son verre sur le sous-bock humide, mais qui, tôt ou tard, finissent par devenir tellement évidentes, tellement énormes, qu'on ne se pose même plus la question de savoir s'il fallait les faire naître.

- Toujours est-il que nous devons aller la voir ce soir, minauda Sybelle.

- Ce soir, je vous emmène ! Vous serez mes reines ; je serai le roi ! En tout bien tout honneur ça va de soi. »

Il sortit sa langue pour lécher la moustache blanche que la bière avait déposée sur sa lèvre supérieure. « Oubliez tous vos autres rendez-vous. Ce soir, seule compte la fête et je vous promets que ce ne sera pas une boum de pucelles, passez-moi l'expression. Alors je crois

que votre amie attendra. À moins que vous ne préféreriez que j'envoie quelqu'un pour la prévenir de votre contretemps ? C'est comme vous voulez, vous savez, je suis ici pour vous faciliter l'existence, non pour vous l'empoisonner. Si je peux vous aider, dites-le moi. C'est aussi simple que ça.

- Pourquoi pas après tout ?

- Allez rue du Byblos. La grande maison en forme de chalet bavarois, c'est là que vit notre amie : Lili Booster. Dites-lui que nous passerons demain dès que possible.

- J'enverrai quelqu'un qui le lui fera savoir. Promis, vous pouvez compter sur moi, mes jolies. »

En présence de jeunes femmes si charmantes, Vladimir aurait eu du mal à écourter l'apéro. Dans un gros sac en papier, il avait apporté leurs tenues de soirée. En palpant la finesse des tissus, elles avaient paru subjuguées, elles avaient retourné les soieries, miré les strass, étalant les robes et les chemisiers sur la table, regardé les coutures et l'épaisseur des étoffes comme si elles avaient été en train de faire les soldes — la tentation avait été grande de se précipiter aux toilettes des dames du bar du *Gros Chêne* pour illico presto les essayer. En leur proposant des glaces, au parfum de leur choix, Vladimir avait su ralentir leurs ardeurs. Il aurait fait un bon père. Un excellent père.

* * *

Assise devant sa glace ovale, un cadeau de sa grand-mère, elle accrocha ses boucles d'oreille, un cadeau de son amant. Le strass faisait avantageusement ressortir la finesse de son cou. Les lois et décrets en date du 17, 18 et 19 mars 6986 contre la multiplication des concubinages interdisaient aux couples non mariés de s'offrir des cadeaux onéreux ; ceci expliquant pourquoi, malgré sa beauté princière, Ursylë ne pouvait arborer que des parures de pacotille, ravissantes certes, mais à portée de bourse du premier pingre venu.

Ursylë adorait se faire embrasser à cet endroit, là où sont plantées les premières racines de cheveux. Juste derrière les oreilles. Là où la moindre succion un tant soit peu appuyée peut susciter des frissons susceptibles de damner un moine. Elle se para d'un collier assorti. Les faux diamants reflétaient mille et une lumières. Le fermoir s'enclencha. Elle laissa retomber le collier entre ses seins. Le résultat était plutôt prometteur. Sa poitrine et sa nuque mises en valeur, toute personne dite du sexe

fort normalement constituée ne pourrait que baisser pavillon devant un décolleté si déterminé. Les diams sur sa peau blanche de noctambule n'étaient-ils pas d'un goût aussi sûr que ces pompeuses dorures que l'on trouve dans les salons des châteaux ducaux ? Ursylë savait se rendre irrésistible. Lorsqu'on se rend chez son galant, la moindre des choses est de se présenter sous son meilleur jour. Quelle que soit l'heure de la nuit. Sur ses lèvres elle rajouta du rouge, les fit rouler l'une contre l'autre, puis sa langue souple lubrifia le tout. Son rouge à lèvres, acheté chez un parfumeur de la rue des Deux Cèpes, possédait pour être exact un goût de mangue. Ce qui permettait d'oser des baisers d'une audace très exotique.

D'ordinaire, elle était très friande de ces senteurs fruitées. Les vins qu'elle aimait le plus étaient ceux qui fleuraient bon la myrtille, l'ananas, la banane. Quand elle faisait le marché, elle ne recherchait pas les odeurs puissamment iodées de l'étalage des poissonniers mais plutôt les effluves marocaines de ces empilements d'oranges, ou alors celles de ces cageots de bois blanc qui débordaient de grappes de raisin cueillies de la main droite suivant les lois qui concernaient les vendangeurs assermentés. Les parfums qu'elle préférait étaient ceux qui lui rappelaient la langueur sucrée des vergers. Son shampooing quotidien était aromatisé à la cerise. Et quand elle avait un petit creux, elle croquait dans une pomme.

Elle rentra sa langue pointue et saliva pour mieux savourer le parfum suave de la mangue. Satisfaite des apparences, elle se leva et fit un tour sur elle-même pour vérifier que tout fût bien en place. Elle regarda longuement ses fesses, tournant le cou à l'extrême et agitant langoureusement son popotin. N'était-il pas un tantinet trop rond ? Elle posa une main sur la hanche, altière comme une Sévillane et décréta qu'il faudrait être bien bête de faire la tête pour une paire de fesses jugée trop rebondie. Jusqu'à présent, personne ne s'en était jamais plaint. Et son amant du moment, qui était fou d'elle, et ce, dès le premier soir où il l'avait vue chez Cendrillon, n'était décidément pas du genre à lui faire des reproches sur un quelconque centimètre carré de son anatomie, aussi vergeté fût-il. Il aurait eu trop peur de la vexer et de subséquemment la perdre à jamais. Car avec ses amants, Ursylë était plus intraitable encore que ces araignées noires qui dévorent leur époux dès lors qu'ils baissent la garde.

Elle rangea ses seins dans un soutien-gorge molletonné, cacha sa vulve derrière un rempart de dentelles, enfila des bas pour compléter sa panoplie, recouvrit le tout d'une fourrure synthétique et s'allongea dans le sofa.

En attendant qu'on vienne la chercher.

Elle était contente : enfin en week-end ! Ces derniers jours passés à mater ce simili détective à la dérive lui avaient pompé beaucoup d'énergie. Elle avait besoin de se détendre. De ne plus penser qu'à elle seule. De se laisser aller et de ne plus avoir d'autre souci que la gestion des orgasmes synchronisés qu'elle rêvait de construire avec son soupirant.

Comme tous les quinze jours depuis bientôt six mois, monsieur Bernigold vint sonner à sa porte. Elle se regarda une dernière fois dans la glace de mémé, esquissa l'épure d'un sourire, ses fossettes se creusèrent, son œil droit se mit à briller et elle accompagna le chauffeur attitré de l'Agromex. Jean-Alfredo ne détestait pas convoyer les maîtresses du big boss. Celui-ci avait du goût et Jean-Alf n'avait donc jamais été contraint de faire monter des laiderons à bord de son hélico. Comme tout bon pilote qui se respecte, Jean-Alfredo faisait preuve d'une réelle superstition, considérant comme dangereux de faire monter n'importe qui à bord. Mais avec mademoiselle Ursylë, le problème ne se posait pas. L'actuelle favorite du big boss était bien trop mignonne pour porter la poisse à qui que ce fût. D'accord, elle s'habillait comme une putain, mais avec un on-ne-sait-quoi de candide qui lui donnait des airs de déesse. Peut-être était-ce ces monstrueux bijoux de pacotille qui la sauvaient de la vulgarité.

Jean-Alfredo s'était garé à quelques centaines de mètres de là, sur l'ancien terrain des sports transformé en hélicoptère après que l'Agromex eut racheté ces quelques hectares et que fut conjointement votée par le conseil général du district une série d'adjonctions visant à limiter les déviations sportives. Mesures de salubrité publique qui passaient notamment par la privatisation de toutes les zones dûment répertoriées où le sport avait tendance à nuire au bon équilibre des populations dudit district.

Les riverains fermèrent leurs fenêtres en protestant. Pas moyen de bouffer en silence ! Ces braves gens demandaient pourtant pas grand-chose ! Certains crachèrent en direction de l'hélico — chez certains citoyens, le crachat est synonyme du dédain le plus absolu qui soit. Au pied des immeubles, des gosses, fils de communistes pour la plupart, jouaient aux gendarmes et aux voleurs afin de s'entraîner aux joies de la guérilla urbaine. Ils lancèrent des pierres en direction de l'appareil. Mais leurs bras n'étaient pas assez musclés pour assurer aux projectiles d'atteindre leur cible.

Les rotors faisaient un boucan de tous les diables. Les armatures vibraient. Si l'on ne voulait pas que l'hélico se disloque en plein vol, une

révision de diverses bricoles était à prévoir de toute urgence. Mais Jean-Alf n'avait pas envie de mettre les mains dans le cambouis. Jean-Alf était peut-être un excellent pilote — du moins n'avait-il jamais eu à déplorer de gros pépins depuis qu'il avait son permis — mais un piètre mécano. Comme de nombreux confrères qui aimaient s'installer aux commandes mais qui ne cherchaient pas à savoir ce qui se passait sous le capot, quitte à choisir, plutôt que de faire de la mécanique, il préférait encore enlever le fumier de sous une vache. Il avait horreur de devoir mettre le nez dans le moteur. Il y rechignait avec une telle puissance que la cause de ce rejet absolu n'aurait pu apparaître qu'après avoir longuement étudié les rapports qu'il avait entretenus avec sa famille, et plus particulièrement avec son père. Toujours est-il que c'était toujours les boulons les plus inaccessibles qui se dévissaient en premier, jamais les gros à portée de main pour lesquels on disposait des clés adéquates. D'ailleurs, existait-il entité plus sournoise que ces petits boulons planqués derrière un conglomerat de gros tuyaux coudés ? Jean-Alf avait beau chercher, il ne voyait rien de pire.

Néanmoins, le vol se déroula sans incident. Jean-Alfredo se sortit avec les honneurs des manœuvres les plus délicates, et ce, malgré la fourrure de mademoiselle Ursylë qui dévoilait de longues jambes gainées de bas sombres. Pudique, Ursylë remontait le pan de son manteau à chaque fois qu'il glissait.

« Vous devez crever de chaud là-dessous, hasarda Jean-Alfredo.

- Ça va, l'air est frais en altitude.

- Vous savez, mademoiselle, ça paraît haut comme ça, mais nous ne sommes qu'à quinze mètres. Quand le patron n'est pas sur mon dos, j'aime bien faire du rase-mottes.

- C'est lui qui m'a fait livrer un colis ce midi avec la tenue qu'il voulait me voir porter. C'est pas la première fois qu'il me fait le coup. C'est pour ça, voyez-vous, que vous me voyez à chaque fois avec des fringues pas possibles. Ma garde-robe personnelle est beaucoup plus moderne.

- Oh vous savez, hurla Jean-Alfredo parce que le bruit des pales avait redoublé d'intensité, ça ne me regarde pas mais je trouve quand même que les modes du passé ont un charme incroyable ! »

Jean-Alfredo lorgna une dernière fois vers le genou de la belle avant d'amorcer son virage. Il aurait bien poursuivi plus avant leur causerie mais ils étaient arrivés à destination. Ursylë descendit de l'hélico en

s'accrochant à la portière et en tenant les yeux aux trois-quarts clos. Les pales soulevaient les feuilles, la poussière et son manteau de fourrure. Jean-Alfredo profita du spectacle, avant de reprendre de la hauteur. Sur le perron éclairé, le patron en peignoir attendait. Il survola la propriété et retourna au camp de base. Mission accomplie.

* * *

Monsieur De Brooms était aussi nu sous son peignoir que pouvait l'être un homme qui va prendre un bain. Et c'était précisément ce qu'il prévoyait de faire. Ursylë lui froterait le dos et tout serait pour le mieux dans sa baignoire en forme de croissant de lune.

De Brooms dirige l'Agromex depuis si longtemps que ses employés en ont oublié le nom du précédent directeur. Monsieur De Brooms a brisé les reins des syndicats qui ralentissaient les cadences et qui demandaient toujours à travailler moins pour un salaire sans cesse à la hausse. Monsieur De Brooms a su rapprocher ses ouvriers de leur essence première qui est de travailler du soir au matin pour un salaire de misère et des week-ends toujours trop courts. Ses employés l'ont remercié d'avoir su les remettre en accord avec leur nature profonde. Ils se sont remis à travailler comme des bêtes. Mieux que des bêtes même. A-t-on jamais vu un yack entamer une grève du zèle ou un cheval de trait du Poitou taper du pied pour réclamer un surplus de sillons à tracer ? Alors qu'eux collent les étiquettes toujours plus vite, font les trois-huit sans faiblir et regrettent presque que les journées soient si courtes qu'il est impossible d'en faire quatre pour le même prix.

Applaudi par son staff, haï par ses concurrents plus ou moins ruinés, De Brooms se frotte les mains et emplit d'or ses coffres-forts coulés dans le béton. Il a tellement de sous qu'il ne sait plus comment les dépenser. Ses ouvriers, prompts à bâtir des mythes, vantent l'extralucidité de leur patron, son sens des affaires et font courir le bruit que l'hiver, il se chauffe avec des liasses de roubles. Ça fait scandale mais en même temps, le big boss suscite l'admiration. La seule faiblesse que ses proches lui connaissent, c'est qu'il ne sait pas s'arrêter. Tout autre que lui, ce qui représente tout de même plusieurs milliards d'individus, sait intuitivement ou après en avoir fait l'expérience qu'il y a certaines doses à ne pas dépasser. Monsieur De Brooms, lui, ne connaît pas de limites. Seule la mort, qui en a terrassé de plus têtus et qui a remis dans le rang tous les

petits péteux qui voulaient la snober, saura le stopper. Ce jour-là, le p'tit père De Brooms risque de ne pas comprendre pourquoi le rideau tombe et ne se relève pas — alors qu'il avait une pêche d'enfer et se sentait prêt à donner une saison au moins de représentations supplémentaires.

Quand il mange, il s'emplit la panse de cuisses de canard, de côtelles de mouton, de cuisseaux de chevreuils chassés le matin même, de langoustine, de dorade au basilic, de camembert d'Auvergne et de génoises au chocolat du Ghana ou de cakes au rhum, le tout arrosé d'eau gazeuse pour faciliter le transit. Il ne quitte la table que lorsque les nausées viennent contrarier ses déglutitions.

Quand il fait l'amour, il s'agite jusqu'à ce que ses partenaires atteignent les sommets éternels de la volupté. Alors seulement, il se permet d'éjaculer.

Lorsqu'il bosse, il ne s'arrête pas avant d'avoir mal aux yeux et de ne plus pouvoir lire les colonnes de chiffres qui dansent devant lui et que lui commentent ses comptables eux-mêmes dopés pour tenir jusqu'au bout des séances, mais qui s'effondrent quand même souvent avant la fin, victimes de leur manque d'endurance. Dès lors qu'il s'agit de suivre un monstre aussi tenace que le big De Brooms, les coquetelles à base de caféine, de cocaïne et d'amphétamines ne sont plus suffisants. Le patron de l'Agromex est redoutable. D'aucuns lui envient sa fière santé et son aplomb d'airain. Nul domaine d'activité n'est épargné par ses débordements irrépressibles d'énergie. Quand il joue, il entend gagner, quitte à enfreindre les règles. Et si jamais il vient à perdre, ce qui est devenu très rare, il réclame revanche sur revanche jusqu'à ce que son adversaire n'en puisse plus. Il a d'ailleurs de plus en plus de difficulté à dénicher des adversaires qui acceptent de se confronter à son tempérament accrocheur.

Tout cela pour dire que lorsqu'il tombe amoureux, il ne l'est pas à moitié.

Heureusement pour elle, Ursylë sait juguler les excès de l'âme humaine. Derrière son comptoir comme pendant les congés payés, elle garde une main sur les rênes, un pied sur la pédale de frein et la tête suffisamment froide pour contenir toute forme d'abus. Son équilibre, tant mental que physique, s'en trouve préservé.

En dépit des lois favorables à l'enterrement des langues mortes post-chrétiennes, Ursylë avait lu des poètes latins qui vantaient la modération comme étant la mère de toutes les vertus. Et ces vers étaient restés incrustés dans son cerveau, sans qu'elle sût trop pourquoi, et ils avaient

continué de guider son existence, bien après que des autodafés purificateurs eurent permis de faire disparaître les dernières éditions de ces auteurs païens. *In medio stat virtus*. En frottant le dos de Gaspard De Brooms, avec qui elle fricotait depuis plusieurs mois sans se lasser — ce qui était en soi une performance puisque d'ordinaire elle consommait les hommes avec l'appétit d'une mante et l'inconstance d'un papillon —, Ursylë repensait à ce pauvre couillon de Marcâl Morot qui lui avait pourri sa semaine. À cause de lui, Cendrillon était entrée dans des colères épiques, le malheureux Phylus avait failli perdre son job et la réputation du cabaret clandestin, avec une pareille affaire, aurait pu en prendre pour son grade et les barmaids pour vingt ans. Les lois ne plaisaient pas avec les ivresses non contrôlées. Boire en cachette, passe encore, mais être malade à cause de l'alcool, en sus en public, était le meilleur moyen de déclencher des raz-de-marée d'ennuis qui, d'une manière ou d'une autre, retombaient invariablement sur le coin du nez des fournisseurs indéliçats. Mais par chance, le conseiller civique de l'institut Frankus était revenu à lui. Ursylë massait les cervicales de Gaspard tout en remerciant le ciel que tout fût rentré dans l'ordre. Gaspard ronronnait, aux anges, comme une Harley Davidson® au ralenti.

« Ma chérie, commença-t-il, ce week-end, nous allons nous faire des couilles en or ! J'ai misé un gros pactole sur quelques donzelles et j'aime autant te dire qu'elles ont intérêt à galoper. Le mois dernier, la chance ne m'a pas souri mais là, je sens que je vais rentrer dans mes frais. J'en bande d'avance !

- J'crois qu'on devait rester seuls tous les deux. Tu m'avais dit que t'avais rien de prévu.

- Ça nous fera une petite sortie. On va à l'hippodrome, on vérifie que mes filles sont bien à l'arrivée, j'empoche la monnaie et mon pilote nous ramène. C'est l'affaire d'une heure ou deux. Ça marche ? En présidentielles, personne ne viendra nous emmerder. On sera plus tranquilles qu'Adam et Ève dans leur jardin d'Éden. Qu'en dis-tu, ma caille ? »

Si Gaspard était raide-dingue de la belle Ursylë pour plein de raisons qui toutes valaient leur pesant d'orgasmes, il n'en oubliait pas pour autant la course et ses paris de fou furieux. Pour parier contre Lili, il fallait avoir un aplomb de tous les diables, un aplomb d'Irlandais. « On verra, Gaspard. En attendant, on va passer aux choses urgentes. » La belle Ursylë se redressa. Elle laissa glisser le long de son corps sa fourrure synthétique et rentra dans l'eau avec le peu de vêtements qu'il lui restait

encore. Gaspard apprécia le changement de sujet. Ursylë savait saisir le taureau par les cornes. Les initiatives torrides ne l'effrayaient pas. Elle aimait diriger les choses. Elle aimait le contact des corps, peau contre peau, bouche contre bouche, et se sentait parfaitement bien après avoir fait l'amour. Ça lui servait à la fois de thérapie, d'exutoire et de compensation. Chaque soir, dans la piscine de Cendrillon et sur les bords, elle assistait à des jeux sensuels sexuellement débridés. Certains clients ne se gênaient pas pour se toucher devant tout le monde. Les embrassades goulues derrière les palmiers en plastique étaient monnaie courante. Les galipettes dans les toilettes faisaient également partie des amusements possibles. Les vieilles femmes allaient vers les jeunes hommes. Les vieux messieurs courtoisaient les jeunes femmes. Des garçons élégants et raffinés se tenaient par la main et se murmuraient des mots doux dans le creux de l'oreille. Elle-même à ses débuts avait surpris la grosse Cendrillon dans les bras de deux bons clients qui se frottaient à elle comme des animaux en rut. Le corsage semi-ouvert, la patronne roucoulait d'aise. D'un regard, elle avait signifié à sa nouvelle employée de fermer la porte du bureau et de retourner derrière le bar.

Gaspard n'avait donc pas besoin de s'escrimer pendant des heures avant qu'elle ne cède à ses avances. Moderne et conquérante, Ursylë prenait les devants avec d'autant plus d'aisance qu'elle connaissait son fort pouvoir de séduction. Elle avait possédé tous les hommes qu'elle avait voulus — c'est-à-dire une bonne douzaine, des hommes d'âge mûr, des adolescents fougueux, des artistes pervers, un client particulièrement beau qui avait passé plusieurs années dans un régiment d'infanterie et qui avait ramené de ses périples en terre étrangère des cicatrices viriles et des histoires édifiantes. Elle avait aussi connu une demoiselle, lorsqu'elle était en pension chez les sœurs, et un homme d'État en disgrâce qui perdait ses cheveux mais qui conservait intacts ses idéaux. Ce dernier lui avait appris qu'avec un minimum de jugeote, on pouvait acquérir de l'expérience, sans forcément devenir un vieux con. Ou une harpie amère. Ursylë avait passé trois mois et demi avec cet homme facétieux qui voulait changer le monde, mais qui ne savait pas nouer sa cravate.

* * *

« Mes fringues ne m'appartiennent même pas. J'ai l'impression d'être un autre homme. Si vous saviez... C'est très étrange. Ces dernières

années ont été un tel gâchis. Il m'est arrivé de faire des cauchemars tellement épouvantables, d'infliger des punitions tellement mesquines qu'au bout du compte, j'ai accepté de m'être trompé de voie. Car on peut aussi apprendre dans la joie. J'en suis persuadé.

- Vous avez l'air fort fringant quoi qu'il en soit.

- Je me sens drôle, un peu vaseux, un peu dans les nuages. C'est incroyable. C'est très nouveau comme sensation. J'ai l'impression d'une seconde naissance.

- C'est l'occasion d'enfin réaliser vos rêves, monsieur Morot.

- Appelez-moi Marcâl, voulez-vous. Depuis le début du repas, ça m'agace de vous entendre m'appeler monsieur comme si j'étais votre banquier ou votre prothésiste mammaire.

- Soit, cher Marcâl, mais si nous voulons ne pas trop faire vieux jeu, le tutoiement est de rigueur, c'est logique.

- Accordé. Ça me paraît d'ailleurs conforme à la nature des choses étant donné que dans très peu de temps, nous risquons de coucher ensemble.

- Oh monsieur Morot ! »

Installés près de la cheminée, Juliette et Marcâl devisaient comme deux tourtereaux qui tâtent le terrain avant de passer aux choses sérieuses et à l'étage, au-dessus du restaurant où des couples légitimes ou félons pouvaient s'adonner en toute quiétude à leurs fantaisies.

« Tu ne m'as jamais parlé de ton mariage.

- Y'a pas grand-chose à en dire.

- Vous avez eu des enfants ? Je veux dire, avant de divorcer ? (Marcâl ne voyait pas très bien quand il aurait pu en avoir autrement).

- Oui. Une fille.

- Tu n'aimes pas en parler ?

- Je préfère ne pas y penser. Je n'aime pas remâcher ce gâchis. Ça me met hors de moi. Je me sens coupable et impuissant.

- De quoi ?

- De n'avoir rien vu venir, de n'avoir rien su faire, d'avoir laissé ma fille partir, d'avoir été planté par ma femme. Je l'aimais. En plus je suis fondamentalement contre le divorce. Les gens qui divorcent m'ont toujours énervé. Je n'aime pas les gens qui changent d'avis, qui rompent leurs engagements, qui ne parviennent pas à les tenir.

- Parfois on n'a pas le choix.

- Si nous allions dehors faire quelques pas pour digérer ?

- Je te suis, Marcâl. Ça va peut-être même nous redonner de

l'appétit de marcher. La nuit est belle. Ce serait dommage de pas en profiter.

- Le quartier est tranquille, y'a aucun risque. Tous les zonards qui squattaient ont été expédiés manu militari sous d'autres cieux lors de la dernière visite dans notre bonne ville du ministre de l'intégration et des religions.

- J'ai pas peur, tu sais. D'autant plus que j'ai suivi un stage d'autodéfense. C'était financé par le comité des commerçants auquel je suis affiliée. Nous y avons appris des prises très spectaculaires. »

Ainsi, la jolie Juliette sait se battre ! Se sentant pousser des ailes de Roméo, Marcâl la regarde d'un air amusé. Lui aussi, malgré la lune, malgré la nuit, se sent en sécurité. Conduite par un Marocain joufflu qui a l'air de connaître son affaire, une calèche à bord de laquelle un couple d'amoureux se tripote les doigts passe lentement devant eux. Juliette a dans la tête des valse de Strauss. Elle est d'humeur viennoise. Elle s'est régalée et tient le bras d'un bel homme. À eux deux, ils ont presque un siècle mais elle a l'impression de découvrir le monde pour la première fois. Ses cheveux qu'elle a détachés balaient la manche en velours de son chevalier servant. Léger comme une plume en dépit de la fatigue et du repas copieux englouti, Marcâl rebondit plus qu'il ne marche. Ses pas touchent à peine le sol. On aurait pu croire que ses évolutions avaient été réglées par un chorégraphe de grand talent.

Derrière eux, la façade de l'hôtel-restaurant des *Coqs-en-Pâte* brille sous les feux roux de la lune presque pleine. Plus silencieux qu'une boulette de coton qui roule dans l'herbe, un oiseau de nuit la traverse. Il se gare sur une branche solide et continue de surveiller ses terres. Les souris et les jeunes rats du secteur ont plutôt intérêt à se faire tout petits : à tout instant, une mort aussi duveteuse qu'immédiate promet de s'abattre sur eux.

Les grandes maisons du quartier habillent les rues d'un sentiment cossu. Les jardins entretenus, les fontaines et les calèches aux essieux vérifiés chaque lundi par les équipes de maintenance entourent Marcâl et Juliette qui se tiennent la main, échangeant tous les trois pas des baisers prudes, mais charmants, se réjouissent de constater qu'il n'y a pas besoin de se rendre à Venise pour tomber amoureux. Avec les économies ainsi faites, Juliette prévoit d'acheter un landau pour la marmaille dont elle entend bien accoucher. Disposant d'un homme, respectable quoi qu'on en dise, malgré son divorce ancien et sa récente démission, n'est-elle pas en

droit d'espérer un avenir empli du cri de ses mouflets et de la complicité rassurante d'un époux fidèle ?

« Vous savez, Juliette, que j'aime de plus en plus votre compagnie ?

- Marcâl ! La prochaine que tu me vouvoies, tu es bon pour recevoir un gage ! Tu peux me croire : il sera corsé ! »

Une brise douce et fraîche comme l'haleine d'une sultane orientale parcourt les rues, enrobant la matière et fluidifiant les espaces.

Un vieil homme passe, saluant du chef le jeune couple.

Marcâl a remonté ses manches et ouvert le col de sa chemise, dévoilant la naissance de ses pectoraux blancs semés de poils noirs.

« Si nous retournions à l'hôtel ? J'ai un peu froid, murmure Juliette.

- Comme tu veux ma chérie, s'incline l'ex-conseiller civique de l'institut Frankus qui trouve qu'il fait bon dehors.

- Nous serons mieux à l'intérieur. Viens. »

Juliette accéléra le pas, avec une idée précise en ligne de mire. Marcâl se laissa faire. Cela faisait une éternité qu'il ne s'était pas retrouvé en tête-à-tête avec une femme. Son sexe saurait-il se montrer à la hauteur ? Et s'il n'arrivait pas à bander ? Cela arrive, que des couples qui s'entendent à merveille lorsqu'ils sont à table, ne sachent plus se comprendre lorsqu'ils passent au lit. Et s'il ne parvenait pas à la faire jouir ? Il n'était plus aussi fringant qu'autrefois. Il était loin le temps où il parvenait à faire l'amour trois fois dans la même journée. À l'époque — cette époque n'avait d'ailleurs pas duré très longtemps —, c'était Galaqsie qui profitait de sa virile turgescence.

Marcâl a peur d'être maladroit, décevant, de ne plus savoir comment faire, d'être inefficace ou ringard et d'être à son tour finalement très déçu. Mais il garda pour lui ses angoisses. La peur du ridicule lui gonflait l'estomac, lui coupant le souffle et lui donnant l'impression d'avoir envie de roter — un rot puissant et libérateur qui lui dénouerait les tripes — sans toutefois y parvenir. Ils continuaient d'avancer. Juliette pressait le pas. Il n'y a pourtant pas le feu, pensait Marcâl. « J'ai perdu mon empire à cause d'un crottin de cheval alors comprends que je puisse avoir envie de regarder où je mets les pieds.

- De quel empire parles-tu, mon chéri ?

- Ça ne fait rien. Oublie ce que je viens de dire. Je dois être fatigué. Allons à l'hôtel.

- Allons-y. »

Il frissonna, serrant fort les doigts chauds de Juliette. Elle était si tendre, si gironde, si franche et si nouvelle, qu'il s'en voulait d'envisager le pire au lieu de savourer les bienfaits du présent. Mais certains hommes, seuls depuis trop longtemps, sont devenus plus fragiles que ces timbres de collection qui n'ont été léchés qu'une seule fois et qu'il faut manipuler avec des pincettes.

Le monde est fait de coïncidences mystérieuses qui nous font penser, ou du moins croire, qu'on peut en comprendre le substantifique fonctionnement. Mais c'est sous-estimer la profonde complexité de ce monde qui globalement nous échappe — un peu de la même façon qu'un globule, pris séparément du reste d'un corps, aura les plus grandes difficultés à saisir l'ensemble des mécanismes qui régissent ledit organisme.

Marcâl fut néanmoins troublé lorsqu'il aperçut et reconnut instantanément la funeste silhouette de Phylus Kronsberg. À l'instant même où il se demandait comment négocier au mieux sa nuit entre les bras de Juliette, sans retomber dans ces travers qui, il n'en doutait plus, avaient déclenché le départ de son ex-femme Galaqsie, ce coquin de Kronsberg duquel il portait jusqu'au costume, s'avancait face à eux. Il n'y avait aucune alternative possible. La rencontre était inévitable. À moins de disparaître comme par enchantement dans un nuage de fumée bleue.

« Voilà un fâcheux, glissa-t-il dans l'oreille de Juliette.

- Ah ? répondit celle-ci qui était en train de compter les anneaux de Saturne tout en pensant aux draps frais dans lesquels il lui tardait de s'enrouler.

- Ah ! Bonsoir mademoiselle, bonsoir monsieur le conseiller ! Comment que c'est ? Décidément le hasard ne veut plus délayer nos destins ! Mais n'allez surtout pas croire que je sois à vos trousses. Pour tout vous dire et je ne vous ai jamais rien caché, c'est mon frère qui m'a envoyé dans ce quartier. J'ai un message à remettre à une demoiselle qui crèche à deux pas d'ici, derrière ce gros pâté de maisons. Manque de pot, il se trouve que non seulement personne ne répond mais qu'en plus les carreaux de la maison sont pétés et qu'il y a de la bouse sur les murs. Sincèrement, ça fait tache dans le quartier. Mais je ne veux pas vous imposer plus longtemps ma présence. J'ai à faire. Il faudrait que je la retrouve et foi de Phylus, lorsqu'on me donne des ordres, je les exécute, dussé-je pour cela passer nuit blanche sur nuit blanche. Mais je subodore que je ne serai peut-être pas le seul à ne pas fermer l'œil de la nuit. »

Disant cela, Phylus regardait les rondeurs chatoyantes de Juliette. Se sentant visée, elle répondit d'un sourire qui ne parvenait pas à paraître gêné. L'air frais tenait sa libido tout en haut de l'échelle du désir. Elle comptait bien ne faire qu'une bouchée de Marcâl. S'il avait eu le cran de pousser la porte du salon de thé, puis l'audace de l'inviter au restaurant, n'y avait-il pas de fortes probabilités, puisqu'elle avait accepté ses propositions si gentiment, qu'ils passent une nuit survoltée que les poutres et les oreillers de l'hôtel n'oublieraient pas de sitôt ? Sans qu'il y eût besoin de faire une thèse sur le sujet, cela semblait tomber sous le-s sens.

* * *

Globill s'était posté dans un placard du couloir à côté des balais-brosses et des serpillières. Il avait laissé la porte entrebâillée pour pouvoir respirer et observait les allées et venues des habitants de l'immeuble. S'il maudissait le sort qui avait fait de lui le captif de Lili, il se réjouissait de ne plus avoir à subir la bande à Pedro. Mama Lorraine lui donnait des bonbons au caramel. Globill aimait bien Mama Lorraine. Elle traînait les pieds en bougonnant, fronçait les sourcils d'un air rude mais il se sentait quand même en confiance. Quand elle revenait de ses ménages, elle sentait la sueur, la fatigue et le chou cuit. La première des choses qu'elle faisait était d'aller embrasser Mango, lequel pour l'occasion souriait pendant quelques secondes avant de replonger tête baissée dans son monde de cubes et de bulles de salive. Après elle cherchait Globill, sortait un caramel au beurre de son tablier bleu et le lui tendait. C'est ainsi qu'elle l'avait conquis. Mais même si elle ne lui avait pas apporté de bonbons, Globill restait persuadé qu'ils seraient malgré tout devenus amis. Ils échangeaient quelques mots. Globill racontait qu'il avait vu un rat énorme traverser le couloir, il était long comme le bras et avait disparu dans un trou du plancher. Mama Lorraine l'écoutait, riait, lui demandait s'il n'avait pas eu peur, lui disait qu'elle avait croisé une calèche magnifique, tirée par huit étalons blancs : les cochers avaient des uniformes assortis et des boutons de manchette dorés, et dans la calèche, il y avait une jeune princesse à propos de laquelle les journaux racontaient qu'elle épouserait celui qui serait capable de faire renaître le bonheur en son cœur meurtri. Elle était toujours très pâle, plus pâle encore qu'une tuberculeuse qui vient de cracher quelques glaires. Ses yeux bleus et violets cachaient des torrents de pleurs contenus, ses lèvres minces restaient closes et quand on

la saluait, elle semblait ne pas entendre, elle gardait la tête droite, insensible aux appels comme aux insultes. Nul ne savait pourquoi elle était si mélancolique. Mais tous les célibataires du secteur se déclaraient prêts à sortir leurs meilleures blagues afin qu'elle pète un bon coup et retrouve santé et bonheur.

« Dégourdi comme tout comme t'es, disait Mama Lorraine en lui caressant le haut du crâne, j'suis sûre que d'ici peu, tu seras le mieux placé pour lui regonfler le moral. On organisera des noces somptueuses et j'irai chez le coiffeur de la rue Pablo Neruda pour l'occasion.

- Elle habite où cette diablesse au sang bleu ? demandait l'ambitieux Globill soudain plein d'espoir et de louables intentions.

- Quand sera venu le moment de faire connaissance avec elle, je te fais confiance pour dégoter son adresse en deux temps trois mouvements ! »

Chaque jour, Mama Lorraine apportait donc son lot d'histoires extraordinaires et de caramels mous. Avidé, Globill attendait son retour impatientement. Et quand elle tardait parce qu'elle avait des courses à faire dans le quartier chinois ou des travaux supplémentaires, il s'inquiétait, terrorisé à l'idée qu'elle pût avoir un contretemps de longue durée. De tout l'immeuble, c'était Mama Lorraine qu'il préférait... même s'il gardait un amour aussi sournois qu'incompressible pour les chairs nues et humides qu'il avait eu le délice de contempler dans la chambre de Lili. Le reste de la journée, il rôdait dans les étages. Il y avait toujours un œil qui l'épiait : Globill Playsir ne devait pas prendre le large avant que la course n'ait eu lieu — de toute manière, il n'avait pas d'autre endroit où aller. L'ombre d'Azila le suivait souvent et il n'était pas rare qu'au milieu d'un couloir, la grosse Clémentyne se mît en travers de la route pour lui demander jusqu'où il comptait aller comme ça. Globill déclinait alors ses intentions et Clémentyne lui livrait le passage. À chaque fois qu'il faisait mine de sortir, une main l'attrapait ou une voix le rappelait à l'ordre. Lili avait fait circuler la consigne. Suspectes par essence, les nouvelles têtes qui venaient flâner dans le quartier devaient également lui être signalées. Lili tenait à s'entraîner en toute quiétude : la quiétude précédant la compétition était la condition *sine qua non* pour gagner. Une préparation calme et appropriée était la dernière touche à ajouter à son entraînement régulier. À ses débuts, par distraction, par amateurisme, elle avait perdu des courses importantes. Tout simplement parce que, dans les quarante-huit heures précédant le départ, elle avait négligé de pousser sa concentration au

maximum. Or elle avait besoin de se recueillir, de replonger au plus profond d'elle-même pour redécouvrir des raisons valables de s'imposer. Quand elle atteignait ces zones enfouies où fleurissait la quintessence de tout ce qu'elle portait de plus puissant en elle, elle cueillait les substances dont elle aurait besoin pour vaincre et remontait ensuite à la surface de sa conscience. Systématiquement, quand elle procédait de la sorte, elle remportait le titre convoité. Pour la dernière course de sa carrière, dotée de surcroît d'un important money-price, elle ne comptait pas agir autrement. Elle trouvait même assez drôle que le refuge qu'elle avait été contrainte d'élire pour sa dernière course fût justement celui qu'elle avait quitté après avoir gagné les premières primes avec lesquelles elle avait pu acheter une petite bicoque dans un quartier plus huppé. Elle en avait fait du chemin, ces deux dernières années. Elle n'avait pas vu les jours passer et n'avait pas connu que du bonheur — les difficultés de l'entraînement, les courses perdues, les doutes, tout ça, c'était oublié, passé à la moulinette de la mémoire et il ne restait que le bon jus. Elle se sentait solide. Elle avait pris de l'assurance. Elle était vraiment comblée et comprenait enfin ce que sa mère lui avait dit, jadis, sur le fait d'être une femme.

« Cesse de m'enquiquiner Lili ! Tu ne vois pas que j'ai besoin de calme ?

- Quand est-ce qu'on devient vraiment femme ?

- Quand on commence à avoir suffisamment de cran pour résister à ton père. »

Sa mère jusqu'à présent ne l'avait jamais vue courir. Son père non plus.

La taille de l'immeuble permettait de nombreuses distractions et de multiples découvertes. Assis devant la porte de leur chambre, des locataires jouaient aux osselets, au poker, à la crapette. Les pauvres bougres inemployés par une société qui n'avait que faire de leurs hautes compétences dans le domaine des jeux se servaient des couloirs comme d'une cuisine, d'un salon ou d'un tripot, selon l'heure et les disponibilités de chacun. Globill enjambait leurs jeux, prenant garde à ne pas marcher dans une assiette ou sur un vieux fromage. Il ne connaissait pas les règles et avait peur qu'on lui propose une partie. Alors il faisait celui qui, pressé, n'a pas de temps à perdre avec des cartes biseautées ou des dominos grasseyeux. Interrompant leur partie, les bougres l'alpaguaient alors qu'il tentait ses grands écarts.

« 'Tention petit, disaient-ils de leur voix éraillée qui sifflait entre

leurs dents pourries prêtes à tomber, viens pas foutre le bordel dans not' partie. Hein ? Paraît qu'ta patronne s'entraîne comme une vraie p'tite championne, hein ? Elle a intérêt à gagner, ce week-end ! Faut la dorloter la Lili, d'accord petit ? Et si elle gagne, faut qu'elle promette de faire couler le champ' à flots. Hein ? Tu lui diras p'tit !

- Oui m'sieur. J'lui dirai.

- T'as intérêt. T'es un bon p'tit gars. Allez, va. Laisse-nous jouer peinars. »

Le type lui lâchait le mollet et Globill allait zoner dans un couloir moins encombré. Ou bien il allait musarder du côté de la chambre de Lili, des fois où celle-ci sortirait de la douche à moitié à poil.

* * *

« T'es pas à l'institut ! C'est quoi ce bordel ? Tu crois peut-être que je trime comme un salaud pour payer tes grasses mat' ? Ho ! Tu vas te lever petite traînée sinon je te botte le cul ça va pas traîner fais-moi confiance ! »

De sa voix la plus bourrue, Grimzi imitait au mieux ces pères de famille soucieux de l'avenir de leurs enfants. Sybelle sursauta, se redressa, apeurée, ébahie, les yeux bouffis et la bouche sèche. Elle avait horreur que son petit frère lui fît ce genre de blagues. Elle avait le cœur fragile et besoin de sommeil ! Hilare et fier de sa connerie, Grimzi regardait sa sœur.

« Quelle heure est-il ?

- L'heure d'aller à l'école, sifflota Grimzi.

- Toi, si je t'attrape, je te cloue au mur », ronchonna Sybelle.

La nuit était passée extrêmement vite. Elles l'avaient passée dans un château pompeux qui ressemblait à un musée baroque. C'était un gala organisé par les frères Martinez, un gala plein d'esbroufe et de luxure — du grand art, du *très* grand art. La faune buvait, piochait dans des monceaux de petits fours et s'empiffrait à qui-mieux-mieux. Qu'avaient-elles dû faire ? Rien d'insurmontable pour deux mistinguettes saines de corps et d'esprit qui comprenaient vite, dès lors que le problème leur était bien présenté — leur esprit d'analyse et de synthèse démontrait dans le même temps que leurs études à l'institut n'étaient pas totalement dénuées d'utilité.

Vladimir Kronsberg avait été très clair. Il les avait laissées se

changer dans un vestiaire minable où étaient entassés des cagettes et des cartons vides. Le lieu et la scène étaient plutôt glauques. On aurait dit deux strip-teaseuses débutantes avant un spectacle sordide dans les coulisses d'un cabaret de seconde zone. Riant comme des oies pour masquer leur embarras, elles ne faisaient pas les malignes, mais l'excitation était telle qu'elles parvinrent à faire abstraction de tous les aspects rebutants de la situation. Elles enfilèrent des tenues qui auraient fait rougir plus d'une gourgandine, puis, conformément aux indications de ce nabot de Vladimir, allèrent se poster à l'entrée du château. À chaque invité qui se pointait, elles offraient un tract en papier glacé et leur sourire retrouvé. Ravis d'être si joliment accueillis, les invités du sexe fort se rinçaient l'œil puis passaient au bar se rincer le gosier. Les hommes en déplacement avec bobonne empochaient les tracts d'un air blasé pour ne pas provoquer la jalousie de leur compagne. En connaisseurs plus ou moins frustrés, ils jetaient juste un œil en passant pour déceler des surplus de cellulite sur les cuisses des jeunes hôtes ou pour à l'estime jauger la fermeté de leurs nichons mais leurs regards ne s'attardaient pas. Ils tenaient à passer une bonne soirée.

Leurs bonnes femmes semblaient en avoir vu d'autres. Qu'avaient-elles à craindre de ces jeunettes manifestement néophytes ? Instinctivement, pour on ne sait quelles raisons, trois ou quatre femmes d'âge mûr tirèrent néanmoins leur époux par le bras pour ne pas rester plus longtemps aux côtés de ces hôtes aux chairs fraîches. Les comparaisons risquaient de leur jouer de mauvais tours et peut-être, n'étant pas de celles que la présence de jolies filles dans les parages de leur époux flattait, avaient-elles déjà dû subir les inconstances de ces derniers.

Sybelle et Geneviève souriaient comme des niaises éberluées par cette foule très élégante. Tout le gratin avait été convié chez les frères Martinez. D'autres filles recrutées par Vladimir dans les semaines et les mois précédents offraient des fleurs et des chewing-gums aux messieurs afin qu'ils puissent colorer leur boutonnière et rafraîchir leur souffle.

Le gotha local avait rendez-vous dans la résidence extraordinaire des frères Martinez. Ni Sybelle ni Geneviève n'auraient pu croire qu'il y avait sur Terre tant de gens à ce point fortunés. Vladimir, volubile et enjoué, passait de groupe en groupe, saluant ici un magnat de l'uranium, plaisantant là avec une femme montée sur des talons aiguilles, trinquant ensuite avec des gros notables rougeauds aux sourcils épilés. Il avait l'air d'être sur un nuage. Évoluer dans les sphères mondaines, là où les gens

brassent des milliards, là où tous sont médaillés de l'Ordre du Mérite pour services rendus à la nation reconnaissante, faisait les délices de Vladimir. Il rayonnait, transcendé. Ses commentaires se faisaient subtils. Il faisait preuve d'habileté. Tout le monde d'ailleurs le trouvait agréable. Premièrement parce qu'il savait être drôle — ce qui est une haute qualité. Deuxièmement parce qu'il faisait partie des subalternes et qu'à partir de là, chacun pouvait se sentir rehaussé — Vladimir avait une sorte de don, issu peut-être de son nanisme, pour qu'en sa présence, les gens soient non pas gênés mais au contraire gratifiés d'importance. Plus généralement, la bonne humeur de Vladimir était contagieuse et sa conversation pleine de malice.

Plus d'une fois, les deux élèves de l'institut Frankus se demandèrent si elles avaient fait le bon choix en acceptant la proposition de Vladimir. Mais, avec la force d'une tornade qui est capable d'arracher la charpente et les échafaudages d'une maison en construction, la nouveauté de leurs activités nocturnes balaya vite leurs doutes naissants. Elles regardaient les messieurs. De la tête aux pieds. Malgré sa joie de vivre quelque chose de nouveau, Geneviève restait d'humeur venimeuse. Elle n'avait pas digéré l'épisode avec Jean-Alfredo. Comment leur histoire avait-elle pu finir aussi mal ? C'était dégoûtant, injuste, terriblement blessant d'en être arrivé là : Bernigold était pire qu'un porc. Ce type n'avait aucune âme, aucun cœur et encore moins d'esprit. Elle maudissait les hommes et regrettait de s'être entichée de l'un d'eux... Celui-là était plutôt pas mal. N'était sa coiffure moyenâgeuse, il aurait mérité onze sur vingt en fonction du barème créé par les deux chipies. Le barème était draconien. Elles portaient des jugements à l'emporte-pièce ; le despotisme de leurs opinions étant justement la source première de leur amusement. La silhouette comptait. La taille, la forme du nez, l'allure générale, l'odeur, le sourire et tout un tas d'autres particularités physiques entraient en ligne de compte. Ce qui permettait d'obtenir une bonne note — et ce qui était plutôt crétin comme critère puisqu'il était difficile d'en trouver un qui soit plus subjectif et partial — c'était avant tout le fait d'avoir l'air spirituel. Ou pas. Aussi supputaient-elles que tel ou tel gugusse n'était peut-être pas aussi nigaud qu'il en avait l'air et aussitôt décidaient-elles de lui attribuer une note bien au-dessus de la moyenne... Existe-t-il plus arbitraire et plus charmant qu'un duo de copines qui font leurs lois et rient sous cape ?

La soirée fut fatigante. Tous ces gens étaient si étranges, si éloignés de leur quotidien, qu'elles en avaient le vertige. En même temps,

leurs cerveaux étaient ravis de découvrir cet univers insolite où gargarouillaient des fontaines de chocolat fumant. Dans un coin du château avait lieu une dégustation d'augustes vins vieux de plusieurs décennies — des pinards introuvables qui auraient fait baver d'envie des sommeliers chevronnés. Les frères Martinez sous leurs cheveux gominés multipliaient les mondanités avec une prestance incroyable. Ils étaient bronzés, souriants, avenants, mettant leurs invités à l'aise. Gene et Sybelle ne les avaient vus que de loin, mais s'étaient senties obligées de leur attribuer des notes largement au-dessus de la moyenne, presque à contrecœur — curieusement, elles auraient préféré qu'ils soient laids, difformes, bossus et griffus. Mais la réussite et le business les avaient rendus gracieux... Y a-t-il en effet quelque chose de plus beau qu'une paire de frangins qui ont réalisé tous leurs rêves, à savoir : succéder à leur défunt père et continuer à porter haut le nom des Martinez ? À les voir ainsi, qui aurait pu croire que celui-là avait été un humble épicier, émigré de fortune qui en avait chié plus souvent qu'à son tour, qui travaillait même le dimanche et les jours fériés et qui avait commencé sa carrière dans une cimenterie comme manutentionnaire corvéable à merci et contraint de porter des charges de cinquante kilos de sept heures à midi et de treize heures à dix-neuf heures avec pour seuls repas des soupes de rutabaga où, les bons jours, surnageaient des os de poulet et des cosses de petits pois ?

Dandys rabelaisiens festoyant ou sirènes aux rires éclatants, les invités étaient heureux. Ou du moins était-ce l'impression qu'ils donnaient. Discrets malgré leur carrure épaisse, des gardes du corps armés surveillaient le château. Au cas où des intrus sans invitation auraient voulu se glisser parmi les officiels, ils étaient là pour ramener tout le monde à la raison et les évacuer sans tendresse. Les pique-assiettes qui ne voulaient pas se manger une beigne n'avaient qu'à rester dans leur ghetto.

Une fois leur tracts distribués, Sybelle et Geneviève errèrent dans la fête, sans oser boire afin de se préserver de la gueule de bois, sur le qui-vive, mal assurées. Elles avaient quelques difficultés à frayer avec ces nababs, ces chefs de quartier et ces duchesses. Si quelqu'un, aussi bien intentionné soit-il, semblait vouloir s'approcher d'elles, elles aussitôt s'écartaient, soucieuses de se préserver des dangers qu'elles pressentaient sans pour autant les identifier pleinement. Deux hommes tentèrent des manœuvres d'approche. L'un se disait propriétaire d'une station de ski dans le Tyrol, l'autre manager d'une chaîne de boîtes de nuit sur la côte. Prétextant une urgence, Sybelle et Gene s'éclipsèrent au plus vite. À celui

qui se vantait d'avoir conquis la moitié des Alpes, elles attribuèrent un six et demi sur vingt. À son compère qui avait basé sa fortune sur la transformation du sommeil en fêtes sans fin, elles ne mirent que trois sur vingt parce qu'il avait voulu les embrasser et qu'il avait posé un peu trop doucement et un peu trop longuement sa main sur la hanche de Gene : Gene ne supportait pas que n'importe qui la tripotât.

Peu avant l'aube, Vladimir leur offrit de rentrer. Il n'eut pas besoin de renouveler deux fois l'offre. Elles le remercièrent pour sa prévenance et se rhabillèrent décemment. Elles avaient hâte maintenant de prendre une douche et se mettre en pyjama. Avant de monter dans la diligence qui devait les ramener, il les félicita.

« La prochaine fois mes jolies, vous verrez, vous serez beaucoup plus à l'aise. Petit à petit, vous ferez la connaissance de tous ces gens. Je vous guiderai et vous confierai des missions plus rigolotes. Ce soir, c'était un simple test histoire de voir si vous étiez ou non à la hauteur. Mais vous avez été parfaites les filles. On m'a globalement dit beaucoup de bien sur vous.

- Merci Vladimir. On se revoit quand ?

- Je vous contacte bientôt : vous inquiétez pas ! On forme une chouette équipe et Tonton Vladimir a pas pour habitude de laisser moisir le talent. Pas plus tard que la semaine prochaine, je devrais avoir à nouveau besoin de vous. Contentes ?

- C'est très bien. Mais c'est fatigant.

- Pour rester debout toute la nuit, il faut avoir les jambes solides, ajouta Sybelle qui, étant donnée l'heure, avait des difficultés à dire autre chose que des vérités inéluctables.

- Mais mes colombes, il ne faut pas hésiter à vous asseoir, à bouger, à gesticuler, à vous déshabiller, à vous allonger sur les canapés même, si l'envie vous prend. Vous n'êtes pas à l'armée ! Les hôtesse sont là pour ça, pour détendre l'atmosphère, d'accord ? Vous étiez là pour ça, mes colombes. Mais bon, vous êtes excusées : c'est votre première soirée avec Tonton Vladimir. Mais la prochaine fois, on compte sur vous, compris ? Dans les limites de la bienséances — bien sûr — mais sans complexe ni raideur. OK mes chéries, c'est compris ?

- OK Vladimir, firent-elles.

- Votre devoir, c'est d'apaiser les yeux des clients. Tous ces gens que vous avez rencontrés passent souvent des journées très difficiles ; en dépit de tout leur pognon et de leurs multiples privilèges, ils ont besoin de

gens comme vous deux, vous êtes un baume pour leurs cœurs meurtris et pour leurs esprits qui ont dû endurer tant d'horreurs et de bassesses. »

Ni l'une ni l'autre ne comprenait vraiment le sens des reproches qu'elles entendaient et qui venaient se surajouter aux compliments que Vladimir avait formulés en premier lieu. Tout au long de la soirée, elles avaient eu le sentiment de faire de leur mieux et d'avoir été à la hauteur de leurs uniformes impies. Sans pour autant se comporter comme des petites dégoûtantes. Alors pourquoi Vladimir paraissait-il si contrarié ? Qu'avaient-elles omis ? Ni l'une ni l'autre ne posa néanmoins la question tant elles étaient l'une comme l'autre pressées de s'allonger. Elles avaient prévu de dormir ensemble chez Sybelle et la calèche était arrivée.

« Vous n'avez aucune crainte à avoir, continua Vladimir, accoudé à la portière. A priori, nous n'irons jamais que dans des soirées où se sont rassemblés des hommes de goût. Ces messieurs-dames de la haute savent apprécier la foutaise. C'est d'ailleurs pour cela qu'ils se font un plaisir d'inviter Tonton Vladimir et ses troupes de charme. Alors je vous en conjure, n'hésitez pas à faire preuve de fantaisie : n'ayez *jamais* peur de passer pour des andouilles ou des pommes ! Nos hôtes adorent ça. Combien de fois au cours de leur triste vie, les gens passent-ils à côté d'instantes sublimes tout simplement parce que, à un moment "m", ils ont eu peur de passer pour des cons ou des mauviettes, hein ? Quel gâchis ! Mais à l'avenir, je sais que vous me décevrez pas. Vous êtes faites pour devenir des princesses et le jour de votre sacre, croyez-moi, je serai aux premières loges... Bon. Je vous laisse. Rentrez bien. La course est réglée d'avance, vous en faites pas, c'est compris dans le forfait. Le porte-monnaie des frères Martinez ne devrait pas en pâtir. Bonne nuit les filles.

- Bonne nuit Vladimir », répondirent-elles alors que sous l'impulsion du cocher les chevaux du service de nuit bandaient leurs muscles.

* * *

Dans quelques heures, Lili va prendre Mango sous son aile. Comme d'hab', le gosse immobile tâchera d'être attentif aux battements de cœur de sa mère. Ils se feront de plus en plus rapides, de plus en plus heurtés, au fur et à mesure que la ligne d'arrivée approchera. Mango fermera les yeux, se blottira tout contre la peau toute chaude de sa mère — les mères ont toujours la peau chaude et le sein tendre. Ballotté à chaque foulée, il s'efforcera de ne pas déséquilibrer la course de sa mère. Il est

jeune mais comprend que c'est important pour elle de gagner, alors il ne veut surtout pas gêner. Une fois de plus, il se concentrera pour se faire plus léger qu'une plume de sansonnet. Se faire oublier, ne plus faire qu'un avec maman, voilà ce qu'il fera. Rester aussi inerte qu'un poisson crevé, ça, il sait le faire parfaitement. Il n'y a même plus besoin de le lui demander. Il peut sans se lasser se transformer des heures durant en un être minéral et sans vie. Les gens peuvent passer à côté de lui, parler, crier même, Mango demeure aussi impassible qu'une mule devant laquelle passerait un corbillard, pourtant couvert de lys et de fleurs d'oranger, tiré par quatorze chevaux blancs harnachés d'ambre et d'or.

La monstrueuse Mama Lorraine peut venir chaque jour après son boulot si ça lui chante, l'embrasser sur les deux joues. Elle peut s'approcher de lui jusqu'à ce qu'il sente les vieilles odeurs aigres de transpiration et de crasse patinée qu'elle dégage lorsqu'elle parle ou bouge, Mango ne sourcille pas pour si peu. Après tout, la grosse n'est pas si méchante. Il suffit de lui sourire avec un minimum de tendresse — une sorte de tarif syndical du sentiment — pour qu'elle s'éloigne, comblée, rassasiée d'amour.

Mama Lorraine sait s'en satisfaire. On pourrait même croire qu'elle fait tout pour ne pas avoir plus. Elle se contente de ce qui est strictement nécessaire. Sans doute serait-elle embarrassée par le superflu. Elle serait incapable de le gérer. Pire, elle aurait peur de le perdre, de devoir le rendre alors qu'elle s'y est habituée. Alors elle lutte, elle sue, elle veille à ne disposer que du *minimum* vital. Le reste ne l'intéresse pas. Elle le laisse à ceux qui veulent s'en saisir. La pauvre fait tout ce qu'elle peut pour ne rien acquérir, pour ne surtout pas s'élever au-dessus du lot, pour ne pas avoir à fricoter avec les heureux propriétaires qui engrangent et qui ne s'endorment jamais deux soirs de suite avec le même rêve, parce qu'ils ont les moyens d'en changer, dès lors que ces rêves passés de mode seront devenus périmés. Alors elle stagne. Elle ne calcule ni ne spéculé. Sa sagesse est empreinte d'un fatalisme éreintant. Elle n'a que des désirs qu'elle peut assouvir dans l'immédiateté la plus terrestre qui soit. Les autres, désirs improbables qu'elle juge inaccessibles, l'inquiètent plus qu'ils ne l'attirent.

Alors elle reste sur ses positions, c'est-à-dire une espèce de statu quo qu'elle a hérité de ses parents et qui se transmet de génération en génération — une veulerie si mollassonne qu'elle nous interroge sur les possibilités même de perfectibilité de l'espèce humaine. La vie de Mama

Lorraine n'est pas une quête, encore moins une conquête. Mama Lorraine n'a pas l'âme d'une guerrière — elle ne survivrait pas deux heures dans une forêt sauvage. Sentant la fragilité de la proie, les prédateurs du secteur se rueraient pour la curée. Tous se précipiteraient, se marchant les uns sur les autres, pour arriver les premiers afin de se régaler des meilleurs morceaux. Pourtant, ô miracle, dans le quartier pourri où elle survit, les gens l'apprécient, prennent de ses nouvelles pour savoir comment va la santé et l'honorent d'un salut sincère et respectueux, où ne perce absolument aucune condescendance. Mama Lorraine est aimée de ses voisins. Elle ne fait pas de vague. Elle ne s'insurge pas — c'est plus de son âge, et ça a jamais été dans son tempérament. Elle accepte les choses, et pour tous les habitants du quartier qui maudissent le ciel plusieurs fois par jour et qui rêvent plusieurs fois par nuit d'un tout autre destin, Mama Lorraine est éminemment rassurante. Elle est celle que les miroirs aux alouettes ne dupent plus. Elle représente quelque chose de particulièrement confortable.

Toute la journée, elle nettoie les dalles et les éviers des abattoirs de la coopérative municipale. Elle lave les flaques de sang, transporte sur son chariot qui couine des bassines emplies de viscères, elle trotte entre les ouvriers qui manient le hachoir et quand elle rentre, le seul sourire de Mango suffit à la repaître et à lui faire oublier toutes ses misères : Mango agit plus puissamment encore que les antidépresseurs que l'on administre aux fous dangereux pour les apaiser.

Lili a une boule dans le ventre. Elle a envie de gagner. Elle veut que le stade entier s'enflamme et se mette à crier d'une seule voix : « LILI ! LILI ! LILI ! LILI ! » Mango à ses côtés ne paraît pas se douter de quoi que ce soit. Il continue de jouer. Ses cubes s'empilent. Il réajuste ceux qui sont à deux doigts de vaciller. Tout indique qu'il ignore que la course sera terrible. Sa mère a décidé de se livrer à deux cents pour cent. C'est sa dernière course, elle va tout donner pour l'emporter. Et haut la main de préférence ! elle n'aime pas les victoires en demi-teinte, ces victoires à l'arrachée qui se construisent dans la peur et s'obtiennent dans la douleur et le doute. Elle veut s'imposer sans conteste, avec ce même horrible orgueil qui fait qu'une reine déteste être confondue avec une vassale.

* * *

Se réveiller dans les bras d'une femme — ou du moins, avec une femme à ses côtés — quel bonheur ! Moelleux comme des ventres d'au-

truches, les oreillers avaient accueilli leurs têtes alourdies par l'amour et les rêves. Grâce à un petit clou et un crochet en laiton, les murs soutenaient des reproductions de tableaux célèbres qui disparurent lors des rafles nazies et que les musées spoliés recherchèrent pendant des siècles. Fêru de cuisine moderne mais aussi d'Histoire ancienne, le patron de l'hôtel-restaurant des *Coqs-en-Pâte* apportait de la sorte sa contribution à l'effort de mémoire exigé par une série de décrets portant sur l'importance du souvenir. Où irions-nous si nous n'honorions plus nos souvenirs, les bons comme les mauvais ? Les législateurs qui tenaient plus que tout à conserver les nombreux avantages liés à leur fonction savaient que seule la paix était capable de garantir leur excellent train de vie. En conséquence de quoi, ils faisaient tout y compris n'importe quoi pour que les horreurs de la guerre ne se répétassent pas. Des centaines de lois concernant tous les corps de métier, du forgeron jusqu'au postier, étaient ainsi promulguées chaque année depuis des lustres. Et tout cet enchevêtrement de lois indémêlables faisait que la plupart des citoyens se cantonnaient à la réalisation de petites choses et de petits trafics pas trop risqués, pour ne pas se trouver en porte-à-faux vis-à-vis de cet ensemble de lois tissées avec méticulosité, comme pour enserrer le corps social dans un cocon indéchirable qui faisait à la fois office de prison et de protection.

Marcâl, apaisé, les bras derrière la tête comme s'il méditait sur le sort du monde, fixait la tapisserie à fleurs qui lui faisait face. Au mur, contrastant hideusement avec la tapisserie, des tableaux de maîtres flamands qui vivaient alors qu'Abel Tasman n'avaient pas encore découvert la Nouvelle-Zélande, montraient des scènes inspirées de la vie religieuse d'alors, dans des teintes vertes et rouges. Marcâl n'avait jamais été expert ès religions. Il subodorait que derrière toute forme de prosélytisme se cachaient une ou plusieurs supercheries. Mais il reconnaissait que les tenues blanches et dorées des curés avaient fière allure. Il écoutait la respiration de Juliette qui dormait nue, la bouche ouverte. Molle et laiteuse, sa gorge à demi-recouverte par les draps blancs se soulevait sur un rythme doux et mécanique de respiration tranquille. L'auréole d'un téton rose brun, prêt à être tété, apparaissait à la limite du drap. Timidement. Dans son sommeil, Juliette avait cet air candide un tantinet coquin qui sied si bien aux femmes mûres qui ont encore tant et tant à donner. Pieusement, Marcâl évitait les gestes brusques qui auraient pu la réveiller.

La veille, elle avait décidé de prendre une journée de congé. Sans préavis. Uniquement pour le bonheur de se lever à sa guise avec le beau

Marcâl à ses côtés. Ensemble, ils avaient ri, espiègles comme deux écoliers qui empruntent les chemins buissonniers. Le premier, Marcâl avait retrouvé celui de la raison. Était-il juste, par pur caprice et au risque de décevoir, voire d'inquiéter les habitués, d'ajourner l'ouverture du salon de thé ? Juliette se rallia à son avis. Son salon, somme toute, c'était toute sa vie. Elle se plaisait dans la compagnie des vieux. Les servir, les voir sourire, voir leurs yeux pétiller devant un baba au rhum, voilà ce pour quoi, chaque matin, elle ouvrait son salon. Avec joie. Ils coupèrent donc la poire en deux : elle se lèverait dans les temps, elle ouvrirait le salon comme prévu, mais dès la semaine prochaine, ils prendraient leurs dispositions en vue de partir en vacances.

Dès qu'elle ouvrit les yeux, il l'embrassa, ravi qu'elle se réveille enfin. Ils se débarbouillèrent et quittèrent l'hôtel. Ils préférèrent par souci d'économie prendre leur petit-déj' ailleurs. Sans pour autant remettre en cause les qualités du service d'étage de l'hôtel, ils admettaient n'être jamais mieux servis que par eux-mêmes.

« Tu as vu les tableaux sur les murs de la chambre ?

- Non.

- Il y en avait un qui montrait le Christ sur la via Dolorosa. Tu crois qu'il était réellement le Fils de Dieu ?

- Je n'en sais rien, mon chéri. Peut-être. Certains le prétendent.

- C'est incroyable. »

Des clients attendent devant la porte. Juliette les sert, se sert puis concocte un petit plateau pour son fiancé affamé. Du lait entier, du café, des gâteries, du sucre et une marguerite dans un soliflore forment l'ossature de cet en-cas. Les parfums de cardamome, de réglisse et des graines de sésame plantées dans la croûte du pain laissent Marcâl pantelant. Repu, d'humeur guillerette et les yeux grand ouverts pour engloutir toutes les énergies positives qui voudront bien se présenter devant sa rétine, il embrasse Juliette, sur la bouche et sous le regard amusé des petites vieilles qui, en vingt ans d'assiduité au petit salon de thé de la rue des Jacobins, ne lui ont jamais connu d'aventures. Alors elles observent. Leurs yeux pétillent au-dessus des babas au rhum, des puddings et des croûtes à thé à la pistache. Leurs pensées s'égarer. Elles n'ont plus l'âge d'être jalouses ; le bonheur demademoiselle Juliette les ravigote et devrait nourrir leurs conversations pendant quelques temps. Les lèvres de Juliette sont plus sucrées que ces fraises gonflées d'air pur et de soleil qu'on ne trouve plus que dans certains jardins. Leur embrassade dure une bonne

trentaine de secondes puis Marcâl s'arrache à cette étreinte étourdissante pour plonger la main dans un gros cornet de bonbons destinés aux gamins pré-pubères. Juliette le gourmande avec une moue mâtinée d'indulgence mais le laisse faire car elle aime donner du plaisir et Marcâl a l'art d'aimer ce qu'elle a à offrir.

« À tout à l'heure mon amour, murmure-t-il. Je vais faire un tour. » Depuis qu'il sait que Juliette l'aime, il se sent aussi fort qu'un champion basque du lancer de tronc. Le soutien d'une seule personne lui procure plus de joie et d'énergie que l'autorité qu'il possédait jadis sur les cinq cents élèves et les douze pions de l'institut. Dehors, mous comme des chats bien nourris, les nuages s'amuse à masquer le ciel bleu. Les rues sont pleines de vie. Des chevaux piaffent dans tous les sens. Des passants font du lèche-vitrines, effarés quand c'est hors de prix, enthousiastes et reconnaissants lorsque l'étiquette affiche une somme abordable. À la recherche d'un crottin frais, des mouches vertes volettent au-dessus des pavés. Plus loin, trois violonistes aux allures étranges, probablement des Tziganes, font danser un ours dressé. Étonnés, les badauds s'arrêtent, d'abord pour savoir ce que signifie pareil attroupement, ensuite pour regarder l'ours chalouper. Il y a bien cinquante ou soixante personnes. Marcâl regarde par-dessus les épaules. Puis, tandis que la musique s'emballe et que les violons se mettent à tanguer, l'ours se saisit d'une casquette et s'approche du cercle des curieux. Ceux-ci déposent une pièce ou deux. Les violonistes font crisser leurs archets. N'ayant hélas plus de monnaie — il s'en est délesté à l'hôtel-restaurant des *Coqs-en-Pâte* —, Marcâl recule et finalement s'éloigne. Au carrefour suivant, un joueur d'harmónica porte un singe sur l'épaule. Sa queue fine tournicote dans les airs comme un long ver velu. L'animal attire le regard des enfants. Les adultes qui les retiennent par la main sont forcés de ralentir.

« Papa ! Papa ! Regarde ! Le monsieur a un ouistiti sur la tête !

- Attention ma chérie. T'approche pas trop : ça mord ces machins-là. Non, Brigitte ! J'ai dit de pas s'approcher ! Viens ici, Brigitte ! Tiens, donne une pièce au monsieur... Viens maintenant, on s'en va. Viens ma chérie.

- Je veux caresser le p'tit singe !

- Brigitte ! Tu la vois celle-là ? »

Assis par terre comme un ascète hindou, l'homme des rues poursuit ses mélopées, insensible à la fureur des passants qui se hâtent. Les services de la ville sont de plus en plus imprévoyants, relève Marcâl. Ils

laissent les troubadours exhiber leurs bêtes sauvages et leurs fausses notes en dépit des règles élémentaires d'hygiène, de sécurité et d'harmonie. Les manants ne respectent plus rien. Il y a peu, des agents seraient passés afin de faire taire le vacarme et d'embarquer tout ce beau monde. Mais l'anarchie s'est installée dans quasiment tous les quartiers aux yeux et à la barbe des autorités. Que se passerait-il si ce ouistiti brisait sa chaîne et sautait à la gorge d'un passant ? Que se passerait-il si affolé par le musc d'un ours, un attelage de la Compagnie des Chemins s'emballait ?

Impétueux, des ados qui sortaient d'un snack bousculèrent Marcâl et ses pensées. Il ne put que se garer pour les laisser passer. Ils s'éloignèrent en riant, indifférents aux mille obstacles qui jonchaient leur trottoir. Les jeunes se faisant de plus en plus visibles, il en déduisit que la fin des cours du matin avait dû sonner. Il ne se trompait pas. Il n'y a pas si longtemps, son horloge interne ne suivait-elle pas, à la seconde près, celle de l'institut S. Frankus ?

Marcâl s'arrête net sur un banc — il aime bien profiter des bancs publics ; après tout, n'est-ce pas grâce à l'argent de ses impôts qu'ils ont été installés tous les dix mètres ? Des oiseaux picorent les miettes tombées d'un sandwich. Il les observe, n'ayant que ça à faire. « Hé Geneviève, regarde là ! De dos, on dirait Morot ! » Marcâl se retourne. Sybelle Vauban et Geneviève Da Rouxel sont les plus surprises. Elles ne s'attendaient pas à rencontrer ce vieux schnock. Il leur décoche un petit sourire et ce petit sourire déstabilise les deux pimbêches. Même au chômage, Morot n'est pas du genre à se laisser impressionner par deux minettes.

« Comment allez-vous, mesdemoiselles ? questionne-t-il d'un ton badin, vous n'avez pas trop torturé vos condisciples ce matin ni été trop exécrables avec vos chers professeurs ?

- Non. C'est pas du tout notre genre. »

Cette entrée en matière les amusant, l'une à droite, l'autre à gauche, elles s'assoient en souriant sur le banc avec l'insolence de ces fous qui, sur un échiquier, entourent sans complexe et même avec dévouement les pièces royales qu'il faudra défendre vaille que vaille. « Et ton frère, comment va-t-il ? demande-t-il aussi aimablement que s'il avait fait partie de la famille. Il est revenu de Grozny ?

- Oui il y a longtemps déjà, répond Geneviève. Malheureusement, il n'est resté que quinze jours à la maison. Ensuite il est reparti pour les îles Marquises où son régiment l'attendait.

- Et l'autre ? Toujours dans ses montagnes à manger du fromage

de chèvre et des salades au fenouil ?

- Je pense, oui. On n'a pas eu de nouvelles depuis bien longtemps. Gus avait dit qu'il passerait peut-être à l'Assomption mais n'est pas passé.

- Et tes parents ?

- Ils vont bien, Dieu merci. Papa a décidé de faire construire un poulailler dans le fond du jardin...

- C'est une bonne idée.

- Et maman voudrait partir en vacances l'été prochain alors du coup ce serait à moi de nourrir les poules... Et vous ? Il paraît...

- Oui ! s'exclama Sybelle. Il paraît que vous avez posé votre démission ? Vous savez qui va vous remplacer ? »

* * *

Comme un congre à l'entrée de son trou, Vladimir Kronsberg guette, le cou tendu. Son œil balaie la rue. Rien ne peut lui échapper. Posté dans une anfractuosité de la rue, il attend que les proies passent à portée de voix pour les harponner.

Sa méthode a été éprouvée. Bonimenteur, il amusait, faisait des pirouettes et par le biais de quelques compliments bien placés, se rendait attachant. Ensuite, il n'avait plus qu'à faire en sorte que les nouvelles recrues signassent au bas du contrat d'une main émue pleine d'espoirs.

Les soirées des noceurs pour lesquels il travaillait étaient gourmandes en chairs juvéniles. Pour assurer la réussite d'une fête, Vladimir ne connaissait pas meilleur ingrédient que ces demoiselles débordantes de vitalité et d'illusions. Combien en avait-il conquises, en leur faisant simplement miroiter breloques et fanfreluches ? Pourtant, les filles du patelin n'étaient pas plus sottes qu'ailleurs, mais il était devenu carrément plus simple de les convaincre depuis que, les unes après les autres, les usines avaient fermé leurs portes et que les horizons s'étaient obstrués sur le même rythme. Chaque semaine, ou du moins en fonction des besoins, Vladimir retournait sur le trottoir, à quelques pas de son bureau, bondissant comme un diable hors de sa boîte dès qu'il flairait la bonne affaire. Avec Gene et Sybelle, ç'avait été du gâteau. En un tournemain, il les avait embobinées. Elles étaient mignonnes. Leur peau tendue sur des muscles fermes et leurs viscères pétantes de santé étaient un véritable hymne à la jeunesse. L'une d'elles possédait même une poitrine plantureuse extrêmement prometteuse. L'autre avait des jambes qui semblaient avoir été des-

sinées par un peintre florentin. De prime abord, leurs qualités étaient indéniables. Vladimir était néanmoins inquiet. Pendant le crash-test de la première soirée, elles n'avaient guère été brillantes. Elles n'avaient pris aucune initiative, se contentant bêtement de distribuer leurs tracts. Sobres comme des musulmanes pratiquantes, elles avaient joué les jeunes biches effarouchées, refusant tout contact appuyé avec les invités, esquivant les échanges et la mise en péril de leur ingénuité. Elles étaient restées en retrait, quasiment comme des spectatrices, se permettant de surcroît de juger le spectacle, voire de le dénigrer — Vladimir n'en avait pas été dupe, il les avait étudiées du coin de l'œil tout au long de la soirée. Certains signes ne trompaient personne. Or, Vladimir, bien qu'évoluant souvent dans des cercles mondains, avait une sainte horreur de la sournoiserie. Ça lui donnait de l'urticaire. Il y avait peu de choses qu'il ne supportait pas. Sa petite taille sans doute l'avait rendu tolérant. Mais la sournoiserie, ça, y'avait rien à faire, ça lui restait en travers de la gorge, pire qu'une arête de poisson. Et le poisson, il aimait pas trop ça non plus.

Certes, qu'elles se refusassent avait séduit plus d'un vieux mâle aux ruts raffinés... N'empêche Vladimir nourrissait des soupçons. Bien sûr, peut-être seraient-elles moins coincées lors de la prochaine fête — il ne pouvait pas souhaiter autre chose et était suffisamment pusillanime pour leur offrir une seconde chance —, mais il restait dubitatif. Et dans le doute, il préférait anticiper leur radiation de la feuille de match en procédant à un recrutement de circonstances.

Un clochard passa devant lui. Courbé sous un énorme sac à dos et vêtu de hardes dépareillées superposées, il avançait en traînant ses pantoufles pleines de trous. Un chien famélique au poil roux et aux oreilles asymétriques sautait autour du pauvre homme, jappant joyeusement. Les gens s'écartaient sur leur passage. Ne surtout pas toucher un lépreux pareil ! Un infime frottement avec ce misérable ne serait-il pas capable de contaminer toute une famille ? Vladimir le nain le suivit longtemps du regard, jusqu'à ce qu'il disparaisse au fond de la rue... Cela crevait les yeux, ces filles étaient un nid d'emmerdes. Sagace et expérimenté, Vladimir les sentait, ces choses-là. Sybelle et sa copine étaient peu regardantes sur les acquis sociaux, et malléables, mais l'étaient-elles assez pour devenir ce que Vladimir voulait qu'elles devinssent ? Elles possédaient bien ce brin d'ambition aveugle qui devait permettre de les soumettre. Mais, en même temps, le vieux nain ne pouvait s'empêcher de les comparer à toutes les jeunes filles qu'il avait déjà recrutées. Parmi ces

dernières, beaucoup étaient vénales. Nombreuses étaient celles qui voulaient changer de vie — et qui étaient prêtes à tout pour cela : se dénuder, coucher, sucer, rire, tuer, elles étaient prêtes à tout encaisser, à tout subir, même à mentir. Finalement, elles étaient peu à s'encombrer de ces fardeaux moraux qui briment les libertés, ces principes souvent lourdauds que Vladimir haïssait et qui contrariaient le bon déroulement des fêtes, enlevant légèreté et spontanéité à ce qui aurait dû n'être que grâce et drôlerie. « Il ne s'agit pas de partouzes clandestines ? » avait demandé Sybelle Vauban avant d'apposer sa signature au bas de la fiche. Vladimir l'avait rassurée. « Bien sûr que non. Pour qui me prenez-vous ? Les nains ne sont pas tous des satyres », avait-il cru bon d'ajouter.

Comme tout bon professionnel, Vladimir, en digne héritier de Néron, tenait à être impitoyable. Il avait bâti sa notoriété sur un cheptel fréquemment renouvelé, duquel étaient bannies sans vergogne les brebis galeuses et les pures colombes qui refusaient, que ce soit pour des raisons religieuses ou par timidité, de déployer leurs charmes et leurs attraits. À celles qui protestaient que ce n'était pas convenable, Vladimir répondait que l'univers n'avait pas été créé pour que s'y enchaînaient les concours de mièvrerie et les surenchères de bonnes manières. À celles qui n'étaient toujours pas convaincues, Vlad suggérait que le métier d'hôtesse était un excellent tremplin, l'occasion de rencontrer des gens intéressants et de progresser et qu'à tout prendre, il valait mieux gagner sa vie en animant des soirées chaleureuses — des orgies — plutôt que de faire partie de ces cohortes de chômeuses sans élan qui marinaient dans leurs doutes et leurs désespérances mortifères.

Vladimir prenait son temps. Plusieurs filles d'allure presque correcte si l'on était pas trop regardant passèrent devant lui. Mais ce n'était pas le Pérou. Il ne voulait pas commettre de nouvelles erreurs de jugement. Ces donzelles-là, aujourd'hui, qui faisaient du shopping ou erraient sans but, ne le faisaient pas saliver. Il les trouvait moches, banales. Certaines, en sus — cela se devinait à leur démarche, à leurs mimiques, à leur accent pataud, vulgaire —, probablement sales, étaient certainement porteuses de mycoses et autres saloperies contagieuses, physiques ou mentales.

Vladimir connaissait ses clients. Il ne tenait pas à les décevoir, eux qui voulaient de la qualité, eux qui recherchaient ce qui se faisait de mieux. Le top. Surtout pas de la pauvrete syphilitique ni de la mercenaire déjantée.

Comme tous les individus doués d'une conscience professionnelle et qui travaillent au service d'autrui, Vladimir mettait un point d'honneur à offrir la marchandise la meilleure. Un peu d'allure, une bonne éducation, de la fraîcheur, des belles formes et une mine avenante, voilà la visée. Toutes celles qui correspondaient à ce canon de beauté et qui passaient dans son champ de vision devenaient des collaboratrices potentielles. Dans le milieu de la nuit et des bacchanales, le vieux nain était connu pour être aussi exigeant que ces restaurateurs qui bossent dans les cinq-étoiles, et qui, nourrissant les gourmets et les habitués des palaces, n'ont guère le droit à l'erreur.

Dans son domaine, Vladimir aspirait à la perfection. Chacune des erreurs qu'il avait pu commettre lui avait donné envie de pleurer. Il cherchait à atteindre l'irréprochable, le *nec plus ultra*. Ce que Haydn et Aleksandr Borodine étaient parvenus à faire en musique, Vlad voulait le reproduire, et des gens comme Cendrillon ou les frères Martinez étaient très sensibles aux qualités dont Vlad se prévalait.

Avec toutes les donzelles un peu paumées, les mièvres boiteuses et les tuberculeuses à la peau grise qui traînaient dans la rue et monopolisaient le trottoir, Vladimir, face à ce défi permanent, était donc maussade. La fatigue, qui est parfois une très mauvaise conseillère, lui soufflait que le monde était laid, peuplé seulement de monstres et d'incapables. Lui prêtant une oreille lasse, le vieux nain trépignait sous son porche. Il fronçait les sourcils, serrant les dents, se sentant migraineux. Effectivement, les filles aujourd'hui étaient comme par un fait exprès particulièrement veules et repoussantes. Ou était-ce lui qui était mal luné ?

Mais de la même façon qu'un chasseur bredouille sauve sa journée lorsqu'il a la chance de pouvoir contempler, sur le chemin du retour, le coucher d'un soleil rose orangé, il recouvra le sourire quand il vit son petit frère se radiner.

« Salut vieux crabe !

- Salut Phylus, quoi de neuf ?

- Tu me demandes comment ça va ? Je suis crevé figure-toi.

Lessivé ! Tu m'as fait courir mon salaud. Pour retrouver ta Lili rue du Byblos ! Quel bordel ! Primo, elle ne vit plus chez elle. Secundo, ses voisins qui n'étaient au courant de rien évidemment n'ont rien pu me dire d'intéressant. Le contraire m'aurait étonné. Tertio, j'ai dû me rendre à son ancienne adresse. Chez sa mère : Karen Booster, qui habite boulevard du 29 Juillet, près du magasin de sous-vêtements de Bernard Chô. Une fort

belle femme au demeurant. Malgré l'heure tardive, elle a fini par m'ouvrir quand elle a vu que j'étais pas un de ces mécréants subventionnés par la secte de l'Autel Vert qui viennent le soir estourbir les pauvres gens à domicile. Elle s'est vite livrée. On a d'abord bu un cappuccino. Elle m'a donné plusieurs lieux susceptibles d'avoir attiré sa fille. Elle avait l'air sacrément inquiète la pauvre. On a parlé. On a un peu déconné. J'ai fait ce que je pouvais pour la consoler. C'est une femme charmante, très ouverte. Elle est divorcée depuis peu.

- Abrège, Phylus, abrège. Je m'en tape de son pedigree.

- Elle voulait plus me lâcher la grappe. Quelle nuit mes aïeux ! Mais bon, je suis reparti à l'aube avec plusieurs adresses en poche. J'ai dû errer de squat en squat. Une véritable partie de plaisir ! Karen d'ailleurs m'a dit que ça l'étonnait pas parce que...

- Va au but Phylus, t'as fini par la retrouver ?

- Vlad ! Bien sûr que je l'ai retrouvée ! M'as-tu déjà vu échouer ? Quand tu me demandes quelque chose, c'est comme si c'était fait. Là-dessus, tu peux dormir tranquille. »

Phylus avait l'air content de sa nuit. Il sortit un paquet de chips de sa poche-révolver. Il faisait partie de ces gens qui oublient très rapidement leurs soucis. Une couche d'événement, même mince, se déposant sur ses tracassés, suffisait à lui les faire oublier aussitôt. Les chips croquèrent dans sa bouche. Elles se coincèrent entre ses dents, le forçant à faire passer sa langue sur ses gencives pour les curer.

« Tu en veux, Vlad ? demanda-t-il à son petit frère.

- Merci Phylus... Et tu lui a remis le message que je t'avais confié ?

- Of course Vladi ! Je l'ai pas remis en main propre mais l'ai donné à une grosse walkyrie qui boudait sur le perron de l'immeuble. J'ai fait mon mielleux. Ça l'a mis en confiance. Elle m'a dit qu'elle connaissait la Lili Booster, qu'elle avait une chambre à côté de la sienne et patati et patata, je l'ai remerciée en lui précisant que c'était de la part de ses sparring-partners. Et basta. Me voilà.

- Très bien petit gars. A star is born. Je n'en attendais pas moins d'un Kronsberg. Mais bon, ce n'était pas un message vital. Tu l'aurais jeté aux égouts, ça revenait au même. Les deux filles qui ont écrit le message, je prévois de m'en défaire. Alors leurs messages, autant te dire qu'elles auront tout le temps de se les mettre où je pense. »

Que l'importance de sa mission fût ainsi dépréciée vexa Phylus,

mais il n'en laissa rien paraître. Il resta coi, encaissant la nouvelle avec l'aplomb d'un poilu qui voit un énième obus tomber dans sa tranchée. Pour rien au monde, il n'aurait voulu se fâcher avec son frère. Ils étaient très liés. N'était-ce pas Vladi qui lui avait trouvé ce job en or de chasseur de têtes chez la grosse Cendrillon, la bien nommée ? Et n'était-ce pas Vladi encore qui, indirectement, lui avait permis de passer trois heures merveilleuses avec la maman de Lili, cette cochonne redoutable aussi experte qu'insatiable ! Quelle femme ! Quel corps ! Quelle autorité chez cette Karen, quelle énergie, quelle saveur ! À tel point que Phylus en avait oublié tous ses déboires et qu'il n'aurait rien eu contre le fait de retourner saluer cette chaude et craquante quinquagénaire qui savait si bien faire toutes ces choses que les plus jeunes ignoraient encore.

« Et autrement le boulot, ça va ? demanda-t-il à son petit frère.

- Très honnêtement, couci-couça », répondit Vlad qui n'avait qu'une envie : aller se coucher.

* * *

C'est quoi la vie ? On naît. On grandit. On meurt. Entre le début et la fin, que faisons-nous ? Qu'apprenons-nous ? À quoi passons-nous notre temps ? Nous engrangeons du savoir. Tout ce qui est nouveau nous attire. Sommes-nous cuisinier qu'une recette qui sort du lot va nous ravir. Sommes-nous bandits de grands chemins que la préparation d'un nouveau forfait va nous faire palpiter d'un bonheur inouï. Quel que soit le métier que nous exerçons, quelle que soit l'oisiveté dans laquelle nous pataugions, nous allons chercher à nous perfectionner, à en savoir plus, inexorablement attirés par ce qu'on ne sait pas encore et par ce qu'on veut découvrir, aimantés aussi sûrement que peuvent l'être vers un atome d'oxygène deux atomes d'hydrogène qui veulent former une petite molécule d'eau : pour voir comment ça fait.

Pourtant, un mystère demeure. Une énigme terrible. Un secret qui n'a jamais fait la une des journaux et qui ne la fera sans doute jamais. Pour cause d'impudeur — ou d'une lucidité devenue trop criante, trop gênante, et qu'il faut absolument circonscrire.

Ce mystère est d'une simplicité confondante.

Il concerne ce qui se passe après que nous sommes partis — pour de bon s'entend. Ce tabou concerne ce qui se passe après qu'on a crevé.

Selon toute vraisemblance, une fois que l'un d'entre nous cesse de

respirer, les autres n'en poursuivent pas moins leurs activités plus ou moins bien rémunérées, plus ou moins indignes et plus ou moins bien couvertes par la sécurité sociale. La mort certes se produit mais la vie se perpétue *ad vitam æternam*. Comme le sel et la mer, l'évidence et le mystère sont puissamment liés.

Notre vie durant, nous allons donc nous préparer à passer l'arme à gauche afin de ne pas être trop désarmés une fois venu le temps des derniers soupirs. On espère, parfois jusqu'au fanatisme, avoir mené une existence qui nous assurera d'une belle mort. On fait au mieux. On met des atouts de son côté, on louvoie, on s'arrange — personne ne veut franchir la porte des enfers.

Mais comme nous l'avons montré plus haut, qu'est-ce que la mort ? C'est la vie qui continue. Mais sans nous.

Alors pour quoi vivons-nous ? Que voulons-nous finalement ? si ce n'est que ceux qui nous survivent puissent poursuivre la dynastie humaine dans d'optimales conditions ? Nous répondons à un mystère transcendantal par une activité d'un pragmatisme implacable. Face à la Mort et à sa faux, qui ne fait pas dans le détail et que l'on ne voit pas toujours arriver, face à la Mort dont nous négligeons si souvent les avertissements, face à la Mort que nous refusons obstinément de regarder en face, nous tâchons d'accroître notre niveau de vie. Aussi allons-nous mourir. Mais nos enfants — et les générations futures en général — disposeront de nouvelles méthodes, de technologies nouvelles, d'un savoir toujours plus pertinent et de systèmes de récupération des déchets toujours plus rentables.

Pour sa part, Woody regrettait de ne pas avoir d'enfant. Il avait plein de choses à transmettre. Chacun des spermatozoïdes qui dansait la samba dans la tiédeur de ses bourses ridulées représentait une nouvelle chance de créer un monde parfait. Woody doutait de beaucoup de choses mais certainement pas de la valeur de son sperme. Son sperme était son trésor le plus cher et pour l'économiser, il se limitait donc à deux branlettes par semaine. Pas plus, pas moins. Juste assez pour ne pas penser qu'au sexe toute la journée et pas trop non plus pour que ça ne tourne pas au vice. À ce rythme, il avait hâte d'en offrir quelques centilitres à la femme de sa vie. Il sortit les poubelles et les entassa dans le conteneur prévu à cet effet.

Les météorologues peuvent être en grève, le soleil continuer de briller, en revanche, les ordures ménagères ne se ramassent pas toutes

seules. À cause du mouvement de grève des éboueurs, ça s'accumulait dangereusement. Bientôt, si ça continuait à s'entasser de la sorte, il faudrait penser à brûler tout ça.

Il aimait bien cet endroit. L'arrière-cour du *Mélomane Goulu* n'était pas un lieu très passant. D'aucuns eussent jugé l'endroit répugnant mais Woody savait en apprécier la pureté. Après son service, il s'asseyait souvent là, sur les marches rugueuses que ni la pluie ni le vent n'éroderaient avant mille ans. Le cul sur le roc, Woody regardait le manège des chats.

Les sons de la rue et les cliquetis du restaurant lui parvenaient, amenuisés, rendus subalternes. Si bien qu'il pouvait à sa guise rêvasser à ses futures amours. Depuis l'autre jour, Iris Irmî n'avait pas remis les pieds au *Mélomane Goulu*. Elle était partie comme une fugitive, sans demander son reste. Woody s'était renseigné pour découvrir son adresse. Il avait demandé au patron. Monsieur Ludwik l'avait d'abord regardé comme un extraterrestre — qui était ce cuisinier de rien du tout qui voulait ouvertement espionner ses collègues musiciens ? — puis dès qu'il avait compris qu'il ne s'agissait ni plus ni moins que d'un petit puceau amoureux d'une harpiste, il avait souri. Comme un père qui comprend.

De son côté, Jean-Alfredo n'avait pas perdu son temps. À l'Agromex, on n'avait pas voulu lui communiquer les dossiers du personnel. Il était pourtant sorti avec Magaly, l'archiviste qui s'en occupait. Mais leur séparation avait été si douloureuse, du moins pour Magaly, qu'il était hors de question qu'elle lui refilât le moindre renseignement, aussi anodin fût-il. Trop contente sur ce coup-là de pouvoir faire chier Jean-Alf, elle l'avait envoyé se faire cuire un œuf. Alors, il avait rendu visite à un ami qui travaillait au cadastre, département des déménagements autorisés, porte G1, bureau n° 8, 5^e étage. Là, il avait obtenu les renseignements qui lui faisaient défaut. Lorsqu'on frappe à la bonne porte, on obtient rapidement gain de cause.

* * *

Azila la jolie métisse et le petit Globill Playsir s'étaient levés de bonne heure. C'était un grand jour. Un jour dont ils comptaient bien se souvenir pendant longtemps. Le jour J ! La veille, Lili leur avait adressé ses recommandations. Elle tenait à passer une bonne nuit et tout autour de l'immeuble, des chômeurs en fin de droit anciens métallos et des handi-

capés émigrés lourdement armés avaient monté la garde. En quelques jours, Lili était devenue non seulement leur invitée mais aussi leur idole. À ce double titre, ils tenaient à la protéger et à réduire en bouillie le premier qui chercherait à lui nuire. Elle était un peu la fille adoptive des habitants du quartier.

Elle allait montrer à toute la ville massée dans les gradins de quoi elle était capable. Elle allait leur montrer ce qu'elle avait dans le ventre, à tous ces bouseux. Ceux qui voulaient sa perte en seront pour leurs frais et elle sera la première à en rire. Ils n'auront plus qu'à se prosterner et à reconnaître la valeur de Lili. Ceux qui la voyaient finie, *out of order*, à peine bonne pour une dernière ou, dans le meilleur des cas, pour une avant-dernière place, n'auront qu'à réviser leurs jugements. Ou aller droit au diable. Lili vise la première place ! Elle n'a que faire des bâtons qu'on veut lui mettre dans les roues. Elle est résolue à ne pas faire de quartier et à imposer dès les premiers mètres sa puissance et sa vélocité. Derrière la façade défraîchie de l'immeuble règne une effervescence inhabituelle. La course que Lili doit gagner, la course que Lili *va* gagner, est dans toutes les conversations. Les habitants du quartier ont les yeux brillants.

Clémentyne a joué toutes ses économies sur la victoire de Lili. Elle y croit dur comme fer. Lorsqu'elle lui a remis son pécule, Benito le bookmaker, un petit Chinois sec aux yeux rouges — à cause de l'alcool — et à l'épiderme dépigmenté — à cause d'une maladie génétique — lui a dévoilé ses dents de devant en or, l'espace d'un sourire. Ça rapporte gros de miser sur les rêves de fortune qui habitent les simples d'esprit, les superstitieux du vendredi et les ouvriers qui ont en marre de trimer pour que dalle. Benito a inscrit les paris de Clémentyne sur son calepin, puis a continué sa tournée dans l'immeuble, s'arrêtant à chaque palier pour récupérer les enjeux.

À la demande de la championne, Azila et Globill, qui désiraient se rendre utiles, ont apporté cinq gros chiens bonasses : des bâtards des rues capturés avant le lever du soleil conformément aux prescriptions de Lili et qu'ils ont brossés afin qu'ils deviennent un peu plus présentables. Sous le regard intransigeant de Globill qui se prend pour un dompteur de lions, les chiens attendent, assis dans le couloir. La tête entre les pattes de derrière, ils se flairent les couilles et se lèchent le trou du cul.

« Qu'est-ce que ces fichues bestioles foutent dans le couloir ? Lili dort encore ? chuinte Clémentyne en passant devant la chambre de la championne.

- C'est Lili qu'a demandé, glousse Globill.
- C'est vrai, ajoute Azila devant le regard pour le moins sceptique de Clémentyne.
- Pour quoi faire ?
- Lili souhaite se faire lécher. »

Cette réponse semble satisfaire Clémentyne qui poursuit son chemin le long du couloir avant de plonger dans la cage d'escalier. Comme avant chaque grande course, en vue de réveiller ses muscles, Lili s'enduit de miel et d'Agromine. « C'est du miel qui vient directement de Bonn, explique-t-elle en dévissant le pot : 700 deutschemarks le litre. » Elle se pommade les jambes, les reins, l'intérieur et l'extérieur des cuisses, la gorge, le cou, les fesses, les pieds, insistant longuement sur les chevilles et les genoux. Globill n'en perd pas une miette. Après avoir fini un premier pot de miel, elle en ouvre un second et le vide entièrement sous le regard d'Azila qui aurait bien voulu pouvoir elle aussi essayer. L'Agromine et le miel se mélangent onctueusement. Du plat de la main, Lili écrase les grumeaux pour obtenir une espèce de crème homogène. Puis elle s'allonge sur le dos et demande à Globill de lâcher les clebs et tandis qu'Azila tient une serviette propre pliée en quatre contre son ventre, les chiens entrent en action. Ils se régalent : la faim les rend consciencieux. Immobile comme une morte, Lili garde les yeux clos, concentrée comme quelqu'un qui s'apprête à jouer sa vie. Devant la fenêtre, des moucherons tournoient dans la lumière aride du matin clair. La queue des chiens bat l'air. Leurs langues râpeuses caressent les chairs de Lili. Instinctivement, s'avouant d'emblée serviles, ils se gardent de sortir les crocs. Les hommes, aussi appétissants soient-ils par ailleurs, ne sont-ils pas leurs seigneurs et maîtres ? N'est-ce pas grâce à eux qu'à l'instar des vaches, chats, agneaux, poulets, rats, oies, poissons rouges, ânes et autres lapins, la gent canine a pu proliférer jusqu'au point de faire partie des meubles et de tous les paysages ?

Cette préparation a des vertus. En même temps que les sens de Lili s'aiguisent, son corps léché, chatouillé par des langues appliquées, s'apaise. Les cinq clebs n'ont que faire de la pudeur. Ce cérémonial récurrent l'aide à ressentir au plus profond d'elle-même les forces incroyables de la féminité qui, conjuguées à celles de l'animalité, permettent à ceux qui les réveillent de sortir vainqueurs des combats les plus âpres. Et ce, depuis la nuit des temps. Les chiens nettoient la peau de Lili. À grands coups de langue, l'un d'entre eux fouille l'entrecuisse de Lili ; elle se

contorsionne. Son ventre ondule. Ses yeux restent fermés. Son souffle reste calme et régulier. Des chiens lui lèchent la chatte et ça lui remonte sacrément le moral. Elle pense à Émilio et à Aaron. Lequel des deux est le père de Mango ? Elle ne sait pas. Les traits de Mango ne suffisent pas à se faire une opinion. Ce pourrait être Aaron comme ce pourrait être Émilio. Le museau contre son pubis, le chien récurse chaque pore, bave, se délecte. Lili se retourne et le chien poursuit son œuvre, la truffe entre les fesses rebondies qui dégoulinent de miel et d'Agromine.

Lili se sent bien.

Elle a appris ces pratiques lors de ces belles années, tandis qu'elle fréquentait des nomades hirsutes aux mœurs incongrues et des intouchables aux côtes saillantes qui pratiquaient la sorcellerie, consommaient des produits bizarres et passaient la nuit à faire des choses encore plus bizarres. Des gens comme Aaron et Émilio. Des gens qui ne connaissaient du monde que ce que la rue avait bien voulu leur apprendre. Lili éprouvait une certaine admiration pour ces parias qui n'avaient peur de rien et qui se battaient pour elle. À l'époque, toutes sortes de recettes pour survivre dans les marais prolifiques de la sous-culture suburbaine étaient parvenues jusqu'à ses oreilles. Elle avait eu la jugeote de les caser dans un coin de sa mémoire. Car ce qui est appris dans la tempête peut resservir par temps calme.

Au pied du lit, Mango empile ses cubes. Le monticule qu'il élabore atteint les cinquante centimètres de hauteur lorsque, d'un coup de queue, l'un des clebs balaie sa pyramide. Il lève la tête, l'air indigné, mais se tait. Tout est à recommencer. Il se recule, à l'écart de ces bestioles malveillantes et reprend son jeu de construction avec une attention démultipliée, posant cube sur cube sans un mot. Sa mère a besoin de la concentration la plus totale. Ce n'est pas le moment de la troubler par des pleurs. Près de la porte, Azila et Globill attendent que le cérémonial se termine.

C'est avec un sentiment de puissance peu banal qu'elle se relève, et une idée fixe, encore renforcée par cette séance d'haptonomie, et qui tient en un seul mot : gagner. Devenue lionne, elle est prête à combattre.

Dans la rue, des grappes de citoyens endimanchés lancent des pronostics et des jurons populaires qui se mélangent comme des grains de caviar à une compote de pommes. Les plus superstitieux regardent le ciel et palpent les talismans burinés qui cuisent dans le fond de leurs poches.

Déjà haut, le soleil n'avait pas l'air de vouloir s'éclipser. Le premier rôle lui convenait. Ses rayons illuminaient les gradins qui se rem-

plissaient tout doucement. Il allait faire beau. La journée s'annonçait mémorable. C'était pourtant chouette lorsque des bourrasques de vent glacial s'abattaient sur l'hippodrome et faisaient voler les cheveux et bleuir la peau des concurrentes. Ça mettait du piquant. Les paris allaient bon train. Les coureuses, que la bande de Pedro Lechieux avait harcelées, arboraient un profil bas. Quiconque les eût vues à cet instant eût pu deviner qu'elles portaient vaincues d'avance, écœurées. Martine Darland avait des cernes. En trois semaines, elle avait vieilli de trente ans. Avant que cet intrigant de Gaspard De Brooms n'ordonnât à ses sbires de pourrir la course, elle avait pourtant de sérieux atouts. N'était-elle pas montée sur plusieurs podiums avec son fils Chéri ? Samuelle Harboussa, autre grande championne souvent bien placée, notamment l'an dernier, à Livermain et il y a deux, lors du *Golden Trophy des Sept-Îles*, sursautait désormais dès qu'une porte claquait ou que quelqu'un s'approchait d'elle sans qu'elle l'eût entendu venir. Pedro Lechieux, avec un raffinement dans la torture que seuls possèdent les enfants, lui avait mené la vie dure. Les menaces de mort qu'elle recevait depuis trois semaines ne l'incitaient pas à fanfaronner. Elle doutait d'elle, des gens. Elle avait perdu sa belle allure et son inoxydable confiance en elle. Samuelle Harboussa était par ailleurs quelqu'un de raisonnable et en l'occurrence, elle sentait bien que ce n'était pas le moment de faire du zèle. Quelqu'un avait intérêt à lui nuire et elle n'avait pas les moyens de s'en prémunir. Avec un peu de chance, se disait-elle, une fois cette course perdue la laisserait-on tranquille. Moniq Woze, Anne Lambet n'avaient pas non plus été épargnées. Lechieux avait accroché des sacs de crotales au-dessus de leur porte. Il avait déclenché des incendies dans leur quartier. Il avait empoisonné leurs animaux de compagnie et, sauvagement, les avait cloutés, encore vivants, sur le bois des volets. Il avait répandu de l'essence sur les hortensias et les cyclamens mauves qui ornaient leur jardin. Lechieux n'aimait pas les plantes vertes et encore moins les fleurs ornementales. Il n'avait pas lésiné. Ce harcèlement systématique avait occupé toutes ses nuits. Et quelques-unes de ses matinées. La bande de hyènes qui le secondait lui obéissait au doigt et à l'œil. Ils formaient une belle meute de crapules, compétentes et féroces, parées pour le pire pour satisfaire leur commanditaire. Ils avaient un certain talent pour faire souffrir les gens.

Et hormis la fois où ce moins-que-rien de Globill avait disparu — était-ce toutefois une grosse perte ? —, leurs expéditions avaient été couronnées de succès. Pedro n'avait guère de difficulté pour recruter des

hommes de main. La misère et la fracture sociale lui fournissaient une matière première copieuse et aguerrie. Lorsqu'on naît dans un taudis, au fond d'une ancienne carrosserie, dans une cave ou dans une tour surpeuplée, on a l'avantage d'être naturellement plus débrouillard et plus dur au mal que tous ces petits mignons élevés sous la mère et dans la soie.

Seule cette morue de Lili Booster avait eu assez de couilles au cul pour leur résister. Mais elle ne perdait rien pour attendre. Pedro comptait bien la coincer aux abords de l'hippodrome pour lui faire passer l'envie de se rebeller, à elle et son mouflet.

* * *

Les gens veulent des certitudes. Ils ne savent pas si leur patron va les embaucher définitivement à la fin de leur stage. Ils ne savent pas si les médecins vont enfin trouver un remède à la maladie — une maladie orpheline qui touche à peine une personne sur seize millions — qui rend chaque jour que Dieu fait leur petite sœur ou leur cousine un peu plus faible. Ils ne savent pas s'ils iront au paradis ni même si ce lieu existe réellement. Ils ne savent pas s'ils ne feraient pas mieux de déménager dans un endroit moins bruyant, un quartier mieux desservi, un peu moins craignos, un quartier où passé 18 h 30, il serait encore possible de se balader sans risquer de se retrouver avec un cutter sous la glotte. Ils ne savent pas que leur femme les trompe avec le jardinier qui vient tous les lundis. Ils ne savent pas si c'est une bonne idée d'avoir mis les gosses en pension à l'autre bout du pays. Ils ne savent pas quelles sont les instructions que la grand-mère qui n'en a plus pour très longtemps a laissées à son notaire. Ils ne savent pas non plus quand l'Etna et le Pinatubo vont se réveiller pour la énième fois ni quand aura lieu la prochaine guerre entre les Russes et les Américains. Ils ne savent rien de tout ça. Pourquoi ceci entraîne cela et pourquoi les dinosaures ont disparu. Tous ces mystères leur échappent alors, ne pouvant se raccrocher à aucune certitude, ils jouent et misent sur des coureuses nues. Ils ne savent pas qui va gagner — chacun a sa petite idée — mais si la victoire revient à celle sur laquelle ils auront parié, alors ils n'auront pas tout perdu. Ils pourront se réjouir. Et c'est pour se réjouir de la sorte que Gaspard de Brooms a eu l'idée de truquer une course. Une seule. Pour être sûr de gagner. Parce que lui aussi avait besoin d'une certitude, de quelque chose de vraiment solide, vraiment fiable. Arrivé à la *midlife crisis*, auréolé d'une réussite matérielle et professionnelle flagrante,

Gaspard s'était mis à douter de tout, à douter de lui d'abord, puis, par voie de conséquence, à douter de l'amour que lui portait sa dernière conquête, cette Ursylë au magnétisme envoûtant, puis de ses relations avec les gens et de la justesse des directions qu'au cours de sa vie il avait cru bon de suivre. Avait-il finalement si bien réussi ? Il n'avait pas d'enfant — et donc pas d'héritier — et avait été incapable de se marier — il aurait de toutes les façons été incapable de s'engager pour le meilleur et pour le pire et se demandait même si une femme aurait été capable de s'unir à lui pour la vie autrement que pour mettre la main sur son magot. Avant de sortir avec Ursylë, il ne se posait pas toutes ces questions.

Il dévorait la vie, craquait du fric et bouffait de la vache enragée quand c'était nécessaire. Mais depuis qu'il était tombé amoureux de cette greluce pour laquelle il aurait été capable de se jeter du haut d'un building pourvu qu'elle le lui demandât, les choses avaient revêtu un tout autre aspect. Et ce n'était pas quelque chose d'agréable à vivre. Être tombé amoureux était la pire des choses qui lui fût jamais arrivée.

Désormais, il craignait une chose plus que toute autre : qu'Ursylë le quitte ; il en tremblait à tel point qu'il pensait que son cœur allait le lâcher quand il essayait d'imaginer ce que ça donnerait si elle le laissait tomber pour une raison ou pour un autre. Et des raisons, elle n'aurait pas eu besoin de creuser beaucoup pour en trouver. Des amants jeunes et forts, idem. Gaspard ne savait que faire pour s'assurer qu'elle reste sienne. Rien ne la stupéfiait. Rien ne semblait pouvoir lui suffire. Il était sous son emprise et ça lui faisait mal aux couilles de devoir le reconnaître. Il s'était laissé piéger. Elle en voulait toujours plus — ou plutôt, Gaspard sentait qu'il était impératif de lui en offrir toujours plus sinon, à la moindre défaillance de sa part, il risquait de la perdre à tout jamais et ça, ça n'était pas envisageable. On ne plaque pas comme ça Gaspard de Brooms. Cela étant, cette simple idée l'horrifiait et lui nouait les tripes à tel point qu'il avait dû demander des fortifiants à son médecin. Ce dernier, en rédigeant une ordonnance où s'alignaient divers calmants, lui avait conseillé de lever le pied, de prendre quelques jours de vacances à la montagne, par exemple, de se détendre. Mais ce n'était pas si simple, de se détendre.

Que ferait-il si elle le quittait, hein ?

Et que pouvait-il faire en attendant pour la retenir encore un peu ? Pour s'assurer de sa présence ? Gaspard — ça au moins, c'était quelque chose qui ne souffrait aucune discussion — aimait Ursylë et c'était peut-être la première fois dans l'histoire de l'humanité qu'un homme

d'affaires aussi brillant que lui tombait amoureux d'une barmaid aussi fascinante qu'elle. Et rien que pour ça, ça méritait que Gaspard fît quelques efforts pour faire durer cette histoire. Il aimait sa joie de vivre, sa fraîcheur, ses rires, ses réparties, sa voix, son entrain, ses gestes, son parfum, ses cuisses, la connaissance qu'elle avait des hommes, son assurance, ses soupirs, ses exigences, ses formes, sa bouche, ses seins, sa liberté, son profil, la couleur de ses yeux, ses caprices et la façon qu'elle avait de s'endormir d'un coup sans prévenir. Il aimait toutes ces choses avec une telle force que si jamais on l'en privait, il savait qu'il en crèverait. C'est pour toutes ces raisons qu'il avait décidé de miser un gros coup sur la n° 5 et ce, même si ce n'était pas dans ses habitudes de parier sur ce type de courses — d'ordinaire, il préférait faire des affaires dans l'univers de l'agro-alimentaire.

S'il gagne — tel est le raisonnement qu'il a construit —, il prouvera que sa bonne étoile peut encore briller, qu'il a encore du flair et qu'il est encore capable de faire des grandes choses sur un coup de folie — qu'il n'a pas perdu la fougue de sa jeunesse — et Ursylè, comme toutes les femmes, ne pourra pas rester insensible à ce genre de prouesse.

A contrario, s'il perd — et il a envisagé cette hypothèse très sérieusement en souhaitant presque que ce soit la bonne —, ce sera là l'occasion unique de voir si Ursylè l'aime juste pour son fric ou si elle sort avec lui parce que, finalement, il n'est pas si repoussant que ça et qu'elle s'en fout de ses châteaux, de ses chevaux, de ses usines, de ses combines, de sa piscine et de son hélicoptère avec chauffeur.

C'est palpitant ce qui peut passer par la tête d'un homme qui est amoureux. Et qui est prêt à tout perdre pour gagner le cœur d'une femme.

* * *

Fut un temps, bus, voitures, taxis jaunes et scooters faisaient tellement de bruits dans le centre des villes que les passants avaient du mal à s'entendre parler. C'était plus ou moins grave selon ce qu'ils avaient à se dire. Depuis, ces machines avaient été réquisitionnées, concassées, puis entreposées dans d'énormes décharges s'étendant souvent sur plusieurs dizaines d'hectares, puis remplacées par des diligences et des carrioles. Les nuisances ne sont plus les mêmes. D'autres puanteurs ont supplanté les fumées bleutées des moteurs et désormais, seuls sont comblés ceux que l'odeur des crottins et les essaims de mouches bleues satisfont.

Depuis une semaine, les trois syndicats qui regroupent la quasi-totalité des éboueurs et des ramasseurs d'ordures sont en grève. Ils exigent une hausse de leur salaire de l'ordre de 0,08 % . Leurs employeurs font la sourde oreille. Les ordures et les crottins se multiplient. Car qu'il y ait ou non grève, les chevaux continuent de chier. Les progrès sociaux ne sont pas toujours compatibles avec les impératifs naturels.

Les rues s'enrichissent d'odeurs variées et nauséabondes. La chaleur ajoute son grain de sel et accroît encore la puanteur. Les syndicats d'éboueurs se réjouissent : la ville de jour en jour devient de plus en plus sale. Dans ces conditions, ils ne tarderont pas à obtenir gain de cause. Qui peut vivre longtemps sur un tas d'ordures ? Boulevard des Liquéfiés du 06 mars 3976, les détritiques forment un tel tas que la circulation est paralysée. Le carrefour des Musulmans est lui aussi classé en zone rouge. Le maire et ses adjoints sont furieux. Ils ne savent plus que faire et restent à la maison. Pour mieux réfléchir à une éventuelle solution, le président de la section chargée des contentieux s'est octroyé huit jours de vacances. Il est parti à la Martinique aux frais de la municipalité et a promis qu'à son retour soit il réglerait le problème rapidement, soit il en référerait à l'adjoint en chef de son ministre de tutelle qui, lui, à n'en pas douter, aura les compétences et les crédits pour résoudre la crise et ramener les choses à la normale.

Par le biais d'émissaires porteurs de mallettes d'offrandes et de feuilles de doléances, les rupins des quartiers chics ont eu beau envoyer leurs protestations les plus virulentes au maire et à ses commissaires, ceux-ci en retour n'ont pu qu'avouer leur impuissance avant finalement de s'engager à réunir un conclave extraordinaire dans les délais les plus brefs.

Cette grève aux conséquences indiscutables pour le système olfactif concourt à énerver tout le monde. Recouverte de montagnes d'immondices, de papiers déchirés et de poubelles remplies ras la gueule, la ville donne une impression de laisser-aller. Les trois syndicats peuvent être fiers de leur mouvement de contestation. Grâce à eux, les rues s'enlaidissent et leurs contemporains peuvent avoir un aperçu de ce à quoi ressembleraient les rues si chacun y déversait sa saleté. À certains endroits, on se croirait en Inde, dans la période post-gandhienne ou même carrément revenu au Moyen-âge. Les passants doivent slalomer entre les détritiques et les tas de merde. Sur les pavés pullulent des mouches grasses et frétilantes. L'air est parcouru d'effluves irrespirables. On a l'impression de se pro-

mener dans le cul d'une hyène. Agacés, ulcérés, des riverains ont entrepris de faire brûler les tas les plus copieux. Des fumées âcres envahissent certaines rues. Ça pique les yeux et les enfants toussent.

Sybelle et Geneviève doivent traverser presque toute la ville, du nord-ouest vers le sud, pour se rendre à l'hippodrome. Geneviève a revêtu l'une de ses plus jolies jupes : une jupe rouge en coton américain qui lui moule les fesses puis s'évase au niveau des cuisses. Cette jupe lui a déjà valu plusieurs avertissements de la part du censeur de l'institut Salvador Frankus. Et c'est sans doute pour cela qu'elle adore la porter. Geneviève est plus excitée qu'un écuyer qui va se faire adouber chevalier. Pour la première fois de sa vie — à son âge, on fait beaucoup de choses pour la première fois —, elle va assister à une course de jeunes mères. En direct. Pour de vrai.

Mais en dépit de son excitation, elle repense à ce salaud de Jean-Alf. Elle a eu la bêtise de croire que cet homme, s'ils étaient restés ensemble, aurait pu être le père de leur premier môme. Môme qui devait lui permettre, si elle était sélectionnée par les organisateurs d'épreuves sportives, de participer à une première course, et qui sait ? la gagner... et monter sur le podium avec son bébé serré bien fort dans ses bras, sous le regard attendri de ses parents, de Sybelle, de Lili Booster et de toute sa section de l'institut Frankus... Toutes ces perruches au crâne empli d'air, toutes ces petites sottises vertes d'envie et racornies par une jalousie politiquement incorrecte auraient ainsi enfin su quelles étaient ses formidables capacités.

Mais cela fait beaucoup de « si » avant que cette consécration chérie devienne réalité. Dans sa main il y a celle de Sybelle. La main de Sybelle, fidèle et tiède, ça au moins, c'est pas du baratin. Le corps de Jean-Alf lui aussi était toujours chaud comme au sortir d'un lit recouvert d'une couette en plume d'oie du Berry... Une chaleur complètement réconfortante, très humaine, palpable et attirante. Une chaleur profonde, totale, touchante. Une chaleur cosmique, mi-animale, mi-divine. Comme il est cruel de devoir s'en passer après en avoir goûté les bienfaits... Geneviève a des difficultés pour ne pas penser, à chaque heure, à chaque minute, à chaque seconde, à chaque battement de cœur, à cette enflure de Bernigold, ce scélérat qui saute sur tout ce qui bouge, pourvu que ça porte des bas-nylon.

« Attention où tu marches ! » s'écrie Sybelle posant sa main d'un geste vif sur le bras de Geneviève pour qu'elle suspende son pas. Sur le

trottoir s'étale une flaque huileuse qui s'écoule d'un tas de sacs posés au pied d'un perron.

« Ahaa, c'est dégoûtant ! crie Geneviève contrainte à une grande enjambée pour survoler la chose. Y'en a vraiment marre de cette grève j'te jure. Ça pue. La ville est dégueulasse. Les épidémies vont se propager. On peut pas faire deux pas sans... J'en ai vraiment ras le bonbon, Sybelle, de cette ville de merde.

- Drôle, non ? d'avoir croisé Morot, non ? lance Sybelle pour changer de sujet.

- Oui, dit Geneviève. Mais je l'ai trouvé amaigri.

- Ça lui va bien. Il a l'air en pleine forme. Je l'ai presque trouvé beau... En tous les cas, se ravise-t-elle en voyant la moue de son amie, quand il n'a ni sa cravate ni son cahier et qu'il sourit, il est plutôt bel homme non ?

- C'est quand même un vieux schnock. »

Rien de tel qu'une bonne amie pour oublier les douleurs d'un chagrin d'amour. Les deux pipelettes rient. C'est le week-end. Elles vont se changer les idées. Et vont d'un bon pas vers l'hippodrome, en dépit des tas d'immondices, pour saluer les prouesses de leur amie Lili. Un cocher, moustachu mais poli, ce qui prouve que tous les moustachus ne sont pas des rustres, stoppe sa diligence pour les laisser passer. Sybelle dans sa jupette bleue et Geneviève dans sa tenue rouge se dandinent comme des oiseaux précieux. Ce qui démontre que le cocher, qui ne perd pas au change, a bien fait de s'arrêter. Plaçant deux doigts dans sa bouche, il les siffle galamment — car tous les moustachus, c'est bien connu, aiment les petits culs qui se trémoussent le long des boulevards. Les deux donzelles lui sourient. Leurs jupes volent autour de leurs cuisses et les moineaux dans les platanes surveillent la scène d'un air qui en dit long.

La marche sous le soleil les a définitivement réveillées. « Mesdemoiselles ! crie un bateleur qui vend des onguents à la sauvette. Venez voir ! Vous êtes de la région ? » Les deux filles ne lui répondent pas et poursuivent leur chemin. En prévision des réjouissances à venir, elles se sont levées de bonne heure. Leur amie Lili, qu'elles n'ont pas vue depuis plusieurs jours, va être sacrée reine des champs de course. N'y a-t-il pas là de quoi gommer toute espèce d'idée noire ? Plus elles se rapprochent de l'hippodrome, plus la foule est compacte. Parfumés à outrance, les habitants de la ville se préparent à vivre le plus grand des événements de la saison. Traînés par des parents férus de paris, des

enfants ont dû suspendre leurs jeux idiots et suivre le mouvement. Des cartomanciennes ont accouru des quatre coins du pays pour aider les parieurs à faire leur choix. Elles ont l'air de connaître leur sujet. D'être dans le secret des dieux. D'un geste, elles assurent qu'elles sont capables de pousser les portes qui donnent accès aux terres dorées de la fortune et de la réussite. Qui veut gagner des millions sans se fouler ? Aboulez la monnaie !

Dispatchés dans la foule, des policiers en civil prennent des notes. Ils rôdent, cherchant d'éventuels suspects et dévisagent silhouettes et faciès, scrutent les dentitions pourries, les peaux de Sudistes et les mentons fuyants qui sont comme autant d'indices d'une malhonnêteté latente. Car ils ont suivi les cours du docteur J. Héric-Filipeaux. Ils ont lu son best-seller *La fossette du Démon — Petit précis de biologie pénale à l'usage des honnêtes gens* et ils savent maintenant très précisément distinguer quasi du premier coup d'œil ceux qui seront capables de fauter de ceux qui n'en ont absolument pas le profil. Ils tendent l'oreille pour capter les messes basses qui, à leur approche, s'assourdissent un peu plus. Ils pistent les coupeurs de bourse et les escrocs qui s'agitent comme des lions autour de la carcasse d'un gnou mort. Ils cherchent le flagrant délit et se ruent, à quatre contre un minimum, pour interpeller les voyous. La police est vigilante, le petit peuple de la truanderie n'a qu'à bien se tenir.

Toutes les catégories socioprofessionnelles sont représentées. Pendant les heures qui précèdent la course, il règne toujours une ambiance de carnaval. Les harangueurs et les faux prophètes font leur beurre. « Mesdames et messieurs ! En ce jour pas comme les autres, venez tâter ma marchandise et me dire ce que vous en pensez. Prenez le temps de choisir la qualité ! » Toutes les rues, dans un large périmètre autour de l'hippodrome, sont bordées de bonimenteurs et de mendiants.

Les brigades d'infirmiers et les brancardiers de l'institut médico-légal sont sur le qui-vive : après chaque course, des parieurs ivres et déçus tentent de se suicider et des rixes entre gagnants, saouls, mais pour d'autres raisons, éclatent aussi fréquemment. Il faut ensuite panser tout ce beau monde et enterrer ceux qui doivent l'être. Des marchands de sorbets attendent aux points stratégiques. Les vendeuses de beignets transpirent sous les bras et s'essoufflent au-dessus de leur marmite de graillon frelaté qui bouillonne en faisant de drôles de bruits. Leurs grosses louches en bois touillent des tambouilles qu'elles vendent aux affamés contre trois pennies. Depuis l'aube, les vieux hussards aux doigts tordus

par la goutte sont placés près des fenêtres. Des âmes charitables ont déplacé les lits des paralytiques. Pour qu'ils puissent profiter du spectacle. Alors ils regardent en bavant la foule qui déambule. La température commence à monter. Les esprits s'échauffent. Certains ont commencé la veille à s'arsouiller en trinquant à la santé des coureuses et en portant des toasts à monsieur Ied, député du Parti Principal qui, le premier, souhaita réautoriser les jeux d'argent sur l'ensemble du territoire après cent trente-trois années d'interdiction totale. Sybelle et Geneviève ne sont pas les seules à s'être levées tôt.

* * *

Entourée d'une clique d'amies et portée par des vagues de supporters, Lili se sent en force et en sécurité. En leurs temps qui étaient comme chacun sait nébuleux, arriérés et violents, Napoléon I^{er} et Saddam Hussein dit « le Pendu », protégés par leur garde rapprochée, devaient partager le même sentiment d'impunité en contemplant les champs de bataille recouverts par les cadavres des ennemis vaincus.

Pedro Lechieux sait que c'est le moment opportun pour porter un coup fatal et, par ce geste, honorer son contrat. Après, dans les vestiaires, ce sera trop tard. L'accès des vestiaires est réservé. À chaque course, des petits malins veulent y entrer de force ou par ruse pour rencontrer les championnes en tête-à-tête : ils sont refoulés sans autre forme de procès par les gars du service d'ordre, des gros malabars venus de Bavière qui idolâtrèrent le sport, le muscle et la charcuterie et qui savent mieux que quiconque faire respecter l'intimité des championnes. Les acharnés qui récidivent — car en plus d'être solides comme des armoires bretonnes, les gardiens des vestiaires sont également physionomistes — se mangent une ou deux mandales, perdent deux ou trois dents et on ne les revoit pas de sitôt près des loges.

Car on n'est jamais si bien servi que par soi-même, Pedro Lechieux a décidé de ne pas déléguer et de se charger personnellement de l'opération. Il s'est muni du petit couteau rétractile que son père lui a offert pour la Pentecôte. Personne ne fait attention à lui. Des gens le bousculent. La foule est en effervescence. Lui, calme et perfide, est à seize ou dix-sept mètres de Lili. Peut-être dix-huit mais pas beaucoup plus. Il se faufile entre les adultes et les fans. Lili signe des autographes, s'appliquant à reproduire les belles courbes de sa signature stylisée. Elle n'est

pas du genre à bâcler ; par le passé, lorsqu'elle s'est empressée de réaliser quelque chose, n'a-t-elle pas systématiquement échoué faute de ne pas s'être penchée suffisamment sur le boulot ? Alors dorénavant, quoi qu'elle fasse, elle s'ingénie à donner le meilleur d'elle-même. C'est d'ailleurs le secret de sa réussite — et ses fans sont contents. Certains parfois ont fait des dizaines de kilomètres pour assister à ça.

D'autres qu'elle négligent tel ou tel aspect de leur préparation, tandis qu'elle ne laisse rien au hasard. Qu'elle coure, qu'elle danse ou qu'elle fasse la vaisselle, elle fait de son mieux. Elle signe, écrit des petits mots. Lili se rend disponible, sourit. Des gens la saluent, lui rendent ses sourires, l'encouragent, font le signe de la victoire. « Comment tu t'appelles ? Sylvie, c'est ça ? » Alors elle écrit : « À Sylvie, qui a déjà tout d'une championne, Lili. » Un homme, le dos penché devant elle, s'est porté volontaire pour servir d'écrivain. C'est un honneur de rendre service à quelqu'un comme Lili.

Concentré comme un chirurgien qui s'apprête à faire une vasectomie, Pedro Lechieux n'est plus qu'à une dizaine de mètres de sa victime. Il tient sa dague à l'intérieur de son avant-bras, ainsi personne ne peut la voir. Seul lui devine, le long de ses veines d'adolescent, la froideur de la lame effilée. Lame qui devrait s'enfoncer comme dans du beurre dans les chairs de la championne.

Derrière Lili, une grosse femme porte Mango. Pendant toute la semaine, Mama Lorraine a supplié le contremaître des abattoirs de lui accorder un jour de congé. Exceptionnellement et charitablement, parce qu'il aime bien se faire prier, il a donné son accord. Mama Lorraine, balbutiant des mercis viscéraux, a failli s'étouffer de joie. Le contremaître lui a ensuite fait signe de dégager, avant qu'il ne change d'avis. Il s'en voulait presque d'avoir cédé si rapidement aux requêtes d'une ouvrière. Certes Mama Lorraine est loin d'être catégorisée parmi les plus récalcitrantes d'entre toutes : elle n'est pas syndiquée et lors de la prochaine charrette de licenciements, il est même prévu qu'elle figure parmi celles qui les premières prendront la porte... Mais tout contremaître sait que dès qu'on lâche un peu trop la bride aux employés, on s'expose à ce que l'embarcation prenne l'eau de tous bords. Quand les matons s'absentent, les bagnards dansent. Effectivement, à la suite de Mama Lorraine, nombre d'ouvrières sont venues le voir. Toutes demandaient un congé exceptionnel, une permission. Elles se justifiaient en arguant que si Mama Lorraine y avait eu droit, elles aussi devaient pouvoir s'absenter. Si le

contremaître regretta d'avoir été faible, d'avoir cédé à Mama Lorraine, il resta ferme avec les autres et la jouissance accordée à Mama Lorraine ne fit pas jurisprudence. Les manches retroussées, la bouche déformée par la rancœur, les ouvrières grognèrent mais rien n'y fit. Le contremaître haussa le ton, leva un bras en l'air, et menaça de supprimer les primes de fin d'année si ça continuait. Les ouvrières se dispersèrent en persiflant comme des vipères privées de l'œuf qu'elles avaient convoité, reprirent place devant les évier rouges de sang et les commérages au-dessus des bacs débordant de barbaque reprirent de plus belle. Certains insinuaient que Mama Lorraine avait sûrement dû perpétrer des choses pas très propres pour faire céder le contremaître. Qu'elle n'était qu'une traînée et qu'il la laissait lui faire des choses et qu'elle s'exécutait de bon cœur pour obtenir tel ou tel avantage. Elles les imaginaient tous les deux, dans les vestiaires éteints, après la fermeture de l'abattoir, en train de s'adonner à de vilaines pratiques sodomites, Mama Lorraine appuyée contre un placard et le contremaître derrière elle en train d'ahaner, Mama Lorraine les jupes retroussées et le corsage défait en train de suer et de hurler des mots orduriers pour encourager le contremaître à aller encore plus vite, encore plus fort, à entrer encore plus loin en elle, cul nu, Mama Lorraine se tremoussant comme une damnée, l'œil exorbité et la joue contre la porte du placard en métal tandis que le contremaître lui empoignait les seins, les pétrissait et donnait des coups de rein de plus en plus rapides, le froc abaissé jusqu'aux bottes. Le contremaître, retourné dans sa petite casemate climatisée pour feuilleter un magazine londonien sur le sado-masochisme et autres délicatesses saprophiles, ignorait tout des perfidies qui avaient cours parmi ses ouvrières.

Dans le sillage de Lili, Mama Lorraine et Mango, vêtue d'une longue robe noire qui magnifie son corps, sa gorge et son visage, Azila a pris le parti de sortir au grand jour. Et tant pis si ses beaux-frères l'aperçoivent et se jettent sur elle pour exercer leur vendetta. Sa réclusion n'a que trop duré : va-t-elle passer sa vie à se calfeutrer comme une cancrelate ? Non ! En dépit du fait qu'elle ait pu poignarder son époux, sa jeunesse et sa beauté méritent mieux. Cent fois mieux. Dans la foule, des hommes lui lancent des regards lourds d'envies, des envies humides et poisseuses, masculines, sans équivoque. Ils cherchent à savoir comment aborder cette jeune beauté pour pouvoir ensuite, derrière un fourré ou une palissade, la culbuter. La peau d'Azila, ses formes et son odeur déclenchent des appétits virils chez les hommes mariés comme chez les célibataires —

les premiers se donnent bonne conscience en se disant qu'un regard n'a jamais tué personne ; et les seconds, en chasse ou résignés, se demandent si la belle est facile, prête à s'offrir ou, au contraire, sur la défensive, toutes griffes dehors pour rabrouer les indéliçats. Dans le doute, ils s'abstiennent et se tiennent à carreau, intimidés peut-être par la grosse voix toute proche de Clémentyne ou les gros bras de Mama Lorraine.

Clémentyne fait sa coquette. Elle rit avec ses voisins de palier qui ont fait le déplacement. Tous les habitants valides de l'immeuble, même ceux qui n'aiment pas le sport, ont fait l'effort de bouger. Cheveux gominés, aisselles lavées à l'eau fraîche, ils sont tous là, autour de Lili et d'Azila.

Lechieux n'est plus qu'à six mètres. Par les trouées qui se percent entre les corps agglutinés, il distingue de plus en plus nettement sa cible. Encore quelques efforts — « excusez-moi, pardon, poussez-vous s'il vous plaît, pardon » —, quelques glissades de fouine et il devrait parvenir à sa hauteur. Il ne lui restera plus alors qu'à planter sa dague. Et ce, sans viser nécessairement les parties vitales — il ne lui a pas été demandé d'assassiner Lili Booster, l'esquinter doit suffire. Ensuite, il n'aura plus qu'à profiter des secondes de flottement qu'il y a toujours dans pareil moment pour se tailler dare-dare.

Depuis des lustres, la violence, la mafia, les barjots et les barons du vice exercent une véritable fascination sur le jeune Pedro. À 12 ans bientôt 13, il sait à peine lire et écrire mais a déjà trouvé le moyen de se documenter sur François Ravailac, l'assassin d'Henri IV qui, sitôt capturé, avait été écartelé en place de Grève, sur Harvey Lee Oswald, l'assassin de John Fitzgerald Kennedy, sur Jacques Mesrine qui avait réussi à empocher six millions en kidnappant Henri Lelièvre... Et sur un paquet d'autres qui peuplent ses rêves et le guident sur la voie des canailles, voie semée de trahisons et de lames de rasoir. Il ambitionne d'égaliser ses idoles. Voire de les dépasser, si la chance le permet. Ces mythes le nourrissent : ses prédécesseurs savaient se faire remarquer.

Sa soif de combattre est sans limite. Ses nombreuses et pendables gredineries lui attirent l'admiration de ses lieutenants, des petits puceaux qui, comme lui, font les quatre cents coups en se fichant des lois ; et les caïds plus âgés n'hésitent plus à faire appel à lui. Ils savent que Pedro n'est pas une lopette, qu'il est capable de crimes authentiques et prémédités. Émergeant à la surface de cet océan de combines comme un écueil robuste qu'il est impossible de manquer, le hic majeur est que Pedro ne

souhaite pas se faire écarteler en place de Grève ni finir sur une chaise électrique ni sous les balles des forces spéciales. Le reste, il s'en fiche comme de la première citrouille qu'il a volée à l'étalage. Il compte donc sur sa vivacité d'esprit et sur la maîtrise de son sujet pour ne pas se faire attraper. À trois mètres de lui, il y a le dos de Lili. Dans quelques secondes à compter de maintenant, il pourra porter l'estocade.

* * *

Iris vivait dans un tout petit appartement, un logement minuscule d'une seule pièce, au bout de la rue de l'Œuf-Mimosa. Elle avait beau déployer toute son ingéniosité pour que l'on oubliât la petitesse de son réduit, on ne pouvait s'empêcher de prime abord de s'y sentir à l'étroit. Comme pris au piège dans une boîte à chaussures. Certes, en règle générale, ceci compensant cela, c'était propre. Il faut dire que chez les Irmi, on ne badine pas avec l'hygiène. La peur des grandes épidémies était restée ancrée dans l'esprit de cette famille qui, plusieurs générations durant, n'avait mangé que du pain noir et des haricots blancs, sans le mouton et le vin de Bourgogne qui l'accompagnent pourtant si bien. Ni Iris ni son frère, pas plus que leur père d'ailleurs, ne s'était ôté du crâne que leurs ancêtres avaient dû batailler dur contre les rats, contre les renards et les chiens sauvages. S'ensuivait donc chez eux un comportement sur lequel ces âpretés continuaient d'influer confusément.

Iris avait pris soin de mettre des miroirs sur les murs pour agrandir les perspectives et pour y voir son joli minois, ses cils, ses oreilles fines auxquelles elle tenait beaucoup et les blanches vergetures qui scariaient ses hanches. Sur les rares espaces libres, elle avait disposé des bibelots minuscules. Mais ces artifices, aussi coquets fussent-ils, n'arrivaient pas à nous faire oublier que le lit, les petites étagères, les valises, la harpe ainsi que l'antique lavabo blanc Jacob-Delafon® étaient par nécessité regroupés sur moins de quatre mètres carrés. C'était vraiment minuscule. Un clapier.

La cuisine, les douches et les vécés étaient au bout du couloir, à la libre disposition des vingt-sept locataires du palier, des Roumains pour la plupart, qui chaque matin faisaient la queue pour se laver et pour péter.

Quand Jab arriva au bout de la rue de l'Œuf-Mimosa, il s'étonna de constater qu'Iris ne vivait pas dans un palais chamarré. Devant lui, il n'y avait qu'une vieille bâtisse recouverte par le salpêtre. Une vénérable

peinture boursouflée par le soleil et la pluie achevait de rendre l'endroit repoussant. Cette vieille bâtisse avait été construite dans des années d'explosion démographique par un architecte qui aurait considéré comme un supplice d'y vivre vingt-quatre heures d'affilée. La bâtisse au standing insalubre était garnie de petites piaules, des alvéoles juxtaposées, un peu comme dans une ruche — mais les hommes ne sont pas des abeilles, la promiscuité ne leur vaut rien ; la promiscuité ne les aide pas à donner le meilleur d'eux-mêmes ; d'après les enquêtes de sociologues parmi les plus éminents, ce serait même plutôt l'inverse. Sauf dans certaines contrées du Sud où les gens parviennent à vivre les uns sur les autres dans la pagaille sans pour autant faire de dépression ni tenter de mettre fin à leurs jours ensoleillés. Mais les gens du Sud ont des mœurs particulièrement spéciales.

Sur le pignon nord, une vigne morte achève de se dessécher. Jean-Alf cherche les boîtes aux lettres. Vainement. Avec ses fleurs à la main et sa boîte de chocolats enrubannée, il a l'air aussi penaud qu'un acteur de renommée internationale qui doit se contenter d'un troisième rôle dans une pièce de théâtre ratée. À un homme assis sur un banc, il demande poliment s'il sait à quel étage et derrière quelle porte Iris vit. L'homme n'en sait rien. Naturellement. Et s'il avait su quoi que ce soit, ne parlant que le patois des Carpates orientales, il aurait été incapable d'en faire profiter Jean-Alf. Ayant l'adresse mais pas l'étage, il ne se sent pas de faire du porte à porte. Son amour a des limites. De la même façon que lorsqu'il pilote son hélico, il fait le maximum pour ne pas se crasher, lorsqu'il est aux trousseaux d'une citoyenne, il fait tout pour ne pas se prendre un râteau magistral. Tel ces lords qui ne laissent pas traîner leur fierté dans la poussière, Jab ne tient pas à passer pour un zonard.

Il a de moins en moins envie de moisir dans le quartier.

Sur son banc, le Roumain de Carpates se cure les ongles, insensible aux embêtements de son prochain. Que chacun garde ses soucis par-devers soi, sauf s'il sait les chanter.

Irrésolu, ne sachant s'il doit rebrousser chemin ou perdurer dans sa quête, Jean-Alf fait les cent pas. Le temps de se décider.

Deux étages plus haut, Iris est allongée sur son lit. Elle lit un gros livre de prières qu'elle connaît par cœur. À force de le pétrir entre ses doigts moites et nerveux et de les lire jusqu'à plus soif. « *J'écarterais de mes signes ceux qui, sans raison, s'enflent d'orgueil sur terre. Même s'ils voyaient tous les miracles, ils n'y croiraient pas. Et s'ils voient le bon sen-*

tier, ils ne le prennent pas comme sentier. Mais s'ils voient le sentier de l'erreur, ils le prennent comme sentier. C'est qu'en vérité ils traitent de mensonges nos preuves et ils ne leur accordaient aucune attention. » Elle lit, relit. Les phrases la bousculent, la bercent. Elle sourit et pleure à la ligne qui suit. Les larmes s'écrasent sur le papier qui se gondole. Quand la harpe ne suffit pas à la consoler, quand la tentation suicidaire résonne comme une non-solution, il lui reste la lecture des livres saints. Depuis une semaine, elle n'a pas repris le boulot. Elle n'a pas été vue à l'Agromex et encore moins au *Mélomane Goulu*. Son frère guéri de son hernie a retrouvé son tabouret dans le petit orchestre symphonique du restaurant. Elle, après sa rencontre avec Bernigold, est restée étrangement alanguie, passant de périodes fortement agitées à des phases de dépit plus qu'appuyées qui lui donnaient envie de se laisser mourir de faim. Et effectivement, elle ne mange plus que le strict minimum. À l'instar d'une araignée déboussolée, le cerveau d'Iris tisse des toiles tourmentées. Sa pensée lui file entre les doigts sans qu'elle puisse la retenir. Sa logique habituelle se désagrège sans qu'elle parvienne à maîtriser quoi que ce soit. Incapable de choisir, incapable de réfléchir sans dérailler, elle s'égaré dans des considérations fumeuses. Mais aussi bancales soient-elles, ce sont les siennes et elle les cultive avec acharnement.

Elle ne veut plus travailler. Ça, c'est clair, net et définitif.

Elle ne veut plus subir les règlements prohibitifs qui dérèglent sa nature et la rendent schizophrène. Elle ne veut plus avoir d'ennui avec quiconque. Et surtout pas avec des malotrus comme ce trou du cul de Bernigold. Depuis une semaine, elle ressasse l'absurdité de ce monde dans lequel elle vit et duquel elle s'accommode avec tant de peine. Ce monde qu'elle ne cherche plus à comprendre, ce monde qui la sidère tant il y a de crétins à y pulluler. Ce monde où elle a bien cru pouvoir un jour faire son trou... Mais la coupe est pleine. C'en est fini de sa collaboration avec autrui. Paradoxalement, elle aimerait claironner ses volontés d'indépendance mais ne parvient qu'à pleurer. Elle ne sait plus quelle place occuper. Tout semble si simple pour les autres et tout est si compliqué pour elle qui ne demande pourtant pas grand-chose. Et ses cheveux gras se plaquent sur ses joues, sur son front. Liés mèches après mèches par des larmes amères qui s'écoulent sans faiblir comme d'une citerne percée, rouillée par les années et le manque de soins.

Iris ne souhaite plus se trouver mêlée aux affaires de ce bas monde. Se faire draguer par des Don Juan aux lèvres purpurines, se faire

exploiter par des patrons bedonnants, chier dans un pot, ranger le pot sous le lit, vider le pot dans les toilettes quand les Roumains sont au boulot, manger, faire les courses, acheter des cochonneries, prier, chier, manger, subir le regard d'abruti de ses concitoyens embrigadés par les milices de la fatalité, chier, manger des cochonneries, chercher des petits boulots, dormir dans un lit trop étroit, faire la vaisselle, se laver la bouche et les cheveux, chier, manger, subir les paroles troubles de ses concitoyens qui bavassent et s'épient, vider le pot, souffrir le ronflement des Roumains, leurs odeurs de cuisine, pisser dans le pot pour ne pas avoir à faire la queue, descendre ses poubelles, Iris n'en peut plus de cette vie-là.

Sa condition lui est revenue en pleine gueule le soir où, sortant de chez Bernigold, elle est rentrée chez elle, seule et sans savoir de quoi seraient faits ses lendemains. Elle a attendu que quelqu'un vienne la chercher — or, hormis son frère, qui est passé en coup de vent, sitôt rétabli, pour lui dire qu'il reprenait sa place au *Mélomane Goulu*, elle n'a vu personne — ; et elle attend encore. Empêtrée en ses phobies et toutes ses contradictions, elle demeure impuissante. Écoutant les premières œuvres de Puccini, elle avait déjà eu l'intuition de la brutalité de ce monde au sein duquel coexistent tant et tant d'intérêts contraires, mais jamais jusqu'à présent cette impression n'avait atteint une telle intensité. Dans l'impasse, elle ne sait plus que faire. Elle ne sait plus que penser. Elle ne sait plus ce qu'elle doit espérer. Au bout de son lit, servant de portemanteau, sa harpe semble la narguer. À plusieurs reprises, elle a failli se lever, animée du vif désir de la jeter par la fenêtre. Au dernier moment, elle s'est ressaisie, au bord des larmes, désespérée, affolée par ces pulsions qu'elle endigue à grand peine. Sur le sol traînent les reliefs des vagues repas qu'elle a pris, sans les mâcher, comme une grabataire édentée. Sous le lit, le pot de chambre est plein d'excréments. Simplement recouvert d'une assiette pour éviter les miasmes fécaux et ammoniacaux.

Iris ne sait plus ce qu'elle va, ni ce qu'elle veut, devenir. Cette incertitude, loin de lui donner des ailes et la pousser à l'action, la maintient au lit, avec l'efficacité des sangles en cuir que les infirmiers utilisent pour immobiliser les épileptiques. Tout ce qu'elle ose savoir, c'est que cette triste comédie n'a que trop duré.

Cela dit, elle est bien contente d'avoir claqué la porte de l'Agromex et de ne plus avoir à jouer devant les péquenots qui viennent bâfrer au *Mélomane Goulu*. De son job à l'Agromex, elle n'a retenu que les mesquineries liées à la hiérarchie, que le mépris découlant de l'arri-

visme écrasant des plus gloutons. De sa vacation chez M. Ludwik, elle n'a pas non plus gardé de joies irréversibles dignes d'être momifiées. Hormis peut-être ce sorbet aux fruits rouges que le petit Woody eut la gentillesse de lui servir le soir où passa ce connard de Bernigold.

Elle a besoin de calme ; et le calme l'opresse. Elle a besoin de parler mais qui saura l'écouter ? Se faire nonne et ne plus parler qu'à Dieu et à la Mère supérieure, qui sera probablement lesbienne et boulimique, est-ce la solution pour échapper à tout cet ineffable merdier ? Elle a envie d'être serrée dans des bras rassurants, mais surtout pas d'être prise pour un gibier qu'on accroche avec virilité sur un tableau de chasse. Les hommes lui inspirent de moins en moins confiance.

Son sort lui paraît moins enviable que celui de ces singes au regard affolé emprisonnés derrière les barreaux des laboratoires pharmaceutiques. Elle a envie de se rendre utile, mais ne veut pas avoir mille et un comptes à rendre. Elle veut des choses simples mais pour les obtenir, elle doit passer par des sentiers qui lui semblent plus périlleux que ceux de la guerre. Alors dépitée, elle reste avachie sur son lit. Au bas de l'immeuble, Jab tergiverse. Il ne sait pas non plus que faire du tas d'os et de chairs molles qui lui tient lieu de corps. Monter ? Se barrer ? Laisser un mot sur la porte du hall ? Attendre ? Revenir plus tard ? Au moment où il va prendre une décision, son bippeur l'extirpe de ses préoccupations. Il le consulte : la patron a besoin de lui. Quand on traîne à choisir, c'est souvent que le destin décide à sa place. Derechef, il dépose ses cadeaux sur le banc. Le Roumain des Carpates interrompt la recherche des grisailles microscopiques qui auraient pu se glisser sous ses ongles, relève la tête, étonné que cet inconnu aux mœurs si étranges ait pu lui faire cadeau d'une boîte de chocolats et d'un bouquet de fleurs. « Pourquoi moi ? » se dit-il. Il tente de baragouiner un début de phrase, désirant savoir ce qu'il doit en faire, mais déjà, Jab a retraversé la rue de l'Œuf-Mimosa dans le sens de la longueur.

* * *

Tout va se passer très vite, comme dans un cauchemar malarien enflé d'horreurs et de monstruosité qui vont nous poursuivre le restant de nos jours. Pedro Lechieux n'est plus qu'à deux pas de Lili. Entre ses deux seins réellement monumentaux, Mama Lorraine étreint Mango. Mango dodeline de la tête ; il est à demi endormi. La foule le berce et il bave sur

la peau de la grosse nounou. Mama Lorraine lui glisse des mots doux dans l'oreille. D'avoir dans les bras un tel trésor la rend plus fière qu'une impératrice. Ce gosse est si calme, si plein d'innocence, si vulnérable. On dirait un petit ange : *c'est* un petit ange, un cadeau du Tout-Puissant, une pure merveille bénie des cieux et sa sainteté profite à Lili en premier lieu, mais rejaillit également et se répand sur tous ceux qui approchent l'enfant.

Les cris de vendeurs de billets au marché noir et les grivoiseries des hommes énervés couvrent les mots de félicitations prononcés dans le sillage de la championne. La joie se lit sur les visages. Venus en famille, les supporters tentent de décrocher un autographe qui vaudra de l'or, pourvu que Lili réussisse à damer le pion à ses adversaires. Ils pourront, après l'avoir placé sous une plaque de verre pour le protéger des doigts gras et des poussières, le montrer aux voisins, aux amis, à la belle-famille et aux gens de passage. Avec fierté, comme s'il s'agissait d'un diplôme reconnu.

Dans quelques heures, le début de la course va sonner. Lili s'octroie un ultime bain de foule. D'autres qu'elle auraient souhaité s'isoler, mais Lili Booster ne veut pas laisser passer l'occasion de renforcer son aura auprès des supporters. Elle sait que toutes les énergies qu'elle captera aux abords de l'hippodrome lui seront utiles une fois que l'ordre de départ aura été donné par les juges de course. Toute cette chaleur humaine la reconforte. Ces instants sont précieux. Elle les savoure. Une fois que la course aura été gagnée, ce ne sera plus pareil. Les regards des fans ne seront plus les mêmes. Elle-même sera blasée. C'est bien pourquoi il lui importe maintenant de recevoir les marques de confiance de ses supporters venus la sublimer. Ils croient en elle et seul cela compte : le reste n'est que roupie de sansonnet et monnaie du pape.

Son corps et son esprit sont parés pour faire la course en tête.

Plus rien ne peut la stopper.

Elle va entrer dans sa loge. Avec Mango. Se préparer. Puis rentrer sur l'aire de jeu et laisser la parole à ses pieds, à ses épaules et ses mollets. La victoire sera au bout. Comme dans les contes pour enfants.

Entre le dos de Lili et la main de Lechieux, il n'y a plus que cinquante petits centimètres. Cinquante petits centimètres qui vont sceller leurs destins.

Seule encore intercalée entre lui et sa cible : une jeune femme brune, sublime dans sa robe noire et longiligne, fendue sur le côté comme celles des vamps qui hantent les bistrotts du quartier de l'Opéra en buvant

du martini bianco *on the rocks*. Mais il suffirait qu'elle se décale d'un demi-pas, ou que Lili avance ou recule d'une coudée, pour que lui puisse allonger le bras. Il s'est fondu dans la masse. Sa taille de troll l'a aidé à parvenir au cœur du brouhaha sans trop avoir à jouer des coudes.

La veille, il a passé trente-cinq minutes à affûter sa dague sur la meule de son père, jusqu'à ce que celle-là soit plus coupante qu'un coupe-chou d'égorgeur. Maintenant, il lui suffit juste de se rapprocher d'un chouia pour pouvoir la planter avec précision. Dans la cuisse par exemple. Ou dans la fesse. Voire le bras. Il est d'un calme franciscain. C'est à ces détails qu'on peut reconnaître un guerrier de qualité. En dépit de l'enjeu, sa respiration reste inchangée. En cet instant magnifique, le sang-froid, qualité qui lui a permis de devenir chef de bande, ne lui fait pas défaut. Il a la situation en main. Lili est dans son collimateur. Elle n'en décollera pas. Si près de la cible, il ne va pas la rater. Aucun détail de la situation ne lui échappe. Ses yeux de chasseur enregistrent la moindre vibration de la foule, comme si chacune était susceptible d'apporter une réponse à une question de vie ou de mort. La méfiance est de mise. Pedro sait qu'il lui faudra fuir à toute berzingue sitôt son forfait accompli. Il ne veut pas rater son coup, encore moins se faire lyncher par la foule. Le guépard qui s'approche d'une bufflonne assoupie n'avance-t-il pas, lui aussi, à pas de loup ? Le visage de la grande, de la talentueuse Lili, est radieux. Au-dessus d'elle, il y a le soleil. Avant même de s'être imposée sur la piste, elle savoure l'instant. Lorsqu'elle aperçoit Gene et Sybelle qui viennent à sa rencontre, son visage s'illumine encore un peu plus et s'ouvre comme ces tournesols peints par Vincent Van Gogh. Elles transpercent la foule qui s'écarte aimablement.

« Ça va ? » s'enquiert Sybelle. Elle a hâte d'enlacer sa grande amie qui aujourd'hui attire tous les regards. Il y a quelque chose de grisant dans le fait de faire partie des intimes d'une star : une part du prestige et du mérite de la championne retombe généreusement sur ses proches et ces derniers peuvent alors se féliciter d'avoir su si bien choisir leurs amitiés.

Ouvrant les bras, Lili se rapproche d'elles. Ça lui fait plaisir de voir ses amies qui ont eu la délicatesse de lui faire parvenir un message d'encouragement à la fin duquel, par la même occasion, elles s'excusaient de n'être pas venues plus tôt à cause de leur job d'hôtesse. C'est un drôle de type, affublé d'un nom bizarre aux consonances germaniques, qui l'a remis à Clémentyne. Puis Clémentyne le lui a remis. Lili bien sûr ne leur

en veut pas — l'essentiel étant qu'elles soient là maintenant pour cette course qui revêt pour elle l'importance capitale d'un ultime jubilé. Ne sont-elles pas ses admiratrices les plus ferventes, doublées de ses amies les plus espiègles ? Lili les aime beaucoup. C'est sûr. Elles ont de la vivacité d'esprit, une vaste culture et grâce à elles, Lili a l'impression de suivre elle aussi les cours prestigieux de l'institut. Leurs années d'écart se comptent sur les doigts d'une main. Mais Lili se sent parfois comme leur mère. Elle peut en avoir l'autorité. Et elle est aussi un peu leur mentor, leur modèle, leur idole, en même temps que la grande sœur qui a réussi. Et comme elles occupent toutes les trois le même étage sur la pyramide des âges, il leur arrive régulièrement de rire des mêmes choses, d'avoir les mêmes espoirs et de pâtir des mêmes embrouilles... Bref, sur ces jeunes femmes qui éprouvent les mêmes choses, obéissent aux mêmes lois et traversent une même époque, on peut sans se tromper affirmer qu'elles partagent un bel attachement.

La grosse Clémentyne, l'énorme Mama, la belle Azila et les autres font volte-face pour regarder les nouvelles arrivantes. L'une en jupe rouge, l'autre en jupe bleue, elles sont superbes. Belles et joyeuses comme un printemps vivaldien. Une grande candeur se lit sur les lignes qui contournent la joliesse de leurs visages. Le tissu de leurs vêtements frôle les bras nus des supporteurs qui regardent ces deux créatures passer. Sur leur passage, une vague de silence et d'admiration fait ondoyer la foule de manière infime. Ce mouvement surprend Lechieux, mais sa surprise est encore plus grande lorsqu'il croise le regard de Globill. Ainsi, ce renégat fraye dans l'entourage de la championne ! Son regard devient plus dur que le diamant le plus pur. Toute la cruauté de l'univers se condense dans ses pupilles. En face de lui, Globill est comme paralysé. Le regard des deux petites frappes se sont croisés. Globill sent monter en lui mille années de terreur, de ténèbres et d'incertitudes suffocantes. Comme à chaque fois que la situation le prend au dépourvu, ses muscles font la sourde oreille et dans ses veines, son sang se fige. Son souffle se coupe aussi sûrement que s'il avait vu le diable ou Dieu en personne, il devient aussi vulnérable qu'une souris lâchée dans un reptilium. Incapable de produire le moindre son, tétanisé par l'anxiété, il est sous l'emprise de son ancien chef. Profitant de son ascendant, Pedro décide donc de frapper avant que l'alerte soit donnée. N'est-ce pas le propre des grands chefs que de savoir proposer la bonne parade au plus vite dès que ça chauffe ? Toutes celles et ceux qui n'ont jamais su prendre la bonne décision au bon

moment pour atteindre tel ou tel résultat précis ne peuvent qu'acquiescer et prendre note de la leçon. Oui, la cible est là. La dague est pointue. Hormis ce petit merdeux de Globill, nul ne se doute de l'imminence du danger. Alors, n'est-ce pas le moment d'agir sans se poser plus de questions ?

Pedro n'en a pas le temps. Avec la vitesse d'une catapulte, Globill vient de se détendre et bondir. Les deux ennemis roulent sur le sol, heurtant dans leur roulé-boulé des supporters qui tombent comme des quilles de bois. Les yeux exorbités, Globill hurle plus fort qu'un Apache qu'on émascule avec une serpette. Ce genre de cris possède le pouvoir de dérouter l'adversaire. Par magie, sa force s'est décuplée. Il ne s'est jamais senti aussi vif. Pedro est à terre, terrassé, ahuri par la puissance avec laquelle Globill l'a fauché. Sous le coup, sa tête a frappé le sol avec violence. Mango a ouvert un œil. Puis l'a refermé, après avoir relevé qu'il ne s'agissait que d'une rixe entre deux gnomes et que, par conséquent, il pouvait poursuivre sa sieste. Bien au chaud dans le berceau formé par les bras ronds de la grosse et affectueuse Mama Lorraine. Groggy, Pedro Lechieux lâche sa dague. Tout autour d'eux, la foule recule. L'étonnement se lit sur les faces. Que signifie ce pugilat intempestif autour de la championne alors que tous sont là pour la fête à venir ?

* * *

Dans les tribunes du premier virage, la foule gesticule. Les partisans lancent des chants et des projectiles divers. Comme à leur habitude. Les foules sauront-elles un jour s'autodiscipliner ? En dépit des interdictions multiples et des fouilles à l'entrée de l'hippodrome, des fumigènes ont été lancés sur la piste. Des fumerolles vertes et rouges recouvrent la tribune et tourbillonnent selon les caprices du vent. Les conversations vont bon train, les invectives et les sifflements aussi. Des rumeurs courent comme quoi les diligences qui transportent les coureuses ont été dynamitées. Par un commando d'intégristes. D'autres disent que c'est un coup des anarchistes. D'autres prétendent avoir été réveillés par la détonation. Les accusations fusent. Certains disent qu'un gang de coupeurs de têtes descendus des montagnes serait à l'origine de la chose. D'autres évoquent un groupuscule néo-baudelairien qui aurait décidé, en ce doux samedi printanier, de frapper un grand coup. Même les communistes — et chacun sait pourtant que mille et une lois ont rendu ces gens-là depuis belle

lurette aussi inoffensifs que des bébés pandas — sont montrés du doigt. Chacun y va de son commentaire. De son accusation. Mais si les conclusions sont diverses et variées, tous s'accordent pour craindre l'annulation pure et simple de la course et des paris. Ce qui n'arrangerait personne. Par un si beau temps en effet, que peut-on faire de mieux, depuis que les bordels ont été bouclés, que se rendre à l'hippodrome claquer la paye de la semaine ?

Plus haut, en face du virage le plus spectaculaire de l'hippodrome, dans les tribunes officielles, là où les petits fours, les fruits de mer et différents nectars sont servis à l'envi, le ton est plus feutré, les esprits moins inquiets. Est-ce d'ailleurs bien raisonnable de se faire du mouron alors qu'il y a de l'huître à foison et du bigorneau à satiété ? Sous leurs parures en diamant et leurs chapeaux melons de chez Stanbick & Sons, les gros parieurs en smoking, leurs femmes et les invités d'honneur se lèchent les doigts et braquent leurs jumelles sur la ligne de départ, sur la sortie des vestiaires ou sur les jolies pucelles qui gloussent dans les tribunes attribuées aux ouvrières des mines de nickel et aux filles de forgerons qui ont acquis ces privilèges de haute lutte. De nombreux hommes politiques, toutes tendances confondues, des ministres en paletot et des détachés parlementaires sont également venus se faire mousser. Ils ont une vue d'ensemble sur le peuple qui braille dans les tribunes pleines à craquer et cela les réjouit de se sentir si proches de la populace. Ils goûtent au même frisson que ceux qui observent à travers les vitres d'un vivarium le trotinement des scorpions. Seuls les protocoles divers, les hôtes souriantes, les majordomes en livrée, les petits fours arrosés de whisky importé de Pékin et les caisses de champagne posées sur le comptoir laissent supposer la survivance de certaines barrières sociales décidément difficiles à franchir.

Dans les tribunes officielles, donc, les informations sont plus fidèles à la réalité. Un attentat a été perpétré, entend-t-on, mais Dieu merci, sans faire de victime. Et ce, grâce, notamment, à la perspicacité et à la prévoyance des autorités. Le fils du préfet, qui ne loupe aucun gueuleton, aucune inauguration, s'en félicite. Il se passe la langue sur les lèvres. Elles sont salées et sa salive a le goût du crabe noir de la mer des Sargasses. Il n'y a aucun débordement à craindre avant longtemps. La police veille. En toute quiétude, on peut continuer à traire les vaches, cueillir des girolles dans les sous-bois, faire ses courses au marché, tondre sa pelouse les jours où c'est autorisé, traverser la rue pour aller saluer une connaissance, bref,

vaquer à ses occupations quotidiennes. Sans avoir le moins du monde besoin de se biler. Quand on sent ses pieds s'enfoncer dans la moquette des tribunes présidentielles, la violence du monde, assimilée à un mirage inventé pour distraire les foules, apparaît tout de suite plus lointaine.

L'agression de cette jeune mère était un acte isolé. Preuve supplémentaire qu'il n'y a pas de souci à se faire : elle est indemne. Aux dernières nouvelles, il s'agirait de Lili Booster, la coureuse qui détient les records de vitesse de la saison précédente — elle avait littéralement fait exploser les chronos... Son agresseur a été neutralisé. Un cas social, sans doute un peu psychopathe sur les bords. Un gosse des rues. Une raclure. Une petite ordure qui sera mise au pas dans un centre de rééducation. Ou aux fers. On ne sait pas encore. Les autorités se tâtent. Le fils du préfet, avant d'enfourner un énième toast aux œufs de lump, fait valoir que la championne a certes été légèrement commotionnée dans la bousculade, mais qu'elle n'a pas la moindre égratignure. Puis il reprend un toast, au concombre et à la crème fraîche cette fois-ci, avant qu'il n'y en ait plus — crainte bien futile puisque les frigos du stade regorgent de victuailles pour les invités de marque et jamais au grand jamais les barmen qui approvisionnent le buffet ne laisseraient celui-ci se tarir.

Les bruits de mastication et les bribes de conversation parviennent aux oreilles de Gaspard De Brooms. Tous ces mots prononcés autour de lui l'irritent profondément, mais il reste impassible. Les mots des autres sont parfois insupportables, plus crissants encore que des pointes de couteau frottées contre une vitre. Comment osent-ils se féliciter pour cette pouffiasse de Lili qui s'en est tirée à si bon compte ? Ne savent-ils pas, tous autant qu'ils sont à ricaner autour du buffet froid, que lui, Gaspard De Brooms, grand maître s'il en est de la finance et de l'industrie triomphante, a misé des sommes indécentes *contre* cette petite salope ? Il a misé tout ce qu'il a. Plus même. Il a anticipé sur des bénéfiques futurs. Il a engagé des biens sociaux, l'argent qu'il n'avait pas et les fonds de l'Agromex. Il n'est certainement pas le premier à agir de la sorte ; cela fait des années que les pontes de l'aristocratie boursière utilisent de l'argent virtuel pour se renflouer et accroître encore et encore leur fortune personnelle, mais ce n'est pas une raison pour faire banqueroute au vu et au su de tous et de chacun ! Gaspard a toujours été guidé par les forces de l'orgueil. Forces qui ne peuvent souffrir le moindre échec ni la moindre comparaison désavantageuse. Alors il n'aime pas être mis au pied du mur. Il a horreur de ces grains de sable qui viennent bousiller les rouages des belles

mécaniques qu'il bichonne personnellement. Rien, hormis peut-être un blanc d'œuf pas suffisamment cuit, ne lui met autant les nerfs à vif. Si Lili gagne, lui perdra tout ; l'Agromex s'écroulera ; le monde même cessera peut-être de tourner. Gaspard De Brooms est aux abois, suspendu à un fil, au-dessus d'un précipice, à l'aube d'une déroute sans précédent. En deux mots comme en mille, s'il perd ses paris, il se retrouvera dans une merde noire. Tout ce qu'il espère donc, c'est que cette Lili ait été suffisamment traumatisée pour perdre ses moyens pendant la course. Mais il a peur que ce ne soit pas le cas. Son petit doigt lui dit d'ailleurs que le week-end ne démarre pas sous les auspices prévus. Ce sera elle ou lui, mais tous ne pourront pas échapper au déshonneur. La situation est intenable. Autour de lui, des rires s'éparpillent, aigres et copieux. Près du bar, une duchesse nourrie au gésier de canard et au foie de veau vient de renverser une flûte de champagne sur la cravate du rédacteur en chef du *Sunset Newspaper*. Un journal tiré, chaque jour, à plus de cinquante mille exemplaires. La grosse duchesse s'esclaffe. Ses seins tressautent aimablement et le petit rédacteur en chef sourit, forcément, en disant que c'est pas grave.

« Ça tache pas, dit-il.

- Je suis désolée, si vous saviez..., babille la grosse duchesse.

- Oh ça ne fait rien, vos maladresses sont des dons du ciel. Moi aussi, voyez-vous, ça m'arrive très souvent d'avoir des gestes malencontreux. »

À ses pieds, un barman aux cheveux ras ramasse les bris de verre afin que personne ne se blesse. Et c'est prodigieusement intéressé par les gros nichons blancs et tremblants de la grosse duchesse qui n'en finit pas de se trémousser pour se faire pardonner que le petit rédacteur en chef revient avec une coupe pleine d'or frais et pétillant — du brut sec millésimé, vendange tardive.

C'est incroyable comme les gens autour de Gaspard ont l'air veule et stupide tout d'un coup. Des remontées acides lui brûlent la lnette. Il a envie de mettre tout le monde dehors. De les griller au lance-flammes. Comment ces cons-là peuvent se réjouir ? La piste en bas semble ridicule. De la taille d'une bande de fourmis, les coureuses vont bientôt s'élancer. Dans les tribunes en face, chez les pauvres, ça gesticule, ça hurle. Ils ne se doutent pas du drame qui se noue. Gaspard peut bien faire faillite, l'Agromex peut bien périr, ils en ont rien à cirer. Gaspard serre les mâchoires. La machine est lancée. Il ne peut plus faire marche arrière et n'a qu'une envie, remettre du combustible, plein gaz, pour emballer les

événements, pour que le destin cabriole et se retourne en sa faveur. La chance ne sourit-elle pas à ceux qui la bousculent ? S'il avait eu une brochette d'esclaves sous la main, il les aurait fait fouetter jusqu'au sang. Les voir se tortiller sous les coups l'aurait passagèrement diverti... Leurs souffrances lui auraient fait oublier ses propres ennuis. Hélas, dans les loges présidentielles, il est aussi compliqué de trouver un esclave consentant que de trouver une anguille dans une botte de foin. Tous rient. Tous se goinfrent. C'est obscène. La course promet d'être somptueuse. Les notables se poulèchent les babines. C'est insupportable. Les femmes sont sur leur trente et un. Elles ont fait le déplacement, se sont parfumées, tout excitées à l'idée de voir courir des jeunes mères hargneuses avec leur enfant dans les bras.

« Aïe Gaspard, susurre Ursylë, tu m'écrases le poignet.

- Pardon ma chérie, s'excuse-t-il en relâchant son étreinte, j'étais dans la lune. »

* * *

Quand les coureuses sortent des vestiaires, les tribunes explosent de joie. Les gens se lèvent et se mettent à brailler comme des orfraies, les mains en cornet autour de la bouche pour que le son parte dans la bonne direction. Des fumigènes atterrissent sur la pelouse sous le regard consterné des bénévoles chargé de la sécurité et du nettoyage. L'exaltation est paroxystique. Ce n'est pas tous les jours fête et ceux qui le savent en profitent pour hurler leur allégresse à la face du monde qui tend l'oreille pour recueillir les vociférations.

Effrayés, les oiseaux qui survolaient le site survolté tressaillent, gagnés par la chair de poule, battent des ailes et s'éloignent en grognant. Agacé par les fumées multicolores, un épervier prend de la hauteur. Il a manifestement mal choisi son jour pour chasser la musaraigne au-dessus de l'hippodrome. Sous lui, le terrain est sec et les tribunes remplies à ras-bord. D'ailleurs, parfois, les jours de guigne, elles s'effondrent sous le poids des spectateurs et des spectatrices gonflés de bières et de saucisses et ça crée une sacrée pagaille. Ce ne sont pas les secouristes de la Croix-Rouge postés à tout hasard tous les cent cinquante mètres qui diront le contraire. Le vent, léger, soulève des petits tourbillons de poussière. Nues, leur gosse dans les bras, les neuf participantes s'approchent de la ligne de départ. Parmi elles, Lili. Avec Mango. Quelques minutes auparavant, dans

le long couloir qui mène des vestiaires à la piste, un juge-arbitre, armé d'un pinceau et d'un pot de peinture à séchage ultra-rapide, a inscrit un numéro sur les cuisses des participantes. Il inscrit le même numéro sur le dos des marmots. Pour éviter tricheries et manipulations.

Lili aime plus que tout ces instants où, un genou sur le carrelage, le juge-arbitre peint les cuisses des coureuses. Le pinceau court sur la peau nue. Ça chatouille et c'est froid. On ne peut pas dire que ce soit désagréable. Quand ça coule, l'arbitre rectifie le tir et se sert d'une petite éponge ou de son doigt pour effacer la bavure. Pendant que l'arbitre dessine un joli numéro 9, Lili ferme les yeux. Ça y est : elle se sent maintenant parfaitement à l'aise, faisant désormais partie d'une caste protégée — la caste de celles qui vont entrer en piste —, d'une élite tatouée avec une peinture hypoallergénique qui sèche en quelques secondes seulement. L'arbitre, un homme d'une quarantaine d'années, donne l'air d'apprécier son boulot même si, en secret, il rêve de trouver une place pas trop mal payée dans les laboratoires de chimie appliquée, boulevard du Caporal Blanchard. M. Krosse est arbitre depuis quinze ans. Il ne déteste pas le métier mais constate simplement que c'est un métier qui ne lui laisse pas beaucoup d'initiatives, un métier un peu barbant. Il faut suivre les règlements à la lettre, examiner les coureuses, leur peindre un numéro sur la cuisse, attendre trente secondes que ça sèche, passer à la suivante... Tout ça n'est pas passionnant. Alors en cachette de sa femme qui s'alarmerait si elle l'apprenait, il suit des cours de biologie et de chimie, deux fois par semaines, en vue d'entrer dans les grands laboratoires, aux façades majestueuses et brillantes, qui dominent le boulevard du Caporal Blanchard. M. Krosse est déterminé à recommencer une nouvelle vie et ce, avant d'atteindre la cinquantaine. M. Krosse a soif de changements ! Il s' imagine en blouse blanche, une pipette à la main et une culture de bacilles dans l'autre, en train de préparer un nouveau vaccin, une nouvelle molécule. En attendant, il s'applique comme un gamin qui prépare un dessin pour la fête des mères. À quoi peut-il bien penser, se demande Lili en baissant la tête pour le regarder faire, à ne pas déborder ? ne pas se tromper de numéro ? Ou, au contraire, le nez à quelques centimètres des parties génitales des coureuses, n'est-il pas taquiné par des pulsions d'ordre sexuel qui n'ont pas grand-chose à voir avec les rigidités de sa fonction ? Lili aimerait bien lire les pensées de l'arbitre.

Il pose son pot de peinture et son pinceau. Minutieusement, il constate la nudité des concurrentes. Puis s'assure qu'aucune d'entre elles

ne dissimule d'arme interdite. Simple formalité. Les jeunes femmes se prêtent au jeu avec d'autant plus de sincérité que les fouilles à corps avec toucher rectal ne sont plus autorisées — des coureuses s'étaient plaintes et le règlement des courses après bien des tergiversations avait été revu et corrigé. Les organisateurs des courses avaient compris que s'ils traitaient les concurrentes comme du bétail, cela risquait de se retourner contre eux. Or, les organisateurs, comme tous ces gens qui portent à bout de bras une entreprise, ne souhaitent pas voir leur poule aux œufs d'or se faire mal-mener. Non pas que de hauts principes concernant la dignité humaine les aient guidés, mais ils avaient pleinement conscience que s'ils voulaient pérenniser leur show-business, ils devaient reprendre leur copie. Les arbitres adoucissent leurs méthodes et tout rentra dans l'ordre.

Comme le prévoit le règlement, M. Krosse demande à celle qui porte le numéro 3 d'enlever ses boucles d'oreille. Strictement interdit, de porter des boucles d'oreilles. Elle les enlève. Il l'en remercie, lui confirmant qu'elles lui seront rendues après course. Lili et Mango portent le n° 9. Moniq Woze, qui porte le n° 6 sur la cuisse et son fils Chéri contre sa hanche, s'approche d'eux pour leur souhaiter bonne chance. Mango relève la tête, dévisage Moniq comme si elle venait de lui promettre un énorme gâteau au chocolat, et sourit. Les deux femmes se font la bise et Moniq passe la main sur le crâne de Lili rasé presque à blanc. C'est doux comme le pelage d'un bébé boxer. Les deux femmes n'en sont plus à leur premier affrontement. Elles se respectent.

Tu as l'air en super forme, Lili. Mango aussi.

- Oui. Nous sommes ici pour l'emporter. On se verra peut-être après la course, d'accord ? »

Elles n'ont rien de plus à se dire. Ça les gêne d'ailleurs un peu de devoir marcher côte à côte, dans le long couloir qui mène à la piste, comme deux bêtes que l'on mène vers le même abattoir. Mais auraient-elles des milliers de choses fascinantes à se raconter, elles savent très bien que ce n'est ni le lieu ni le moment. Elles ne sont pas là pour s'épancher. Après la course, peut-être pourront-elles parler de leurs règles douloureuses, de leurs ongles incarnés ou des onguents dont elles enduisent le sternum de leur enfant quand celui-ci a une bronchite purulente. Après la course, peut-être. Mais pas avant. La première, Lili se ressaisit. Elle bombe le torse et allonge la foulée. Les bouts de ses seins sont tendus. Le carrelage du couloir est glacial. Elle a hâte d'être dehors, de voir le soleil et la foule massée dans les gradins. Combien sont-ils ?

77 500 selon la police. Mais qui compte les resquilleurs, les magouilleurs et tous ceux qui connaissent les astuces pour entrer gratis et qui viennent alourdir les chiffres officiels tant et si bien qu'ensuite, les tribunes s'écroulent sans qu'on sache pourquoi ?

Tous ces zouaves hurleurs créent un sacré charivari, comme s'ils voulaient réveiller les morts et empêcher les dieux de piquer un roupillon. Lili jouit d'entendre les youyous et les hurras qui, pour certains, lui sont destinés. Ses muscles déliés vont faire des merveilles. Son cerveau draine mille et mille idées. Ses entraînements dans le Parc aux Lutins, près de l'ancien canal, sous les pluies hivernales, dans les grisailles de l'automne, lui reviennent en mémoire, avec Geneviève motivée comme une jeune chienne, avec Sybelle enthousiaste et volontaire. Elle repense à ses crampes, aux tendinites qu'il a fallu soigner... Aux litres de sueur qui ont coulé, à son cœur qu'il a fallu habituer à battre à tout rompre jusqu'à ce qu'il sache pomper vite et bien quand l'exigeaient les circonstances. Elle revoit les courses qu'elle a gagnées, les pains qu'elle a pris et ceux, au moins aussi nombreux, qu'elle a donnés... Les nez qui saignaient, les corps marbrés de bleus... Or en ce jour, aussi sûrement que le noir est le signe du deuil et le blanc celui de la virginité féconde, les couleurs qui éclaboussent l'esprit de Lili sont celles de la victoire. La jeune femme est inondée de ce désir. Désir de faire mieux encore que les fois précédentes. Désir d'accomplir quelque chose de grand qui viendra couronner ses efforts et ces heures terribles passées à l'entraînement. Même le dimanche et les jours fériés. Sous le soleil. Sous la neige. Pieds nus, à courir sur la terre dure et glacée, rendue presque coupante, le corps brûlant, un sac de dix ou de douze kilos dans les bras, dans un halo de sueur vaporeux qui faisait fuir ceux qui apercevaient sa silhouette aux abords du Parc aux Lutins et qui, pensant avoir vu une vouivre, une sorcière ou une diablesse, s'enfuyaient sans demander leur reste. Mais ça va être tellement doux d'échanger ces vieux sacs de sable tout râpeux contre la chaleur et la légèreté de Mango. Son cerveau s'emballe, s'excite, se prépare. L'enjeu est de taille : il y a de la gloire et du pognon à la clé, des articles dans les journaux et des primes à la pelle. Elle repense aux soixante-quinze pompes qu'elle a alignées avant la course. Dans la bouche, elle a encore le goût du camembert qu'elle s'est enfilé en guise de petit-déjeuner. Mélangée à son bain de foule, au sourire de Mango et à la bave des cinq chiens, l'hospitalité de Mama Lorraine lui traverse aussi l'esprit. Tous les habitants de l'immeuble doivent être là, prêts à meugler comme des veaux dès qu'elle franchira la

ligne d'arrivée la première. Hors de question de les décevoir. Ils s'attendent à ce qu'elle se donne à fond. Elle ne va certainement pas tromper leur attente. C'est pas son genre. Quand on compte sur elle, elle répond présent. Elle est résolue à faire un malheur.

Clémentyne lui avait dit que l'important, c'était de participer. Très bien. Mais en sus, pour l'argent, par orgueil et parce qu'elle n'imagine rien d'autre, Lili veut la victoire. Aux huit jeunes mères et aux huit autres bambinos, elle laissera l'insigne plaisir de participer. À chacun selon son mérite ! et qui vivra verra !

Une fois encore, elle s'apprête à se transcender. Pour vaincre et parce que, peut-être, y aura-t-il dans les tribunes un homme qui la verra et qui deviendra son mari. Avant chaque course, Lili pense à cette âme sœur qui l'attend quelque part. Elle court en partie dans ce but. Plus elle s'y focalise, mieux elle court. Car une course parfaite, n'est-ce pas le moment idéal pour rencontrer l'homme de ses rêves ? Face à elle-même, confrontée à un challenge d'envergure, elle pense à l'époux charmant. À l'homme qui saura la reconforter, la dorloter, qui saura l'encourager au moment opportun, qui saura la protéger, lui dire des mots doux, des mots tendres, des mots que seuls savent prononcer ceux qui sont amoureux et qui n'ont pas peur du qu'en dira-t-on. Ces pensées l'amuse. Elles ont la faculté de décupler encore et encore sa motivation. « *Si je gagne cette saleté de course, j'irai au marché des célibataires, j'aurais assez pour m'acheter un prince sans faille...* » Mais pour l'instant, le seul homme en l'honneur duquel elle est OK pour se battre jusqu'au bout, toutes griffes dehors et la rage aux dents, c'est Mango — Mango l'innocent, Mango l'éternel Adonis, Mango le petit bout de chou pour lequel elle est prête à mourir.

* * *

Combiné au temps éclatant, le terrain sec, peu propice aux dérapages et aux mêlées enthousiastes, peut néanmoins réserver de belles surprises quant au chrono. On pourra déplorer l'absence de la Lettonienne Irina Voltoï, blessée au genou lors du *Barthelemew Trophy* en février dernier. Mais on se consolera avec la présence de Moniq Woze, n° 6, et de Lili Booster, la star locale qui, affublée de son glorieux n° 9, va tenter de briller une dernière fois avant de raccrocher les gants pour se consacrer à d'autres passions. Également, la n° 4 Bernadette Tautuneaou pourrait très

bien créer l'événement car elle est très à son aise sur cette distance comme elle l'a prouvé à Boston où elle a fini cinquième en janvier après une course des plus mouvementées.

Au-dessus des vestiaires, dans les tribunes réservées à la famille et aux proches des coureuses, Mama Lorraine saute sur place comme un grain de maïs sur des charbons ardents. Ses chairs tressautent. Les gradins tremblent. Ils vibrent au rythme des secousses du public qui s'impatiente. Les spectateurs, qui en veulent pour leur argent, trépignent, sifflent et chantent. Mama Lorraine est en transe. Ses aisselles baignent dans une transpiration désagréable et légèrement gluante. Il fait chaud. Les gros et les replets ne sont pas à la noce. Leurs fronts dégoulinent. Leurs cheveux collent. Les bourrelets suintent.

À côté d'elle, Clémentyne elle aussi est très émue. C'est la deuxième fois qu'elle se rend sur un champ de courses, alors elle essaye de faire celle qui est au courant de tout et qui en a vu d'autres. Mais elle ne peut s'empêcher d'avoir la gorge serrée. Elle s'est maquillée pour l'occasion. Ses lèvres ont le goût sucré d'un rouge de chez Gemey®, un rouge ravageur qui était sur toutes les lèvres il y a de cela bien des années.

Près des guichets et des buvettes, c'est la cohue.

Sur la piste, les jeunes femmes sautillent sur place. Ultimes échauffements. Leurs muscles sont parés pour la bataille. Excitée comme une puce, Lili tient dans ses bras un Mango dont l'inertie à toute épreuve offre un contraste saisissant. Aurait-il fumé une grosse boulette d'opium qu'il n'aurait pas l'air plus insensible à tout ce qui bouge et caquette autour de lui. Mango s'est transformé en rondin de bois comme il sait si bien le faire. Mais tous les gosses n'ont pas fait de la placidité leur spécialité.

Ainsi, yeux grand ouverts, le gosse attifé du *number two* regarde autour de lui. Il n'a jamais vu autant de monde. Il a envie de vite les refermer mais ne peut s'empêcher de les garder ouverts. Il se rappelle le jour où, lampe sur le front, un docteur s'est penché sur lui pour recoudre sa paupière écorchée, sans anesthésie. Ce jour-là, le n° 2 avait pleuré. Sa mère avait tout tenté pour le consoler. Dans les tribunes, des groupes entonnent des hymnes tonitruants. Il n'est guère rassuré : il préférerait cent fois être allongé dans son petit lit, au milieu de ses gros nounours bien velus, plutôt que d'être livré en pâture à ces milliers de paires d'yeux qui dévorent la piste et la nudité des mères coureuses. Dans les tribunes des silhouettes gesticulent. Une colonne de fourmis engluée dans un pot

de confiture n'aurait pas l'air plus impuissante. Les habitués ont apporté leurs jumelles, pour mieux voir les nichons et les biceps des athlètes. Des drapeaux sont brandis. Mango, lui, s'en fiche. Les foules peuvent hurler comme une bête folle, sans qu'il s'en émeuve le moins du monde. Les chiens qui aboient empêchent-ils la caravane de passer ? La foule crie. La foule rit. Une fanfare lance ses cuivres et ses cymbales dans la bagarre. C'est à celui qui ferait le plus de bruit... Le vainqueur est incertain. Assis sur des glacières remplies de jambon et de poulet froid, des pères de famille sortent de leur besace les cors de chasse et se mettent à souffler dedans comme des Roland à Roncevaux. Les gosses à côté se bouchent les oreilles. Les tympanes flippent. Les femmes gémissent. Les parfums de saucisson, de sueur, de jus de pomme et d'eaux de toilette de Cologne ou d'ailleurs se mélangent, se repoussent, s'associent, formant un fleuve riche de mille filets. Les foules ont une odeur imprévisible : Géricault n'a pas manqué de s'en inspirer pour peindre son « *Radeau de la Méduse* ». Des groupes de supporters sont venus avec leurs bouteilles de rhum plus ou moins frelaté achetées pour trois fois rien à des bouilleurs de cru véreux qui eux non plus n'hésitent pas à coquetelliser toutes sortes de saloperies (chlore, essence, huile de térébenthine, eau écarlate, phosphonates, polycarboxylates, etc.). Or les alcools forts, hormis en tribune présidentielle, sont interdits sur l'hippodrome. Il en est de même pour les armes, blanches ou à feu. À l'entrée du stade, les pancartes rouges et noires les rappellent à tous ceux qui l'auraient oublié. Ceux qui se font choper risquent la fessée, assortie d'amendes coquettes. Les alcooliques vite ivre-morts sont en effet considérés comme des *persona non grata*, mais aussi comme des criminels qu'il s'agit d'éradiquer. Ils n'ont rien à faire sur l'hippodrome, lieu de fête et de communion qu'il est impératif de protéger des abus. Sanctuaires sacrés qui préservent l'unité du corps social et qu'il serait absurde de profaner avec de la vulgaire bibine et des gnôles infâmes, les hippodromes sont les nouvelles cathédrales. Néanmoins, les bouteilles tournent. Les rasades brûlent les gosiers, faisant jaillir rots et jappements. La liesse est à la hauteur de l'événement, c'est-à-dire bruyante, vulgaire et musclée. Les yeux sont rouges, les insultes fusent dans l'allégresse. Toutes les castes sont représentées, les laveurs de vitres, les vendeurs de préservatifs normés, les voleurs de chevaux, les bouchers aux mains roses et bouffies à force d'avoir été passées sous l'eau froide, les cordonniers, les domestiques qui ont pris un jour de congé, les cochers qui ont dû laisser leur fouet au vestiaire, les escouades de légionnaires, déserteurs ou en

permission, les femmes de petite vertu qui sont venues en voir d'autres qui savent aussi se désaper pour gagner leur croûte... Le peuple est là, dans sa diversité, pour ne penser ni à hier ni à demain. Et il y parvient. Seuls celles et ceux qui ont parié gros ont le cerveau chauffé à blanc par les prévisions qu'ils échafaudent.

La joie est tangible, palpable. Elle agite les masses, et pas seulement celles de Mama Lorraine. « T'as vu le monde qu'il y a ? » demande Azila qui est émue jusqu'aux pleurs. Cela fait une éternité qu'elle n'est pas sortie et voir tant de monde l'émerveille. C'est vertigineux. Elle est là pour assister au sacre de son amie. Elle a revêtu ses atours les plus beaux. Belle comme une reine, Azila sait néanmoins que si la pression monte ne serait-ce que d'un seul petit degré, elle est capable, sinon de se pâmer, d'au moins mouiller sa culotte. Mais, dans une foule aussi agitée, aussi gauloise, aussi exubérante, qui s'apercevra qu'elle vient de se pisser dessus ? « La fois où j'étais venue, répond Clémentyne en se concentrant comme pour se rappeler d'un chiffre précis, il me semble qu'il y avait bien plus de monde encore. À l'époque dont je te parle, Lili n'avait pas encore gagné de course. »

Perdue parmi tous ces grouillements bonasses, Geneviève se sent de plus en plus seule. Certes, son amie Sybelle est assise à ses côtés — elle mâche un bâton de réglisse en attendant le départ. Certes, la foule est dense et remuante. Certes, Lili et Mango sur la piste avec leur n^o 9 ont toutes les chances de remporter une victoire méritée. Certes, le soleil est au rendez-vous. Il brille comme un louis d'or. Certes, c'est le week-end. Il y avait de l'ananas au petit-déjeuner — sa mère, qui avait fait le marché, avait eu la présence d'esprit d'amplement garnir la table du premier repas de la journée avec maintes bonnes choses délicieuses. Certes, avec sa jupe rouge qui dévoile ses longues jambes, cuisses comprises — est-ce vraiment prudent de s'être vêtue de façon si sexy en un jour de fête comme aujourd'hui ? car il va y avoir de la viande saoule dans les rues, des âmes perdues et des croqueurs de vierges à la pelle —, elle a l'impression d'être en été et de pouvoir faire des ravages dans les rangs mâles. Mais une boule de tristesse s'est posée sur son cœur. Elle pense à son pilote d'hélicoptère qui savait si bien lui faire l'amour, qui savait trouver les mots doux et les susurrer pile-poil au bon moment. Elle ne peut s'empêcher d'y penser. C'est plus fort qu'elle. Le corps de Jean-Alfredo. Son sexe. Son haleine tiède. Ses pectoraux aussi bien entretenus que ceux d'un mannequin américain. Ses cheveux fins. Ses mots d'esprit et sa présence

réconfortante. Alors elle s'abandonne à la déesse Mélancolie, tout doucement, comme une brindille qui dévale un ruisseau, et ses rancœurs grossissent au point d'occuper toutes les parcelles libres de sa matière grise : sa détresse enfle. Elle n'entend plus les cris de la foule. Tomberait-il des nues des anges par paquets de dix qu'elle n'en apercevrait pas la queue d'un ; la peine l'accapare ; ce n'est pourtant pas le moment de faire la tête. Mais qu'y faire ? Elle se sent à moitié nauséuse ; le ciel lui semble de plus en plus sombre. Elle a toute les peines du monde à se concentrer sur les prouesses promises par Lili. La foule l'enserme et elle aimerait être ailleurs. Sur une plage du pays basque. Au milieu d'une forêt de chênes verts. Mais pas dans cette arène qui pue la mise à mort. Comme un spi qui faseye à cause d'une chute de vent brutale ou d'un réglage imprécis, la bonne humeur de Gene est en train de retomber. Ce matin, tout allait bien pourtant — l'image de Jean-Alfredo lui trotta bien dans la tête à plusieurs reprises mais il n'y avait là rien d'alarmant, elle réussit à la repousser. Alors pourquoi a-t-elle l'impression que soudain son cerveau se désagrège ? Gene aimait entendre son boyfriend lui parler de la vie. Il en connaissait un rayon. Il avait de l'expérience, un certain vécu, une réelle connaissance des choses, des gens et des rapports humains et ne manquait pas d'opinions valables sur la meilleure façon d'aborder tout ça. Quand il parlait, victime de son fluide, de son magnétisme, elle était comme ensorcelée. Il lui faisait l'amour avec seulement des mots et des idées et c'était tout simplement merveilleux. Maintenant, ces mots vont lui manquer et elle ne parvient pas à en faire le deuil aussi vite qu'elle l'aurait souhaité. Comment fera-t-elle, désormais, lorsqu'elle aura besoin d'amour ou de réconfort ? Avec qui sortira-t-elle en amoureux dans des restos chics ? Comment fera-t-elle quand, plus prosaïquement, elle aura envie de coucher avec un homme ? Où en trouver un qui arriverait ne serait-ce qu'à la cheville du beau Jab ? Existe-t-il seulement cet oiseau rare ? Tout contre elle, contaminée par les mauvaises pensées de son amie, Sybelle cesse de sucer son réglisse. La voir ainsi abattue, à cause d'un garçon, lui est insupportable. Elle a envie de lui demander ce qui va pas mais, se doutant de la réponse qu'appellent les questions idiotes, s'abstient. Elle se rapproche tout de même et, lui soulevant une mèche de cheveux, lui parle à l'oreille. Geneviève Da Rouxel se laisse faire, immobile comme un sphinx de pierre, vigilante à ne pas laisser transparaître la moindre réaction car elle ne veut pas se donner en spectacle.

Autour des deux jeunes femmes, la frénésie atteint des sommets.

Il ne reste plus que quelques secondes avant que la course ne démarre. Un speaker égrène le nom des athlètes. Les parieurs revérifient leur ticket, avant de les rempocher avec un sourire carnassier au coin des lèvres, les yeux écarquillés par la possibilité de faire fortune. Précieux bouts de papiers — gagnants, ils peuvent apporter la fortune ; autrement, on peut y inscrire une adresse, une idée ou la date d'un rendez-vous, c'est toujours ça de pris ! Dans quelques minutes, chacun saura ce qu'il doit faire de son billet.

La foule est partagée entre l'envie de se taire pour mieux communier, et celle de hurler pour bien montrer sa ferveur. Tous sont là pour une même raison : la course ! Ce lien les unit, les rapproche et les transcende. En cela, les éthologues assurent que nous ne sommes guère dissemblables de ces sardines comestibles qui se groupent en banc pour donner l'illusion de ne plus faire qu'un seul gros poisson gigantesque. Certains prédateurs se font d'ailleurs bluffer par ce subterfuge plus que grossier. « Ma chérie, dit tout d'un coup Sybelle d'une voix basse qui perce le brouhaha, c'est bon de gémir sur soi-même en cas de coup dur. Ça soulage, ça détend. Mais ça ne fait sûrement pas avancer le schmilblick très longtemps. » Geneviève, à l'écoute mais d'une oreille distraite, fixe le champ de course comme si un monstre allait sortir du sol. « Vient un moment où il faut interrompre les lamentations et les atermoiements, ma chérie. La façon la plus simple de procéder étant de quitter sa bulle de misère, pour reprendre conscience de la beauté du monde, *this wonderful world*. Il y a les fleurs, les papillons. Il y a des beaux gosses. Il y a tes frères. Il y a Vladimir. Il y a les étoiles, les montagnes et les déserts, peuplés d'animaux merveilleux depuis des millénaires. Il y a les études. Il y a Morot. Ah ! ah ! Il y a moi. Il y a Grimzi. T'es pas toute seule, Gene... T'en es consciente non ? Il y a un milliard de choses et de combinaisons possibles ; il nous reste tant à découvrir ; comment avoir idée de tout ce qui nous attend ? »

La foule en transe s'agite par vagues, comme une masse informe. La tension monte. Le brouhaha est de plus en plus oppressant. Des gars soufflent dans des clairons et des joueurs de bombarde leur répondent. Imperturbable, Sybelle continue de chuchoter. Les phrases sortent toutes seules sans qu'elle ait besoin de réfléchir. Les mots coulent en une diarrhée qui les soulagent toutes les deux. Sybelle est en verve. Comme si les déboires de Gene l'inspiraient. Comme si toute son intelligence, toute son énergie et toutes ses forces se réunissaient afin de remonter le moral de

son amie lunaire tombée au neuvième sous-sol de la haine de soi, dans les bas-fonds de la tristesse, à l'étage des désespoirs sans retour. Depuis que son pilote l'a larguée, elle a de plus en plus l'impression d'être étalée de tout son long dans une mare de boue et elle multiplie les sarcasmes qu'elle s'adresse à elle-même. Geneviève s'en veut d'être ainsi, à cause d'un pauvre mec. Elle se sent sale, minable, inutile et c'est la première fois qu'elle ressent ce degré de dédain pour elle-même — d'ordinaire, elle est plutôt contente d'exister. À côté, il y a Sybelle qui lui parle dans l'oreille. Gene n'est pas certaine de tout comprendre mais ça lui fait du bien. Les efforts de Sybelle ne sont pas vains : d'un regard, elle a cru que Gene était attentive à ce qui lui était dit et qu'elle s'accrochait à chaque mot avec la férocité d'une noyée qui s'agrippe à une bouée — en fait, Gene repensait aux cachets pour dormir qu'elle avait dû prendre à plusieurs reprises et qui lui mettaient le bulbe en compote.

Néanmoins, les mots fusent en brûlant l'air et Gene par la force des choses s'imprègne de chacune de ces syllabes un peu magiques qui plongent jusqu'à son cerveau reptilien. Syllabes irremplaçables qui sautent d'un cœur pour aller se nicher dans un autre. Syllabes puissantes et végétales qui fondent un lien entre deux âmes.

« Réveille-toi, Gene ! Cet *amazing* univers déborde de grâces ! Se réjouir d'y évoluer quelques temps — le temps d'une vie — est une forme de politesse vis-à-vis des forces cosmiques qui en autorisent le bon fonctionnement. N'ai-je pas raison ?

- Si. Sans doute.

- La vie nous a invitées sur Terre, autant faire bonne figure, non ? Y a-t-il un comportement plus méprisable que celui de l'ingrate qui se mouche dans la nappe, bafoue le maître de maison et vomit son fiel sur le reste des invités ? non bien sûr ! En général, tout le monde dispose d'assez de savoir-vivre pour se tenir droit. Tu crois pas ? La pire des choses est de méconnaître sa chance ! Alfredo t'a larguée : OK. Qu'il aille aux putes maintenant ! Il y en a plein les rues et il te laissera tranquille, tant mieux pour ton petit cul et ta belle chatte qui méritent mille fois mieux.

- Fais gaffe : tu parles comme une bonne sœur.

- Ma chérie, les gens d'église ne sont pas tous des imbéciles, répond Sybelle qui est contente de voir son amie capable d'encore émettre du son caustique. Et si tout ça te suffit pas, répète-toi que t'es la meilleure, que t'es au top, que rien peut t'arrêter, surtout pas un goret comme Alfredo.

- Jean-Alfredo, s'il te plaît, rectifie-t-elle.

- Écoute, on s'en fout. Cesse un peu de le défendre. Bon Dieu ! Lève la tête, regarde vers le haut. Cesse de remuer les vieilles cendres. Contemple plutôt les horizons qui valent le coup. Fais fonctionner ton imagination poétique et trouve-toi un autre boyfriend, ça se ramasse à la pelle, t'as qu'à te baisser pour les cueillir. Mais s'il te plaît, cesse de penser à ce Bernigold de malheur, je t'en conjure !

- Ça va, ça va. Ça sert à rien de me crier dans les oreilles. Jusqu'à preuve du contraire, je suis pas sourde.

- Tu es jolie, intelligente...

- C'est vrai ?

- Il te suffit de demander pour que tes vœux soient exaucés. Alors vas-y, ferme les yeux et répète-le à satiété et tu verras que la vie te semblera à nouveau supportable. Vas-y : ferme les yeux et répète. »

Geneviève ferme les yeux et se met à ânonner :

« Je suis la meilleure. Je suis la meilleure et tout va me réussir. Ça va ? Je peux m'arrêter ?

- Non ma chérie, répond Sybelle d'une voix extrêmement douce et qui traîne à la fin de chaque mot. Garde les yeux fermés.

- Tu veux m'hypnotiser ou quoi ?

- Écoute le sang qui circule dans tes veines. Pense à tes parents qui t'ont nourrie, à tes grands-parents qui t'ont langée, pense à Ernesto qui défend nos intérêts et nos frontières. Pense à Gus qui s'est réfugié dans les alpages pour prier pour ton salut. Pense à Lili qui va courir avec Mango. Ne pense plus à cet enfoiré de Bernigold : normalement, le deuil de ce genre de relation basée trop exclusivement sur la lubricité des partenaires doit pouvoir se faire en quelques heures. Pense plutôt à ce couillon de censeur et à ses cent-cinquante kilos qui te sermonne quand tu mets trop de parfum. Imagine-les tous autour de toi. Pense à monsieur Morot. Il avait l'air si tendre sur son banc. Être au chômage semblait l'avoir rajeuni d'au moins dix ou quinze ans. Pense à tous ces peigne-culs que nous allons encore rencontrer dans les soirées de Vladimir. Garde les yeux fermés, et pense un peu à toutes ces beautés qu'il nous reste à découvrir dans l'univers infini des probables. »

Les paroles de Sybelle sont si belles qu'en relevant la tête, Gene s'attend à ne voir que des beautés, des dents blanches et des sourires doux, des regards sans peur et des visages en cœur. Au lieu de ça, elle ne

voit que les horribles rictus de la foule braillarde et débraillée qui se fiche pas mal de savoir qu'un prénommé Jean-Alfredo l'a flanquée dehors comme une truie malade. Emportée par on ne sait quel enthousiasme lyrique, Sybelle a un tantinet embelli la chose, quel mal y-a-t-il ? Mais bon, tant pis. L'essentiel est qu'elle ait voulu réchauffer un peu les tripes de son amie ; et, d'une certaine manière, qu'elle y soit parvenue.

Si Gene n'est pas encore totalement guérie, elle est en tous les cas sur la bonne voie.

Le juge-arbitre lève son bras qui se dresse lentement comme un passage à niveau. Un ange passe. Il appuie sur la gâchette, son index augmente la pression, le coup va partir. Un deuxième ange passe — le week-end, la circulation des anges s'intensifie. La détonation perce le silence de la foule en suspens et les clameurs reprennent de plus belle. Les coureuses s'élancent. C'est parti. Les femmes hurlent. Les hommes brandissent le poing. L'hippodrome s'enflamme. Ça bouillonne comme dans la marmite du diable. À l'unisson, un râle d'amour ou de mort étreint la gorge des supporters qui gesticulent dans les gradins comme des cynocéphales hystériques. Leurs nez se collent au grillage. Chaque centimètre compte, ils ne veulent rien rater du spectacle et s'ils le pouvaient, ils se mettraient à courir à côté des championnes pour les encourager tout au long du parcours. Comme le mythique El Diablo qui, tenue écarlate, avec une queue fourchue et des cornes pointues sur le front, dans les cols alpins les plus abrupts, galopait jadis après les vélocyclistes du *Tour de la France* ! Mais c'est pas possible, y'a beaucoup trop de monde : se déplacer d'un millimètre dans cette mélasse est une gageure. Les gens collés les uns aux autres ne forment plus qu'un seul corps monstrueux. Juchés sur les épaules de leur père, des marmots aux boucles blondes et aux yeux verts admirent le départ et battent des mains en connaisseurs. Geneviève s'est relevée. Elle s'accroche à la manche de Sybelle. Sybelle a le cou tendu. Derrière elles, Azila, Mama Lorraine, Clémentyne et dix mille autres furies perdent la tête et s'agitent. Elles n'ont plus d'yeux que pour Lili. Lili qui est partie comme un cheval au triple galop, Lili qui se sent dans une forme du tonnerre, Lili qui prie pour ne pas se faire accrocher par ses adversaires, Lili qui souffle comme une locomotive au sortir du garage et qui fonce sur des rails lisses, Lili priant pour que les entraînements hivernaux portent leurs fruits : « *Puisse l'Éternel accorder longtemps à tous la même santé mentale et la même santé physique que celle dont je profite actuellement et comme dit Néné Mamouda : puisse-t-Il également accor-*

der longue vie à mes ennemis afin qu'ils puissent assister à mes nombreux succès. » Ses adversaires le savent : Lili aime faire la course en tête. Alors en général, quand elles sont encore dans la course, elles attendent le finish pour refaire leur retard et la mordre dans les tout derniers mètres.

* * *

La salle aux murs gris est sombre comme une oubliette. Aux quatre coins de la pièce, sur des étagères d'angle en contreplaqué, sont dressés des cierges dégoulinants. Ils créent des ombres multiples et vacillantes. On se croirait dans une crypte. Ou dans un boudoir gothique. C'est important le décorum. Il ne s'agit pourtant de rien d'autre que du célèbre bureau des interrogatoires n° 62 situé rue des Généraux, enfoui dans les caves de l'immeuble qui abrite la brigade de lutte contre la criminalité. Ce n'est pas un endroit réputé pour sa douceur de vivre ; disons qu'on n'y danse que très rarement la samba — il faut vraiment que le commissaire ait au préalable donné son aval pour l'ouverture d'un tonneau d'eau-de-vie. Les murs sont très épais. Ils datent du xxxvii^e siècle. Plusieurs dizaines de milliers de criminels ont été cuisinés ici-même. Tous sont passés aux aveux. Tous ! Sans exception. Les sbires de la BLC ont lu le manuel du docteur Jack Osoly : *Psychologie du coupable*. Chapitre après chapitre, avec les moindres détails, y sont consignées les méthodes les meilleures pour faire parler un quidam sans trop l'abîmer. Les hommes de la BLC sont passés maîtres en ce domaine.

Debout au milieu de la pièce, le petit prisonnier n'en mène pas large.

La première des choses que les hommes de la BLC ont pensé à faire a été de lui raser le crâne avec un coupe-chou. Les endroits où la lame a ripé sont signalés par une petite croûte d'un rouge très sombre presque noir. Cette profanation de l'identité a des vertus déstabilisantes. Un homme qui a froid à la tête ne s'affole-t-il pas mille fois plus vite qu'un autre ? Sa bosse le fait souffrir. Mais ce n'est rien en comparaison de son orgueil écorché. Il a honte. Mortellement honte. Terrassé par une honte indélébile et terrifiante, il n'ose croire encore à sa déchéance. Comment a-t-il pu tomber si bas ? C'est une erreur, un cauchemar. Charybde et Scylla à côté, c'est de la gnognotte. La veille encore, il était au faite de sa gloire. Ses lieutenants l'enviaient. Ils avaient si peur de lui qu'ils lui obéissaient au doigt et à l'œil. Ils rampaient devant lui en minau-

dant comme des chafouins. Leur aurait-il à ce moment-là demandé de décrocher la lune qu'aussitôt, ils auraient été chercher une échelle.

Ce doit être un mauvais rêve. Les dragons du monde des chimères ont dû répandre leur bile fétide sur ses pas. Et comme un bleu, il s'y est englué. La pièce est sombre et son cerveau refuse de croire à la réalité. Réalité pourtant simple et indubitable. Il s'est fait piéger, c'est pas plus compliqué que ça, par plus fort et plus malin que lui. Nul n'est besoin de chercher midi à quatorze heures pour se l'expliquer... Il y a néanmoins de quoi devenir fou... Son système de pensée jusqu'ici si performant se bloque. La boule à zéro, le pauvre Pedro s'empêtre. Il est tombé de haut et ce, pour atterrir sur un sol de tomettes humides et froides comme les écailles d'un saumon mort.

Il y a peu, la pièce a été lavée à grande eau, pour effacer les traces des précédents interrogatoires.

Comment diable les événements ont-ils pu l'acculer là, dans l'un de ces tombeaux maudits où les zélés fonctionnaires de la BLC se chargent de faire parler les suspects ? Comment c'est possible, merde ! Ils s'apprêtent à lui faire cracher le morceau, à lui, Pedro Lechieux, chef de bande en pleine ascension qui aurait pu faire des malheurs si on lui avait laissé les mains libres. Mais le destin, par le truchement de Globill, en a décidé autrement. Le pire, dans tout ça, c'est qu'il n'en veut même pas à ce nul-lard.

Pedro se découvre bon perdant.

Les fonctionnaires de la BLC n'y vont pas avec le dos de la cuillère, préférant le revers de la main. Désespérés par les taux de criminalité qui ne fléchissent guère et qui, comble de l'hérésie, augmentent même à l'approche des fêtes de Pâques, de Roch Hachana et de Noël, ils ne se font plus d'illusion quant aux soi-disant bonnes qualités du genre humain. Ils ne veulent plus y croire. Ils ne mangent pas de ce pain-là. D'ailleurs, quiconque entre à la BLC ne tarde pas à considérer le monde comme un immense champ de batailles ignominieuses où chacun resquille à sa manière pour tirer la couverture à soi. Et ceux qui n'en sont pas convaincus n'ont qu'à relire le manuel du Dr Osoly.

Sans réfléchir, se prenant au jeu au contact d'une réalité faite de suspicion, de filature et de flagrants délits, ils se laissent petit à petit infecter. Il faut dire que leur quotidien est déprimant. Ils ont un métier épouvantablement éprouvant. Lentement mais sûrement, leur optimisme s'é-mousse. Toutes ces vilénies, toutes ces infractions les heurtent. Ils incar-

cèrent, passent à tabac, menacent, insistent. Puis les prévenus, qui voient défiler les heures et qui en ont marre de passer des sales quarts d'heure, passent inmanquablement aux aveux. La justice des hommes, en attendant celle des dieux — qui est d'un tout autre acabit : leurs onces ne sont pas les nôtres — n'a plus qu'à suivre son cours plus ou moins tortueux suivant les affaires à juger et la notoriété de l'incriminé. Ensuite, les coupables écroués, auxquels se mêlent inévitablement quelques innocents malmenés par le sort, ont alors tout le temps voulu pour ressasser leurs erreurs et se demander ce qu'ils foutent là et ce qu'ils feront une fois qu'ils sortiront — si jamais ils sortent vivants.

Une taloche venant de percuter ses cloisons nasales, Pedro saigne du pif. Le sang coule sur ses lèvres closes. Car hormis pour insulter ses bourreaux, il n'a pas desserré les mâchoires. Ceux-ci sourient, confiants. Ils savent que ce petit con qui joue les gros bras n'a pas la carrure d'un Jean Moulin. Ce ne sont plus des débutants. Ils savent que Lechieux finira par cracher, quelques dents d'abord, puis la vérité. Toute la vérité. Cela mettra le temps qu'il faudra. Huit heures, douze heures, soixante heures, on verra. Eux ne sont pas pressés, touchant quoi qu'il arrive la même paye en fin de mois. Ils veulent juste savoir d'où viennent la dague et les ordres. Ils sont formés pour remonter à la naissance du crime. Baignant dans l'océan de la malhonnêteté, ils rêvent de découvrir les sources qui l'alimentent. Tant que celles-ci ne seront pas tarées, ils auront du pain sur la planche, et ce, plus qu'ils ne pourraient en digérer même s'ils vivaient mille ans.

Pour l'instant, il est muet comme une porte de prison mais l'interrogatoire ne fait que commencer. La faim, la fatigue, le chantage, la peur et les coups viennent à bout des plus résistants. Il suffit d'attendre. Sa tête lui fait de plus en plus mal. Pourquoi ces salauds l'ont-ils tondu ? Il y a quelques mois, il a mis le feu au cabanon d'un vieux jardinier, faudra-t-il aussi qu'il parle de ça ? Et les gamines qu'il a rackettées ? Et les roues de carrioles qu'il a chouravées ? Devra-t-il tout déballer ? Parler des jarrets de porc qu'on lui a promis ? Des chiens qu'il a persécutés ? De l'eau du puits qu'il a empoisonnée avec de la strychnine ?

Sur le sol, des poignées de cheveux sont timidement agitées par un courant d'air qui glisse sous la porte du cachot. En face de lui, les trois brigadiers n'ont pas l'air de vouloir se calmer. Ils ont apporté une caisse à outils qui paraît bien insolite en un pareil endroit si l'on considère qu'il y a tout de même très peu d'objets, dans cette petite pièce de quatre mètres

sur trois, à avoir besoin d'être réparés. D'autant plus que si la lampe qui pendouille au plafond n'est pas allumée, c'est pas parce que l'ampoule est grillée, c'est juste parce que les hommes de la BLC préfèrent s'éclairer à la bougie. Ils trouvent que ça fait plus pittoresque.

Grâce à l'œil-de-bœuf incrusté dans la pierre du mur, pas une seule miette de la scène n'échappe à Globill. Assister à la chute de son chef le comble d'aise, d'autant plus qu'il en a été l'instrument. Ceux qui ont ouvert les premières brèches dans le mur de Berlin ne devaient pas être plus fiers que lui en cet instant précis. Pour preuve, n'a-t-il pas préféré assister au supplice de Pedro plutôt que d'assister à la victoire promise de Lili ? Il se délecte. Un officier bedonnant et moustachu lui a apporté une corbeille de fruits, des canettes de sodas et des tranches de gâteaux cuisinés par la femme de monsieur Calaman, le commissaire divisionnaire. Charmante attention. Aux anges, Globill picore dans les plats tout en gardant un œil sur le judas. La femme du commissaire divisionnaire possède un réel talent. À chaque bouchée, Globill lui rend hommage. Les tartes normandes de madame Calaman sont un délice.

« Passe-moi les électrodes s't'plaît, demande l'un des brigadiers.

- Les voici, les voilà !

- Quand on l'aura branché sur le secteur, peut-être qu'il sera un peu plus bavard. »

Les trois hommes rient. Et Pedro qui, jusqu'à ce moment précis avait été d'une vaillance remarquable, sent que ses forces l'abandonnent. Que son sphincter se relâche. Que des larmes roulent sur ses joues et que la nuit va être longue. Très longue.

* * *

« Toutes ces femmes à poil qui se tirent dans les pattes, ça... ça... ça me révulse ! s'exclame Gaspard De Brooms.

- Qu'y a-t-il, chéri ? demande Ursylë. Depuis ce matin, tu fais la tête pire que si t'avais avalé un fantôme au petit-déjeuner.

- C'est cette course qui me porte sur les nerfs, bébé.

- C'est toi qui as insisté pour venir ! »

Un homme pourvu d'une fine moustache, d'une chevalière en or blanc fabriquée par un orfèvre d'Obidos, de chaussures italiennes faites sur mesure chez un maître-bottier florentin, d'une cravate qui vient de Modène et dont le coiffeur a fait ses premières armes dans le

Bade-Wurtemberg, s'approche d'eux. « Bonjour De Brooms, dit-il, vous êtes venu pour admirer les championnes ou pour affaires ?

- Bonjour John, ça va ?

- Le spectacle de ces femmes est grandiose, n'est-ce pas, mademoiselle ? poursuit le dénommé John.

- Chacun son métier. Je crois qu'elles sont payées pour faire celui qu'elles font », réplique Ursylë qui, en règle générale n'aime pas beaucoup les relations de Gaspard et encore moins ne pas leur être présentée avec l'art et la manière. Aurait-il honte d'elle ? Est-il gêné qu'elle ne soit qu'une simple barmaid dans un bouge, clandestin qui plus est, alors que lui roule sur l'or et se déplace en hélico ? L'homme à la moustache empoigne ses jumelles et les braque sur la piste. « Il faudrait me payer cher pour faire le même boulot, affirme-t-il en faisant sa mise au point. Elles se donnent en spectacle d'une façon répugnante. Vous les voyez se battre comme des harpies avec leurs pauvres gosses dans les bras... C'est affligeant. J'ai vraiment du mal à comprendre ce qui peut bien les pousser là.

- Ne vous en faites pas, monsieur. Vous ne remplissez pas les conditions *sine qua non* pour courir avec elles.

- Ah, ah, assurément, concède l'homme à la moustache qui semble apprécier le ton direct et sans chichi d'Ursylë. Cela dit, mademoiselle... mademoiselle comment ?

- Mycro, mademoiselle Ursylë Mycro.

- Moi, c'est : John. John Dubonnet, le magnat de la presse.

- Je ne vous imaginai pas comme ça.

- Comment m'imaginiez-vous ?

- Avec un gros cigare, un chapeau melon et des femmes à vos pieds vous courtisant à longueur de journée pour obtenir leur photo dans l'un de vos magazines.

- Ah ! ah ! Mais vous n'êtes pas loin de la vérité (il sortit de sa poche un étui contenant trois cigares, des gros modules du genre de ceux qu'on fume à la signature des contrats). Venez, je vais vous présenter, je suis venu avec un ami. Vous voyez : le petit homme, là-bas, près de la duchesse Jacintha de Saint-Andrews, c'est non seulement un ami d'enfance mais c'est aussi le rédacteur en chef du *Sunset Newspaper* dont je possède depuis novembre dernier 52 % des parts. »

À côté d'eux, De Brooms garde les mains dans ses poches. Il triture le trousseau de clés qui se trouve dans l'une d'elles. Le léger cliquetis se fait entendre à travers la toile de son pantalon. Il est au supplice. Lili

Booster avec son n° 9 est en tête. La salope ! Si elle gagne, lui perd tout. Et comme il détient beaucoup, des chalets, des usines d'où sortent des produits à forte valeur ajoutée, des employés dévoués, une piscine au pied de chacune de ses villas, des relations prestigieuses, des lingots plein ses coffres, une réputation de requin blanc invincible, des décorations officielles et des costumes qui valent la peau du cul — une année de salaire en gros, d'un ouvrier alpha, pour chacun d'eux —, il a d'autant moins envie de faire une croix dessus. Un majordome s'approche avec un plateau chargé de toasts. « Souhaitez-vous un toast ? demande-t-il.

- Non merci, mon vieux, on n'a pas faim ! » fulmine Gaspard — un bref coup d'œil lui a permis de constater que les toasts ont été beurrés avec de l'Agromine. Puis il fait signe au larbin d'aller voir ailleurs. Celui-ci s'éloigne et son plateau obtient un peu plus de succès avec un groupe à côté qui commençait justement à s'impatienter.

« Ma chère Ursylë, voulez-vous qu'on vous apporte du champ' ? demande John qui vient de voir le verre vide d'Ursylë.

- Pourquoi pas ? Nous pourrions trinquer à la nudité de ces femmes qui galopent pour le plus grand plaisir de ces messieurs qui parient. »

Dans les tribunes, les hommes commentent la course, se racontent les dernières nouvelles. Certains ont le cœur qui palpite au rythme de celui des coureuses. Sur la piste, la lutte fait rage. Gaspard veut encore croire au miracle. N'a-t-il pas mis un maximum de chances de son côté ? Récapitulons : la n° 10 a déclaré forfait à la dernière minute grâce à un torticolis acheté au prix fort. La n° 8 et la n° 6 se sont laissé soudoyer. La n° 3 et la n° 4 ne présentent aucun danger. Elles sont nulles, elles n'ont jamais gagné la moindre course et ne sont pas à la veille d'en gagner une. Et si elles participent, c'est tout simplement parce qu'elles ont de la famille parmi les sélectionneurs chargés d'établir les feuilles de course. Elles ne courent donc pour ainsi dire que pour le plaisir de se montrer nues devant des dizaines de milliers de spectateurs ivres de prouesses. La n° 1, la n° 7, la n° 9 et la n° 2 n'ont pas voulu piper les dés. En contrepartie, elles ont eu maille à partir avec une bande de jeunes malfrats chargés de bousiller leur préparation. Alors si ses calculs sont exacts, qui c'est qui reste ? La n° 5 ! Or qui est en tête ? c'est cette emmerdeuse de n° 9 ! Quinze mètres devant toutes les autres tandis que la n° 5 — c'est pas vrai ! — est en train de se faire ratatiner par la n° 2 dont le gosse hurle la bouche grand ouverte comme si quelqu'un était en train de lui arracher les ongles. Des coups sont échangés. L'esprit de compétition des neuf

femmes en lice s'est brutalement réveillé. Elles s'entredéchirent. Sur la piste, toutes évidemment n'ont pas les mêmes comportements, les mêmes tactiques. Plutôt que de partir tout droit, droit au but, plein pot vers la ligne d'arrivée, certaines partent de guingois, transversalement, coupant d'entrée de jeu les trajectoires de leurs adversaires. On a ainsi vu des débuts de course qui ne ressemblaient à rien, si ce n'est à un furieux pugilat. La n° 8 met un genou à terre puis se relève. La n° 4 est à la traîne. Elle a fait un départ catastrophique. L'aurait-elle voulu qu'elle n'aurait pu faire pire. Elle a écopé d'un coup de rotule dans la cuisse, au niveau du col du fémur. Elle boite à moitié. Une baffe au menton l'a ensuite déséquilibrée. Elle est en mauvaise posture. D'un bras, elle tient son bébé. De l'autre, elle essaie d'agripper ses adversaires. Les jeunes mères que Gaspard De Brooms a soudoyées font preuve de mollesse. Dans les gradins, les connaisseurs rouspètent. La course est extrêmement désordonnée, un peu incompréhensible. Les coureuses que Lechieux a terrorisées plusieurs jours durant sont à la peine. Elles manquent de vélocité. Elles ont peur de gagner et le public croit qu'il s'agit d'une stratégie de course. Le public attend donc de voir ce qu'elles vont faire. La n° 1 a plus de quinze mètres de retard sur les autres. Le peloton est relativement lent. La n° 6, que des hommes de Gaspard ont allègrement soudoyée, saigne du nez ; ça dégouline sur son bras, sur ses seins, sur son bébé qui crie.

La n° 5, sur laquelle Gaspard a tant misé — il lui a même promis une sacrée prime —, n'est pas en tête. Lili la précède de plusieurs mètres et rien n'indique qu'elle soit disposée à lui laisser la place. La n° 2 est à deux doigts d'abandonner. Elle est au pas, boitille, ses supporters sont dépités. Ils se mettent sur la pointe des pieds pour mieux voir et font des signes de croix. Ils lancent des invectives, sifflent et claquent du pouce. Les plus susceptibles qui se sentent insultés par cet abandon prématuré, se fraient un passage vers la sortie en s'arrachant les cheveux et en jouant des coudes. Ils quittent l'arène, pour ne pas avoir à supporter plus longtemps de voir leur favorite, la tête basse, garée sur le bas-côté, assise dans l'herbe, en pleurs. Ils s'en vont donc, sans se retourner, n'osant même pas croire que la course ait pu être truquée. Une civière emporte la n° 2.

Gaspard de Brooms, les poings sur les hanches, regarde la course d'un air dédaigneux. Il n'attend plus qu'une chose, que le juge-arbitre interrompe la course, pour une raison ou pour une autre, invalidant de la sorte la contre-performance que cette grognasse de n° 5 est en train de réaliser. Mais droit comme un poteau d'exécution, le juge-arbitre — un

salopard incorruptible qui n'a crain aucune menace — est immobile, les yeux rivés sur la ligne d'arrivée, comme l'enjoint le règlement qu'il respecte à la lettre.

Lili Booster quant à elle est restée fidèle à sa stratégie. Elle a beaucoup misé sur les premiers mètres et ça a payé. À l'instar des premières années d'une vie, les premiers mètres sont primordiaux. Elle se retrouve en tête, Mango collé à son sein. Elle jette un œil sur lui. Tout va bien de ce côté-là. Il ferme les yeux. Ne surtout pas déranger ! Se faire plus léger qu'une souris, tel est son credo. Il n'en démord pas. Il se plaque au plus près, tout contre la peau de sa mère. L'aérodynamisme est optimum. La pénétration dans l'air est souple, fluide, parfaitement maîtrisée, comme l'arrivée des violons, dans les quatuors à cordes de Dimitri Shostakovitch. Elle fait corps avec ce qui l'entoure. Elle survole le gazon. Ses muscles sont chauds. Elle se sent bien. Elle pourrait avaler les kilomètres. Elle est en phase avec elle-même. Elle est heureuse. C'est dur de courir, comme ça, devant tout le monde, mais elle ignore les hurlements du public. Les spectateurs n'ont aucune idée, pas la moindre, des souffrances que les coureuses ont dû endurer pour en arriver à ce niveau de compétition. Ils n'en ont aucune idée et ne veulent surtout pas y penser : ils sont là pour se détendre, pour regarder la beauté de ces corps nus recouverts de sueur qui saignent et se bousculent avec hargne.

* * *

« C'est une femme que je voulais blesser, expliqua Pedro. Je ne souhaitais rien d'autre. C'est pour ça que je m'étais équipé d'un couteau. »

Pedro Lechieux savait que c'était sa seule chance de s'en tirer à bon compte. Les lois contre les femmes obtenaient souvent de larges majorités grâce aux hommes qui avaient la charge de les voter. Beaucoup de choses, comme courir nue dans les bois, ou comme boire du vin de Porto, leur étaient interdites. D'autres lois encore réduisaient les femmes aux seconds rôles et niaient leur existence en tant qu'êtres doués de raison, de projets et de sentiments. Les abus commis à leur encontre n'étaient que rarement punis ; il fallait vraiment forcer la dose pour avoir des ennuis avec la justice après en avoir causés à une femme. Toutes ces lois savamment structurées n'avaient qu'une logique : les empêcher de jouer autre chose qu'un rôle actif dans la reproduction de l'espèce.

« Pour quelles raisons t'as fait ça ? »

Il y eut un long silence. Pedro bouillonnait. Ses idées s'affrontaient comme deux montagnes bien décidées à prendre possession d'un col.

« Je sais pas, répondit-il.

- Qui t'a demandé de le faire ?

- C'est une initiative personnelle.

- Tu crois qu'on va te croire, petit merdeux ?

- Si je vous le dis.

- Et si t'avais blessé un gamin, un badaud, un keuf en civil ?

Qu'est-ce qui se serait passé ? Hein ?

- Je sais viser et de toute façon je n'ai blessé personne.

- Mais t'en avais l'intention ?

- Oui. Enfin non. Je ne sais pas.

- Et tu crois qu'on peut laisser faire ça ? Hein ? Tu crois pas que t'as mieux à faire et nous aussi ? »

Pedro ne répondit pas, mais pensa qu'effectivement, les agents de la BLC avaient mieux à faire que de lui brancher des électrodes sur les doigts de pieds et les tétons. Dans la pièce d'à côté, Globill jubilait.

* * *

Elle maintient son avance. Mango a fait de son mieux pour se caler. Il trouve que sa mère court à une vitesse réellement prodigieuse. Elle doit frôler les dix-huit, voire les dix-neuf kilomètres à l'heure. Il respire l'odeur de sa mère qui produit son effort. La tête coincée entre les deux seins odorants et luisants, on dirait qu'il tète à même le sternum une liqueur secrétée rien que pour lui.

Tant de fois elle a visionné la course dans sa tête qu'elle ne s'étonne pas d'être aussi bien placée. Elle a d'exquises sensations, elle frissonne de bonheur — Mango le ressent au plus profond de son être et frémit, lui aussi, la joue collée aux nichons de sa mère qui bondit. Mango adore les seins de sa mère. C'est doux. C'est chaud. C'est palpitant.

Les images défilent dans la tête de Lili. Des images de victoire. Des images diverses et variées — c'est incroyable le nombre de choses auxquelles on peut penser lors d'une course. Des images où s'insèrent, en arrière-fond, des mots d'ordre commandant persévérance et pugnacité. Elle revoit cette falaise qu'elle a escaladée, enfant, sous le regard de son

père qui l'attendait en bas. Les rochers étaient escarpés. Elle grimpait comme un chamois. Arrivée au sommet, elle admira le paysage. En contrebas, à des centaines de mètres, son père assis dans l'herbe attendait qu'elle redescende. Il lisait un journal. Des images harmonieuses : elle ne pense pas à ses jambes, elle ne pense pas à son épaule, elle ne pense pas à son cœur qui s'emballa. Quand on court, quand on fait ce qu'on aime, il y a une façon de s'extraire de soi, de faire abstraction de sa propre corporéité qui permet d'aller encore plus vite. Il ne faut pas faiblir. Elle pense à sa mère, à son père, à la belle Azila, à Globill grâce auquel elle est là. À Globill qui a risqué sa vie pour elle. Que pourra-t-elle bien lui offrir pour lui prouver sa reconnaissance ? De l'argent ? Derrière elle, le peloton s'étire. Les filles et les bébés glapissent. Le public mange des galettes-sauccisses en vidant des gobelets emplis de bière et de limonade. Ceux qui ont les mains libres applaudissent les stars. D'autres sortent les longues-vues. Ils tiennent à observer le grain de peau des coureuses. Ils veulent voir la transpiration couler sur les nuques. Lili pense à tous ceux qui l'ont aidée. Elle les entend rire, s'amuser et regrette de ne pas les voir plus souvent. Elle pense à Sybelle, à Gene — ce serait bien qu'elle continue à courir cette gamine, elle a du potentiel, c'est certain — ; elle repense aussi à ses premiers cours de gymnastique, dans le grand hall froid, il y a de cela si longtemps.

« Allez relève la tête, respire un grand coup. Regarde autour de toi, ça va te faire du bien. » Lili le sait bien, si on veut courir plus vite, si on veut monter plus haut, si on veut gagner la course, il y a un moment, voire plusieurs, où il faut se faire mal, où il faut puiser au plus profond de soi. Or, la douleur, la sienne comme celle des autres, Lili connaît. Elle connaît les douleurs physiques, morales, affectives, mystiques ou intellectuelles. Ce n'est donc pas pour rien si ses parents ont divorcé, si elle a dormi dans la rue, l'esprit embrumé par l'opium et l'éther, si elle a douté jusqu'à n'en plus dormir ou si elle a pleuré jusqu'à vouloir mourir. Mais ça ne sert à rien de s'alourdir avec tous ces vieux souvenirs, il faut inverser la vapeur, ne plus être gênée par tous ces sales moments : ces misères et ces coups doivent au contraire servir de carburant.

Les grands arbres à proximité de l'hippodrome abritent des colonies d'étourneaux. Entre les oiseaux qui criaillent dans les branches et les spectateurs qui se déchaînent dans les tribunes, le parallèle est saisissant. Mais ces grands arbres en ont vu d'autres. Comme on dit, ils ne sont pas nés de la dernière pluie. Ils ont connu les huit révolutions, les giboulées

fracassantes et les hivers sans soleil, les étés pluvieux et les automnes secs comme des coups de trique. Des vents de sable venu du Sahara ont caressé leur tronc. Des termites ont joué avec leurs nerfs. Mais ils sont encore là, verts et bruissants, envers et contre tout. Pour tout dire, à l'époque où les hippodromes étaient encore voués à la course hippique, ils étaient déjà là, enracinés dans la terre des hommes.

Le regard de Lili reste fixe. Il est trop tôt pour se retourner. Elle sait qu'elle assure un bon train sous le ciel d'azur. Ses adversaires ont du mal à suivre. Leurs rotules se disloquent. Elles suent comme des phoques en plein été. Leurs bébés couinent. Secoués comme des coquilles de noix dans la tempête, certains vomissent la soupe au cognac que leur mère leur a fait boire avant la course. Lili n'est pas de celles qui crient victoire avant d'avoir la médaille autour du cou, qui brillera, ronde et dorée comme un soleil entre ses seins. Elle sait qu'il reste dix-neuf tours de piste et que tout peut arriver. Alors elle s'efforce de respirer. Avec efficacité. Avec régularité. Il s'agit de garder quelques mètres d'avance. Et quelques forces pour les derniers mètres. Un rot lui échappe. Ses poumons s'en trouvent libérés. Puis un autre et encore un autre. Ça la soulage. Elle inspire tout l'air dont elle a besoin. Ses chairs sont tendues. Ses muscles développent des efforts maîtrisés. Il lui semble qu'elle absorbe tout l'oxygène disponible sur le périmètre de l'hippodrome — et tant pis si ses adversaires s'en trouvent asphyxiés. Rien ne lui manque. Des énergies suaves la parcourent. Ses muscles et son esprit sont à la fête. Le public trépigne, vocifère. Des drapeaux sont brandis. Des trompettes sonnent. Les billets perdants sont déchirés. Les plus enthousiastes parmi les aficionados peinturlurés, torse nu, font tourner leur chemisette au-dessus de leur tête. Les bouts de billets sont piétinés. Les détritiques jonchent le sol.

La victoire se dessine. Encore treize tours. Ce qui est bon dans la course, c'est de voir à quoi, quand le cœur flanche, l'esprit se raccroche. Parfois, c'est à la famille — ses bienfaits et ses défauts — d'autres fois, ce sont aux amis — leurs déboires, leurs exploits, leurs amours. Et d'autres fois, c'est à Dieu. Et alors là, c'est extra.

Son front dégouline. Elle a une pointe de côté mais ça devrait passer — c'est pas la première fois que ça lui arrive et elle sait que ça durera pas. Il suffit de se détendre, de pas y penser, de respirer tranquillement, comme si de rien n'était. Le destin l'a laissée participer à l'épreuve. Pour quelles raisons ? on verra ça une fois la ligne franchie, une fois que le juge-arbitre aura abaissé son drapeau. Azila, Geneviève et Sybelle l'at-

tendront à l'arrivée. Lili a demandé au gardien des vestiaires de les laisser passer. La pointe de côté passe. Derrière elle, les filles se griffent et se chicotent. Toutes ne s'avouent pas vaincues. Elles sont véloces. Elles persévèrent. Lili garde le rythme. Elle est trempée de sueur. Encore dix tours. Ses pieds rebondissent sur la piste. Ses genoux encaissent les chocs à chaque pas. Mango est parfaitement calé. Tout se déroule comme à l'entraînement. Mais Lili doute, effrayée d'être toujours en tête. Ses jambes sont de plus en plus lourdes. Elle a de plus en plus de mal à décoller les pieds du sol. Mango pèse des tonnes. Ses épaules brûlent, ses deltoïdes sont tendus à bloc. Encore sept tours. Moniq Woze et elle sont presque au coude à coude. Moniq Woze n'est pas du genre à baisser les bras. Moniq Woze a la rage. Moniq Woze a le cœur qui palpite. Moniq tente de s'agripper. Lili s'écarte, ralentit, reprend de l'élan. Moniq est tout près. Lili d'un geste hargneux la repousse. La n° 7 est revenue à la hauteur de Moniq. Encore six tours. Diable ! Il est temps de se ressaisir ! Lili n'est plus une gamine. Elle a un gosse à nourrir, un objectif à atteindre. Alors elle cravache et en remet une louche, histoire de dégoûter ses adversaires. Elle allonge la foulée. Son esprit se vide. L'herbe est verte. Les gradins bourdonnent. Il n'y a presque pas de vent. Elle attaque et s'applique à respirer correctement. Ses muscles ne sont plus que douleur. Elle a à moitié envie de vomir comme si quelqu'un venait de lui envoyer un coup de marteau dans le ventre. Mais elle s'accroche. Son mollet gauche s'ankylose, et donc ? c'est douloureux ? Parfait. Sur une course comme celle-ci, qui ne figure pas parmi les plus faciles, nécessairement, il y a des décimètres durs à franchir. Mais elle se rit de la douleur. Elle la dompte, la chevauche. « Mon mollet ne va certainement pas exploser ni s'envoler tout de même : il est solidement relié et à ma cheville et à mon genou. Et s'il le fallait je finirais à cloche-pieds, soyez-en assurés ! » Encore deux tours. Dans la tribune réservée aux non-parieurs, un homme regardait la course. Il n'avait d'yeux que pour Lili. Il la couvait du regard. Son regard était doux, chaleureux, confiant. Cet homme serrait les poings et tressaillait quand l'une des coureuses menaçait Lili. Il se retenait de respirer quand sa fille risquait de se faire souffler la pôle-position. Il vibrait en même temps qu'elle. Et il avait la gorge serrée, très serrée. Il voyait que sa fille était en passe de réaliser un bel exploit. Et il n'osait pas encore exploser de joie. Autour de lui, la foule des non-parieurs, constituée en grande partie de handicapés cérébraux et d'individus dont la religion interdisait la pratique de toute forme de pronostic, trépignait, sifflait,

chantait, hurlait, exactement comme la foule immense des parieurs qui s'exaltait dans les autres tribunes. Karato Booster tentait de garder son calme. Il priait très fort pour que sa petite fille chérie connût le succès qu'elle méritait. Il savait qu'il n'avait pas toujours été à la hauteur, que ni lui ni sa femme n'avaient été des parents parfaits mais il se réjouissait de voir sa fille briller d'une si jolie façon. C'était la première fois qu'il la voyait courir et les larmes lui montaient aux yeux. Il était très ému — des sensations très réconfortantes qui lui donnaient l'impression de pleinement exister et d'avoir finalement fait les bons choix — d'avoir réussi quelque chose de merveilleux, dont il pouvait être fier, et ce quelque chose : c'était d'avoir transmis le nom des Booster à Lili qui le portait si haut et si dignement. Il était venu en catimini. Et pour rien au monde, pas même contre un empire, il n'aurait laissé sa place à quiconque. Dans le coin réservé aux photographes officiels, les flashes des appareils-photos crépitent. En revanche, dans les tribunes, c'est très calme. Ce n'est plus comme jadis, quand les appareils de ce type étaient en vente libre. Mais l'État avait dû mettre un frein à ce commerce pour la simple et bonne raison que l'objet en lui-même, l'appareil photo, cette invention prodigieuse due au génial Nicéphore Niépce, s'était rangée au service des pornographies les plus abjectes. Par ce biais, l'obscénité s'était immiscée, comme une méchante grippe intestinale, à tous les niveaux de la société : immortaliser ses proches dans des poses scabreuses était devenu *le* hobby incontournable. Les appareils-photos ne servaient plus qu'à ça et 97,6 % des pellicules tirées et développées contenaient ce genre d'horreurs. Face à ce déferlement, les gouvernements avaient pris des trains de mesures draconiennes quant à la vente, l'usage et la possession de tels appareils. De cette époque dataient leur réquisition puis leur destruction systématique. Seuls quelques professionnels, triés sur le volet en fonction d'une moralité irréprochable, d'un passé sans faute, de motivation sans tache et de carnets de commandes eux aussi passés au peigne fin par des spécialistes des projets spécieux, étaient autorisés à exercer. Photos de mariage, de baptême, portrait selon les normes officielles, reportage politique, etc., constituaient désormais 100 % de leur activité.

C'est bon. Derrière elle, les autres ne verront que ses fesses et son dos. Lili Booster ne veut rien leur montrer d'autre que son cul blanc qui tressaute à chaque foulée. Mais elles sont si près, elles la talonnent et se bousculent — Lili les entend — qu'elle est obligée de réclamer à ses muscles une couche d'efforts supplémentaires. Ses grands adducteurs chauffent.

Les petits adducteurs et les moyens ne sont pas en reste. Tous développent leur puissance. Les veines font circuler les globules et les toxines. Les tendons et les os font eux aussi tout ce qu'ils peuvent pour garantir la solidité de l'ensemble. Les cellules asphyxiées se rebiffent, mais les endorphines se chargent de les apaiser — elles connaissent leur boulot, en quelques secondes, elles sont capables de diffuser des ondes de joie que rien ne saurait stopper, pas même un coup de couteau.

Lili court. Encore un tour.

*

Épilogue

Submergé par ses pensées, Woody Passebeurre cherche à comprendre. Pourquoi Iris ne veut-elle pas de lui, et pourquoi faut-il toujours que face à telle ou telle personne, on se sente systématiquement si petit ? Qu'ont-elles, ces éblouissantes diablesses, de si prodigieusement supérieur ? Qu'attendent-elles des hommes, que lui n'a pas ? Quelles qualités faut-il démontrer pour espérer conquérir son cœur de harpiste ? Et s'il passait la voir, par surprise, maintenant qu'il possède son adresse ? Se ferait-il rabrouer ? Les marches à l'ombre sont froides. Plaqué contre le mur d'en face, un lézard dans le fond de la cour profite du soleil.

Le cerveau de Woody déborde d'interrogations. Certaines choses produisent certains effets. Cela va de soi. Nul n'est besoin de sortir des Hautes Écoles de l'Intelligence et du Dogme pour le savoir. Mais la plupart des choses qui vont de soi sont finalement si complexes dès lors qu'on y regarde de plus près ! C'est acquis, le sel change le goût des plats. Le caramel fait des merveilles dans la composition de bien des desserts. C'est à la fois simple et magique. L'huile d'olive se marie à la perfection avec les crudités. Les fraises se mangent sans faim. Un buffet dressé de manière raffinée est la meilleure façon de mettre l'eau à la bouche du

client. Les pourboires réjouissent les membres du personnel. Le tournesol oriente ses brunes étamines et ses pétales d'or en direction du soleil. C'est une question de survie. La rivière est attirée par l'océan. Les chiens se nourrissent d'os et de caresses. L'amoureux fou cherche à éblouir sa dulcinée. C'est dans l'ordre des choses. Et si le pauvre bougre n'y parvient pas, il reste seul, à l'abandon, comme une vieille bagnole sans moteur. Dès qu'il en a l'occasion, l'astronaute fonce vers la Lune. C'est sa passion. Le truand prépare des mauvais coups. À qui la faute ? Le banquier inspecte la solvabilité de ses clients. Il a des quotas et des barèmes à respecter. Le garçon de café court d'une table à l'autre, la machine à expressos servant d'épicentre à ses cavalcades. Le flâneur laisse son regard se promener ; certains le prennent pour un flemmard, d'autres pour le dernier des poètes. La chienne en chaleur cherche à fricoter avec les mâles. Le gibier cherche la fuite et les chasseurs observent les traces fraîches. Il faut bien manger. Alors les plus cruels, les plus habiles vont dévorer les imprudents. Chacun cherche son chat comme dit l'imprononçable proverbe. Bientôt le soir va tomber. Les rues sont désertes. Tout le monde est à l'hippodrome. Woody n'aime pas ces réunions. On ne lui a pas appris à être décadent, à gaspiller, à rire et à glousser en buvant de la bière éventée, du rhum à deux sous passé sous le manteau et de la limonade tiède. Il faut vraiment avoir de l'argent et du temps à jeter par-dessus la balustrade du balcon pour se rendre sur les champs de course. Or, lui connaît bien la valeur de l'un comme de l'autre. Ses sous, il les garde pour joindre les deux bouts, et ses minutes, il les regarde se superposer en espérant qu'au final, elles formeront un château d'heures et de parenthèses dans lequel il fera bon vivre. Un château magnifique, en haut d'une colline, avec vue sur les grandes forêts de chênes verts, le tout suffisamment bien équipé pour accueillir femme et enfants.

Woody rêve. Il cherche à comprendre les choses. Il veut percer le mur de la réalité, persuadé que derrière se cachent toutes les joies auxquelles il aspire.

Le coléreux cherche la petite bête.

Le collectionneur court après la pièce introuvable, la pièce supplémentaire, la pièce parfaite parce que rare.

La mère se tourne vers l'enfant. Le cynique tourne le tout en dérision.

L'inventeur se creuse la cervelle pour trouver des solutions. Parfois en trouve. L'alcoolique s'adonne à la boisson. La foudre s'abat sur

les cèdres isolés. La nature et les hommes sont unis pour le meilleur et pour le pire. Les femmes se parfument et le mercure tombe au fond des mers. Les gens pressés ne prennent pas le temps de souffler. Les marchands d'armes s'implantent sur les nouveaux marchés. Le chef d'orchestre s'ingénie à faire jaillir l'harmonie. L'athlète prépare ses performances. Le villageois sirote l'apéro, à l'ombre de son clocher, en jouant aux dés avec des amis qui n'ont rien de mieux à faire et qui ne sont pas pressés de rentrer. Le joueur d'échecs cherche une faille dans le déploiement des forces adverses. La ménagère traque les chiures de mouches sur les carreaux. Les candidats qui souhaitent gouverner complotent pour réunir la majorité. Le ver fore la pomme. Le sourire efface la tristesse et la musique, en éloignant l'aigreur, apporte l'allégresse. L'homme éconduit se morfond. Telles sont les lois qui nous gouvernent. Des lois basées sur la permanence et le changement, sur les contraires et les jumeaux, sur nos bassesses et nos fiertés, nos peurs et nos envies — des lois qu'une vie entière ne suffit pas à mettre au jour, des lois qui mettent en exergue notre profonde ingénuité vis-à-vis de toute chose.

Les gens s'attirent, se chamaillent. Des billevesées les bouleversent. Ils s'aiment, se combattent, s'épient, se maudissent. Leurs rapports sont flous, cousus de tensions brûlantes, de contrepieds farouches. L'univers est labyrinthique. Une chatte y retrouverait-elle ses petits ? Que pouvons-nous prédire ? Quelle est la part du hasard, quelle est celle de l'innexorable destin ? Pourquoi certaines pommes de terre pourrissent-elles plus vite que les autres ? Pourquoi hier entraîne demain et comment faire pour aborder les filles comme Iris ? Comment démêler un écheveau si pernicieux ? Woody a beau retourner le problème en tout sens, il n'en sort pas.

Il se noie dans une mer où sous chaque vague affleurent des écueils redoutables qui n'existent sur aucune carte maritime. Le monde en général et Iris en particulier lui semblent infiniment compliqués. Qui fixe les règles ? Qui codifie les conséquences ? Les premiers clients ne vont pas tarder à débouler. Comment circuler, sans devenir fou, dans un tel dédale d'indécisions et de lois indiscretes ?

Tout en essayant de refaire son lacet hélas de plus en plus effiloché, il se rappela cette histoire qu'un livreur de pizzas lui rapporta : jadis, dans la vaste et venteuse campagne qui entourait cette bonne ville de Byzance, vivait un petit seigneur sanguinaire et cruel. Il ne régnait que sur une douzaine de métairies et sur trois ou quatre villages inconfortables.

Mais il régnait sans partage, décidant de tout, des choses importantes comme des insignifiantes. Ce tyran, qui avait la manie d'organiser, planifier, surveiller et juger, jugea un beau jour que l'organisation de son fief laissait à désirer. Les gens avaient tous très triste mine. Ils ne s'amusaient guère. Leurs sourires étaient horriblement grimaçants ; les enfants eux-mêmes se déplaçaient sans entrain. Il convoqua donc son petit peuple, des paysans illettrés pour la plupart qui ne connaissaient du monde que leur bout de champ et leur hameau. Et qui savaient s'en satisfaire. Ils avaient le dos bossu à force de travailler la terre et n'avaient même jamais vu Byzance qui était pourtant à moins de deux jours de marche de leurs vergers. Ce jour-là, il leur annonça qu'il pensait modifier les lois de son royaume décrépi. Le petit peuple hochait la tête, attendant de voir la suite. Le seigneur du bled arracha donc un large drap brodé d'or et de soie qui recouvrait une roue énorme sur laquelle étaient inscrits des codes de calcul babyloniens. Les paysans, surpris, baissèrent la tête, apeurés par le châtement inédit que leur bien-aimé souverain avait créé à leur intention. « Désormais, expliqua-t-il à ses sujets, dans le but de mettre du sel et du piment dans votre triste et misérable existence, nous allons tirer au sort les possessions. Chacun de vous va se voir attribuer un numéro et ensuite nous procéderons à la réorganisation du royaume. D'accord ? Je vais faire tourner la roue puis on redistribuera les alliances, les terres, les femmes et les cochons. »

Interloqués, les paysans se regardèrent par en-dessous. Aucun n'avait vraiment compris où leur prince vénéré souhaitait en arriver. Ils s'attendaient à une série de pendants, à une hausse des impôts ou, à la rigueur, à un sacrifice de vierges et on leur mettait sous le nez cette énorme roue. Les lubies de leur seigneur étaient décidément bien étranges.

Lorsque tous eurent reçu leur numéro, le roi hilare se leva pour faire tourner la roue. La cérémonie dura plusieurs heures, entrecoupée de plusieurs averses, car en cette saison, les pluies étaient fréquentes. À la fin de la journée, les possessions de chacun avaient changé de main. Des gars célibataires, à peine sortis des jupons de leur mère, se retrouvaient à la tête d'une famille recomposée. Des jeunes et plantureuses femmes voyaient leur sort s'unir à celui de vieillards aveugles. Des fainéants avaient récupéré d'immenses parcelles de bonne terre. L'ordre du petit royaume était totalement chamboulé. Tout était sens dessus-dessous et le prince riait aux éclats en voyant les têtes de ses sujets incrédules. Enfin les choses changeaient et il s'en réjouissait. Son royaume n'avait-il pas

tendance à s'encroûter dans un conformisme mortifère ? Le petit peuple cependant ne l'entendait pas de cette oreille. Hormis quelques gâteuses édentées qui avaient récupéré des jouvenceaux dans la force de l'âge, tout le monde se mit à protester. Des haches et des piques furent brandies. La colère montait.

L'auguste seigneur, dont le talent de gestionnaire des affaires publiques n'avait pas été immédiatement reconnu, essaya de calmer la foule. À côté de l'immense roue de la fortune qu'il avait conceptualisée avec tant d'ingéniosité, il paraissait tout petit. Une première pierre un peu pointue l'atteignit au front. Les paysans lui lançaient des mottes de terre. Sa garde personnelle, composée de mercenaires venus de Thrace et de brigands repentis, fut bientôt submergée par la fureur de la populace. En désespoir de cause, le roi se réfugia dans une tourelle en bois à laquelle ses sujets mirent le feu. Puis, sans autre forme de procès, ils réduisirent en miettes la roue de la fortune qu'ils avaient vue tourner tout l'après-midi. Chacun retrouva la place qu'il occupait la veille, en dépit des cris des vieilles femmes qui ne voulaient pas qu'on leur arrachât sitôt les jeunes hommes que le sort leur avait mis dans les bras. Elles se rendirent assez vite à la raison. On s'occupa d'elles, on écouta leurs doléances, on les emmitoufla dans des couvertures en laine et tout ce que Woody Passebeurre espérait, c'était que le monde et les sentiments ne fussent pas régis par une loterie byzantine.

Les éboueurs n'étaient toujours pas passés. Se préparant à reprendre du service, il serra bien fort son tablier blanc autour de sa taille.

Écrit en Bretagne, au XXI^e siècle.

DU MÊME AUTEUR

Chroniques ivoiriennes

Carnet de voyage (photographies d'ÉLISABETH LHOMELET, cartes de PIERRE JUDIC, préface de CHARLES LESCUYER) — Éditions L'Harmattan, Paris, 2005

Au paradis sans préavis

Recueil de nouvelles — Éditions de la rue nantaise, Rennes, 2007

La saison des arcs-en-ciel

Pièce de théâtre — Éditions de la rue nantaise, Rennes, 2007

Les arcanes de la loose

Roman — Éditions de la rue nantaise, Rennes, 2007

Derrière les géraniums

Roman — Éditions Le Manuscrit, Paris, 2008

Straed Naonediz — Histoires de la rue Nantaise

Reportage — Éditions de la rue nantaise, Rennes, 2008

La vengeance du dindon farci

Collectif — Éditions de la rue nantaise, Rennes, 2009

L'île des valeureux

Collectif — Éd. de la rue nantaise, Rennes, 2010

Histoires de proches

Collectif — Éditions Jacob-Duvernet, Paris, 2010

La clinique du docteur S

Collectif — Éd. de la rue nantaise, Rennes, 2012

La transparence

Roman — Éditions de la rue nantaise, Rennes, 2013

Une nouvelle aventure de Jim la Terreur

Roman — Éditions de la rue nantaise, Rennes, 2013

Louissette number one

Roman — Éditions de la rue nantaise, Rennes, 2013

Un p'tit câlin avec plein d'amour dedans

Collectif — Éd. La Gidouille, Yffiniac, 2013

Éditions de la rue nantaise
Rennes

www.ruenantaise.com

Impression : Identic, Cesson-Sévigné (35) © Mai 2009 - 2014

ISBN : 978-2-9532609-1-5